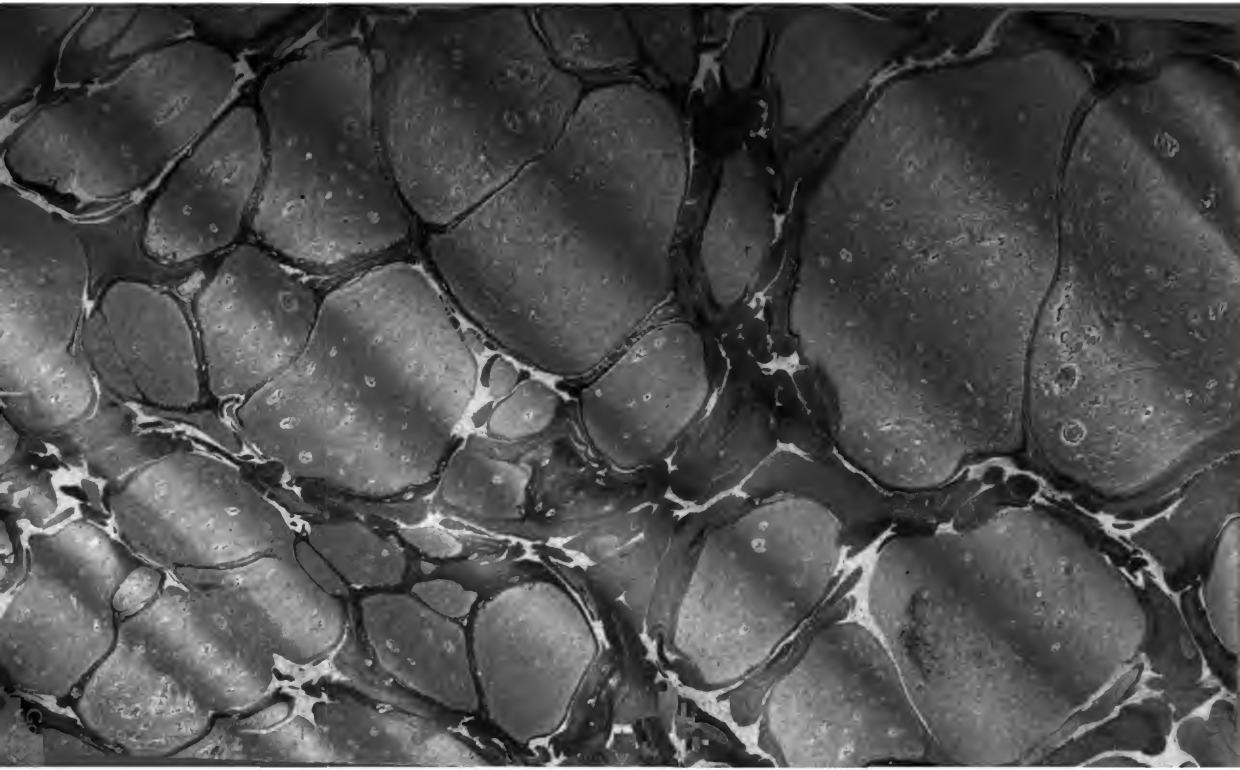
KC
691

HN 34RC 0

Google



241

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AU-DELA DU RHIN.

POLITIQUE.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE JUDENNE ET BLONDEL,
RUE DE FLANDRE, N° 175.

Digitized by Google

AU-DELA DU RHIN,

PAR

E. LERMINIER,

PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE.

TOME I.

LA POLITIQUE.

Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET COMPAGNIE.

1835

Digitized by Google

Kc 691

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF THE
ESSEX INSTITUTE
OF SALEM
Mar. 26, 1941

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

En vérité, il faut presque s'excuser aujourd'hui d'offrir un livre au public. A quel titre demander audience à une société préoccupée de ses affaires et plongée dans des embarras qui semblent inextricables?

Qu'on nous lise toutefois au milieu des agitations

Digitized by Google

de notre temps : la chose en vaut la peine. Le héros de ce livre n'est pas un homme, mais un peuple.

J'ai voulu être clair sur un sujet obscur, court sur un sujet immense; et ma crainte est de n'avoir pas assez atteint la concision préméditée.

Si toujours la loi de l'esprit français a été comme celle du génie romain, la compréhension énergique et substantielle des choses, combien plus aujourd'hui!

Evidemment nous devons être aujourd'hui plus courts dans nos livres que dans l'âge de Louis XIV, ou dans le siècle dernier, car nous avons pour diminuer le volume du livre ce qui manquait à nos pères, le journal.

Le journal et le livre sont deux organes de la pensée moderne : les anciens ne connaissaient que la harangue et le manuscrit.

Le journal est la voix qui retentit toujours, la parole vive et mordante, le verbe haut et sonore. Chaque jour l'écrivain s'épanchera. Sur toute chose et tout problème, il parlera sur-le-champ, avec une facilité

Digitized by Google

qui échappe à la fatigue, savant sans faste, profond sans pédantisme, éloquent sans emphase. Il acceptera les sujets à mesure qu'ils se présenteront, apportés par l'inépuisable réalité; il écrit pour être utile aujourd'hui, pour être oublié demain, pour recommencer toujours. Il écrit au milieu des convulsions contemporaines, passant sans effort de la solitude dans le bruit, du bruit dans le silence, portant dans la foule le calme de la méditation, et dans le cabinet l'animation de la foule.

Le livre est la pensée qui se recueille, qui s'élève, qui résume et qui juge. Il est des généralités et des profondeurs qui veulent être concentrées et scrutées, des pensées et des principes qui veulent être choisis et recueillis en faisceau, *legere;* voilà le livre. Méthode et substance; rien d'inutile; les momens du siècle sont comptés.

. . . . Summa sequar fastigia rerum.

L'élévation de l'écrivain multipliera ses points de vue; et l'abondance des vues lui prescrira la mesure des phrases et des mots.

Digitized by Google

Nous sommes aises d'avoir écrit ce livre sans nous séparer des soucis et des efforts généreux de notre époque pour la conquête du progrès et de la liberté. Nous sommes heureux qu'un épisode, estimé nécessaire, soit terminé, et que le mouvement de notre siècle nous trouve plus disponible encore.

Paris, le 1er juin 1835.

Digitized by Google

I

ENCHAINEMENT DES TEMPS.

Digitized by Google

Enchaînement des Temps.

L'Europe est d'autant plus facile à contempler qu'elle est moins tranquille. Sans doute il ne faut pas exagérer cette facilité, et l'intelligence de l'histoire a toujours ses labeurs; néanmoins, jamais, à aucune autre époque du monde, le spectacle des choses humaines n'a été moins obscur, ni moins avare d'émotions vives dont l'ébranlement passe de l'ame à l'esprit.

C'est le résultat des guerres et des révolutions. Les guerres rassemblent les peuples; les révolutions font

Digitized by Google

monter à la surface les pensées que les hommes et les nations renfermaient dans leur cœur. Sous les tentes des croisés de la Palestine, la moderne Europe, pour la première fois, se sentit elle-même ; là commençait à se débrouiller le génie des peuples ; là se fortifiaient leurs inimitiés, ces indices de leur génie : Philippe-Auguste et Richard y continuaient, pour les agrandir, les haines de Londres et de Paris ; le duc d'Autriche, l'empereur d'Allemagne, étaient plus Allemands à la vue de l'oriflamme de France. Ainsi l'antique Grèce ne put se dénombrer et se compter que dans son expédition contre la Phrygie ; elle ne fut grande qu'après la guerre contre les Mèdes et les Perses ; elle ne se reconnut la proie de deux esprits irréconciliables, l'ionien et le dorien, que dans les déchiremens de la guerre du Péloponèse. Napoléon, par son épée, contraignit l'Allemagne à se rassembler et à se recueillir contre nous ; il a contribué à lui préparer une conscience et une unité.

Les révolutions religieuses du seizième siècle et de la première moitié du dix-septième, les révolutions politiques de la fin du dix-huitième et du dix-neuvième, ont découvert les fondemens des Etats, des institutions et des idées.

Il faut au moins profiter de ce résultat pour mieux discerner l'histoire et le caractère des peuples, et cette étude, facilitée par les guerres et les révolutions antérieures, pourrait, si elle était générale et profonde, rendre plus justis, plus fécondes et plus

Digitized by Google

rares, les guerres et les révolutions que se réserve l'avenir.

Avec l'humanité a commencé son effort pour se comprendre et s'élever jusqu'à Dieu : cet effort n'est que le développement de la pensée. Depuis l'origine du monde, cette pensé es'est déroulée par des phases successives, par des époques, c'est-à-dire par des momens de déploiement et de halte où les idées se construisent un tabernacle et n'en veulent pas sortir. Durant ces époques, les manifestations de la pensée, qui se répandent sur la terre, se ressemblent par une uniformité fondamentale qu'on ne saurait méconnaître. Le polythéisme couvre le monde, pendant un temps marqué, de ses innombrables figures; ses images varient selon le goût des nations, mais partout elles traduisent le polythéisme. Le culte des astres s'est étendu aussi loin sur la terre que les astres eux-mêmes dans le firmament. Les émanations du panthéisme, comme des nuages majestueux et bienfaisans, descendent à une époque sur le monde qui leur offre surtout trois réceptacles, l'Inde, la Chine et l'Egypte.

Aujourd'hui l'unité absolue et simple d'un Dieu a prévalu par la croix de Jésus-Christ et le sabre d'Ali : elle cherche aussi à paraître transparente à travers les symboles infinis de l'Inde; elle est puissante, car depuis dix-huit siècles son époque a commencé.

l'Europe est chrétienne; elle croit à un seul Dieu annoncé par Jésus-Christ, à l'égalité fraternelle des hommes entre eux, à l'immortalité par-delà le tom-

Digitized by Google

beau : voilà pour les peuples un fondement commun. De cette façon les hommes et les nations de l'Europe se trouvent en communion de sentimens et de pensées; et la religion a été la cause de la solidarité européenne.

Mais au sein même de cette vaste uniformité ont éclaté des hérésies, c'est-à-dire des opinions choisies de préférence à d'autres, qui sont devenues des schismes, se sont faites sectes dissidentes et se sont appelées églises réformées, reléguant dans l'erreur l'antiquité qui, à son tour, revendiquait pour elle seule l'orthodoxie. Aujourd'hui le christianisme est à la fois grec, arménien, romain, protestant, luthérien, calviniste, presbytérien, anglican, socinien, unitaire; l'inquisiteur espagnol et l'anabaptiste allemand ont le même nom ; l'habit sans boutons du quaker n'est pas moins chrétien que le chapeau du cardinal ; les hommes qui adorent la dame vierge de Lorette et ceux qui respectent la statue de Luther à Wittemberg sont également des chrétiens. On s'est battu long-temps; on s'est déchiré avec un acharnement raffiné; mais comme on n'a pu s'exterminer, on a été contraint de se souffrir et de durer ensemble dans un contraste commun. Sur ces luttes et ces transactions, le dernier siècle a prononcé le mot *tolérance;* c'est à nous de prononcer le mot *intelligence.* Il faut comprendre ces divisions de l'idée divine : Dieu remplit l'espace intermédiaire qui sépare une de ces affirmations de l'autre par des analyses de détails qui consomment des siècles; cependant, la dé-

Digitized by Google

composition une fois accomplie, un mouvement est imprimé, et par une rotation fatale, une affirmation nouvelle vient s'établir sur les débris de l'affirmation antique, débris vivans qui en périssant voudraient encore se faire la guerre.

Les passions humaines déconcertent, sans la détruire, l'unité fondamentale de la pensée : elles partent de l'ame qui est enveloppée dans l'organisme et le tempérament du corps humain, et constituent la sensibilité qui est tout ensemble morale et physique. Les passions ont un caractère aussi général que les idées; elles en sont le reflet et l'application, mais leur activité ne s'exerçant que par les inégalités du tempérament et du corps, les différences s'élèvent pour devenir des inimitiés. L'homme est semblable à l'homme par les bases essentielles de l'organisme; mais l'homme diffère de l'homme par le développement et le jeu de ses qualités et de ses dispositions. Ces variétés de l'espèce humaine se rassemblent, s'associent et forment des races. Une race est un système harmonique d'analogies et de dissemblances; elle est un contraste déterminé qui en suppose et en provoque un autre; elle est homogène comme un seul homme. Comme les hommes, les races étaient destinées à la guerre; et on les a vues haineuses et belligérantes par la seule raison qu'elles étaient dissemblables.

Alors les pensées les plus générales sont devenues les aiguillons les plus irritans d'antipathies particulières; les races n'ont pu se pardonner d'adorer Dieu

Digitized by Google

différemment, d'avoir d'autres lois, des coutumes contraires; le sang a crié contre le sang; on l'a versé, on l'a bu; c'a été l'époque de l'empire sans limites des instincts et des mœurs (1).

La décroissance de l'influence des races et le progrès de l'empire des idées sont le signe visible du perfectionnement de l'humanité. L'identité morale corrobore et redresse de plus en plus les analogies physiques, et gagne la force de contraindre les différences de demeurer des contrastes sans s'égarer en haines furieuses. Cependant des inimitiés, et même des guerres civiles, grondent encore au sein des races; le Slave a déchiré le Slave; dans les races teutoniques le Souabe, l'Autrichien et le Brandebourgeois, s'aiment peu; le Provençal et l'homme qui vit entre la Seine et la Loire, ont quelquefois de la peine à se supporter; mais si la patrie commune est menacée, les divisions intestines disparaissent dans une solidarité vivante et armée.

L'humanité, de plus en plus, acquiert la puissance d'effectuer la même harmonie que la patrie : et même les races ont peut-être aujourd'hui moins de haines extérieures que de dissensions internes : le Slave et le Gallo-Franc, loin de se haïr naturellement, ont les mêmes instincts de générosité, d'audace et d'aventure; le Teuton et le Français s'estiment et se cherchent dans leurs différences. Si la guerre écla-

(1) Hérodote, Melpomène, lib. 4, § 6. Le Scythe boit toujours le sang du premier homme qu'il vient d'abattre.

Digitized by Google

tait entre les trois races qui partagent l'Europe, la race slave, celle des Teutons et celle des Romano-Celtes, qui mettrait aux combattans les armes à la main, si ce n'est la mésintelligence apparente de quelques idées, et non celle des races? Sans doute dans le conflit la différence des humeurs s'irriterait encore; mais elle s'adoucit tous les jours et ne saurait redevenir une cause efficiente de déchiremens.

Entre les hommes et les climats il a régné des rapports continuels d'action et de réaction; c'est l'ordre de ces rapports qu'il est important de comprendre. L'homme a commencé et la nature a répondu. Le germe des premiers développemens de l'histoire est dans l'homme même et dans sa pensée : la nature extérieure a déroulé sous son œil ses instrumens et ses influences; et les relations de l'homme et du climat se sont établies. Il y a eu des momens dans les destinées de l'humanité où la nature a pu imprimer à l'activité de l'homme d'impérieuses directions qui, sans l'opprimer, la menaient despotiquement : ces momens n'ont pas duré; la force humaine a pris le dessus; et l'art, en modifiant la nature, s'est affranchi d'une domination excessive.

Le climat n'est pas seulement le chaud et le froid; il est un être collectif qui se compose de la température, de la lumière, de l'électricité, de l'humidité, des mouvemens de l'air, de la nature des lieux des productions du sol, de la situation du terrain et de la culture de la terre; c'est-à-dire que l'homme a sur-le-champ modifié le climat dont on le disait l'es-

Digitized by Google

clave passif et dompté; et sa première victoire fut d'altérer le terme qui lui était opposé.

L'esclavage et la liberté politique ont pu dépendre du climat pendant un point de temps, c'est-à-dire durant des siècles; mais cette dépendance a cessé par la prépondérance de l'art.

Il n'y a rien de plus naturel à l'homme que l'art; et l'humanité n'a pu subsister un moment sur la terre que parce qu'elle a commencé sur-le-champ d'être artiste.

Il ne fallait donc pas dire, comme l'ont fait quelques penseurs, que la nature se montre tellement maîtresse, qu'elle impose à l'homme des destinées infranchissables et éternelles : non; l'intelligence et la volonté d'une société la convient à son développement naturel ; elles rencontrent des conditions extérieures qui la favorisent, la contrarient ou la précipitent; la lutte s'engage, mais l'homme la termine par son ascendant comme il l'a commencée par son audace.

L'influence du climat a décru comme l'influence des races, et cette décadence salutaire atteste la progression triomphante de l'art et de l'esprit.

Les institutions de l'Europe moderne se sont développées à leur origine par des hasards irréguliers. Les élémens de la sociabilité étaient au cinquième siècle les mœurs barbares et le spiritualisme chrétien. Les mœurs nouvelles furent amollies dans leur excessive crudité par le christianisme; mais il ne leur imprima pas une direction persévérante qui sût

Digitized by Google

les envelopper, les mener et les suivre partout. Le plus grand effort politique de la doctrine du Christ fut de s'ériger en théocratie papale au milieu de l'Europe ; mais cette théocratie ne put ni la dominer, ni se la concilier. Elle lui montra seulement un signe d'unité morale, ce fut sa gloire; elle s'empressa de conclure de l'unité morale à l'unité politique et revendiqua l'empire de la terre, parce qu'elle tenait les clefs du ciel ; logique erronée qui se fit renier par son impétueuse précipitation. En vain Grégoire VII réclame le royaume du monde tout en le flétrissant; en vain écrit-il : « Assis à la droite de son père, Jésus ne regarde qu'avec mépris ces couronnes temporelles qui enflent le cœur des enfans du siècle. Mais Jésus est le chef des prêtres, et la puissance sacerdotale est son ouvrage. *Les ducs, les rois, tirent leur origine de quelques barbares* que l'orgueil, les rapines, la perfidie, l'homicide, que tous les vices, tous les crimes et le démon, premier prince du monde, ont élevés sur leurs pareils et investis d'une puissance aveugle..... Les prêtres, qui peut en douter? sont les pères et les maîtres des fidèles, des princes et des rois..... Les rois sont les sujets des démons, et les démons sont les esclaves des exorcistes. Donc les exorcistes, maîtres des diables, sont maîtres aussi, et à plus forte raison, des sujets et des membres de ces esprits immondes; et si telle est la prééminence d'un exorciste sur les rois, quelle sera celle d'un prêtre, d'un évêque, du pontife universel et souverain?.... Quel empereur, quel prince a fait des mi-

Digitized by Google

racles? Lequel pourrait-on comparer, je ne dis pas aux apôtres et aux martyrs, mais à des bienheureux d'un ordre inférieur, par exemple, à saint Benoît, à saint Martin? et quel roi enfin vaut saint Antoine?» Il y avait dans ce prêtre un sentiment puissant et confus de la généralité spirituelle et idéaliste qui doit animer les choses humaines; il demandait à *ces ducs, à ces rois, qui tirent leur origine de quelques barbares*, s'ils pouvaient égaler en légitimité les représentans des idées divines; il dénonçait tout ce qu'avaient d'irrégulier et d'accidentel les pouvoirs qui étaient en spectacle au monde; il les dégradait du premier rang et les humiliait devant la tiare, ce symbole de la pensée. Les puissances et les monarchies bravèrent ces menaces, mais après avoir évité le choc de la théocratie catholique, elles rencontrèrent l'influence et les yeux de la pensée même qui se mit à les examiner. Cette fois elle n'avait plus les insignes du sacerdoce souverain, elle était simple et nue; elle pouvait se glisser partout, s'accommoder de toutes les formes et de toutes les fortunes; elle frappa la féodalité au cœur; elle s'établit au sein des monarchies; elle altéra les mœurs antiques; elle suscita des révolutions; elle a fait signer à plusieurs rois des pactes semi-populaires; elle est à peine au milieu de sa tâche.

Au milieu des formes historiques vit l'esprit du monde qui, de jour en jour, devient plus consciencieux de lui-même. Quand cet esprit, sorti du sanctuaire des théocraties orientales, se fut répandu

Digitized by Google

dans les contrastes éclatans de la liberté antique, il chercha son expression la plus pure dans une unité idéale, et voilà le sens profond de la philosophie païenne; d'idéale, cette unité devint morale et pratique, et voilà la valeur du christianisme; mais cette unité voulut reprendre les hauteurs de la pensée, et voilà le rôle de la philosophie moderne. Les religions orientales, l'idéalisme antique, le christianisme et la philosophie moderne, sont les quatre dispositions par lesquelles a passé l'esprit du monde.

Aussi de tous les points s'élève un vaste cri pour demander l'unité. Ne sentons-nous pas se remuer au fond des esprits et des ames quelque chose de sympathique et d'analogue? Les langues se confondent, les littératures se mêlent et se volent. Le monde commence à se mouvoir comme un seul homme à travers le temps et l'espace; l'orient et l'occident se penchent pour s'embrasser; les temps s'enchaînent et s'emboîtent pour former une indestructible solidarité; l'humanité est remuée au fond de sa conscience et de sa nature. L'office de l'histoire est de lui montrer à elle-même sa propre conscience; l'office de la pensée vivante est de renouveler cette nature : ces deux devoirs s'accomplissent dans une sorte de simultanéité; cependant nous sommes encore aujourd'hui plus occupés à l'histoire qu'à l'innovation même, et nous ne saurions encore suspendre le récit du passé et du présent.

Voilà pourquoi il nous paraît opportun dans ces conjonctures de nous arrêter au spectacle d'une na-

Digitized by Google

tion vraiment glorieuse et forte, établie au milieu de l'Europe, et qui en est pour ainsi dire l'école et l'université, pendant que la France doit en être le forum.

L'Allemagne a commencé l'histoire moderne en accablant la société romaine sous le poids de ses Goths et de ses Francs. Nous donnons les Goths à l'Allemagne parce que nous la projetons jusque sur les bords de la Baltique, d'où partirent ces enfans du nord, poussés par ces violentes inquiétudes qui font les voyageurs et les conquérans. Ils marchent, ils ne cherchent pas à engager le combat avec les légions romaines campées sur les bords du Danube et du Rhin; ils veulent un champ de bataille plus lointain, d'autres cieux, un autre soleil qui darde ses rayons ardens sur leurs hordes, leurs ravages et leurs plaisirs; sans les connaître, ils aspirent à l'Italie, à l'Espagne et à l'Afrique; ils vont, ils campent, ils tuent, ils font parler d'eux; mais ils ne tiennent nulle part, ils passent toujours; je ne sais quelle inconstance fatale les incite et les déplace; ils apparaissent sans durer. Considérez les faits et les gestes des hordes gothiques, leurs établissemens, leur manière d'être religieux et d'avoir des lois; l'inconsistance brillante de ces choses vous frappera. Les nations gothiques ressemblent à ces valeureuses avant-gardes qu'une armée envoie devant elle; de brillantes prouesses assurent le champ de bataille, et l'armée peut dans un silence sérieux entamer l'action définitive : ainsi les Germains après les Goths;

Digitized by Google

ainsi Clovis après Alaric; ainsi Charlemagne après Attila.

Quand l'Allemagne eut rempli ce devoir de répandre ses races sur le monde, elle put, après la mort de Karl, travailler à devenir une nation. Elle eut à définir son génie; elle se trouvait enclavée entre des différences et des analogies qui l'obligeaient également à se trouver elle-même. Le Danemarck, la Pologne, l'Helvétie et la Hollande, la limitaient; puis elle avait devant elle deux nations et deux barrières qui semblaient à la fois l'appeler et la repousser : l'Italie et les Alpes, la France et le Rhin. Elle-même dans son sein associait des variétés nombreuses. Le Souabe et le Saxon, l'homme de la Thuringe et celui de la Franconie, furent lents à se reconnaître pour les enfans d'une commune patrie.

Les grandes nations sont destinées à de longues aventures; il semblait que l'unité, le soin de la construire intérieurement, devaient surtout occuper l'Allemagne et la retenir dans ses foyers. Mais un mouvement inattendu l'emporta au-delà des Alpes et la mit aux prises avec l'Italie. La Germanie voulut traiter le Latium en vassal; les empereurs élus à Aix-la-Chapelle vinrent prendre la couronne impériale sur l'autel de Saint-Pierre; les dynasties Saxonne, Salique, de Hohenstaufen se fatiguèrent à visiter le Capitole; sublime fantaisie! magnifique audace! l'Allemagne ne commença pas par s'enfermer en elle-même; elle en sortit avant de se recueillir; elle se manifesta au dehors, et pour se sentir, elle alla cher-

Digitized by Google

cher un terme contraire, l'Italie. Rien de plus héroïque que l'histoire allemande depuis Othon-le-Grand jusqu'à la mort de Frédéric II (936-1251). C'est le temps des ambitions hardies, des pensées vastes, des fatigues glorieuses qui se mettent au service des nobles envies; on se bat, non pas tant pour de matériels intérêts, que pour des imaginations et des idées, pour l'empire, pour la suprématie, pour le tombeau de Jésus-Christ : une poésie ardente circule dans les veines des hommes, et comme ils ont le tempérament de l'héroïsme, ils en prennent l'habitude. Alors aussi les chansons héroïques et populaires retentissaient, et les poètes étaient aimés; ils pouvaient partager leurs voyages et leur séjour entre les cours des princes et des électeurs, entre les villes bourgeoises, les nobles manoirs et les cases rustiques; on les écoutait avidement, et ils chantaient les grands gestes de leurs contemporains, à mesure qu'ils s'accomplissaient.

Mais les époques éclatantes n'ont pas seulement de poésie pour ceux qui les voient; elles en tiennent en réserve pour ceux qui viennent après ; les temps moins illustres qui suivent, trouvent, comme des provisions faites, des sources profondes de merveilleux et de sublime, et peuvent, en s'y plongeant, y distraire leur infirmité. Quand la chute des Hohenstaufen eut terminé tragiquement les temps épiques de l'empire allemand, le peuple put toujours agrandir son imagination par sa mémoire, et corriger par ses souvenirs la médiocrité du présent. Rodolphe de

Digitized by Google

Habsbourg cessa de prétendre à l'Italie et commença pour l'Allemagne une époque positive et, pour ainsi parler, bourgeoise.

Le quatorzième et le quinzième siècle sont l'intermédiaire entre le grand moyen-âge et les temps modernes. Avec le Dante mort à Ravenne en 1321, disparaissait le génie des temps qu'il avait chantés, de ce monde partagé entre le pape et l'empereur, et qui se déchirait avec une foi passionnée. Tout devint local et particulier : l'Allemagne vit ses princes lutter les uns contre les autres; les électeurs enviaient toujours l'empereur qu'ils faisaient; ils cherchaient le plus souvent à ne couronner qu'une impuissance et un jouet. Charles IV, dans les diètes de Nuremberg et de Metz, travailla à régler l'ordre et la forme de l'élection impériale : la bulle d'or attacha irrévocablement le droit de suffrage à certaines principautés qui devinrent indivisibles. Les réglemens et les institutions de l'empereur Charles IV eurent cet inconvénient de violer souvent les traditions et les mœurs du moyen-âge sans avoir l'énergie et la maturité de l'esprit moderne; ce fut quelque chose d'arbitraire et d'incertain, de violent et de stérile, qui ne pouvait s'autoriser ni du temps ni de la raison. Les derniers et tristes représentans de la maison de Luxembourg ayant fait place aux descendans de Rodolphe, Maximilien prépara Charles-Quint, comme Philippe annonçait Alexandre, comme d'Herstall précéda Charlemagne. La grandeur humaine s'engendre par un travail successif et nécessaire;

Digitized by Google

elle ne tombe pas comme une pierre de la voûte du ciel. Le quinzième siècle ne s'est nulle part plus fidèlement exprimé que dans Maximilien : comme son siècle, le grand-père de Charles-Quint est partagé entre un passé qui tombe et un avenir qui n'est pas encore; chevaleresque, ambitieux, aimant le plaisir et l'action, tantôt il rêve l'imitation des anciens âges et les aventures d'une croisade, tantôt il aspire à la tiare, tantôt il serait tenté de prêter l'oreille aux nouveautés de Luther; contemporain de Louis XI, de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier, il assure la fortune de la maison d'Autriche contre celle de la monarchie française, mais il échoue dans la tentative de fonder, en l'agrandissant, l'unité germanique, et d'enlever à la France la Bretagne, qui, depuis trois siècles, nous prodigue le dévouement, le courage et le génie. Maximilien ne peut asseoir son caractère et consommer ses entreprises; il meurt pendant que Luther commence. Il est douloureux d'être ravi au spectacle des choses humaines, au moment où elles redoublent de grandeur et de vivacité, à moins que le dégoût de la terre ne vous donne la soif de Dieu.

Depuis Othon-le-Grand, l'Allemagne manquait d'un empereur qui la mît et la maintînt à la tête de l'Europe. Elle retrouva par Charles-Quint la puissance positive et morale qu'elle exerçait au moyen-âge. A cette tâche le Flamand ne s'épargna pas; il avait commence dès dix-sept ans à se donner du mouvement pour l'ambition ; durant sa vie, il traversa

Digitized by Google

onze fois la mer, il passa dix fois en Espagne, quatre fois en France, sept fois en Italie, dix fois dans les Pays-Bas, deux fois en Angleterre, et deux fois en Afrique : Tunis le reçut une première fois en vainqueur dans ses murs ; Metz le vit au pied de ses murailles. Par Charles-Quint l'Allemagne mêla son nom à toutes les affaires du monde ; elle s'aboucha avec Madrid, Turin, Rome et Milan ; elle eut le pas sur les autres nations. François Ier ne peut venir dans l'ordre de la gloire qu'après Charles-Quint, comme Calvin suit Luther. Le Saxon plus encore que l'empereur rendit l'Allemagne puissante, il renonvela la face du christianisme en lui imprimant l'originalité du génie germanique, et il montra jusqu'à quel point la pensée peut changer les choses humaines ; c'a été le Marius de la théologie. L'Allemagne du seizième siècle porte dans une main le globe du monde, et dans l'autre la traduction de la Bible : elle pousse jusqu'aux plus vastes proportions le génie politique et le génie religieux ; elle donne en même temps la dernière représentation de l'empire du moyen-âge et le signal des révolutions modernes.

La théologie de Luther amena trente années de bataille, et la réforme eut son baptême de sang. Tout fut mêlé dans cette vaste lutte, l'ambition et la foi, l'empire et la religion, des soldats venus des bords de la Seine et des armées des rives de la Baltique ; le Danemarck, la Suède et la France s'occupant violemment des affaires allemandes ; Gustave-Adolphe et Richelieu ; Turenne et le duc d'Enghien, poursui-

Digitized by Google

vant les projets du cardinal, Torstenston, et Wrangel pratiquant les leçons de Gustave; l'héroïque Wallenstein interrogeant les astres sur les mystères de sa grandeur; la Bohême inondée de sang, Magdebourg cruellement outragée; les croyances sincères et fanatiques, les licences de l'épée, les calculs de la politique, les principes d'une nouvelle économie européenne qui parvinrent enfin à se faire écrire dans les traités de Westphalie. Le résultat des conventions signées à Munster et à Osnabruck, où figurèrent si notablement les grands diplomates d'Avaux et Oxenstiern, fut l'établissement politique et désormais inviolable de la réforme, la maison de Brandebourg devenue puissante, un huitième électorat érigé, la maison d'Autriche affaiblie, la France (1) touchant au moment de s'étendre jusqu'au Rhin, et nouant avec l'Allemagne des rapports indestructibles commencés par la politique et Richelieu, continués par la révolution et Napoléon, et que cultiveront désormais la pensée et la liberté.

Durant le dix-septième siècle, la maison d'Autriche maintint l'Allemagne contre les entreprises de Louis XIV, et la fortune lui donna un grand homme de guerre qui vint se placer au premier rang des capitaines entre Turenne et Frédéric. C'était un jeune homme de la maison de Savoie, condamné à

(1) La France acquit la souveraineté des trois évêchés, Metz, Toul et Verdun, et l'Alsace. (*Voyez* plus bas.)

Digitized by Google

la théologie et au petit collet, mais qui préférait un régiment au séminaire ; il s'offrit à la France, et sur le refus de Louis XIV, il s'enrôla sous les drapaux de l'Autriche. Ce petit abbé n'était ni Français, ni Allemand ; il inclinait même plus à Versailles qu'à Vienne ; mais il choisit pour patrie l'endroit où il trouva les facilités de la gloire. On a souvent payé cher, dans les choses humaines, l'imprudence de ses mépris, et Eugène arracha souvent la victoire du sein de nos bataillons, comme il enleva Villeroi de Crémone. Eugène ne porta pas dans la guerre la réflexion de la science ; il a peu laissé d'exemples qui pussent devenir des préceptes ; il était poussé dans l'action par une fureur divine, par des impétuosités invincibles, par un génie imprévu comme l'éclair, éclatant avec fracas comme la foudre.

Au moment où nous écrivons, il y a précisément un siècle (1734) que le jeune Fritz de Brandebourg visitait Eugène, deux ans avant que ce capitaine emportât avec lui la grandeur de la maison d'Autriche. L'Allemagne vit s'élever une monarchie nouvelle et forte qui vint demander à la vieillesse de l'Empire le partage de la suprématie ; elle apprit à se tourner, non plus seulement du côté de Vienne, mais vers Berlin, et l'empereur eut un égal. Vaquer à la guerre et à la philosophie, aux idées et aux batailles, courtiser Voltaire et battre Soubise, voler des provinces et savoir les garder, durer sous l'épreuve du trône et du temps, donner au protestantisme germanique une tête et un empire, à l'Allemagne des émotions

Digitized by Google

fécondes qui frappèrent l'enfance de Goëthe : ainsi se comporta Frédéric.

Enfin la pensée allemande éclata dans sa richesse et dans sa force, comme un torrent long-temps contenu. Il semblait que la littérature dût être immédiatement docile à l'impulsion que Luther avait imprimée à son idiome ; mais la guerre de trente ans vint la suspendre en lui préparant pour l'avenir d'héroïques sujets. Pendant la guerre, Opitz, qu'on pourrait appeler le Malherbe de l'Allemagne, assouplit les formes de la langue et du mètre ; mais le génie germanique ne trouva d'expression personnelle que vers la moitié du dix-huitième siècle. La guerre de sept ans, l'insolente domination de l'esprit français et de Voltaire, l'ardeur et l'ironie de Frédéric qui se moquait de son pays en le glorifiant, et même en prophétisant son avenir littéraire, une immense attente, des forces long-temps recueillies, et doublées en silence, amenèrent enfin une irruption triomphante. Lessing fit de la critique une inspiration féconde ; Klopstock chanta Hermann et Jésus-Christ, la religion et la patrie; Kant changea l'état de la philosophie ; les poètes arrivèrent, Herder, Schiller et Goëthe.

La révolution française intervint au milieu des développemens de l'esprit germanique, elle intéressa Kant, elle émut Fichte et Schiller ; elle rendit attentif, mais immobile, Goëthe qui dès lors prit l'habitude d'assister aux débats des choses humaines, entre les rois et les peuples, avec la majestueuse impartialité du maître des dieux entre les Grecs et les

Digitized by Google

Troyens. Cependant les masses recevaient dans leurs vastes profondeurs les éclats de nos principes et de nos idées.

Les quinze années des guerres napoléoniennes à travers l'Allemagne lui donnèrent les mêmes impressions que la guerre de trente ans, revers, douleurs, conscience d'elle-même, énergie, lutte et victoire. Pendant ce choc terrible, une femme écrivait et peignait l'un des combattans dans la langue de l'autre.

Ces choses sont suffisamment connues, et notre dessein n'est pas de les répéter; nous ne voulons pas reproduire ici l'Allemagne que Napoléon s'ouvrait à Marengo, dont il s'assurait l'empire à Iéna, qu'il perdait à Leipsig, et dont il était obligé de subir le panégyrique tracé par la main d'une femme qu'inspiraient la colère et le génie. Nous nous occuperons de l'Allemagne depuis les dix-neuf années qui se sont écoulées depuis Waterloo jusqu'à nos jours.

Sur la rive gauche du Rhin s'étend une ville qui élève entre la France et l'Allemagne l'aiguille de sa merveilleuse cathédrale. Strasbourg a toujours servi de passage de la Gaule à la Germanie, et Julien combattit les Allemands sous les murs d'*Argentoratum*. C'est dans cette patrie de Guttemberg et de Kleber qu'il nous est arrivé de passer plusieurs années de notre enfance et de notre première jeunesse : j'y vins dans cette année fatale où Napoléon courait en Russie, et j'y recueillis les premières rumeurs qui annonçaient à la France d'irréparables revers. Non,

Digitized by Google

et ma mémoire est fidèle, je ne pouvais croire aux malheurs de l'empereur et de notre armée ; l'empereur me semblait devoir être victorieux incessamment, par la même raison que le soleil se lève tous les jours, et je ne pouvais concevoir comment Dieu ferait fléchir ses lois et nos destinées. Cinq années s'écoulèrent jusqu'à mon adolescence dans cette belle et vigoureuse Alsace, dont j'admirais les paysans à l'habit noir, à la veste rouge, au large chapeau, les femmes aux tresses flottantes, aux flèches d'or légèrement suspendues dans leur chevelure. Mon oreille s'habituait aux sons de l'idiome allemand, et je ne sais quel vent vif et frais, venu des bords du Rhin, me rendait dispos et allègre. Cependant, enfant de Paris, j'y revins, et j'y mis à fin mes études classiques. Dès lors, je pris l'habitude de mêler l'étude de la littérature allemande à celle des lettres grecques et latines ; et sans parler la langue d'Hermann et de Luther, je la goûtais comme celle de Salluste et de Thémistocle. Je lus les philosophes, je lus les jurisconsultes ; je revins plusieurs fois à Strasbourg, je visitai Heidelberg, je m'épris du génie germanique, je nouai commerce avec de nobles ames et de grands esprits ; je vis à Paris d'illustres Allemands ; je me promis de les visiter un jour chez eux, dans leurs foyers, dans leurs cabinets, dans leurs universités ; et l'an dernier, avide d'apprendre, de constater et de reconnaître, je me suis mis en route et en quête de ville en ville, heurtant à chaque sanctuaire d'étude et de science, accueilli partout comme

Digitized by Google

un ami, comme un frère, le plus heureux et le plus enchanté des voyageurs. Noble hospitalité germanique, comment t'oublier? comment perdre le souvenir de ces mâles serremens de mains, de ces amitiés promptes et tenaces, de ces longs épanchemens, de ces banquets affectueux où coulent à flots les idées et le vin, de ces foyers domestiques où l'étranger est religieusement honoré, de ces mœurs où la vertu semble si aimable et si facile, où la science et l'enthousiasme se soutiennent en échangeant assidument leurs ardeurs et leurs trésors?

Voilà comment nous avons été amenés à écrire sur l'Allemagne : nous tâcherons de représenter avec fidélité les caractères généraux de sa civilisation, tels que nous avons cru les reconnaître et les voir; nous n'écrivons pas ici un voyage, mais nous choisissons pour les offrir aux autres parmi les résultats de nos études et de nos voyages. Nous n'avons ni le désir, ni le goût de traîner le lecteur à notre suite dans les détails et les accidens de nos petites aventures; nous rougirions de profaner par des indiscrétions les intimités hospitalières, les foyers de famille et les amicales confidences; nous dirons ce qu'il importe à tous de savoir; c'est assez.

Nous ne sommes pas non plus de ces hommes qui s'occupent plus d'eux-mêmes que des affaires du monde, qui vous contraignent impitoyablement d'assister à la dissection de leurs fibres les plus déliées et les plus molles, qui s'étonnent de leur singularité au moment où ils subissent l'uniformité des communes

Digitized by Google

nes faiblesses, et qui se préfèrent à la cause de l'humanité. A notre avis, s'oublier soi-même, est de la force, et se perdre dans la foule, pour la servir, est un devoir.

Digitized by Google

II

ASPECT GÉNÉRAL.

Digitized by Google

Digitized by Google

Aspect Général.

Le Rhin, depuis Cologne jusqu'à Mayence, s'étend et se replie comme un serpent onduleux ; il court, il vous entraîne au milieu des merveilles accumulées de la nature et de l'histoire, et il vous jette en Allemagne.

La Germanie moderne offre au voyageur la même variété de peuples que la Grèce antique. Les contrastes affluaient dans cette Grèce étendant ses limites jusqu'à la chaîne de l'Œta et du Pinde, dessinant la presqu'île du Péloponèse, associant l'Attique, la

Digitized by Google

Mégaride, la Béotie, la Phocide, et semant ses îles sur les mers. A Sparte, on parlait la même langue qu'à Athènes, mais la constitution et la république ne se ressemblaient pas; la Grèce du nord se comportait autrement que les villes de la mer Egée, et Thessaliotis avait d'autres règles, d'autres coutumes que Délos. Cependant une vaste et profonde analogie de mœurs religieuses et nationales soutenait toutes les diversités qui s'agitaient à la superficie; la Grèce se sentit une vis-à-vis de l'Asie; la civilisation italique, plus rapprochée de la sienne, concourait néanmoins à lui affirmer à elle-même son originalité.

Ainsi l'Allemagne se trouve une entre la France et la Russie, mais au dedans d'elle-même, elle a peine à saisir sa propre unité. Le Souabe frémit à la pensée de subir jamais le joug du Brandebourgeois; Munich se raille de Berlin qui lui envoie avec usure ses dédains et ses mépris. Cependant on parle la même langue depuis la riante Bade jusqu'à l'austère Kœnigsberg. Quand, dans la guerre du Péloponèse, Alcibiade alla porter ses conseils et ses talens aux Lacédémoniens, il agit comme un général prussien qui passerait aux intérêts de l'Autriche ou de la Bavière dans une guerre intestine de l'Allemagne.

J'entreprends de donner une expression concise et vraie à ces choses si diverses : puissé-je les écrire aussi sincèrement que j'ai cru les sentir!

Francfort est comme les Propylées de l'Allemagne. C'a été la route des Francs pour entrer dans les Gaules; c'est aujourd'hui le passage traversé en tous

Digitized by Google

sens par les voyageurs de l'Europe. Ville allemande, Francfort semble néanmoins appartenir à tout le monde; on y entre, on en sort comme d'un lieu public dont la propriété n'est à personne; on s'y coudoie, on s'y rencontre, Anglais, Américains, Russes, Allemands, Polonais, Italiens, Français; on se sert de cette ville comme d'une hôtellerie.

Là, cependant, a régné, dans sa pompe et sa majesté, le génie germanique; là on a fait des empereurs; les électeurs s'y rassemblaient pour choisir la main capable de porter le globe des Césars. Aujourd'hui Francfort est sous la double discipline de l'Autriche et de la Prusse; cette ville est *libre* sous la baguette impériale et prussienne. Mais pourquoi regretter sa liberté quand elle-même n'y songe guère? Avec son sénat qui gouverne, son corps législatif qui discute et vote les lois, et ses députés permanens de la bourgeoisie, Francfort a toute la police nécessaire à un caravansérail.

Goëthe y naquit: admirable occurrence! Goëthe ne saurait être ni Prussien, ni Saxon, je vous laisse à penser s'il pouvait être Autrichien; il devait être le moins Allemand possible, en poussant à son apogée le génie de l'Allemagne. Dans Francfort Goëthe passa son enfance; il écoutait les rumeurs venant de la Saxe et de la Silésie qui répandaient en Europe le nom de Frédéric; il nous a raconté lui-même dans *sa vie* (1) comment les entreprises du roi de Prusse

(1) Mein Leben.

Digitized by Google

avaient mis la division dans toutes les familles et dans la sienne ; on se partageait entre l'Empire et la nouvelle monarchie ; le père de Goëthe tenait pour l'Empereur ; l'enfant bondissait à la lecture des victoires de Frédéric. L'oreille de Goëthe devait encore être remplie par le bruit d'autres triomphes. Les habitans de Francfort ont à peine aujourd'hui pardonné à l'auteur de *Werther* et de *Goëtz de Berlichingen* de les avoir quittés de bonne heure pour ne plus les revoir. Eh ! messieurs, il allait vaquer loin de vous et de votre négoce aux affaires de son esprit ; contentez-vous d'être ses concitoyens ; briguez encore l'honneur de lui élever un tombeau qui témoigne de votre gloire, ou plutôt gardez vos statues, bourgeois et bourguemestres, elles semblent trop vous coûter, et vous les faites trop attendre.

Sur les rives du Rhin règnent des contrées fertiles où l'homme, pour répondre à la force de la nature, s'est toujours montré énergique et actif. Là se sont passées les grandes scènes des migrations germaniques du cinquième siècle ; les hordes qui s'apprêtaient à devenir des nations se serrèrent les unes contre les autres sur ces terres dont la beauté les invitait ; la puissance humaine s'y établit bientôt en maîtresse, n'ayant pas assez de les traverser comme un torrent furieux ; elle y sema des villes pour l'homme, des cathédrales pour Dieu ; elle y développa des États florissans, des mœurs robustes et pures, une religion tendre et fortifiante, une poésie naïve, superstitieuse et idéale. L'Allemagne méridionale n'a jamais été

Digitized by Google

oisive et languissante dans la continuité de la civilisation européenne; elle a brillé au moyen-âge, et ne s'est pas éteinte dans les temps plus modernes; le voyageur français éprouve en la parcourant un contentement indicible, car il y rencontre l'originalité attrayante d'une sociabilité qui n'est pas la sienne, et il y trouve en même temps une inclinaison sensible vers les idées et le génie de la France.

Il est remarquable de voir le droit constitutionnel moderne prendre racine dans la terre des Francs, des Ripuaires et des *Allemanni*. Nous tenons cette importation pour salutaire à la France et à l'Allemagne, non par un fol engouement des transactions constitutionnelles : mais ces formes sont ici une enveloppe et une procédure nécessaire pour faire admettre dans le cours légal des choses quelques-uns des principes généraux du siècle et de l'humanité.

Les petites principautés constitutionnelles de l'Allemagne jouent un rôle plus considérable que leur puissance effective. Quelquefois dans l'ensemble des affaires générales on méprise les petits États ; mais ici le dédain doit céder la place à l'estime. Si l'on rit en voyant une frêle existence vouloir se donner la même importance et la même attitude qu'un grand corps, le ridicule doit être réservé tout entier aux ducs et aux princes, qui, dans les compartimens étroits de leurs cours et de leurs châteaux, imitent et enferment la royauté. Mais il faut honorer les hommes courageux qui se donnent la peine d'une grande énergie sur un petit théâtre et qui combattent

Digitized by Google

à l'étroit. Ainsi dans le duché de Hesse-Darmstadt, le pouvoir se pavanant dans une capitale en miniature est risible, mais la liberté parlant à une tribune peu retentissante est sacrée. Quant à Mayence, qui depuis 1815 appartient au grand-duché, c'est une tête de pont, un poste militaire gardé par la Prusse sur les bords du Rhin. Il est douteux que cette ville ait donné le jour à l'inventeur de l'imprimerie; mais il est certain qu'elle n'a guère produit elle-même de chefs-d'œuvre et d'auteurs dignes de cette invention; à Mayence on lit peu, on se remue pour le commerce et la navigation; il y règne une sorte d'agitation sourde; on semble toujours y attendre le Français.

Où la nature a-t-elle pris plus de souci du bonheur et de l'habitation de l'homme que dans cette vallée du Rhin, qui s'étend depuis Bâle jusqu'à Manheim? Descendez un jour des hauteurs de Schwarzwald, quittez la triste et chétive Freudenstadt qui, pour se railler elle-même, s'appelle ville de la joie, avancez toujours sur la pente des monts, et vous découvrirez à vos pieds le plus riant vallon qui puisse porter l'allégresse au cœur. Descendez encore de ruine en ruine, de village en village, vous vous trouverez enfermés dans un dédale de moissons, de rochers, de vignes et de torrens.

Une fois à Baden, quittez l'accoutrement du voyageur pédestre, la guêtre, la casquette et le bâton; bien qu'aux pieds de la forêt Noire, vous êtes comme dans *Portland-Place*, au *Kohlmarck*, ou dans la rue de la Paix. Les bains ne ressemblent-ils pas à ces

Digitized by Google

salons d'où l'on est heureux de s'enfuir après y avoir paru? espèce d'infirmerie et de bazar où la santé se répare et se perd tristement, où le plaisir semble prendre à tâche de se discréditer par sa facilité, par les fastidieuses avances dont il vous assiége à toute heure.

Carlsruhe et ses vingt-quatre rues qui dérivent toutes du château ducal, présentent une physionomie si monotone, qu'il ne serait guère possible d'y rester plus de deux heures sans les graves intérêts qui s'y agitent d'intervalle en intervalle. Depuis 1818, l'Europe a accordé son estime à la tribune parlémentaire de Carlsruhe. Le caractère germanique s'y est essayé noblement à l'opposition constitutionnelle et à la pratique de la liberté : il a montré de la persévérance, du tact, de l'adresse et de la dignité : les difficultés sont grandes; les hommes politiques de Baden vivent sous l'œil soupçonneux et menaçant de l'Autriche et de la Prusse; jusqu'ici presque tous les écueils ont été tournés; M. de Rotteck, par l'éclat de son éloquence et de son style, M. Mittermaier, par les tempéramens de sa modération, ont également servi la liberté.

Comment la science ne sortirait-elle pas de cette terre comme une plante précieuse et nécessaire? Heidelberg la cultive. Oh! si vous êtes jeune, si les idées et le sang circulent dans vos veines et dans votre tête par des ardeurs accélérées; si vous aimez la science avec la fureur qui précipite dans les bras d'une maîtresse, et la nature avec l'impétuosité qui

Digitized by Google

vous fait chercher le sein d'un ami ; si encore vous désirez lier commerce avec le génie germanique, sans trop vous éloigner de la douce patrie, afin que, de temps à autre, il vous en revienne à l'oreille et à l'ame des sons affaiblis et purs ; oh ! courez dans la vallée du Necker vous y enfermer et y vivre ; la pensée y sera toujours fraîche comme le torrent qui jette à vos pieds son écume ; la science y prendra la saveur et la fermeté d'une nourriture vivante bénie par le soleil ; studieux et inspiré, vous contracterez de l'érudition et vous doublerez la vie. L'histoire semble planer sur vos têtes, sous l'image d'une magnifique ruine ; de nobles vieillards passent auprès de vous, que vous pouvez interroger sur les temps et l'antiquité des choses, le philologue Creuzer, le jurisconsulte Zachariæ, le théologien Paulus ; de plus jeunes serviteurs de la science ravivent de temps à autre les traditions de ces vénérables maîtres ; là rien des connaissances humaines ne saurait vous échapper, et vous y puisez pour les épreuves futures de la vie, pour les jours moins rayonnans et plus sévères, des souvenirs, des émotions et des espérances qui ne sauraient mourir.

Une civilisation intelligente anime le pays de Bade. Freybourg qui met sa petite cathédrale à côté de celle de Cologne et de Strasbourg comme un gracieux échantillon, met aussi son université à côté de celle de Heidelberg. Manheim et Constance ont des lycées, des gymnases, et les écoles abondent dans l'étendue du duché. Cette terre est heureuse ; elle a les pros-

Digitized by Google

périlés du présent et dans le passé des réminiscences glorieuses, car enfin elle a été le champ de bataille des Romains et des Allemands, de Turenne et de Montecuculli, de Moreau et de l'archiduc Charles; elle a donc le droit d'être féconde, puisque toujours l'épée, la charrue et la pensée la remuèrent.

Quand du pays de Bade le voyageur passe dans celui de Wurtemberg, la nature reste belle en devenant plus sévère. Les pentes ombreuses de la forêt Noire impriment à la contrée une mâle gravité, et puis le travail de l'homme, dont on rencontre le témoignage, redouble la vigueur du tableau. Dans les montagnes sont des fabriques d'horlogerie; dans les sinuosités des vallées, des forges et des usines; partout la force, partout la fécondité, tant celle de Dieu que celle de l'homme. Le Wurtembergeois est revêtu d'une puissante nature : il a le front haut, les épaules larges, l'œil vif. La terre du Wurtemberg produit avec abondance le froment, le vin et le génie. Schiller, Hegel et Schelling sont souabes, et aussi Wieland, Spittler, Moser, Paulus, et encore le poète Uhland, le Béranger de l'Allemagne.

Les libertés constitutionnelles n'ont point été en 1819 une nouveauté pour le Wurtemberg; dès le commencement du seizième siècle, les princes qui gouvernaient le duché étaient soumis à de nombreuses restrictions de leur pouvoir, et les Souabes avaient leurs franchises (1). Aujourd'hui ils se mon-

(1) Voyez note n. 1.

Digitized by Google

trent plus fermes que d'autres Allemands dans la défense de leurs droits ; ils y portent la constance et la facilité de l'habitude. Les députés Uhland, Menzel, Pfizer sont l'honneur de la seconde chambre de Stuttgard ; les discussions y sont ingénieuses ; le ton en est plus vif qu'à Carlsruhe.

On ne saurait porter trop d'estime aux hommes politiques de l'Allemagne qui défendent la liberté. Ils prévoient pour leur pays une longue oppression, plusieurs me l'ont dit, mais ils persistent dans leur devoir avec une gravité qui n'est pas sans tristesse.

Le caractère national sème aussi autour d'eux des difficultés douloureuses. Le loyal Allemand n'a pas l'habitude, mais la peur de la résistance constitutionnelle contre le pouvoir ; il la tient presque pour un scandale ; c'est toujours le fidèle Germain, le féal des anciens jours. Prendre en Allemagne le rôle de l'opposition, c'est accepter le martyre pour les grandes accasions comme pour les petites circonstances de la vie : en dehors des situations officielles du gouvernement, l'Allemand vit, pour ainsi dire, en paria. A Londres, à Paris, l'opposition est une puissance, et les hommes qui la représentent se meuvent dans une sphère indépendante ; ils traitent d'égal à égal avec les détenteurs du pouvoir. Et puis les distractions d'une large vie, les longues distances qui, séparant les hommes, leur épargnent les désagrémens et les aigreurs de trop fréquentes rencontres, tout concourt à corriger l'amertume et les irritations de la carrière politique ; mais à Stuttgard, à Carlsruhe,

Digitized by Google

l'opposant et le ministériel se croisent à toute heure. *Voilà un de nos jacobins*, me disait, en me conduisant dans les rues de Stuttgard, un honnête banquier; j'appris le soir que ce jacobin était, de tous les députés de l'opposition, l'homme le plus accommodant et le plus doux.

Le pays de Wurtemberg est parsemé de petites villes qui prospèrent par le travail et de beaux villages d'une propreté resplendissante. A Esslingen, qu'environne une ceinture de vignobles et de forêts, la mention qu'en fait De Thou dans ses Mémoires me revint en la pensée... « Pour venir à Esslingen, dit-il, De Thou passa sur le Necker un pont de communication avec Stuttgard. Esslingen est un lieu renommé par la fabrique de l'artillerie, et par l'abondance de ses vins. Dans les celliers de l'hôpital on en conserve une grande quantité dans des tonneaux d'une grandeur extraordinaire; le plus grand est placé le premier, et les autres dans une longue suite, diminuant à proportion : le vin s'y garde très long-temps. On en but à la santé de M. de Thou, du numéro 40, d'un vin qu'on disait être de quarante années. Les princes d'Allemagne le prennent par remède, et, à mesure qu'on en tire du plus grand tonneau, on en remet du tonneau voisin, mais qui est plus nouveau (1). » C'était en 1579 que Jacques Auguste de Thou parcourait une partie de l'Allemagne méridionale; il avait salué

(1) Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou. *Amsterdam*, 1713.

Digitized by Google

le duc Louis à Stuttgard avant d'arriver à Esslingen, puis il vit Ulm, Augsbourg, Lindaw, Constance, suivit le Rhin jusqu'à Bade, et par Colmar, revint à Plombières, où l'attendait sa famille. Au seizième siècle, comme dans le nôtre, on jetait de rapides voyages au milieu des agitations de la jeunesse et de la vie.

Stuttgard, comme assemblage de monumens et de maisons, est une pauvre capitale; c'est un grand village degingandé où l'on est surpris de trouver une rue à proportions royales, un beau château et l'atelier du grand et vieux sculpteur Dancker, qui a fait vivre par le marbre Schiller, Ariane et Jésus-Christ. Mais l'animation et la vie, un peu absentes de la capitale, se retrouvent entières dans l'esprit et dans l'ame des Wurtembergeois. Ces Souabes, dont on raille aujourd'hui le ton brusque et le dialecte un peu grossier, se rappellent avec orgueil le rôle de leurs ancêtres dans l'histoire de la poésie de l'Allemagne. Ils supportent en frémissant l'insolente suprématie du Nord; l'orgueil de Berlin les offusque de loin, et quelquefois dans leur colère, ils appellent les Prussiens des Russes allemands.

L'alliance de la France et de l'Allemagne méridionale est cimentée par la nature des choses. La France, méditant la conquête au-delà du Rhin, serait folle; refusant son appui, elle manquerait à un devoir européen. L'intérêt de l'humanité peut réunir un jour sous le même drapeau la patrie des Hohenstaufen, de Schiller, et la nation de Napoléon et de Mirabeau.

Digitized by Google

La Franconie, l'un des neuf cercles de l'ancienne Allemagne, s'est illustrée depuis l'occupation des Francs jusqu'à la fin du seizième siècle. Là, les grands corps de l'empire germanique, la féodalité, tant ecclésiastique que séculière, assirent leur puissance, le grand maître de l'ordre teutonique de Mergentheim, l'évêque de Wurtzbourg, l'évêque de Bamberg, puis les états séculiers et les villes impériales. C'est la Franconie que Goëthe nous montre remuée par la main de fer de Goëtz de Berlichingen : cette terre eut plus qu'une autre toutes les agitations de la fin du quinzième siècle et celles du seizième : elle reçut l'empreinte fraîche et profonde de la foi de Luther; les passions envahissantes de la réforme et les résistances de la religion catholiques s'y choquèrent avec violence. Ces émotions passées ont un témoignage dans les églises qui au seizième siècle cessèrent d'être le sanctuaire du vieux culte pour devenir l'écho des croyances de Melanchton. On demeure long-temps rêveur et pensif dans l'enceinte de ces temples dont les murs semblent s'être émus comme les ames des hommes pour enfermer comme elles une expression plus nouvelle et plus vivante de la vérité. La Franconie offre partout les souvenirs et les inspirations de l'esprit allemand. Schiller a mis en Franconie le château du vieux Moor, il y a mis aussi le berceau et la patrie de cet indomptable Charles qu'il érigeait, huit ans avant la révolution française, en vengeur de l'humanité. Quand Schiller écrivait ses *Rauber*, il avait en dégoût son siècle qu'il appelait un siècle

Digitized by Google

de castrats, siècle ne sachant autre chose que commenter les actions de l'antiquité, incapable lui-même d'en produire qui lui appartinssent. Schiller appelait un changement; une vengeance. D'honnêtes personnes ont élaboré contre le poète des déclamations édifiantes, mais certains critiques, blâmant les œuvres du génie, ressemblent à ce professeur vaporeux qui tient sous son nez à chaque mot un flacon de vinaigre en faisant un cours sur la *force* (1).

Nuremberg est l'ornement de la Franconie. Dans ses murs l'histoire du passé vous enveloppe; cette ville a résisté au temps qui n'a pu parvenir à lui déchirer encore sa robe des jours antiques. Vous reconnaissez Nuremberg, qui au treizième siècle, de compagnie avec Augsbourg et Ulm, commerçait avec Venise, que Rodolphe de Habsbourg déclarait ville impériale, où Charles IV décrétait la bulle d'or; cité du moyen-âge qui s'épanouit radieusement sous la bénédiction de la réforme, qui rajeunit le christianisme avec les enseignemens nouveaux, qui l'exprime par le pinceau d'Albrecht Dürer, le ciseau de Kraft, et le génie de Fischer élevant en bronze le tombeau de saint Sebald. A Nuremberg seulement, l'esprit germanique apparaît tout entier; il semble s'élancer devant l'œil comme la fusée de sculpture de l'église de Saint-Laurent. Ici rien de grec ou d'italien, tout

(1) Ein schwindsüchtiger professor halt sich bei jedem Wort ein Fläschen Salmiakgeist vor die Nase, und liest ein collegium über die Kraft. SCHILLER.

Digitized by Google

est allemand : vous êtes face à face avec les rivaux et les contemporains de Raphaël et de Michel-Ange, et il devient sensible qu'au seizième siècle, l'art, l'art moderne, frappait à sa gloire, dans la même époque, deux types différens, en Italie et en Allemagne, à Rome et à Nuremberg. Mais devant ces signes du passé on éprouve, du moins nous l'avons enduré, une douleur sourde; car on n'a plus la foi de ces hommes qui élevèrent ces monumens et qui s'en délectèrent; les sentimens et les idées qui les animaient ne sont plus les nôtres; aussi l'admiration première se convertit en satiété du spectacle; elle se convertit encore en avidité d'œuvres et de simulacres qui représentent des idées à nous, nos aspirations, nos élans. Non, nous ne sommes pas religieux aujourd'hui à la manière de Melanchton; nous ne concevons plus ni la religion, ni l'art comme Dürer; envoyez-nous d'autres émotions, artistes et penseurs. Jamais on ne sent mieux la vie et l'avenir qu'en présence des témoignages des âges écoulés; car ces testamens vous irritent après vous avoir charmés, et vous demandez au génie de votre siècle pourquoi il ne s'est pas encore fait l'architecte de ses propres inspirations. Adieu, Nuremberg, adieu, ma chère, nous reviendrons peut-être te voir un jour, mais quand nous aurons vécu, et s'il nous est donné jamais de choisir après les ardeurs du jour un lieu de recueillement et de repos, nous pourrons hésiter entre toi, Rome et Athènes. Adieu, aujourd'hui ton séjour ne nous convient pas; partons, tu n'as pas la vie de notre siècle à

Digitized by Google

nous donner, vénérable aïeule du moyen-âge.

Quarante lieues plus loin, Munich oppose un contraste frappant à la merveille de la Franconie. Si à Nuremberg tout est vieux et porte l'empreinte du temps, à Munich, tout est nouveau, frais et blanc; on est au milieu de monumens élevés à demi, on se croirait transporté dans ces villes naissantes de l'antiquité que se bâtissaient les sociétés dans leur enfance vigoureuse.

Instant ardentes Tyrii : pars ducere muros
Molirique arcem et manibus subvolvere saxa.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Hic alta theatri
Fundamenta locant alii, immanesque columnas
Rupibus excidunt, scenis decora alta futuris.

La monarchie Bavaroise a été créée en 1806 par l'empereur Napoléon, après la bataille d'Austerlitz; mais le duché de Bavière est, de tous, le plus ancien de l'Allemagne. Du mélange des *Boii*, race gauloise qui avait émigré vers le Danube, des Romains, et des hordes germaniques, sortit un peuple qui fut appelé *Bojaaren*. Voilà les Bavarois. Le duché dépendit d'abord des Francs, puis de l'empire germanique : au treizième siècle, il fut divisé en deux parties; à la fin du dix-huitième siècle, il retrouva l'unité : la Prusse l'a protégé, l'Autriche l'a déchiré, la France en a fait une monarchie. Napoléon, par

Digitized by Google

le traité de Presbourg, donnait à la Bavière, déclarée royaume, le Burgau, le territoire de Lindau, le Tyrol : la nouvelle monarchie obtint encore plus tard Nuremberg, Augsbourg, Ratisbonne et Salzbourg. Par quelle étrange ingratitude les Bavarois voulurent-ils fermer le chemin de la France à Napoléon malheureux? Mais à Hanau ils furent hachés : châtiment mérité par ceux qui oubliaient qu'en politique le succès final appartient toujours à la moralité du dévouement et de la fidélité.

La Bavière a quatre millions d'habitans et une armée de quarante-cinq mille hommes : elle a trois nniversités. En 1818, elle reçut une constitution où la liberté lui était parcimonieusement mesurée. Deux chambres convoquées tous les trois ans, l'aristocratie siégeant dans la seconde (1), comme dans la première, indiquent avec quelles restrictions les franchises constitutionnelles ont été octroyées. Le Bavarois est franc et généreux; sa gaîté le fait parfois tomber dans des facéties un peu lourdes; il aime à danser, à boire cette bierre de Munich qui lui semble si bonne et qui le plonge dans une douce quiétude, ou dans des joies bruyamment paisibles, qu'il termine volontiers par d'autres plaisirs.

Je voudrais peindre avec vérité le roi. On ne saurait nier que Louis de Bavière n'ait toujours aimé sincèrement la gloire : il la désirait quand à la fête

(1) La chambre des députés se compose de 115 membres, dont un huitième est pris dans la noblesse.

Digitized by Google

d'Interlaken il se plaignait à de jeunes femmes de combattre dans les rangs français contre la liberté allemande; il voulait la conquérir d'un coup, quand, au théâtre de Munich, les applaudissemens prodigués au marquis de Posa réclamant la liberté de la pensée, le poussèrent précipitamment hors de la salle pour signer sur-le-champ l'abolition de la censure. Le régime constitutionnel lui parut aussi une occasion de popularité. Mais c'est surtout aux arts, à des monumens nouveaux et immortels dont il veut peupler Munich, que le roi Louis semble confier la perpétuité de son nom. Il demande la gloire aux travaux des sculpteurs et du peintre, aux efforts de l'architecture, à l'acquisition des merveilles mutilées de l'art antique. L'amour de la gloire est louable dans tout homme, surtout dans un roi: mais il ne saurait se passer du consentement et des dons de la nature pour arriver à se satisfaire un peu. Or, Louis de Bavière n'a reçu de la grâce de Dieu que le trône; et sous sa couronne, il manque de la royauté du génie. Son esprit est médiocre, non pour avoir écrit de méchans vers, Frédéric en faisait de détestables, mais parce qu'il ne montre dans son gouvernement ni persévérance, ni solidité, ni grandeur. Il a cessé d'aimer la liberté après en avoir embrassé le culte avec l'enthousiasme d'un noble enfant des universités. On l'a vu récemment afficher contre la France une haine ridicule et vraiment pitoyable dans un prince de Bavière qui devrait avoir bonne mémoire des bienfaits de Napoléon. Le roi Louis est irrésolu,

Digitized by Google

inconstant, défiant. L'ingratitude de son organisation physique ne le laisse pas sans inquiétude et sans amertume; il bégaie, entend mal et ne voit pas bien. Il est vrai qu'au milieu de ces infirmités il trouve l'appui de la reine, femme pleine de grâce et de bienveillance, que bénit la Bavière, et qui vient au secours de son mari avec la plus aimable délicatesse. Néanmoins le roi n'est pas heureux, car la malignité du sort lui a donné plus d'ambition que de puissance.

L'art partage avec la philosophie l'honneur de décorer Munich, et quand nous visitions tour à tour la demeure de Schelling et la Glyptothèque, nous sentions comme des affinités secrètes entre les marbres d'Egine et le génie de ce moderne Platon. Le Vatican peut seul en Europe donner sur le monde antique des impressions plus profondes que la Glyptothèque de Munich. Le musée de peinture n'égalera pas en harmonie et en nouveauté celui que la sculpture habite. Les fresques de Schnorr et de Cornelius sont humides encore dans la nouvelle résidence, palais dont la magnificence semble déborder la royauté qui le construit. En général, Munich est dans un élan de croissance qui réclame de nouveaux efforts et les faveurs de la fortune; s'il lui arrivait de s'arrêter et de s'interrompre dans l'ambition de son développement, elle se trouverait un jour sans force, mais non pas sans quelque ridicule, entre la modestie et la grandeur. Cela nous conduit à qualifier la situation politique de la Bavière.

Parmi les fautes qui ont été commises dans la

Digitized by Google

dernière répartition d'hommes et de provinces faites à Vienne après les désastres de la France, il faut compter l'adjonction à la Bavière du cercle du Rhin. Cette partie de la monarchie bavaroise qui lui est annexée surpasse en fécondité, en civilisation, le centre de la monarchie même. En certains points les extrémités sont plus nobles que le cœur. L'habitant des provinces rhénanes est plus vif, plus intelligent que le Bavarois ; il aime plus la liberté, à Landau il regrette la France. L'association de Munich et de Speyer blesse la nature des choses ; elle a jeté le gouvernement bavarois dans d'indignes persécutions contre l'amour de la liberté ; tout cela est faux, violent, inepte.

La diplomatie européenne est tombée dans une autre erreur, quand elle a commis à la Bavière le soin d'apporter à la Grèce la civilisation moderne. Cette tâche est au-dessus des forces du Bavarois, dont la nature loyale, mais molle, et pour ainsi parler un peu pâteuse, n'a pas l'énergie nécessaire à une puissance initiatrice. Puisque l'on voulait donner à la Grèce des leçons et un appui contre la Russie, il fallait choisir entre les trois seuls foyers de force et de lumière, assez riches et assez énergiques pour se répandre au loin, Londres, Paris et Berlin. Ces trois nations avaient seules la vigueur capable d'élever et de protéger la Grèce. Mais on a évité de donner à un état puissant l'occasion d'une gloire utile à tous, comme si la grandeur et la vérité des choses se payaient de ces petites raisons !

Digitized by Google

Dans une guerre générale où elle ne serait pas notre alliée, la Bavière se trouverait dans de sérieux embarras; elle ne pourrait défendre contre nous ses provinces du Rhin; nous pourrions aller porter en Grèce nos flottes et nos soldats. La monarchie bavaroise ne saurait se sauver de l'étreinte de l'Autriche qu'avec l'appui de Berlin ou de Paris. Si elle se laissait entraîner encore dans une coalition contre la France, elle serait à la merci d'une bataille. En tout cas, sa situation n'est pas dans la mesure de ses forces, c'est trop pour elle d'avoir à s'occuper du Rhin et d'Athènes.

Rester intérieurement l'ennemie de l'Autriche, attendre le moment où doivent se détraquer les parties de cet empire, être prêt à devenir le centre et la force de l'Allemagne méridionale et constitutionnelle, s'assurer à jamais l'amitié de la France en lui rendant Speyer et Landau, voilà la véritable politique de la Bavière.

Si j'étais roi, je n'aurais jamais consenti à céder Salzbourg : c'est trop beau pour être abandonné. Cette contrée qui a passé du sceptre de la Bavière à celui de l'Autriche a des enchantemens qui demandent pour les quitter un héroïque courage. A quoi bon partir pour aller ailleurs? La nature vous retient avec instance; la pensée devient plus lente, et ne vous sollicite plus au changement; la religion catholique présentant à chaque pas ses images engage le cœur à la foi naïve, à l'oubli du monde, aux illusions superstitieuses. En vérité, à Salzbourg on per-

Digitized by Google

drait la mémoire du siècle, sans deux avertissemens qui parlent haut, le berceau de Mozart et le tombeau de Paracelse. Penser à Mozart, c'est penser à tout; le musicien vous rejette dans l'univers, dans la vie, et *Don Juan* vous arrache aux mystiques langueurs. Dans l'année 1541, un homme vint frapper à la porte de l'hôpital de Saint-Étienne; il était pauvre, souffrant, malheureux; on lui donna un lit et du pain, mais quelques jours après, il n'avait plus besoin ni de l'un ni de l'autre, il mourut. Il put se reposer enfin de son enthousiasme et de ses travaux, du ravage des passions et de la science, de ses conceptions sur la solidarité des astres qui roulent dans les cieux et des destinées qui s'accomplissent sur la terre, de ses pressentimens sur l'harmonie qui doit régner entre la nature, ouvrage de Dieu, et l'ame, sanctuaire de l'homme. Enfant du dix-neuvième siècle, ne méprise pas Paracelse.

A vingt lieues de Salzbourg, Linz offre un autre caractère; c'est une ville de commerce et de guerre, c'est un entrepôt, c'est une forteresse. Linz a un chemin de fer qui va se perdre en Bohême, une riche manufacture de draps et de tapis, une forte garnison, le Danube pour fleuve, une ceinture de montagnes, une belle jeunesse, des femmes magnifiques, la richesse, comme récompense de son industrie, le plaisir, comme but de son activité. On ne rêve pas dans cette ville aux choses idéales et platoniques: on y prend un avant-goût de la vie de Vienne. J'appellerais volontiers Linz le faubourg de la capitale de

Digitized by Google

l'Autriche qui a déjà tant de faubourgs. Enfin nous voici au cœur de la monarchie des Césars, nous voici à Vienne.

On éprouve dans Vienne je ne sais quelle langueur. Il circule dans cette ville un souffle de mollesse et de plaisir qui vous gagne, et vous pénètre. Le peuple mange, boit, se promène et dort; il s'estime heureux. La noblesse demeure dans ses châteaux et dans son orgueil. Une nature resplendissante enveloppe une population dont les mœurs sont bienveillantes et faciles, dont les plaisirs sont la musique, la danse, la promenade et la bonne chère. Aujourd'hui, Vienne est encore la même ville dont Eneas Sylvius traçait au seizième siècle la peinture, dont il disait : « C'est par charretées que l'on apporte à Vienne les œufs et les écrevisses, le pain, la viande, le poisson et les volailles de toute espèce, et, toutefois à la chute du jour, il ne reste plus vestige de ces provisions... On n'exige aucun droit de ceux qui vendent du vin dans leurs maisons; aussi presque tous les citoyens tiennent-ils cabaret. Ils chauffent leurs étuves, y font la cuisine, et y reçoivent les ivrognes et les filles de joie..... Le nombre de courtisanes est très considérable. Outre cela, il y a peu de femmes qui se contentent de leurs maris. Un siècle après, Guy-Patin disait de Vienne : « Vienne est une ville de plaisir, s'il y en a au monde; et comme je prétends qu'à moins d'être Français, il faudrait souhaiter d'être né Allemand, de même je dis qu'à moins de passer la vie à Paris, il la faudrait passer à Vienne. »

Digitized by Google

Il est singulier de voir la capitale d'un aussi grand empire destituée d'un caractère moral dont la précision puisse la désigner entre toutes les autres villes. Londres, Berlin, Paris ont leur génie et le montrent aux yeux. Vienne est un corps immense dont on cherche l'ame; je l'appellerais, pour ainsi parler, une ville athée. Elle est sans unité ; elle réunit dans son sein le Hongrois, le Bohême, le Grec, l'Italien, l'Allemand; elle enveloppe tout dans sa variété anarchique et ses trente-deux foubourgs, sauf un esprit qui lui appartienne. A peine si à l'entour et dans l'enceinte de la magnifique cathédrale de Saint-Stéphane, le génie primitif de la cité paraît quelquefois. Tout s'est évaporé au vent du Danube, de cet Ister, fleuve bien moins allemand que le Rhin ; tout a révêtu aux rayons du soleil, je ne sais quel prisme italien, grec, ou slave ; ce qui s'y produit le moins, c'est le génie germanique.

Étrange cité ! le bonheur matériel y siége. La justice positive des rapports civils n'est pas absente, le peuple est bon, la bourgeoisie bienveillante, elle aime les concerts, la campagne, les bords du Danube et le poulet frit ; les arts ont dans le château impérial (Burg) et les palais de la noblesse leurs merveilles et leurs trésors ; les médailles, les statues et les tableaux ne manquent pas ; des savans et des poètes dont toute littérature pourrait s'honorer, accueillent l'étranger avec une grâce affectueuse ; la haute aristocratie a des causeries dont l'élégance ne saurait guère être effacée par aucune autre société de l'Eu-

Digitized by Google

rope. Eh bien! au milieu de ces choses agréables, l'ame ne saurait être contente à moins de se laisser tout-à-fait engourdir.

Que manque-t-il donc à Vienne ? Il lui manque la liberté de la pensée ; ou plutôt l'absence de la pensée s'y fait voir. Tout y est permis, tout y est possible, sauf de diriger son esprit sur les graves et mâles objets d'où dépendent les destinées de l'homme et du genre humain. Des spéculations profondes à Vienne? erreur! De l'enthousiasme? folie! Il faudrait écrire sur les poteaux de la route de Vienne : *On ne pense point ici.*

La monarchie autrichienne exerce une vaste et sourde proscription contre le génie : elle ne le tue pas, elle le déprime. Un poète avait commencé de s'élancer dans les divins pays de l'imagination et de l'idéal : un instant, on le laissa faire, puis on l'avertit, on l'inquiéta, on l'invita amicalement de ne pas se rendre suspect par trop de verve et d'impétuosité; quand le poète voulait lever les yeux au ciel, il rencontrait autour de lui les regards immobiles d'une inquisition secrète ; il a fini par comprendre que la monarchie lui dictait le silence : il se tait, il vit ainsi, ou plutôt il meurt tous les jours, sans se plaindre et sans chanter.

Comme au temps de Wan-Swieten et de Métastase, la médecine et l'opéra sont l'objet des soins et des faveurs de la cour et du pouvoir. La musique, la danse et les sciences naturelles ont seules conservé le privilége de l'innocence.

Digitized by Google

La politique du cabinet de Vienne est habile et laborieuse; M. le prince de Metternich montre, dans la gestion de la monarchie, un talent peu commun. Il a pour but l'immobilité de l'empire et de l'Europe; il s'attache à ce que rien ne remue, et quand il ne peut prévenir un changement, il travaille à ce que du moins ce soit le dernier. « Le maintien de ce qui subsiste doit être le premier comme le plus important de nos soins, écrivait M. de Metternich à un ministre d'une des cours de l'Europe; par là nous entendons non-seulement l'ancien ordre de choses qui a été respecté dans quelques pays, mais encore toutes les institutions nouvellement créées. Dans les temps actuels, le passage de l'ancien ordre au nouveau est accompagné d'autant de dangers que le retour du nouveau à ce qui n'existe plus (1). M. de Metternich n'a pas le thême politique d'un Alberoni ou d'un Richelieu, il ne veut rien envahir, mais tout conserver, et dans cette immobilité, si artificiellement entretenue, il dépense beaucoup de génie. Il a pour les faits un respect idolâtre; il déteste les mouvemens des peuples, mais si une révolution est triomphante, il aimera mieux la reconnaître que de la corriger par une autre révolution. Il n'adore en politique que le repos, il n'a pas de Dieu; il rit intérieurement des sollicitations et des espérances fanatiques des serviteurs des royautés proscrites; sans les décourager, il les ajourne toujours; l'usurpation

(1) Mon Portefeuille, par le marquis de Salvo.

Digitized by Google

qui dure est à ses yeux une légitimité qui commence. Au milieu de l'Europe il demeure impassible, froid, poli, ironique, incrédule ; il n'a pas la grandeur que donne la foi, mais il a toutes les habilités et les ressources d'un inaltérable athéisme.

Cette politique n'est pas arbitraire, elle est prescrite par l'état de la monarchie. Jamais empire n'a été composé de parties plus dissemblables; il réunit la Lombardie et la Hongrie, Venise et Prague; autour des états héréditaires, de l'archiduché d'Autriche, se groupent forcément la Styrie haute et basse, le Tyrol, la Bohême, la Moravie, une partie de la Silésie, la Hongrie, la Transylvanie, l'Esclavonie, la Croatie septentrionale, la Gallicie orientale, le royaume d'Illyrie, la Dalmatie, et les îles de la mer Adriatique. Quel est le ciment qui pourrait toujours tenir ensemble ces pièces de rapport? A peine si la pensée la plus vaste et la plus ardente en aurait la puissance.

Elle appartient à l'Autriche cette Milan fondée par nos pères, par les Gaulois d'Autun, qui passa de la domination romaine à celle des Ostrogoths; reine, au dixième siècle, des républiques lombardes, arrachée par Charles-Quint à la France, et dont Napoléon termina, en 1810, la blanche cathédrale commencée par Galéasse dans la première année du quatorzième siècle. L'empereur non plus d'Allemagne, mais d'Autriche, gouverne aussi Venise et venge Maximilien. Cependant Rome contemple ce spectacle dans une obéissance imbécile, tant elle a

Digitized by Google

dans la mémoire et dans le cœur qu'elle fut la ville de Marius et d'Hildebrand !

La patrie de Jean Hus et de Jérôme appartient aussi à l'Autriche. La Bohême que l'acte fédératif de 1815 a incorporée dans la confédération germanique, se repose de ses antiques agitations, de ses révoltes de Ziska, de sa guerre de trente ans, des batailles de Napoléon, dans les travaux d'une industrie dont les progrès sont récens. Prague, qu'on nous a dit ressembler à la vieille Moscou, voit se presser entre ses églises et ses palais une population qui n'a guère d'autre souci que le retour quotidien de ses jouissances et de ses plaisirs. Elle fut troublée en 1833 par une agitation extraordinaire ; elle vit accourir chez elle de jeunes Français venant saluer un enfant qu'ils appelaient leur roi. Jamais on ne commit un acte d'insubordination et de guerre civile avec une gaîté plus bruyante et plus communicative. Nos jeunes compatriotes faisaient plus de bruit dans Prague que tous les Bohémiens, qui n'avaient jamais vu de sédition si aimable et si élégante. J'y rencontrai un camarade qui déjà au collége disputait avec moi sur la légitimité et la liberté; il me conta spirituellement tous les détails de l'expédition sentimentale : il était sans fanatisme, j'avais de la tolérance; nous nous quittâmes en riant. Cependant la légèreté de ces jeunes gens était digne de blâme, car elle aggravait en Europe la preuve de nos dissensions intestines. Français, quand serons-nous unis?

La race slave forme la majorité des habitans de la

Digitized by Google

Bohême. Le Hongrois frémit sous la domination autrichienne. Il adore à la diète de Presbourg les maximes de sa vieille constitution, et sa défiance ne veut rien y changer. Vienne lui refuse dans les tribunaux et au théâtre l'usage de l'idiome national (le *Maggyare*). Le paysan du Tyrol est plus attaché à ses montagnes qu'à l'Empire. L'Autrichien seul est dévoué à l'Autriche.

Vienne a pour adversaires naturels la Russie, la Prusse, et la France; ces trois puissances marchent nécessairement sur elle.

La Russie pense que le protectorat de la race slave lui convient mieux qu'au duché d'Autriche. Elle nourrit l'espoir d'attirer un jour à elle tout ce qu'il y a de Slaves sous la domination de Vienne; elle les flatte sourdement. Elle inquiète aussi la ville du Danube par la possession de la Pologne et bientôt de Constantinople : quand le czar aura succédé au sultan, il n'y aura plus pour Vienne de Sobiesky (1).

La Prusse n'a pas encore pris toute la Silésie : elle médite d'envahir la Saxe et de pousser l'aigle noire jusqu'aux confins de la Bohême : elle enveloppe l'Allemagne dans son système de douanes et exclut

(1) Depuis long-temps l'Autriche sent les dangers dont la menace la Russie. « Le prince de Kaunitz, qui se trouvait aussi à Neustadt, eut de longues conférences avec Sa Majesté prussienne, dans lesquelles, étalant avec emphase le système de sa cour, il le présenta comme un chef-d'œuvre de politique dont il était l'auteur; il insista ensuite sur la nécessité de s'opposer aux vues ambitieuses de la Russie, et déclara que jamais l'im-

Digitized by Google

l'Autriche de la solidarité des intérêts germaniques. Vienne, par représailles, cherche assidûment à compromettre Berlin dans de communes entreprises contre la liberté de l'Allemagne. Ces inimitiés secrètes éclateront un jour par de vives ruptures.

L'Autriche blesse la France par l'inique détention de l'Italie qui doit un jour dans Rome relever son indépendance et sa liberté. Que les Français et les trois couleurs paraissent sur la cime des Alpes, les vallées italiques retentiront d'un cri d'allégresse et de bataille qui pourra faire sourire Napoléon dans sa tombe. Italie, n'accuse pas la France ; si tu ne l'as pas encore vue descendre, c'est qu'à la façon des héros, elle dort avant de combattre.

Enfin, l'Autriche a devant elle le génie même du siècle : elle en est troublée, elle se compare, elle a peur. Cet esprit d'innovation et de liberté l'alarme et la confond, elle se voit sans idées, sans alliances naturelles, sans unité, sans avenir, sans ces fidélités de peuples qui peuvent désespérer la trahison et la fortune; voilà pourquoi elle embrasse le repos et l'immobilité avec fureur et désespoir; voilà la raison de sa politique; voilà aussi la cause du pieux et

pératrice-reine ne souffrirait que les armées russes passassent le Danube, ni que la cour de Pétersbourg fît des acquisitions qui la rendissent voisine de la Hongrie. Il ajouta que l'union de la Prusse et de l'Autriche était l'unique barrière que l'on pût opposer à ce torrent débordé qui menaçait d'inonder toute l'Europe. » Frédéric.—Mémoires de 1763 jusqu'à 1775.—Chap. 1er, pag. 47-48.—Edition de Berlin.—1788.

Digitized by Google

tendre respect dont elle entoure son vieil empereur, le bon François (*guter Franz*), qu'elle aime pour sa simplicité, pour sa longue vie traversée par tant d'épreuves, et couronnée par des prospérités qui ne lui survivront pas. Le dix-neuvième siècle sera fatal à la monarchie autrichienne (1).

En entrant de la Bohême dans la Saxe, je méditais comment cette Saxe, toujours illustre par l'effort du courage, de la nature, de la religion et de la science, n'avait jamais pu saisir une domination durable dans les affaires européennes. Elle a donné Luther au monde; c'est beaucoup : elle a par Witikind opposé le génie d'une résistance héroïque aux cruautés triomphantes du grand Karl; mais elle n'a jamais pu rencontrer la grandeur politique. C'est qu'elle perdit l'unité, dès le quinzième siècle, par le partage de l'électorat dans les deux branches *Ernestine* et *Albertine*, et cependant jamais pays ne dut davantage concentrer ses forces; enclavé entre le Brandebourg, la Bavière et la Bohême, il ne pouvait sauver son intégrité que par une cohésion énergique. Si Maurice eût vécu, la Saxe eût étonné l'Allemagne. Il est surprenant qu'au-delà du Rhin un poète de génie n'ait pas encore composé un drame avec la vie de cet homme.

Un jeune prince se laisse aller aux séductions de

(1) La mort de l'empereur François ouvre la série de vicissitudes que doit éprouver dans notre siècle la monarchie autrichienne.

Digitized by Google

la gloire et du génie ; il sert Charles-Quint, il foule aux pieds pour lui la liberté de l'Allemagne et la foi nouvelle pourtant chère à son cœur; il se fait l'instrument le plus actif de la défaite des princes réformés et de la ligue de Smalkade ; il est récompensé par l'électorat de Saxe : mais une fois couronné, il se sent un autre devoir que la reconnaissance; il songe à l'Allemagne, à la liberté, à la religion ; il conçoit de s'en faire le représentant et le vengeur; il prépare en silence un éclat terrible; il trompe Charles-Quint, le grand trompeur de l'Europe, il trompe Granvelle, un des plus raffinés politiques du siècle ; enfin il se décide, il court surprendre l'empereur dans Inspruck; il le manque de quelqnes heures, mais toujours il le contraint de fuir la nuit, à travers les ténèbres et des torrens de pluie, de traverser les Alpes à la lueur des flambeaux par des sentiers détournés, et d'aller cacher dans la Carinthie ses angoisses, sa goutte et son désespoir. L'Allemagne a tressailli. La réforme a trouvé son Achille ; elle arrache à Charles-Quint la convention de Passau, et les yeux fixés sur Maurice, elle attend de nouveaux triomphes. Un an après, Maurice recevait la mort en achevant sa victoire contre Albert de Brandebourg, prince furieux, toutours funeste à l'Allemagne ; Maurice mourait à trente-deux ans, à cet âge de maturité pour les grandes choses. Durant sa courte vie, il avait mêlé dans son caractère l'héroïsme germanique et la ruse italienne ; il s'élevait sur le déclin de Charles-Quint ; il lui eût succédé dans la gloire, peut-être sur le trône

Digitized by Google

impérial, et la Saxe eût ainsi donné à la réforme chrétienne, non-seulement un Moïse, mais un César. Voilà pour le drame un autre Wallenstein : pourquoi n'y aurait-il pas un autre Schiller?

Le nerf de l'unité a toujours manqué à la Saxe autant dans sa politique que dans son territoire. A la fin du dix-septième siècle, ses princes abjurent le protestantisme pour l'appât du trône de Pologne : princes impolitiques qui s'affublaient du catholicisme dans la patrie de Luther! Elle eut tour à tour pour ennemis et pour vainqueurs Charles XII et le grand Frédéric; elle eut pour ami Napoléon qui l'entraîna dans sa chute.

Au congrès de Vienne, il se donna un curieux spectacle de convoitises et d'avidités politiques. Le roi de Saxe n'avait abandonné Napoléon que le dernier; il avait été contraint après la bataille de Leipsick de quitter ses états, et il attendait au château de Frederichfeld, à quelques lieues de Berlin, ce que les souverains rassemblés décideraient de sa couronne. Le prince de Hardenberg demandait l'incorporation de la Saxe à la Prusse, en s'appuyant sur les principes du droit des gens, sur l'intérêt politique de l'Allemagne, sur l'intérêt de la Saxe elle-même. Le principe du droit des gens invoqué par la Prusse était le droit de conquête; elle citait Grotius et Wattel afin de prouver que la conquête est un titre légal pour acquérir la souveraineté d'un pays. On frémissait à Berlin à l'idée de rendre le prix de la victoire dont on s'était nanti rapidement. La Saxe a été conquise,

Digitized by Google

écrivait en 1826 M. de Stein (1), par six mois de combats et de luttes sanglantes. Le roi a été fait prisonnier le 18 octobre dans Leipsick emporté d'assaut; il avait perdu la couronne, il avait cessé de régner : son consentement n'était pas nécessaire pour ratifier la perte de ses états. L'Angleterre favorisait les prétentions de la Prusse; la Russie ne les contrariait pas; mais l'Autriche ne pouvait consentir à laisser la monarchie prussienne étendre ses limites jusqu'aux frontières de la Bohême : et Louis XVIII avait recommandé au prince de Talleyrand de défendre le principe de la légitimité dans la personne du roi de Saxe. Aussi une fois passées les plus vives effervescences de la victoire et de la colère, il devint impossible à la Prusse de s'approprier la Saxe entière : elle n'en put emporter que des lambeaux : elle n'eut pas Dresde, elle n'eut pas Leipsick, mais elle eut la troisième partie du territoire qu'elle érigea en duché de Saxe, et huit cent mille ames sur une population de deux millions d'hommes.

Aujourd'hui la Saxe est un des pays les plus civilisés de l'Europe et les plus dénués d'énergie politique. Une instruction saine circule partout : ce pays en a le goût et la longue habitude. Ce n'est pas en vain que, depuis le seizième siècle, la réforme a remué les esprits; la civilisation morale a fleuri sous l'influence de l'esprit évangélique. Mais tant de dons

(1) Die Briefe des Freiherrn, von Stein an den Freiherrn von Gagern von 1813-1831. Stuttgardt, 1833.

Digitized by Google

heureux ne peuvent constituer à cette terre l'unité politique qui lui manque; la patrie de Luther est morcelée (1), sans force, et sans autre avenir que d'obéir un jour à la monarchie de Frédéric.

Cependant, au milieu de l'impuissance de la Saxe, Berlin fut contrarié il y a quelques années par l'invasion du régime constitutionnel à Dresde. Au mois de juin 1830, la Saxe avait encore son ancien gouvernement : mais dès 1817 les états du royaume avaient demandé que la vieille constitution fût révisée; des écrivains donnèrent l'appui de l'opinion à ces sollicitations légales que ce concours rendit plus vives. Les esprits étaient échauffés; quelques troubles avaient éclaté à Dresde, dans la soirée du 25 juin 1830, au milieu des processions et des fêtes qui célébraient le troisième anniversaire séculaire du jour où la confession d'Augsbourg avait été remise à Charles-Quint; des émotions plus turbulentes encore s'étaient manifestées à Leipsick, quand arriva la nouvelle de la révolution de Paris et de la France. Le peuple, la bourgeoisie, et une partie de la jeune noblesse l'accueillirent avec enthousiasme : Leipsick fut le théâtre d'une nouvelle effervescence; on y cria : *Vivent les princes protestans, vive Paris, vive le roi de Prusse*, acclamations décélant l'instinct d'un peuple qui voulait réunir la religion, la liberté et la puissance. Dresde prit feu de son côté. Enfin le 13

(1) La Saxe est partagée en royaume de Saxe, grand-duché de Saxe-Weimar, duché de Saxe-Meiningen Hildbourghausen, duché de Saxe-Altenbourg, duché de Saxe-Cobourg-Gotha.

Digitized by Google

septembre 1830, un décret royal annonça l'adoption que faisait le roi du prince Frédéric, en qualité de co-régent (*mit-regent*), et la renonciation du prince Maximilien au trône en faveur de son fils. En même temps M. de Lindenau était nommé premier ministre. M. de Lindenau représente la liberté loyale et modérée dont voudrait jouir le tiers-état de la Saxe; il a l'amour du bien, l'expérience des affaires, la connaissance des théories et des constitutions, l'esprit élevé : s'il savait plus les hommes, s'il se défiait davantage de leurs passions mauvaises et luttait contre elles avec une volonté plus entêtée, on pourrait l'appeler un grand homme d'état. La constitution nouvelle, en établissant deux chambres, leur a refusé le droit d'initiative dans le pouvoir législatif, et ne leur a octroyé qu'une faculté fort restreinte d'ajourner leur consentement aux impôts.

Dresde n'a pas été nommé sans justice la Florence de l'Allemagne. Dans ces deux villes l'art est la consolation d'un éclat politique éclipsé. Le musée saxon regorge de beautés et de chefs-d'œuvre : là seulement on connaît le Corrège et l'on reçoit de ces miracles de la couleur une révélation nouvelle de la puissance de l'art. Dresde est une ville ouverte et riante comme la capitale d'un grand empire qui n'aurait rien à redouter, ou plutôt elle est ouverte comme un champ de bataille, et semble une proie riche et facile à la merci d'un vainqueur. Le peuple saxon n'a pas tant l'ambition de la prépondérance politique que l'amour de sa foi et de ses mœurs reli-

Digitized by Google

gieuses. Il a donné la réforme à l'Allemagne et veut en garder dans ses foyers l'autorité souveraine. Il supporte difficilement le catholicisme de ses princes; entre lui et la maison royale la différence du culte a répandu une froideur qui sera mortelle à celle-ci. Si le prince Frédéric est populaire, c'est qu'il passe pour incliner à la réforme et vouloir l'embrasser un jour. Il faut voir chaque dimanche la famille royale assister aux pompes de la religion catholique au milieu du silence moqueur d'un peuple blessé dans sa foi. Pour comble de disgrâce, la musique sacrée est chantée par une de ces voix sans caractère et sans sexe, qu'à peine on entend encore à Rome : quel tact! un castrat pour des oreilles saxonnes! dans la patrie de Luther!

Nulle part la pensée ne pourrait trouver plus d'alimens que dans Leipsick. Le commerce, la science et la guerre y tiennent toujours l'esprit actif par leurs occupations et leurs souvenirs. Toutes les nations envoient des représentans à Leipsick : la Russie, l'Angleterre, la Turquie, la Pologne, la France: on y apporte tous les fruits du travail et de l'industrie pour les échanger. Au nouvel an, à la Saint-Michel, à Pâque, les commerçans de tout pays se rencontrent. Cependant la ville est riante et joyeuse; elle fête ses hôtes avec empressement, on y spécule en se divertissant; les plaisirs viennent s'offrir au milieu de tous les trafics; on les achète aussi. La science tient son bazar à Leipsick; elle y entasse ses conceptions, ses rêveries, ses pauvretés, ses riches-

Digitized by Google

ses; elle y accouple la philosophie et le roman, l'histoire, le mysticisme, la chimie, l'apologie du despotisme, la défense de la liberté; c'est le produit brut de l'esprit humain associé au coton et au café. La ville possède une université et n'a pas toujours assez de place pour loger ensemble les écoliers et les marchands. La science et le commerce se disputent le terrain. Enfin l'histoire vivante, cette large biographie des grands peuples et des grands hommes, déroule là ses pages qui sont des champs de bataille. D'abord à cinq lieues de Leipsick tomba Gustave-Adolphe, il y a deux siècles. A Bautzen, Napoléon vainquit encore, presque pour la dernière fois; victoire indécise, n'ayant plus le front radieux et l'œil étincelant, dernière condescendance de la fortune qui enfin le 18 octobre à Leipsick se tourna contre nous avec autant de promptitude que les canons des Saxons. L'Allemagne fut un moment incrédule au bruit de sa propre victoire; elle n'osait se fier à la renommée, tant il lui semblait difficile de surmonter Napoléon. Enfin elle se leva dans l'ivresse de la vengeance et de la certitude; elle se précipita sur les pas de l'homme qui gardait son génie, mais qui perdait son bonheur. Mais l'Allemagne a-t-elle recueilli toute la moisson due à ses efforts et à son sang? elle a sauvé son indépendance, mais a-t-elle trouvé la liberté? Dieu et les rois lui doivent encore la moitié de son salaire.

I pray thee, stay with us; go not to Wittemberg.

Digitized by Google

Je t'en prie, reste avec nous : ne retourne pas à Wittemberg, dit la mère d'Hamlet au prince de Danemarck. Les fictions créées par le génie contractent sous son empreinte une telle réalité, qu'elles préoccupent l'esprit avec le même empire que l'histoire elle-même. A Wittemberg on se souvient d'Hamlet; on est certain qu'il a été un des étudians de cette université, ce triste et aimable jeune homme sur la tête duquel Shakspeare a mis toutes les mélancolies du genre humain : là il s'occupait de philosophie avant de méditer sur le crâne d'Iorick et sur la poussière d'Alexandre; là il se débattait avec la métaphysique avant de croiser le fer avec Laërtes; la métaphysique! cette fille si vigoureuse et si fière, dont la force a toujours aimé les étreintes et qui n'a jamais été outragée que par l'impuissance! Les Allemands portent à Shakspeare une reconnaissance orgueilleuse pour avoir montré Hamlet, cet autre Oreste des traditions du nord, s'élevant dans Wittemberg avec les disciplines germaniques. L'anachronisme n'est rien ici.

L'université de Wittemberg fut instituée en 1508, et n'attendit pas long-temps la célébrité. Huit ans après, un homme en avait fait l'adversaire de Rome, l'école et le siége d'un christianisme nouveau : il collait ses thèses factieuses aux murailles de l'université; par ses cris il remuait l'Allemagne, il consternait le Vatican. Dans l'ancien cloître des Augustins nous avons visité la chambre de Luther, nous avons vu la place où il avait coutume de s'asseoir et de mé-

Digitized by Google

diter comment il changerait la religion et l'Europe. Nous y avons trouvé le nom de Pierre-le-Grand tracé par ce Russe illustre; sympathie naturelle : Pierre devait aimer Luther; même tempérament, même audace, même génie; l'empereur créait un peuple, une capitale, un empire; le moine créait une nouvelle manière d'adorer Dieu. Pour aller au cloître des Augustins, on passe devant la maison où mourut Mélanchthon, cet homme si pur, si flexible et si tendre, dont les éternelles incertitudes ne firent jamais suspecter la candeur et la sincérité, et qui put manquer de caractère impunément, sans dommage pour sa mémoire, tant l'Allemagne savait que les inconstances et les variations de Mélanchthon étaient de continuels hommages à la vérité qu'il poursuivait toujours! Wittemberg est vraiment la patrie du seizième siècle; c'est de là qu'il est parti comme un torrent pour aboutir à tous les points de l'Europe; tout est muet aujourd'hui; mais ce silence rend encore plus sensible le retentissement du passé: on écoute l'histoire sans être troublé. Pourquoi donc la statue de Luther érigée au milieu de la grande place n'est-elle pas belle? On a eu raison de la frapper en airain, car pour cet homme, le marbre était trop délicat; mais le génie manque à l'œuvre : il faut un artiste qui, s'inspirant de l'image si vivante laissée par le pincean de Cranach, rende à l'Allemagne son Luther factieux, habile, savant, emporté, patient, brutal, contemplatif, éloquent, aimant le vin, les

Digitized by Google

femmes et la musique (1), inspiré volontaire, politique religieux.

Huit heures de poste vous amènent dans Potsdam: Potsdam et Wittemberg, deux mondes! deux siècles! La théologie et la guerre! Luther et Frédéric! Potsdam est tout ensemble une ville de guerre et de plaisance; les troupes et les maisons s'y alignent avec la même régularité, et rien ne vient troubler la double uniformité de l'architecture et de la discipline au milieu d'une nature pittoresque dont les beautés sont vraiment exceptionnelles dans les sables du Brandebourg.

On connaît mieux Frédéric après avoir vu *Sans-Souci*. On y trouve non plus le roi, mais l'homme. Frédéric n'a pas voulu élever un palais pour les représentations de la royauté, une imitation de Versailles; il s'est bâti une maison à sa convenance, où il pût travailler et se reposer à sa guise. *Sans-Souci* est un bâtiment d'un seul étage. La chambre à coucher où mourut le héros, sa bibliothèque, sont d'une simplicité antique; là tout élève l'ame et l'esprit, le silence des lieux, la sérénité paisible de la nature, le souvenir de la visite de Napoléon et de la présence de Voltaire. A une des extrémités de la maison était la chambre du philosophe : mais le philosophe se trouvait trop près du roi; l'espace était trop petit

(1) Wer nicht liebt Wein, Weiber, und Gesang, der bleibt ein Narr, sein Lebenlang. LUTHER.

Digitized by Google

pour réunir ces deux puissances faites sans doute pour s'estimer et s'adorer, mais de loin.

En entrant à Berlin par la porte de Brandebourg, il est impossible de n'être pas frappé d'un aspect de force et de grandeur. Une longue et large avenue plantée de tilleuls, des deux côtés, *unter den Linden*, vous conduit au centre de la ville. Le premier monument qui frappe vos regards est l'arsenal avec les statues des généraux Bulow et Scharnhorst; Blücher est en face et seul. L'université vient après l'arsenal. Plus loin on aperçoit le musée dont la construction récente, magnifique et commode, atteste un culte intelligent de l'art; seulement, à l'exception de quelques chefs-d'œuvre, la collection acquise d'un seul coup n'est pas toujours digne de son habitation. En transportant à Berlin les tableaux de Dresde, on aurait un des plus beaux musées de l'Europe. Le palais du roi, élevé sous le règne de plusieurs princes, sépare la ville de Frédéric de l'ancienne ville. La statue du grand-électeur, sur un des ponts de la Sprée, rappelle celle de notre Henri IV sur la Seine, et, comme elle, représente des souvenirs qui ont plus d'un siècle.

Berlin avec ses larges rues, ses maisons neuves et alignées, a quelque chose des beaux quartiers de Londres, moins l'immense population qui se déploie sur les bords de la Tamise ; même il faudrait verser cent mille hommes de plus dans la capitale de la Prusse ; elle en a besoin et, telle qu'elle est aujourd'hui, peut les contenir.

Digitized by Google

Au surplus, ne cherchez point ici tant la beauté des monumens que la force et le mérite des hommes. A Berlin, pas de nature, peu d'art; des hommes et des idées; l'armée et l'université; la science et la guerre.

La volonté a créé la Prusse : l'esprit et le fer la défendent. Frédéric pourrait sortir de son tombeau de Potsdam; il retrouverait sa Prusse avec ses soldats et ses savans, sa discipline et son intelligence, et son adhésion ardente au régime de la force qui civilise.

Dans aucun autre endroit de l'Europe, l'effort du travail et de la pensée ne se fait plus sentir qu'à Berlin; les ressorts de l'empire et de l'esprit y semblent toujours tendus, trop peut-être : on dirait que la moindre négligence et la moindre distraction peuvent tout compromettre et tout perdre; mais cet emploi si fier de l'énergie et de la volonté a du charme pour l'intelligence et lui procure de vigoureux plaisirs. N'allez point à Berlin si les voyages ne sont pour vous qu'une diversion futile à l'uniformité d'une molle existence, et si les excitations de la pensée vous sont une sensation trop impétueuse et trop mordante: l'ennui vous gagnerait, ou plutôt vous seriez jeté dans un monde dont les qualités mâles et sévères vous opprimeraient; mais allez à Berlin si vous aimez le spectacle de la force, la fierté des armes, la profondeur de la pensée, le culte ferme et persévérant de la science, les exaltations orgueilleuses de l'intelligence; si vous vous plaisez à chercher la raison des

Digitized by Google

choses, la suite des traditions et des destinées du monde; si la grande histoire et la forte métaphysique vous émeuvent; si les causes, les mystères et les délicatesses de la religion ébranlent votre ame intimement; si encore vous aimez les longues conversations qui s'alimentent de science et de poésie, où une imagination active, savante et mobile, peut parcourir avec vélocité le cercle entier des idées et des passions humaines. On cause admirablement à Berlin, autrement mais aussi bien qu'à Paris. C'est dans ces deux capitales que la vie de l'intelligence européenne a le plus d'ardeur et de puissance. L'esprit à Berlin va plus directement à son but, avec plus de précision, de rigueur; à Paris, avec plus de grâce et d'abandon, mais il arrive aussi; à Berlin plus de profondeur sur un point donné; à Paris plus d'étendue sur toute la surface. Le Prussien met dans ses idées la même discipline et la même tenue que dans ses armées et ses pratiques militaires; c'est la même exactitude et la même roideur; le Français manie toujours la science ou la force avec une confiance facile; nos soldats et nos penseurs laissent parfois la négligence s'introduire dans leurs exercices et dans leurs méthodes, parce qu'ils se croient sûrs de pouvoir ressaisir d'un seul coup la position nécessaire. Nous avons cru remarquer dans l'homme du Brandebourg un mélange de la précision britannique et de la vivacité française, sans que ces deux élémens aient suffisamment trouvé un équilibre harmonieux; quoi qu'il en soit, la Prusse est aujourd'hui la tête du corps germanique, et si Mu-

Digitized by Google

nich et Dresde sont les musées de l'Allemagne, si Vienne en est l'auberge et la promenade, Berlin en est l'arsenal, le salon et l'université.

La monarchie prussienne a pour devise : *Suum cuique*, mais elle s'est formée elle-même par des usurpations successives, la conquête et la guerre l'ont créée. Les chevaliers de l'ordre Teutonique emportèrent au treizième siècle la possession de la Prusse à la pointe de l'épée; Thorn et Marienbourg étaient la résidence de ces terribles porte-glaives : ils prévalurent durant trois siècles ; en 1525 , la paix de Crakovie les abolit en réalité, et la Prusse devint un duché héréditaire sous le protectorat de la Pologne. Un siècle après, elle appartint à la maison électorale de Brandebourg ; encore un siècle après, elle devint royaume ; aujourd'hui elle est une des cinq grandes puissances de l'Europe ; voilà comment s'élèvent les empires.

La Prusse orientale, la Prusse occidentale, le Brandebourg, la Silésie, la Poméranie, le duché de Posen, une partie de la Westphalie, les États de Clèves, une partie de la Saxe, le duché du Rhin, composent la monarchie prussienne, laborieux assemblage, élevé par la conquête et le temps, et toujours à la merci des chances inconnues des temps et de la guerre.

La monarchie de Brandebourg ressemble à un de ces corps élancés dont la vie jeune et irrégulière n'a pu trouver encore son assiette, son embonpoint et son harmonie; elle se fatigue à toucher en même

Digitized by Google

temps les bords de la Baltique et les bords du Rhin; il est peu commode de régir à la fois Dantzig et Cologne; elle le sait, aussi les conquêtes qu'elle médite ne sont pas lointaines; elle désire Leipsig et Dresde qui avoisinent sa capitale : Gœttingue, Hanovre et Brunswick ne lui déplairaient pas.

En 1801, le premier consul de la république française offrait le Hanovre à la Prusse pour prix d'une amitié sincère. La Prusse désirait cette proie, mais sans oser la prendre. En 1805, le prince de Hardenberg avouait que la monarchie de Brandebourg épiait toujours l'occasion d'acquérir le Hanovre, pourvu que cette acquisition n'imprimât pas une tache à l'honneur et à la bonne foi du roi. Frédéric-Guillaume écrivait de son côté qu'il nourrissait pour le Hanovre une affection paternelle. La Prusse, acceptant les offres de Napoléon, avait l'Angleterre pour ennemie, l'amitié de la France; elle pouvait mécontenter la Russie, mais elle intimidait l'Autriche.

La position de la monarchie prussienne est celle-ci : que la Russie veut s'étendre jusqu'à l'Oder, la France jusqu'au Rhin : elle doit choisir entre l'alliance de Saint-Pétersbourg et celle de Paris pour combattre Vienne.

Pourquoi Canning n'était-il pas à Vienne en 1815, à la place de Castlereagh? écrivait en 1827 le baron de Stein; les princes allemands devraient cependant songer que l'indépendance de l'Allemagne vis-à-vis la Russie et la France repose surtout sur les forces morales et matérielles de la Prusse, et ils devraient

Digitized by Google

renoncer à la misérable et dangereuse opposition qui se manifeste partout (1).

M. de Stein représente avec exactitude l'esprit national de la Prusse, qui sut se relever après la bataille d'Iéna ; il contribua puissamment à rétablir les vieilles franchises municipales du royaume, et à donner ainsi au patriotisme un aliment et une récompense ; il figura au congrès de Vienne ; il portait à la France une haine dont les motifs ne sauraient nous étonner, mais dont les emportemens sauvages choquent le goût et la raison. L'an dernier, une publication indiscrète mit dans le monde littéraire de l'Allemagne le trouble et le scandale. M. de Gagern, père du courageux député de Hesse-Darmstadt, publia, dans les intérêts de sa vanité, des lettres et des billets confidentiels de M. Stein ; dès 1813 il avait brigué avec une insistance extraordinaire l'honneur de l'amitié du ministre prussien ; il le pressait de la nouvelle émancipation allemande, se contentant pour sa part, disait-il, d'être son Mélanchton. M. de Stein, moitié fatigue, moitié condescendance, consentit à nouer commerce avec lui : il lui écrivait tan-

(1) Warum war nicht Canning 1814-1815 in Wien statt des beschränkten unwissenden Castlereagh? Die deutschen Fürsten sollten doch bedenken, dass Deutschlands Unabhänhigkeit gegen Russland und Frankreich hauptsächlich auf den moralischen und materiellen Kräften Preussens ruht, und die läppische und verderbliche Opposition, die sich überall zeigt, aufgeben. *Die Briefe* der Freiherrn von Stein. S. 200.

Digitized by Google

tôt avec abandon, tantôt avec hauteur; peu à peu se livrant davantage, il épancha sa confiance et sa bile dans des lettres courtes, de petits billets, dont les phrases ont le laconisme et la négligence d'une causerie : et voilà qu'aujourd'hui M. de Gagern livre au public ces témoignages et ces lambeaux d'une confiance trahie; il les appelle sa *participation à la politique*, *mein Antheil an der Politik*, excitant le courroux des uns, la gaîté des autres, et la curiosité de tous. Personne n'est épargné par l'amertume de M. de Stein, pas plus le prince de Metternich que M. Ancillon. Voici quelques traits qui pourront faire connaître cet homme d'un patriotisme si âpre et d'une humeur aristocratique si hautaine.

« La monarchie prussienne me présente dix millions d'hommes qui ont une histoire politique, militaire, intellectuelle, et une consistance indépendante, auxquels la Providence a donné au dix-septième et au dix-huitième siècle trois grands rois; ces rois ont procuré à la Prusse un présent glorieux et ont jeté les fondemens d'un avenir peut-être plus grand encore. »

« Was nun das Preussenthum anbetrifft, so finde ich hier 10 millionen menschen, die eine politische, militarische, intellectuelle Geschichte und Selbstandigkeit haben, denen die Vorsehung im 17ten un 18ten Iarhrhundert drei grosse Regenten gab, durch eine

Digitized by Google

grosse Gegenwart, und der Grund zū einer vieilleicht grosseren Zukunft gelegt wurde (1). »

. . . . . .

. . . . . .

« Le bon homme se plaint de l'universalité du service militaire, je la tiens pour excellente. Il est excellent qu'il y ait une institution qui entretienne chez tous l'esprit guerrier, qui développe chez tous les qualités guerrières, et qui habitue tout le monde aux privations, aux efforts et à l'égalité de l'obéissance. »

« Der gute Mann klagt über die Universalität der Militairpfflicht, ich halte sie für vortrefflich. Es ist vortrefflich, dass eine Anstalt vorhanden, die in allen deu kriegerischen Geist erhält, die kriegerische Fertigkeiten entwickelt, alle an Entbehrung, Anstrengung und Gleichheit des Gehorsams gewohnt (2). »

. . . . . .

« La politique du prince de Metternich est frappée de paralysie ; il n'avait pas besoin, pour empêcher l'agrandissement de la Russie, d'opprimer la Grèce. »

« Die Politik der fürsten Metternich ist lähmend.

(1) Die briefe der Fieiherrn von Stein-S. 118.
(2) Ibid. S. 120.

Digitized by Google

Er branchte nicht, um die Russische vergroesserung zü verhindern, die Griechen zü unterdrücken (1). »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Voici maintenant le tour du prince de Hardenberg : ce brillant ministre, chef d'une famille si riche en personnes distinguées et spirituelles, est ici maltraité par son plus cruel ennemi.

« Mon antipathie contre le chancelier ne repose pas sur un fait isolé : elle a pour motifs l'abandon de ses mœurs qui l'entraînait à de mauvaises sociétés, sa fierté qui lui faisait écarter des affaires tous les hommes capables et indépendans, et le portait à choisir des hommes médiocres ou indignes, sa fausseté qui l'a toujours empêché de lier des amitiés durables, sa prodigalité de la fortune publique, sa légèreté, ses connaissances superficielles, car il ne savait rien à fond. »

« Meine abneigung gegen den Staatskanzler beruht aber nicht auf einer einzelnen Thatsache, sondern auf seiner scandalösen Liederlichkeit, (wodurch er zu schlechten Gesellschaften hinzezogen wurde); seinem Stolz, der ihn veranlasste, alle tüchtige, selbständige Manner von den Geschäften zu entfernen, und Mittelmässige oder Nichtswürdige zu

(1) Die briefe der Fieiherrn von Stein S. 164.

Digitized by Google

wählen, seiner Falschheit, die verhinderte, dass er nie eine dauerhafte Freundschaft knüpte, seiner Verschwendung der öffentlichen Vermögens, seinem Leichtsinn und seiner Oberflächlichkeit, da er nichts Gründliches kannte (1). »

. . . . . .

« Avez-vous lu les *Extrêmes en politique* d'Ancillon? L'ouvrage ressemble à l'homme; cela sent le prêtre, cependant il y a de bonnes choses. »

« Haben sie Ancillon Extrême in der politik gelesen? Es ist das Werk seines Charakters, pfäffisch, unterdessen ist manches Gute darin (2). »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Je citerai des choses disgracieuses pour la France: les peuples, ces nouveaux rois du monde, doivent savoir tout entendre.

« Les fanfaronnades françaises sont risibles. Si l'unité existe en Allemagne, les Français ne seront jamais en état de prendre la rive gauche du Rhin, comme le montre l'histoire même de Louis XIV. A cette époque la constitution intérieure de l'Allemagne était beaucoup plus faible qu'aujourd'hui; l'Au-

(1) Die briefe der Fieiherrn von Stein-S. 168.
(2) Die briefe der Fieiherrn von SteinS-. 243.

Digitized by Google

triche faisait la guerre en Hongrie et vit l'ennemi aux portes de Vienne; dans le nord, la Suède appuyait la France; la Prusse commençait à peine à se développer; l'Allemagne n'était pas encore guérie des blessures que lui avait faites la guerre de trente ans; Louis XIV avait acheté la neutralité de Charles II et de Jacques II..... Et que gagnerait la France par la possession de la rive gauche? deux millions d'hommes de plus? N'est-elle pas assez forte avec trente millions? »

« Die Prahlerein der Franzosen sind lâcherlich. — Ist Einigkeit in Deutschland, so sind sie nicht im Stande das linke Rheinufer zu nehmen, wie selbst die Geschichte Ludvig XIV es beweist, wo denn doch die innere Verfassung von Deuschland viel schwâcher war, als die gegenwârtige; wo Oestreich krieg in Ungern führte, der bis vor die Thore von Wien drang; wo im Norden Schweden Frankreich unterstüzte; wo Preussen sich erst zu entwickeln begann; wo Deutschland sich von den Wunden, die ihm der dreissigjarhrige Krieg geschlagen, noch nicht erholt hatte; wo Karls II und Jakobs II neutralitât von Ludvig XIV erkauft war..... Und was würde Frankreich durch den Besitz des linken Rheinufers gewinnen? ein paar millionen menschen mehr. Ist es mit 30 millionen nicht stark genug (1)? »

. . . . . .

. . . . . .

(1) Die briefe der Fieiherrn von Stein-S. 265.

Digitized by Google

Je demande pardon à la France des lignes que je vais citer, mais elle est assez grande pour se donner le spectacle des injustices les plus haineuses. Stein caractérise ainsi les membres de l'opposition libérale de la restauration.

« C'est un mélange de jacobins, de constitutionnels, de napoléonistes, de théoriciens, tous animés par l'égoïsme, par l'esprit d'intrigue et de mensonge, tous incapables de liberté. »

« Sie sind ein Gemenge von Jacobinern, Constitutionnellen, Napoleonisten, Theoretikern, alle durch Selbstsucht, den Geist der Intrigue, und Lüge beseelt, alle schlechterdings unfähig der Freiheit (1). »

. . . . . .

. . . . . .

« Je ne me fie pas au bon sens et à l'intelligence pratique du peuple français, car il est mobile, égoïste, vain, sans courage, sans énergie politique, et n'ayant qu'une instruction superficielle. Dans la crise d'aujourd'hui (mai 1830), il ne tiendra pas le milieu, mais il penchera aveuglément d'un côté. »

« Auf den guten gesunden, praktischen Menschenverstand des französischen Volkes vertraue ich nicht, denn es ist beweglich, selbstsüchtig, eitel, gemüthlos und politisch abgestumpft, auch nur oberflächlich

(1) Die briefe der Fieiherrn von Stein-S. 305.

Digitized by Google

gebildet. In der jetzigen Crisis wird er gewiss nicht die Mittelstrasse gehen, sondern aufgereizt blindlings sich nach einer Seite hinneigen (1). »

. . . . . .

. . . . . .

« La chute des Bourbons est donc accomplie; je la trouve tragique, non méritée.... L'esprit de mensonge peut seul trouver quelque ressemblance entre Charles X et Jacques II. Où est le furieux Jeffries? où est la tentative d'opprimer l'église nationale sous la domination d'une église étrangère? où est l'alliance avec des rois étrangers pour renverser la constitution et la religion nationale? où est l'argent de l'étranger reçu dans ce dessein? »

Der Sturz der âlteren Bourbonschen Linie ist also vollendet. Ich finde ihn tragisch, unverdient..... Nur der Geist der Lüge kann Aehnlichkeit zwischen Carl X und Jacob II finden. Wo ist der wütherich Jeffries, wo ein Streben die Nationalkirche durch eine fremde zu verdrângen, wo eine Verbindung mit einem fremdem Monarchen, um verfassung und Kirche seines Volkes zu unterdrücken? Wo empfing er in dieser Absicht von Fremden Geld (2)? »

. . . . . .

« Je ne suis point ami de la licence du journalisme:

(1) Die briefe der Fieiherrn von Stein-S. 309.
(2) Die briefe der Fieiherrn von Stein-S. 317-318.

Digitized by Google

la liberté de la presse peut être très avantageuse pour les libraires, mais je la crois faite pour égarer l'opinion qui déjà trouve d'assez détestables alimens dans les feuilles françaises.

« Au seizième siècle, les paysans révoltés brûlaient, pillaient, détruisaient tout pour conquérir la liberté évangélique. Au dix-huitième et au dix-neuvième, nous tuons, nous volons, nous faisons la guerre pour la liberté et la constitution républicaine. Pauvre humanité! toujours fustigée par les passions! toujours dans le mensonge! Et cependant nos prêtres rationalistes certifieront en son honneur qu'elle est pure du péché originel! Voilà les vrais auxiliaires des jacobins, car en minant sourdement tout respect de la religion révélée, ils ouvrent l'arène aux perturbateurs pour s'élancer en furieux contre l'ordre légal.

« Von der Ungebundenheit des Journalisms bin ich kein Freund : die Pressfreiheit mag den Verlegern sehr eintrâglich sein, sie ist aber gemacht, die öffentilche Meinung zu verwiren die schon genug verderbliche Speise in den gelesenen franzô sischen Blâttern findet.

« Im 16ten Iarhrhundert brannten, stahlen, zerstôrten die aufrührerischen Bauern zur Erhaltung der evangelischen Freiheit. Jm 18ten und 19ten morden, rauben wir, führen Krieg um Freiheit, um republicanische Verfassung. Armes, durch Leidenschaften gepeischtes, lugendhaftes Menschengeschlecht! von

Digitized by Google

dem unsere rationalistiche Pfaffen versichern, es sey frey von der Erbsünde. Dieses sind die treuen Gehülfen der jakobiner, indem sie alle Achtung vor der geoffenbarten Religion untergraben, so geben sie den Aufrührern die losung zum Kampf gegen gesetzliche Ordnung (1). . . . . .

. . . . . .

Voilà Stein : loyal et borné, vertueux et dur, aimant ce qui est antique, traditionnel, les coutumes particulières, les franchises domestiques; ennemi du siècle nouveau, de ses passions et de ses idées; poussant la haine de la France jusqu'au délire, et puni de cette inimitié extravagante par l'ignorance complète des destinées et de la grandeur future du genre humain; chagrin, humoriste, faisant de la religion un appui des vieilles choses, espèce de Caton l'Ancien, dont le patriotisme honnête, mais étroit, est déconcerté par les mouvemens du monde.

Tel n'était pas le prince de Hardenberg, esprit vaste et ouvert, aimable, vraiment noble, portant dans les affaires une facilité brillante et toujours sereine, dans les plaisirs les restes fougueux de l'ardeur que n'avait pas usée le travail, ayant des inclinations naturelles pour tout ce qui était grand et beau, aimant la science et l'art, et cherchant le secret de diriger les états et la vie dans l'harmonieuse satisfaction des facultés humaines.

(1) Die briefe der Fieiherrn von Stein-S. 346.

Digitized by Google

Le cabinet de Berlin a confié aujourd'hui les affaires extérieures à un ministre que les lettres et la théologie ont occupé avant la politique; M. Ancillon est toujours l'homme des tempéramens et du milieu: il tient honorablement sa place entre le génie et la médiocrité; sa philosophie n'est pas plus décidée que sa politique; son style n'a pas plus de vigueur que son administration; tout reste dans une mesure honnête et convenable, toujours à l'abri de la force et de la grandeur.

Les vues personnelles du roi s'accommodent de la gestion modérée de M. Ancillon; le roi veut continuer paisiblement le cours de sa vieillesse, et ne pas compromettre les prospérités qui ont réparé les disgrâces de la première partie de sa vie; heureux, justement vénéré de son peuple, il s'attache à conserver les avantages acquis : ses goûts sont simples et ne dépassent pas les limites de la vie intérieure; sa maison, qu'il préfère à son palais de roi, inspire par sa noble modestie une estime profonde pour celui qui l'habite. Le prince royal est l'objet de beaucoup d'espérances et de conjectures : on s'épuise à le deviner, il faut l'attendre sur le trône. L'habileté aux affaires humaines ne saurait se présumer, elle doit donner d'elle-même de vivans témoignages : la guerre, la politique et la tribune, ne connaissent que le succès et la puissance.

Il y a dans la vie de la Prusse une contradiction qu'il faut saisir : c'est un état nouveau cherchant à s'appuyer sur de vieilles mœurs. Ainsi en 1808, une

Digitized by Google

ordonnance organisa le régime municipal (Stâdteordnung); elle établit en principe que les intérêts municipaux seraient gérés par la bourgeoisie elle-même, et que cette gestion serait confiée à une assemblée de députés représentant la commune; vingt-trois ans après, une autre ordonnance révisa la première, (revidirte Stâdteordnung, 17 mars 1831), et donna beaucoup plus d'empire aux coutumes particulières, à ce qui dans chaque ville et chaque province se trouve différent et individuel (1). Mais la vie générale de l'état est un problème plus sérieux pour la Prusse; voici ses embarras :

La monarchie prussienne est composée de pièces de rapport jointes ensemble par la conquête; le Brandebourg est le berceau et le siége de la monarchie, mais il n'en est pas le centre. Berlin est une métropole isolée qui reçoit avec orgueil les hommages de sujets lointains. La capitale est trop aux extrémités de la monarchie et de l'Allemagne; dans cette position l'unité de l'état est tout entière dans la main d'un roi militaire. Figurez-vous une tribune à Berlin, un forum, une arène qui réunirait le Silésien et l'homme des bords du Rhin, l'habitant de Mémel et celui de Clèves, quelle collision! La faiblesse de la monarchie serait trahie sur-le-champ : il est de la destinée de la Prusse si intelligente et si instruite de ne pouvoir tolérer le gouvernement de la parole et de la liberté.

(1) Voyez dans *l'Historische politische zeitschrift von Ranke*, un travail de M. de Savigny, intitulé : *Die Preussische-Staedtordnûng.*

Digitized by Google

En vain le prince de Hardenberg présenta à la signature du roi l'octroi d'une constitution représentative, il ne put triompher des ajournemens de la royauté qui n'avait pas tort dans sa répugnance.

Chaque état a sa loi; la Prusse est faite pour la guerre et la science, mais non pour la tribune.

Il est impossible de tourner cette difficulté avec plus d'art que ne l'a fait la politique du cabinet de Berlin : le roi a créé spontanément des représentations particulières qui puissent faire oublier l'absence d'une représentation générale; par une ordonnance du 5 juin 1823, il établit des états provinciaux : la propriété foncière fut la condition nécessaire pour y siéger; il appartient à ces états de délibérer sur les projets de loi qui intéressent chacune des provinces; ils peuvent adresser des pétitions et des plaintes sur leurs affaires particulières; ils délibèrent avec indépendance sur leurs droits et intérêts communaux. Il y a des provinces où les états se composent de quatre états, d'autres où seulement de trois. Dans toutes les conditions, les qualités de propriétaire et de chrétien sont indispensables. Les députés sont élus pour six ans : les délibérations sont secrètes, mais leur résultat est rendu public.

Le pouvoir exécutif est énergique et vigilant : l'administration centrale a toujours auprès d'elle des hommes de chaque province dont les indications l'empêchent de froisser par ignorance des intérêts réels; rien n'est épargné qui puisse ajouter à la vigueur et à l'habileté du gouvernement.

Digitized by Google

La justice est un mélange de traditions féodales et de quelques imitations des institutions françaises. Le Code Napoléon régit les bords du Rhin; le *Landrecht*, l'intérieur de la monarchie.

Jamais gouvernement ne s'est montré plus soucieux de l'instruction et de la science : dans aucun autre état de l'Europe, l'enseignement primaire et l'enseignement supérieur ne fleurissent avec tant d'éclat.

En Prusse tous les jeunes gens sont soldats à vingt ans; solliciter une exemption serait courir après le déshonneur. Ceux qui ne veulent pas poursuivre la vie guerrière, restent un an sous les drapeaux, et mêlent les exercices militaires avec les études et leur éducation; ils obtiennent ensuite un congé de deux ans; à la fin de ces trois années, on les incorpore dans la *Landwehr* du premier ban, ils y sont classés jusqu'à trente-deux ans, époque à laquelle ils entrent dans la *Landwehr* du second ban où ils restent jusqu'à trente-neuf ans. Ainsi la Prusse a une armée active, deux bans de *Landwehr*, et dans une lutte contre une invasion, la levée en masse, *Landsturm;* ainsi contre l'ennemi elle se meut comme un seul homme, prompte, aguerrie, ardente. Pourquoi donc les Français aussi ne seraient-ils pas tous soldats, de plein droit, par droit de naissance et de courage? Qui mieux que l'enfant de la France aime les armes et les jeux de la guerre? Voulons-nous être invincibles contre l'Europe? bannissons de nos lois l'injurieuse loterie de la conscription qui semble faire du service

Digitized by Google

militaire une disgrâce; ayons comme la Prusse l'égalité devant les armes; qu'à vingt ans, tout Français connaisse l'épée, le cheval et le canon; soyons soldats pendant ces belles années de la jeunesse, où la vie dans ses impétueux élans appelle l'homme à tout embrasser et à tout conquérir. Il n'est pas de hordes si épaisses qui ne reculent devant la France en armes, comme les Troyens devant la poitrine nue d'Achille.

Une des faiblesses de la Prusse est la pauvreté de ses finances : aussi l'économie de l'administration est aussi sévère que la discipline de l'armée. Les charges de l'Etat sont immenses. La monarchie, dont la composition est récente, s'est trouvée depuis dix-neuf ans dans la condition d'un ménage nouveau qui s'organise : elle est obligée de faire face en même temps aux dépenses les plus diverses; ainsi l'université de Bonn a dû être établie avec une rapidité dispendieuse. Il a fallu donner à Berlin la magnificence convenable à la capitale d'un grand empire; et le rideau de baïonnettes toujours tendu devant l'Europe cache quelquefois l'épuisement sous les apparences de la force.

Sans marine, sans colonies (1), la Prusse a imaginé d'envelopper l'Allemagne dans une vaste association de douanes qui, sous le prétexte de l'unité,

(1) Le prince Puchler Muskau demande pourquoi la Prusse n'aurait pas de colonies, dans les mers de Chine, par exemple : il lui désire aussi un Botany-Bay. *Tutti frutti*, t. 1, p. 198, 199. Stuttgart, 1834.

Digitized by Google

mette en sa main la circulation des produits du commerce, de l'industrie et de l'agriculture. Elle a presque tout envahi; elle poursuit avec persévérance auprès des états dissidens les accessions qui lui manquent; elle demande même à l'Angleterre son consentement pour le Hanovre, au Danemarck pour le Holstein.

Quand le cabinet de Berlin eut commencé de concevoir sa ligue commerciale, il joua l'Autriche avec un art infini : M. de Metternich ne vit dans les propositions de la Prusse à quelques petits états qu'une mesure de police. Depuis deux ans seulement, il a compris que la monarchie de Frédéric poussait doucement la monarchie de Marie-Thérèse en dehors de la solidarité germanique.

Au congrès de Vienne, l'empereur François ne put accepter le titre d'empereur d'Allemagne que lui demandaient de reprendre quelques anciennes maisons de l'Empire : il n'aurait jamais obtenu le consentement de la puissance nouvelle qui affecte le protectorat de l'unité allemande. Il y a un siècle, Voltaire écrivait à Frédéric (5 août 1738) : « Il faut » que Votre Altesse Royale pardonne une idée qui » m'a passé par la tête plus d'une fois. Quand j'ai vu » la maison d'Autriche prête à s'éteindre, j'ai dit en » moi-même : Pourquoi les princes de la commu- » nion opposée à Rome n'auraient-ils pas leur tour? » ne pourrait-il se trouver parmi eux un prince assez » puissant pour se faire élire? La Suède et le Dane- » marck ne pourraient-ils pas l'aider? Et, si ce prince

Digitized by Google

» avait de la vertu et de l'argent, n'y aurait-il pas
» à parier pour lui? Ne pourrait-on pas rendre l'em-
» pire alternatif comme certains évêchés qui appar-
» tiennent tantôt à un luthérien, tantôt à un romain?
» Je prie Votre Altesse Royale de me pardonner ce
» tome de *Mille et une Nuits.* »

Cum canerem reges et prælia, Cynthius aurem
Vellit et admonuit.

Aujourd'hui la monarchie de Frédéric ne considère plus comme un rêve le projet de dominer l'Allemagne, abandonnant au temps le soin de consommer son ouvrage et sa puissance : les noms des choses sont les secrets de Dieu révélés par le temps. Le titre d'empereur est vieux; il est d'ailleurs attaché à la profession de foi catholique, et la force de la Prusse est de représenter le génie du protestantisme.

Jamais un grand empire ne s'est trouvé dans une situation plus délicate : la Prusse a du fer et pas assez d'argent; intelligente, elle craint la liberté; savante, elle redoute l'application de la science et des idées aux destinées humaines; elle défend l'indépendance religieuse, et poursuit de rigueurs implacables l'indépendance politique; elle est pressée entre l'Autriche, la Russie et la France; du fond du Brandebourg, elle pousse aujourd'hui ses frontières presque jusqu'aux portes de Metz : cette position la fait incliner à l'amitié de la Russie, elle ne s'aperçoit pas que Saint-Pétersbourg est plus menaçant pour

Digitized by Google

Berlin que Paris. Cependant elle n'a pris sur rien encore un parti irrévocable; mais cette démocratie militaire ne saurait vivre long-temps sans une direction décidée et sans un grand homme.

Les bords du Rhin semblent devoir être entre la Prusse et la France un débat éternel. Le Rhin fait l'orgueil de l'Allemagne, et sur l'une et sur l'autre rive, l'histoire et la civilisation germanique ont semé d'elles-mêmes de vivans témoignages.

Nous sommes médiocrement touchés de la théorie des limites naturelles tracées par les fleuves et les montagnes : les configurations du sol et du climat peuvent être un indice de la vérité politique, mais ne la font pas. Sans nier que la nature semble inviter l'empire de France à se prolonger jusqu'à la rive gauche du Rhin, nous aimons mieux chercher dans l'intérêt et l'esprit des peuples la raison de ce qui doit être.

Il faut avouer que les villes rhénanes portent sur le front l'empreinte du génie germanique. Ainsi Cologne, cette colonie romaine, attestant son origine par un magnifique débris du temple antique dont elle a fait un hôtel-de-ville, jetait au moyen-âge le double éclat de la religion et du commerce; elle contenait cent cinquante mille habitans et deux cents églises; commerciale et catholique, elle était la plus illustre cité de l'Allemagne et méritait ce dicton : Qui n'a pas vu Cologne, ne connaît pas la Germanie : *Qui non vidit Coloniam, non vidit Germaniam.* Aix-la-Chapelle retient encore dans ses souvenirs tout

Digitized by Google

l'orgueil de l'Empire; elle offre à l'adoration du monde le tombeau du grand Karl, *Carolo magno*, et dans sa fierté semble tenir pour indifférent d'appartenir aujourd'hui à la patrie de Napoléon ou à celle de Frédéric.

Mais si les traditions du passé sont germaniques, l'esprit nouveau des provinces rhénanes ne reste pas immobile sous leur charme. Voici la situation : le Rhin n'est pas enfermé dans un empire; mais il sépare deux nations. Les bords du Rhin ne peuvent s'appartenir à eux-mêmes; les provinces de la rive gauche, nous ne voulons point parler ici de la rive droite, doivent être de grandes municipalités fleurissant sous le protectorat d'un grand état. Quel sera ce protectorat? celui de la France, ou celui de la Prusse? celui de Paris, ou celui de Berlin? Voilà la question.

Sur les bors du Rhin les réminiscences de l'histoire, les habitudes de la religion, les méthodes de la science sont allemandes; mais la législation, les idées politiques et positives, sont françaises. La Prusse a dû respecter l'influence du Code Napoléon, comme nous devrions à notre tour respecter et cultiver les traditions de la science allemande qui fleurit à Bonn. Cologne, qui ne compte aujourd'hui que soixante-quatre mille habitans, incline à la liberté et à l'indépendance, et les rencontrerait davantage du côté de la France que du côté de la Prusse. Trèves aime peu la domination protestante de Berlin, et croirait respirer plus librement sous une influence

Digitized by Google

catholique. La Prusse a voulu établir sur les bords du Rhin le règne moral de la science et du protestantisme germanique : le 18 octobre 1818, anniversaire de la batille de Leipsig, elle a fondé l'université de Bonn ; mais elle a été contrainte de la partager entre la foi catholique et la foi de Luther. De même, au milieu de ses soins pour allumer le fanatisme allemand, elle a été forcée de laisser debout la loi française.

Les peuples de la rive gauche n'aiment ni ne haïssent la France et la Prusse pour elles-mêmes ; mais elles désireront l'amitié de la puissance la plus bienfaisante. Il serait insensé de faire de la conquête des provinces rhénanes le but unique d'une guerre, et de vouloir administrer Cologne et Aix-la-Chapelle comme une ville de Champagne ou de Normandie. Hormis Landau, Sarrlouis, et Sarrbruch, anciennes possessions françaises, la France ne doit rien demander qu'aux intérêts positifs des populations riveraines. Qu'elle se relève elle-même de l'abaissement de sa politique ; qu'en s'abandonnant au cours heureux de ses qualités naturelles, elle se montre bonne, vaillante, humaine, désintéressée, alors elle verra venir les peuples à elle ; ce n'est pas une condition malheureuse que la protection de la France. Les peuples de la rive gauche pourront trouver un jour plus de douceur et de félicité à reconnaître la suzeraineté de Paris que celle de Berlin.

Entre la Prusse et la France, il y aura nécessairement une émulation ardente. A qui la palme de la

Digitized by Google

civilisation et de l'intelligence? à qui un jour le prix du combat? On peut dire de la rive du Rhin comme de la succession d'Alexandre : *Au plus digne.*

La grandeur de la Prusse, s'accomplissant dans ses voies naturelles, ne saurait répugner à la France. Si les stipulations du congrès de Vienne n'eussent point amené la Prusse sur les bords du Rhin, nous n'aurions pas géographiquement de raison pour la combattre. Puisque la monarchie prussienne aspire à s'élever de plus en plus comme la tête du corps germanique, elle doit chercher à s'enraciner au milieu de l'Europe, et non pas à se prolonger dans des extrémités qu'elle ne pourrait pas toujours défendre. Elle doit représenter la race allemande entre la race slave et la race romano-celte.

La vraie politique consiste dans l'obéissance à la nature des choses. Les petits états sont les satellites nécessaires des grands empires. La Saxe incline à la domination prussienne inévitablement, et Dresde un jour doit obéir à Berlin. La même cause entraînera le Hanovre.

La même cause doit dans l'avenir investir la France de la Belgique, et Bruxelles doit dépendre de Paris, comme Dresde de Berlin. La Belguque est une province fertile, connaissant les prospérités de la vie civile et matérielle, mais ne pouvant obtenir seule l'efficacité de la vie politique. Elle a besoin de tenir à un autre corps; la Hollande ne lui convient pas : lier ensemble Bruxelles et Amsterdam, c'est en vérité attacher un quadrupède à un poisson. Mais la France

Digitized by Google

offre naturellement son protectorat à un pays qui parle sa langue et se nourrit de sa littérature.

Le lion de Waterloo n'est point un obstacle éternel à ce que la France attire la Belgique; on peut le renverser. Waterloo a été l'épilogue pathétique d'une lutte de vingt années où tour à tour la France a défendu et sacrifié la liberté, où elle a secouru et opprimé l'indépendance des peuples; où les principes de droit et de justice finirent par se confondre et se déplacer violemment. Si de nouvelles guerres s'entamaient, la cause en serait claire à tous, et jamais les hommes ne se seraient battus avec plus de réflexion. Quant à la fortune, puisqu'elle a souvent protégé les folies de notre gloire, pourquoi refuserait-elle ses faveurs à l'excellence de notre droit?

L'Allemagne est assise au milieu de l'Europe; elle a pour elle l'antiquité des souvenirs, la force dans le présent, et un avenir obscur dont les ténèbres se dissiperont à la lumière d'une gloire inconnue. La Prusse lui prête la puissance acérée de l'épée, l'Autriche les traditions de l'empire des Césars, la Saxe la foi vivante de la réforme, la Bavière la poésie d'un catholicisme presque italien. Nouvelle avec la monarchie de Frédéric, antique par les successeurs de la maison de Habsbourg, protestante avec Luther, catholique avec Munich et le Tyrol, l'Allemagne a tous les aspects. De jeunes monarchies constitutionnelles s'efforcent de se développer dans son sein; les duchés et les principautés travaillent à retenir leur importance individuelle; quatre villes, reste de l'an-

Digitized by Google

cienne Hanse, et qu'on appelle encore libres, représentent, comme dans la Grèce antique, l'opulence indépendante du travail et du commerce : cependant l'Autriche cherche à retenir la nation sur le penchant du siècle; la Prusse se trompant de mission et de devoir, veut de son côté enfermer la liberté dans le cercle de la métaphysique et de la religion. C'est avec ces forces et ces dispositions, entre le passé et l'avenir, entre la Russie et la France, entre le Rhin et l'Oder, que l'Allemagne féodale et métaphysique, morcelée et vivante, idéaliste, rêveuse, jeune, pleine d'espoir et de vigueur, cherche la loi de ses destinées et de sa grandeur.

Digitized by Google

Digitized by Google

III

NAPOLÉON ET L'ALLEMAGNE.

Digitized by Google

Napoléon et l'Allemagne.

L'Italie reçut dans les dernières années du dix-huitième siècle, l'impulsion première qui doit la conduire un jour à la liberté; et les Gaulois descendirent chez elle, non plus pour brûler le Capitole, mais pour le relever. Bonaparte commença sa vie par arracher aux Autrichiens la patrie de César; il convenait à l'Italie : Corse, il en comprenait le génie. Il lui apporta au milieu de ses foudres de guerre, des changemens tempérés, qui, sans détruire de fond en comble la vieille société du moyen-âge, jetèrent

Digitized by Google

au milieu des ruines nécessaires les fondemens d'une société nouvelle. L'unité de la loi civile, les établissemens de la féodalité demantelés, Rome désignée comme devant être un jour la capitale de la nouvelle Italie, sont les rudimens immortels d'un affranchissement attendu.

Entre l'Italie et l'Allemagne, Bonaparte jeta l'épisode de l'Égypte; il convenait aussi à l'Orient. Il y parut peu de temps, mais sa trace a duré, et si aujourd'hui les Français dans les nomes de l'Egypte sont aimés et puissans, c'est qu'ils sont couverts du nom de Bonaparte. En Orient, la gloire est révérée comme un signe de Dieu : on traverse tous les périls avec un pareil firman. Bonaparte nous rouvre l'Orient dont nous séparaient trop le nom et l'humilité de Jésus-Christ.

L'homme qui convint si fort à l'Italie et à l'Orient, comprit-il aussi bien l'Allemagne?

C'est par l'Italie que Napoléon s'ouvrit l'Allemagne. Il inaugura le dix-neuvième siècle par la bataille de Marengo (14 juin 1800), et le 9 février 1801 la paix de Lunéville affermissait les résultats conquis par la révolution française et consacrés par le traité de Campo-Formio.

La paix de Lunéville renouvelait la cession des provinces belgiques à la France qui recevait aussi sur la rive gauche du Rhin le comté de Falkenstein et le Frickthal, avec toutes les possessions de l'Autriche, avec tous les domaines qui faisaient partie de

Digitized by Google

l'Empire, depuis Bâle jusqu'à l'endroit où le Rhin se jette en Suisse.

Le même traité garantissait l'indépendance des républiques batave, helvétique, cisalpine et ligurienne, et la faculté aux peuples d'adopter telle forme de gouvernement qu'ils jugeront convenable.

Cependant cette nouvelle répartition de territoires entre l'Allemagne et la France, conclue par l'empereur et la république, ne pouvait s'accomplir sans des arrangemens et des indemnités en faveur des petits princes. Aussi l'article 7 de la paix de Lunéville énonçait un principe dont on était déjà tombé d'accord à Rastadt, que l'empire germanique serait tenu de donner aux princes héréditaires qui se trouvaient dépossédés sur la rive gauche du Rhin, un dédommagement pris dans le sein de l'empire même. Mais plus d'une année s'écoula sans que le corps germanique et la cour de Vienne aient commencé la répartition de ces dédommagemens. Le premier consul, alors allié de la Rusie, l'engagea à intervenir avec lui dans la négociation à suivre pour l'exécution de la paix de Lunéville, et l'on vit le czar et le premier magistrat de la république française déclarer vouloir rétablir l'équilibre qui subsistait avant la guerre entre les principales maisons d'Allemagne.

Une des plus notables institutions du moyen-âge vint alors déployer son dernier spectacle et rendre son dernier témoignage. Le 24 août 1802, la députation de la diète germanique, dite députation de l'Empire, *Reichsdeputation,* ouvrit ses séances à Ra-

Digitized by Google

tisbonne, et le 25 février 1803, elle promulgua un récez en quatre-vingt-neuf articles, qui réglait les affaires de l'Allemagne. La diète elle-même approuva au nom de l'Empire le *conclusum* de la députation, confirma les lois encore subsistantes du corps germanique, et déclara le maintien de l'ancienne constitution dans tous les points qui n'avaient point été ébranlés.

Déclaration impuissante! vains efforts! l'empire germanique s'éteignait irréparablement : la decrépitude, déjà sensible au seizième siècle, touchait à son moment extrême. Luther écrivait au seizième siècle, en l'année 1530, dans la dédicace d'une traduction du prophète Daniel à l'électeur Jean-Frédéric de Saxe :

Es ist alles aus und erfüllet, das römische Reich ist am Ende, der Türk aufs höchste kommen, die Pracht des Papsthums fallt dahin, und es knackt die Welt an allen Enden fast, als wollte sie schier brechen und fallen. Denn dass jetz dasselbige römische Reich unter unserem Kaiser Karolo ein wenig aufsteiget und machtiger wird, denn es lange zeit her gewesen ist, dünkt mich, es sey die Letzte, und für Gott eben ein solches Ding, als wenn ein Licht oder Strohhalm gar ausgebrannt jetz verloschen will, so giebt's eine flamme von sich, als wollt's allerest recht anbrennen und eben mit demselbigen gehet's aus, gleichwie die Christenheit jetz auch thut mit so hellem Evangelion (1).

(1) Ce curieux passage est cité par M. le docteur Ernst Hel-

Digitized by Google

« Tout est fini, tout est accompli. L'empire romain touche à son terme, la Turquie s'élève, l'éclat de la papauté s'éclipse, et presque de tous côtés on entend un craquement du monde, comme s'il voulait se rompre et s'abîmer; car de ce que l'empire romain, sous notre empereur Charles, s'élève un peu et devient plus puissant qu'il n'a été depuis long-temps, je n'en vois pas moins l'imminence de sa ruine; on dirait aux yeux de Dieu comme un flambeau ou un brin de paille qui, au moment de s'éteindre, jette une flamme éclatante comme s'il voulait brûler toujours, et meurt avec elle. Il en est de même aujourd'hui de la chrétienté, avec son évangile si clair.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Qui donc était chargé d'accomplir la prophétie de Luther? Un Corse, un Italien placé sur le trône de France. Il ne fut pas donné à un prince allemand de détruire l'Empire, ni à un soutien de la réforme de déchirer la pourpre impériale du catholicisme. Pour faire cette œuvre, la Gaule se créa un Charle-

ving dans sa remarquable histoire de la Prusse, *Geschicte des Preussischen Staats.*

Digitized by Google

magne, et quand elle lui eut donné le double sacre du pavois militaire et de la bénédiction papale, elle l'envoya mettre en pièces le sceptre des Othon.

Pitt, ce grand et nouveau Sylla de l'aristocratie européenne, avait obtenu de l'Autriche de détourner sur elle les coups que la France destinait à l'Angleterre. Une troisième coalition fut formée; elle fut rompue par la victoire, par la rapidité des conceptions du chef, par l'agilité de nos soldats qui disaient que l'empereur se servait plus de leurs jambes que de leurs bras, par une de ces batailles qui défont et recomposent l'économie du monde. Il est vrai qu'entre Ulm et Austerlitz, la fortune jalouse nous envoya le désastre de Trafalgar, et Paris manqua de la gloire dont avait joui Athènes, de triompher au même moment de ses ennemis, sur terre et sur mer.

Les parties belligérantes n'étaient plus dans les conditions du traité de Lunéville. L'Autriche n'avait plus vis-à-vis d'elle, le chef d'une république, environné même dans la victoire de difficultés et d'entraves; elle recevra la loi d'un empereur qui a dépassé les proportions connues de la gloire ordinaire, qui n'habite plus, pour ainsi parler, l'histoire, mais les régions de l'épopée, qui ne peut rencontrer dans le monde ni son pareil, ni des précédens qui le gênent, ni des résistances qui l'arrêtent.

La paix de Presbourg fut signée le 26 décembre 1805. Elle fut véritablement une vengeance de l'Italie et de la Gaule sur l'Allemagne impériale. L'Italie fut entièrement fermée à la maison d'Autri-

Digitized by Google

che. Aux termes du traité, la France devait continuer de posséder les duchés, principautés, seigneuries et territoires au-delà des Alpes, antérieurement réunis et incorporés à l'empire français (1). Vienne abandonnait Venise que lui avait cédé le traité de Campo-Formio (2). Elle reconnaissait l'empereur des Français comme roi d'Italie, mais il était convenu que les deux couronnes seraient séparées, Napoléon se réservant le droit de nommer le nouveau roi (3).

Ce n'était point assez ; l'Allemagne elle-même devait changer sous la main du conquérant : il ne prend rien pour lui-même, mais avec son épée il fait des lots et des heureux ; il fait des rois. Les électeurs de Bavière et de Wurtemberg ne disposeront plus du globe impérial, mais eux-mêmes porteront le sceptre ; ils seront rois pour être mieux les alliés de la France (4).

L'Autriche abandonne au nouveau roi de Bavière de belles provinces, comme le margraviat de Burgaw, comme le Tyrol avec Brixen et Trente ; elle cédera au roi de Wurtemberg les cinq villes dites du Danube ; à l'électeur de Bade la ville de Constance. Il serait trop long de faire ici la liste de tous les sacrifices de l'Autriche. La grande maîtrise de l'ordre Teutonique ne forma plus une principauté ecclésiastique et élective ; elle fut sécularisée en faveur d'un

(1) Art. 2.
(2) Art. 3.
(3) Art. 5.
(4) Art. 7.

Digitized by Google

prince autrichien que devait désigner le chef de la maison de Lorraine-Autriche.

Enfin l'article 14 du traité brisait les liens de l'empire germanique, car il disait textuellement : « Les rois de Bavière et de Wurtemberg et l'électeur de Bade jouiront, sur les territoires à eux cédés, comme aussi sur leurs anciens États, de la plénitude de la souveraineté et de tous les droits qui en dérivent et qui leur ont été garantis par l'empereur des Français et roi d'Italie, ainsi et de la même manière qu'en jouissent l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, et le roi de Prusse sur ses états allemands. L'empereur d'Allemagne et d'Autriche, soit comme chef de l'empire, soit comme co-état, s'engage à ne mettre aucun obstacle à l'exécution des actes qu'ils auraient fait ou pourraient faire en conséquence. »

C'était dénoncer au monde la mort de l'empire germanique frappé au cœur à Austerlitz. Voici de nouveaux rois égaux en indépendance à l'empereur et au roi de Prusse. Que fait aujourd'hui la diète germanique, si ce n'est de ramener sous le joug les princes que Napoléon et les constitutions représentatives avaient émancipés?

Dans le monde politique comme dans le monde naturel, les germes générateurs des choses fructifient. Napoléon, détruisant l'économie du moyen-âge et créant de nouveaux rois, voulut donner à l'Allemagne méridionale une consistance et une solidarité nouvelle. Le 12 juillet 1806, seize princes déclarèrent se séparer à perpétuité du territoire de

Digitized by Google

l'empire germanique et former entre eux une confédération particulière, sous le nom d'*états confédérés du Rhin*. C'étaient les rois de Bavière et de Wurtemberg, l'électeur archichancelier, l'électeur de Bade, le duc de Berg et de Clèves, le landgrave de Hesse-Darmstadt, les princes de Nassau-Usingen et Nassau-Weilbourg, les princes de Hohenzollern-Hechingen et Hohenzollern-Sigmaringen, les princes de Salm-Salm, et de Salm-Kirbourg, le prince d'Isembourg-Birstein, le duc d'Aremberg, le prince Lichtenstein, et le comte de la Leyen.

L'acte de confédération abroge les lois de l'empire germanique à l'égard des parties contractantes et de leurs sujets (1). Il établit une diète dont le siége sera à Francfort, qui réglera les intérêts communs des États confédérés et qui sera divisée en deux colléges, le collége des rois et le collége des princes (2). Cette diète n'a jamais été convoquée. La diète devait décider de toutes les contestations qui s'élèveraient entre les états confédérés (3); la confédération se plaçait sous la protection suprême de l'empereur des Français qui, au décès de chaque prince primat, devait en nommer le successeur (4); l'acte réglait entre les parties contractantes différentes cessions de territoires (5).

(1) Art. 2, art. 3.
(2) Art. 6.
(3) Art. 9.
(4) Art. 12.
(5) Art. 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23.

Digitized by Google

Mais voici un résultat excellent et impérissable de l'acte de confédération. Les petits princes et comtes souverains, ainsi que la noblesse immédiate, perdirent toute suprématie politique et la supériorité territoriale dont ils avaient joui comme membres immédiats de l'Empire (1). La féodalité succombait. Ces princes conservaient, comme propriétaires privés, leurs domaines et leurs revenus; mais de souverains, ils devenaient sujets.

L'acte se terminait en réglant le contingent à fournir par chacun des confédérés pour le cas de guerre. La France devait fournir deux cent mille hommes, le royaume de Bavière trente mille, le royaume de Wurtemberg douze mille, le grand-duc de Bade huit mille, le grand-duc de Berg cinq mille, les princes de Nassau et les autres princes confédérés quatre mille (2). L'acte fut signé à Munich, et ratifié par Napoléon à Saint-Cloud.

La confédération du Rhin a disparu dans la ruine de son protecteur suprême, et ce jeu de la fortune, qui plaçait à la tête des princes de la Souabe et de la Franconie un César français n'a pu tenir; mais certains effets ont duré. L'Allemagne méridionale a été créée dans sa forme nouvelle; les deux royautés décrétées par Napoléon sont restées debout; la féodalité germanique ne s'est pas relevée, l'imperfection du génie est d'accoupler à des conceptions

(1) Art. 24 et 25.
(2) Art. 37.

Digitized by Google

durables de fragiles caprices; mais la destinée des sociétés est d'hériter du bien sur les débris des vanités qui n'ont pu vivre.

L'empereur d'Allemagne était témoin muet de la dissolution du corps germanique. Il assistait, non pas comme Charles-Quint à ses propres funérailles, mais à la sépulture de l'Empire. Il en écrivit lui-même l'épitaphe par cette déclaration. «Comme nous sommes convaincus par le nouvel acte du 12 juillet 1806 de l'impossibilité de remplir plus long-temps les obligations que nos fonctions impériales nous imposent, nous devons à nos principes de renoncer à une couronne qui n'avait de prix à nos yeux que pendant que nous étions à même de répondre à la confiance des électeurs, princes et autres états de l'empire germanique, et de satisfaire aux devoirs dont nous étions chargés. Nous déclarons que nous considérons comme dissous les liens qui jusqu'à présent nous ont attaché au corps de l'empire germanique; que nous regardons comme éteinte, par la confédération des états du Rhin, la charge de chef de l'Empire, et que nous nous considérons par là acquitté de tous nos devoirs envers l'empire germanique. En déposant la couronne impériale et le gouvernement impérial, nous absolvons en même temps les électeurs, princes et états, et tous les membres de l'Empire, particulièrement les juges du tribunal suprême et autres magistrats de l'Empire, de leur devoir, par lequel ils ont été liés à nous comme chef légal de l'Empire d'après la constitution. » Ces paro-

Digitized by Google

les, cette infortune qui se dénonce elle-même et se déclare irréparable, cet empereur qui abdique la tradition de huit siècles, inspirent la tristesse et le respect. Mais l'heure de l'empire germanique avait sonné; contemporain de l'éclat du moyen-âge et de la papauté, cet Empire était appelé au tombeau depuis long-temps; il se faisait attendre, il n'avait plus droit à la vie, et depuis un siècle et demi, s'il existait, c'était par grâce.

Cependant la jeune monarchie de Frédéric, bien que depuis 1765 elle eût séparé sa cause de celle de l'empire germanique, supportait en frémissant l'humiliation de l'Allemagne. Elle ne pouvait se résoudre ni à une alliance positive avec la France, ni à une guerre ouverte; elle nous haïssait et nous craignait tout ensemble; elle était la proie de l'indécision et de la colère.

Napoléon jusqu'au milieu de 1803, avait conçu et désiré la triple alliance de la Prusse, de la France et de la Russie; mais comme Berlin lui opposait toujours des ajournemens qui étaient des refus, il était contraint d'offrir tour à tour le Hanovre à l'Angleterre et à la Prusse.

Ce n'était plus le temps pour Berlin du génie sévère et positif de Frédéric, mais des ardeurs chevaleresques; mais des emportemens de patriotisme. La jeunesse, la cour et l'armée, brûlaient de se précipiter sur les légions françaises. Cette nouvelle croisade avait son Armide dans la reine de Prusse, et son Renaud dans le prince Louis-Ferdinand. Jamais sou-

Digitized by Google

veraine n'avait plus que la reine augmenté la puissance du trône par l'autorité de la beauté; jamais guerrier n'avait revêtu l'héroïsme militaire, de formes plus grâcieuses et plus mâles que le neveu du roi. Tout cet éclat de jeunesse, d'enthousiasme et de courage, vint se briser contre l'ascendant de Napoléon, et nous fûmes heureux à Jéna.

Il fut donc donné à Napoléon d'outre-passer la prospérité d'Austerlitz et de recommencer le partage de l'Europe. La Russie après les batailles de Pultusk, d'Eylau, la victoire décisive que nous remportâmes à Friedland, mit de l'empressement à traiter avec la France : elle traita sans la Prusse.

La paix de Tilsitt fut stipulée par deux traités séparés : le premier traité, de la France avec la Russie, fut signé le 7 juillet 1807; le second, avec la Prusse, deux jours après, le 9 juillet. Napoléon, dans son ressentiment que n'avait pas encore désarmé la victoire, affectait de ne pas traiter directement avec la Prusse; mais de disposer d'elle, de concert avec la Russie.

Par les traités de Tilsitt, la Prusse perdait la moitié de sa monarchie : elle perdait à l'est de l'Elbe le cercle de Kottbus, le cercle de la Prusse orientale et du district de la Netze, la Prusse méridionale, la nouvelle Prusse orientale : elle perdait à l'ouest de l'Elbe le cercle de la vieille Marche et de la Prignitz, le duché de Magdebourg, les principautés d'Halberstadt, d'Hildesheim, d'Eichsfeld, d'Erfurth, de Minden, de Ravensberg, de Paderborn, de Münster, de

Digitized by Google

Lingen et de Teklembourg, le comté de la Marche, les abbayes d'Essen, d'Elten et de Werden, les principautés d'Ost-Frise et de Barreuth. Elle perdait quatre millions deux cent trente-six mille ames. Le duché de Varsovie était érigé; les nouveaux rois de Naples et de Hollande étaient reconnus; deux rois de plus étaient créés, le roi de Saxe (1) et le roi de Westphalie. La ville de Dantzig était rétablie dans son indépendance sous la protection de la Prusse et da la Saxe.

Napoléon s'est trompé à Tilsitt. Puisqu'il ne pouvait anéantir d'un coup la monarchie prussienne, il ne devait pas la déchirer par des mutilations qui lui mirent au cœur d'implacables ressentimens. Il n'était pas plus raisonnable d'ôter Magdebourg à Berlin, qu'il ne le serait de retrancher Pérone de l'empire français. Napoléon en démembrant ainsi un État nécessaire à l'Europe, allait contre la nature des choses : il manqua l'occasion d'attacher la Prusse à la France par une reconnaissance dont elle n'aurait jamais pu s'affranchir.

D'un autre côté, l'influence de la France touchait de trop près la Russie; et ces deux grands empires n'étaient plus assez séparés pour rester long-temps amis.

Il faut choisir entre la Prusse et la Saxe pour donner une tête au nord de l'Allemagne : l'un de ces

(1) L'Electorat de Saxe avait été érigé en royaume dès l'année précédente par le traité de Posnanie du 11 décembre 1806.

Digitized by Google

États doit être soumis à l'autre. Napoléon, en érigeant un royaume de Saxe, affaiblissait la Prusse, mais n'investissait pas la nouvelle monarchie d'une force suffisante pour prévaloir.

Le royaume de Westphalie fut composé de différens états enlevés à différens maîtres. Napoléon le constitua avec les états de Brunswick-Wolfenbuttel, avec la partie de l'Alt-Mark située sur la rive gauche de l'Elbe, avec la partie du pays de Magdebourg située sur la même rive, avec le territoire de Halle, avec le pays d'Hidelsheim et la ville de Goslar, avec le pays d'Halberstadt, avec le pays de Hohenstein, avec le territoire de Quedlinbourg, le comté de Mannsfeld, l'Eichsfeldaver, Freffurt, Mulhausen, Nordhausen; avec le comté de Stolberg-Wernigerode, avec les états de Hesse-Cassel, y compris Rinteln et le Schaumbourg, mais non compris le territoire de Hanau et le Catzenebogen sur le Rhin; avec le territoire de Corvey, avec Goettingen et Grubenhagen, y compris les enclaves de Hohenstein et Elbingerode, avec l'évêché d'Osnabruck, l'évêché de Paderborn, avec Minden et Ravensberg, avec le comté de Rietberg-Kaunitz (1). Est-ce là suffisamment découper la terre avec son épée et faire sortir des royaumes de la victoire et de sa volonté?

Avant la conclusion de la paix, entre Jéna et Friedland, Napoléon avait poussé à ses dernières consé-

(1) Constitution du royaume de Westphalie du 16 novembre 1807.

Digitized by Google

quences la guerre contre l'Angleterre; à Berlin, par le fameux décret du 21 novembre 1806, il déclara en état de blocus les Iles Britanniques. L'Angleterre est la seule puissance à laquelle Napoléon ait voulu porter des coups mortels : même en accablant la Prusse, il ne songea pas à la détruire; il humilia l'Autriche en 1809, sans l'anéantir : mais il voulut tuer l'Angleterre. Elle lui échappa le long des mers et put en Asie, en Afrique, en Amérique, et dans l'Océan Pacifique, se dédommager de la clôture de l'Europe.

Sitôt après les traités de Tilsitt, Napoléon commença de décliner insensiblement; il était élevé si haut, il obligeait le malheur de monter tant de degrés pour l'atteindre, qu'il ne pouvait en être frappé sans avoir long-temps descendu. Après Friedland, dans une proclamation à l'armée, il avait prononcé un mot fatal; il avait dit : « Soldats, vous avez été dignes de vous *et de moi.* » Il en était venu à l'idolâtrie de lui-même, et le monde n'était plus pour lui qu'un temple qu'il pouvait façonner à son gré.

Si Napoléon s'ouvrit l'Allemagne par l'Italie, il la perdit par l'Espagne et la Russie. L'agression de la péninsule espagnole et sa résistance suscitèrent sourdement en Allemagne le désir d'une nouvelle lutte; et ce fut encore l'Autriche qui donna le branle. Le traité de Presbourg lui était insupportable. L'Autriche employa l'année 1808 à d'immenses préparatifs et à une diplomatie hypocrite qui ne put long-temps donner le change à Napoléon. Au printemps de 1809, elle fit paraître son manifeste, et puis un

Digitized by Google

appel à la nation allemande, innovation révolutionnaire que lui suggérait le patriotisme espagnol.

L'Allemagne fut peu touchée du langage de l'Autriche; mais elle-même n'était pas si tranquille, et l'on vit dans la cinquième coalition des dispositions insurrectionnelles se mêler aux opérations militaires. Alors se forma contre les Français l'association dite de la vertu, *Tugenbund*, qui, des profondeurs d'un mysticisme secret, fit sortir une conspiration politique. Les hussards de la mort se rassemblèrent sous les ordres du duc de Brunswick. Le major Schill tenta d'emporter d'un coup de main le nouveau royaume de Westphalie et périt dans Stralsund repris par les Westphaliens. Tous ces mouvemens de colère patriotique et de révolte vinrent expirer sous la main victorieuse encore de Napoléon; mais toujours ils avaient éclaté.

Les victoires de l'empereur étaient belles; mais plus si décisives. On ne sent pas dans la bataille d'Ekmüll, dans l'affaire de l'île Lobau, dans la journée de Wagram, ces irrésistibles coups d'Austerlitz et d'Iéna qui donnaient aux choses de foudroyantes et suprêmes solutions. L'ennemi, en nous cédant les champs de bataille, était moins abattu et semblait s'approcher de la possibilité de nous égaler un jour.

Néanmoins l'Autriche dut subir la paix que dicta l'empereur; elle tomba au-dessous des conditions que lui avait faites le traité de Presbourg. Par la paix de Schœnbrun, du 14 octobre 1809, elle perdait la Carniole, le Frioul autrichien avec Gôrz, le territoire

Digitized by Google

de Trieste, la Haute-Carinthie, Salzbourg et Berchtolsgaden, le quartier de l'Inn, une partie du Hausrük, la Gallicie occidentale, une partie de la Gallicie orientale cédée à la Russie, le cercle de Zamosc, le rayon de Cracovie, la Dalmatie hongroise, Fiume avec les deux tiers du comté d'Agram, le généralat de Karlstædt et le Banat.

C'était pour l'empereur la même situation qu'à Tilsitt; même irritation, même faute, trop ou pas assez. Napoléon ne pouvait pardonner à l'Autriche de l'avoir arraché à l'Espagne, de ne lui avoir pas laissé quatre mois de plus dans la Péninsule; alors, a-t-il dit lui-même, *tout y eût été terminé*. En proie à ce ressentiment, il dicta la paix de Schœnbrun qu'il a jugée lui-même : « Je fis une grande faute après Wagram, celle de ne pas abattre l'Autriche davantage. Elle demeurait trop forte pour notre sûreté; c'est elle qui nous a perdus. Le lendemain de la bataille, j'aurais dû faire connaître par une proclamation que je ne traiterais avec l'Autriche que sous la séparation préalable des trois couronnes d'Autriche, de Hongrie et de Bohême. »

L'année suivante, l'Allemagne fut encore remaniée par l'empereur. Il incorpora l'électorat de Hanovre à la Westphalie, il érigea le grand duché de Francfort; enfin, jusqu'où n'allait pas l'excès de la victoire? il réunit à l'empire français la Hollande et les villes hanséatiques. Alors, comme il avait forcé l'Autriche d'ajouter au consentement de la paix de Schœnbrun la main d'une archiduchesse, comme il ne craignait

Digitized by Google

plus la Prusse, il se mit à songer à la Russie.

Le 28 mai 1812, Napoléon quittait Dresde où l'empereur et l'impératrice d'Autriche étaient à la tête de sa cour; le 24 juin il passait le Niemen, le 14 septembre il entrait à Moscou, le 18 décembre il rentrait dans Paris; en six mois il avait perdu l'empire du monde qu'il avait mis douze ans à conquérir.

La Prusse, qui, avant la fatale campagne, avait recherché avidement l'alliance française, se réunit à la Russie victorieuse et se leva contre nous. Cette fois le patriotisme fut unanime, tout s'enrôla sous les drapeaux; ce n'était pas tant une armée qui marchait qu'une nation devenant une armée.

A Kalisch et à Breslau, le 27 et le 28 février 1813, la Russie et la Prusse signèrent entre elles contre nous une alliance offensive et défensive. L'empereur de Russie promettait de ne pas poser les armes aussi long-temps que la Prusse ne serait pas reconstituée dans les proportions statistiques, géographiques et financières, conformes à l'état de la monarchie telle qu'elle était avant la guerre de 1806. Déjà en 1805, avant la paix de Tilsitt, la Russie avait proposé à l'Autriche et à la Prusse une alliance établie sur trois points principaux, réduire la France aux anciennes limites qui la bornaient avant la révolution, élever une barrière d'états entre elle, tomber d'accord d'un système général de droit public européen. Nos prospérités d'Iéna et de Friedland avaient dissipé ces projets; la Russie les reprit avec l'orgueil de la victoire.

Digitized by Google

A Tœplitz, le 9 septembre 1813, la Russie, l'Autriche et la Prusse conclurent une triple alliance dont les bases secrètes étaient la reconstruction de la monarchie autrichienne d'après les proportions qui la constituaient avant la paix de Presbourg, la dissolution de la confédération du Rhin, et un arbitrage à l'amiable sur le sort futur du duché de Varsovie.

L'œuvre du conquérant périssait : en vain il rétablit à Lutzen et à Bautzen l'honneur de ses armes, il succomba sous l'effort d'un million d'Allemands qui repoussaient les Gaulois modernes avec plus d'énergie que les Germains d'Arminius n'avaient combattu les Romains. Après les journées de Leipsig, tout fut rompu, nos armées et nos alliances; la Bavière fit un accord avec l'Autriche et envoya ses troupes nous couper la retraite devant le Rhin; la confédération fut dissoute, et il ne resta plus que les Français pour aimer encore et défendre la France.

Désormais Napoléon ne reparaîtra plus en Allemagne : douze ans il l'avait occupée, parcourue, partagée; il l'avait remuée en tous sens par ses armes et ses lois; il la travaillait pour ainsi dire comme une noble et précieuse matière, et, plus frappé de jour en jour, le métal devenait plus pur. Dans ce maniement d'un grand peuple, il en avait conçu une haute idée, car il a dit : « L'agglomération des Allemands demandait beaucoup de lenteur, aussi n'avais-je fait que simplifier leur monstrueuse complication; non qu'ils ne fussent préparés pour la centralisation, ils

Digitized by Google

l'étaient trop au contraire; ils eussent pu réagir aveuglément sur nous avant de nous comprendre. Comment est-il arrivé qu'aucun prince allemand n'ait jugé les dispositions de sa nation ou n'ait pas su en profiter? Assurément, si le ciel m'eût fait naître prince allemand, au travers des nombreuses crises de nos jours, j'eusse gouverné infailliblement les trente millions d'Allemands réunis; et, pour ce que je crois connaître d'eux, je pense que s'ils m'eussent élu et proclamé, ils ne m'auraient jamais abandonné, et je ne serais pas ici..... Quoi qu'il en soit, cette agglomération arrivera tôt ou tard par la force des choses; l'impulsion est donnée, et je ne pense pas qu'après ma chute et la disparition de mon système il y ait en Europe d'autre grand équilibre possible que l'agglomération et la confédération des grands peuples. Le premier souverain qui, au milieu de la première grande mêlée, embrassera de bonne foi la cause des peuples, se trouvera à la tête de toute l'Europe et pourra tenter tout ce qu'il voudra. »

Jamais l'Allemagne ne sera plus honorée que par ces paroles. Toutefois, Napoléon, qui du rocher de Sainte-Hélène jugeait ainsi la patrie de Wallenstein, n'en avait pas tout-à-fait compris le génie au plus fort de ses conquêtes. Il eût plus le tact et le goût de l'Italie que de la Germanie. L'aspect de l'Allemagne, sa religion, sa métaphysique, ses systèmes, ses universités, ses professeurs méditatifs, ses enthousiastes étudians, sa résignation mélancolique, sa patience modeste et fière, son patriotisme indestructible

Digitized by Google

et profond, ses regards qui, de tous côtés, interrogeaient silencieusement le conquérant comme pour lui demander où il poserait la borne de ses desseins et de son empire, cette atmosphère germanique qu'obscurcissait encore la fumée des batailles, tout cela blessait naturellement Napoléon, sans l'ébranler ni le convaincre, sans lui donner des avertissemens salutaires. Cependant le couteau du jeune homme de Vienne aurait dû le faire rêver davantage, et lui envoyer le pressentiment de l'insurrection universelle sous laquelle il devait succomber. Mais ce Gallo-Romain ne sentait pas l'esprit germanique; de plus, il était encore aveuglé par son mépris pour l'idéal, et ce mépris le perdit sur tous les points. Napoléon eut pour ennemis qui le domptèrent, le fanatisme espagnol, le fanatisme moscovite, le fanatisme germanique. Il fut ainsi puni de dédaigner les plus nobles propriétés de la nature humaine; contre les forces de la religion, de la patrie, de la révolution française, il fut réduit à n'avoir d'appui que lui-même : malgré sa grandeur, ce n'était pas assez.

Mais toujours les services que Napoléon a rendus à l'Allemagne sont immortels. Il a constitué la partie méridionale de l'état germanique. Cette Allemagne du sud, si florissante au moyen-âge, languissait inférieure à Vienne et à Berlin ; Napoléon la doua de vie et la mit debout.

Il a détruit la féodalité ; il la ruina dans les duchés de Berg et de Clèves, dans les pays d'Erfurt, de Fulde, de Hanau, dans le royaume récent de Bavière,

Digitized by Google

dans la Westphalie. Ainsi la constitution westphalienne établissait l'égalité de tous devant la loi, et le libre exercice des cultes : elle supprimait les anciens états, les corporations et leurs priviléges.

Le Code de Napoléon a régi l'Allemagne, sauf Vienne et Berlin ; il gouverne encore les peuples des rives du Rhin ; il a laissé partout l'empreinte de son unité.

Ainsi le moyen-âge renversé, l'Allemagne ranimée et refaite, son unité future rendue possible, voilà les actes de Napoléon.

Que t'en semble, noble Germanie? Écoute : tu as porté bien des héros ; tu as mis sur la surface de la terre de vaillans chevaliers, de puissans ducs et de grands empereurs ; mais pas un de tes enfans n'a servi sa mère comme l'a fait cet Italien que t'a envoyé la France. Tu manquais de grands hommes après Frédéric : les nobles courages fermentaient toujours dans ton sein, mais le génie était absent ; tu n'avais plus de Maurice de Saxe, de Wallenstein. Dieu qui t'aime, parce que tu l'honores avec amour, t'a dépêché un étranger auquel tu devras imputer toute ta grandeur future. Aime donc Napoléon ; mets-le dans ton Wahalla ; adore comme un dieu l'homme qui t'a rendu la conscience de toi-même, et qui t'a initiée durement à la vie nouvelle. Écoute encore : tu dois reporter une partie de cette reconnaissance sur le peuple qui était avec cet homme. On t'a dit que tu devais haïr la nation qui suivait Napoléon : mensonge : tu lui dois plutôt estime et

Digitized by Google

gratitude; sans la France, où seraient aujourd'hui la gloire et l'originalité de l'Allemagne? Gaulois et Germains, vous êtes les uns aux autres un contraste et un aiguillon nécessaire; et si vous pouviez vous porter encore d'implacables haines, vous mériteriez de faire descendre sur vous, sur vous tous la colère de Dieu.

Digitized by Google

IV

L'ALLEMAGNE ET LA LIBERTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'Allemagne et la Liberté.

Si l'on eût dit à un contemporain de Platon et d'Aristote que la civilisation grecque serait suivie d'une barbarie qui couvrirait le monde, quelle n'eût point été sa surprise? Le même langage eût certainement causé le même étonnement chez un contemporain de Salluste et de Cicéron. Et nous-mêmes aujourd'hui, quand nous lisons la suite des annales humaines, ne nous est-il point arrivé de considérer avec stupeur cette époque barbare qui succède à des temps si brillans et si beaux?

Digitized by Google

Barbarie! voilà donc le résultat d'Athènes et de Rome! Le temps aurait-il donc en vain coulé? Non, mais une autre loi devait s'accomplir, la loi de l'espace.

Ni la Grèce, ni l'Italie, ni la Judée qui a produit le christianisme, ni les Gaules si naturellement romaines, ne pouvaient restaurer le monde par cette barbarie vigoureuse qui, dans les destinées historiques, est à la fois une suite et un commencement. Mais dans des lieux jusqu'alors inconnus, dans des contrées renfermées entre le Danube et le Rhin, de nouvelles forces avaient été gardées au genre humain. La Grèce avait donné l'art et la philosophie, Rome le droit et la guerre, la Judée la religion, la Germanie donnera les mœurs. Comme l'a dit Tacite avec une profondeur dont il n'avait pas le secret : *Plus ibi boni mores valent quam alibi bonæ leges.* Voilà donc la nouveauté apportée dans le monde, des mœurs, *boni mores,* des aptitudes morales, des instincts, des forces, des sentimens, de la vie.

Et quel sera le caractère de cette barbarie? Sera-t-elle aussi peu avancée que la vie sauvage envisagée aux premières époques de l'histoire? Les Germains ressembleront-ils aux Hottentots?

Mais comment cette barbarie, éclatant dans l'histoire au cinquième siècle de l'ère moderne, serait-elle féconde, si elle ne se trouvait en harmonie avec les progrès mêmes du monde? Ce n'est donc point ici un état sauvage, brut et vulguire, qu'il faut considérer, mais des mœurs neuves et vigoureuses.

Digitized by Google

Elles ont eu pour témoin et pour peintre un écrivain immortel. Après Tacite, lisez César; lisez encore Paterculus, Dio Cassius, Ammien, Zosime, Cassiodore, Procope, Jornandès et Grégoire de Tours, et dites si ces témoignages avec leurs diversités, ne s'accordent pas sur l'originalité des mœurs germaniques.

Avant l'intervention du christianisme, la justice et la religion étaient mêlées dans la foi des Germains, au point que le même homme était à la fois juge et prêtre. Il n'est pas étonnant que la justice, qui est une des faces de Dieu, ait semblé à l'enfance des sociétés la Divinité tout entière.

La famille et l'état se mêlent aussi : l'état emprunte à la famille ses liens affectueux et sa fidélité; la famille emprunte à l'état sa grandeur et sa consistance. Le Germain est à la fois libre et fidèle, docile et fier : nouveauté morale succédant au caractère grec et romain.

La religion, dont la véritable pratique est la justice, a son merveilleux dans l'horreur des forêts, qui pour les Germains sont les meilleurs temples de la Divinité. Les poitrines haletantes des femmes leur paraissent aussi porter les secrets de l'avenir. Ils attribuent encore quelque chose de divin au compagnon assidu de leurs travaux de chasse et de guerre, au cheval; ils choisissent des coursiers blancs pour les nourrir dans les bocages et les vertes forêts; ces coursiers ne travaillent point, mais ils sont attelés au char sacré, et quand ils hennissent, le roi et le prê-

Digitized by Google

tre observent, pour l'interpréter, ce divin frémissement (1).

La nature avait donc livré à l'humanité une race originale et neuve qui devait renouveler les formes de l'état, de la justice, de la religion et de la famille. Cette race, d'une ignorance si féconde, devait tomber sous l'influence et le charme d'une doctrine nouvelle comme elle : de cette façon, la nature et la pensée concordaient pour le progrès du genre humain.

Les divinités et les croyances du nord avaient laissé au fond des cœurs un fanatisme durable. Quand après les émigrations du cinquième siècle, d'autres Normands et d'autres Germains vinrent plus tard, soit en Normandie, soit en Angleterre, ils ne pardonnèrent pas aux déserteurs du culte d'Odin (*Othin*), et ils appelaient perfides et sacriléges les chrétiens récens. Un barbare, ou plutôt un homme qui sortit le premier avec éclat de la barbarie, Chlodowig, se fit chrétien avec audace et conviction au milieu de ses Francs. Il avait vu des églises chrétiennes s'élever dans les Gaules et Jupiter très peu puis-

(1) « Proprium gentes equorum quoque præsagia ac monitus « experiri : publice aluntur, iisdem nemoribus ac lucis, can- « didi et nullo mortali opere cantacti; quos pressos sacro curru « sacerdos ac rex vel princeps civitatis comitantur, hignitus ac « fremitus observant. Nec ulli auspicio major fides, non solum « apud plebem, sed apud proceres, apud sacerdotes : se enim « ministros deorum, illos conscios putant. » *De Moribus Germanorum.* Cap. X.

Digitized by Google

sant; il avait été frappé des pompes de Reims, de l'évêque, des parfums et des magnificences du culte. Remi était venu au-devant de lui avec tout son clergé, auquel il avait fait mettre ses plus beaux habits de fête. La représentation de la religion était complète et resplendissante. Elle venait tomber de tout son ascendant, pour la dominer et pour l'éblouir, sur l'imagination d'un barbare, qui n'avait rien vu et ne savait rien : il fut dompté, il dit à Remi : *Serions-nous donc déjà dans le paradis?* Il disait cela dans une haie de prêtres, dans un enivrement d'encens et de musique qui lui envoyait des émotions inconnues. Remi put sourire en le voyant à ses pieds; il le baptisa. Clovis adora sans murmurer le dieu nouveau et se dépouilla de sa barbarie par un de ces instincts merveilleux qui prennent au cœur les hommes historiques. Nul chroniqueur n'a transmis des faits plus intéressans pour l'histoire humaine, que ne l'a fait Grégoire de Tours en racontant la convertion des Francs dont le roi fut d'abord entraîné par une femme, et dont le peuple fut entraîné par le roi.

Après cette conversion, les chefs barbares s'abreuvèrent avidement de religion et de mysticité. Ce ne furent plus que conférences avec les évêques, qu'enseignemens reçus avec docilité, que confessions épanchées avec ferveur. Et puis les églises étaient dotées, les prêtres nourris et honorés, les monastères enveloppés de champs immenses assidument labourés. La politique guidait la foi des moines et des

Digitized by Google

évêques, et comme la religion chrétienne était alors la cause même de la sociabilité, ses ministres étaient nécessairement amenés à unir l'habileté à la conviction. Grégoire Ier écrivait à Melitus : « Dites bien à Augustin le résultat de mes longues réflexions sur la conversion des Anglais : il ne faut pas détruire les temples de leurs idoles, mais seulement les idoles mêmes; bénissez l'enceinte, purifiez-la, construisez des autels, ornez-les de reliques. Ces temples doivent être retirés du culte des démons, pour être rendus au vrai Dieu. Alors la nation, voyant ses temples respectés, sera mieux disposée à l'abjuration de son antique erreur, et reconnaissant le vrai Dieu, elle continuera de se rendre aux lieux accoutumés. Ce peuple a l'habitude d'immoler des bœufs en l'honneur de ses dieux; il faut apporter quelques changemens à ces solennités. Que le jour de la consécration d'une église, de la naissance d'un martyr, on dresse avec des rameaux d'arbres des tentes autour des anciens temples devenus l'habitation du vrai Dieu; que là, des repas se célèbrent avec un caractère religieux. Que le peuple n'immole plus ses bœufs au démon, mais au vrai Dieu, et qu'il rende grâces de son abondance au divin dispensateur de toutes choses. C'est ainsi qu'en lui accordant certains plaisirs, nous le rendrons plus docile aux joies intérieures de la religion. Il serait impossible de tout détruire d'un seul coup dans des esprits aussi durs : si l'on veut gravir un sommet escarpé, on y arrive par degré, et des pas successifs; on ne saurait s'y élever par des sauts

Digitized by Google

précipités (1). » On est digne de l'empire du monde, quand on a l'esprit aussi juste.

Ainsi par la patience et le temps, le christianisme s'insinuait dans les veines des races germaniques. La parole mystique du Christ se faisait un tabernacle de ces ames vierges. Admirable mélange! incarnation populaire! Chrétiens de la Bohême et de la Saxe, chrétiens du quinzième et du seizième siècle qui donnâtes à l'Évangile une vie nouvelle, votre se-

(1) Dicite ei (Augustino) quid diu mecum de causa Anglorum cogitans tractavi : videlicet quia fana idolorum destrui in eadem gente minime debeant : sed, ipsa quæ in eis sunt idola destruantur; aqua benedicta fiat, in eisdem fanis aspergatur, altaria construantur, reliquæ componantur; quia si fana eadem bene constructa sunt, necesse est uti a cultu dœmonum in obsequio veri Dei debeant commutari : ut dum gens ipsa eadem fana sua non videt destrui, de corde errorem deponat, et Deum verum cognoscens ac adorans, ad loca quæ consuevit familiarius concurrat. Et quia boves solent in sacrificio dœmonum multos occidere, debet eis etiam hac de re aliqua solemnitas immutari : ut die dedicationis, vel natalitii martyrum quorum illic reliquiæ ponuntur, tabernacula sibi circa easdem ecclesias quæ ex fanis commutatæ sunt, de ramis arborum faciant, et religiosis conviviis solemnitatem celebrent; nec diabolo jam animalia occident et donatori omnium de satietate sua gratias referant : ut dum eis aliqua exterius gaudia reservantur, ad interior a gaudia consentire facilius valeant. Nam duris mentibus simul omnia abscindere impossibile esse non dubium est quia et is qui summun locum ascendere nititur, gradibus vel passibus non autem saltibus elevatur. » Grégoire-le-grand termine sa lettre en citant la manière dont le Seigneur crut devoir se conduire envers les Israélites à leur sortie d'Egypte. Beda, Ecclesiasticæ historiæ gentis Anglorum, liber 1, cap. xxx.

Digitized by Google

mence est préparée. Ils vous enfanteront, ces apprentis chrétiens de Reims et de Londres, et vous leur devrez de renvoyer un jour à Rome et à l'Italie ses leçons de christianisme et de spiritualité.

Ainsi les mœurs furent le principe de la liberté allemande, et le christianisme en fut l'ame et la grâce.

A cette barbarie qui enfanta l'Europe, Charlemagne donna pendant quarante-sept ans comme une forme systématique; le monde fut pour lui une matière dont il pouvait disposer à son gré : il façonna tout; il créa, comme il appartient à l'homme, c'est-à-dire que partout il redressa, en la développant, la réalité. Il rassembla les lois des Francs, écriture romaine de mœurs barbares. « Post susceptum imperiale nomen, cum adverteret multa legibus populi sui deesse (nam Franci duas habent leges, plurimis in locis valdè diversas), cogitavit quæ deerant addere et discrepantia unire, prava quoque ac perperam prolata corrigere. Sed in his nihil aliud ab eo factum est, quam quod paucula capitula et ea imperfecta legibus addidit. » *Einhardi* Vita Carol. Magni, c. 29 v. Il ajoutait le bien nécessaire, conciliait les différences, supprimait le mal. Il fut aussi législateur de l'Eglise; il aimait l'orthodoxie du christianisme dans ce qu'elle avait de raisonnable, d'honnête et d'affirmatif; il répugnait aux subtilités; il voulait toujours trouver à la religion un bon sens social et politique. Si jamais l'action d'un homme fut sensible dans les choses humaines, c'a été celle de Karl. Il est puéril de s'insurger contre la grandeur personnelle et de

Digitized by Google

la considérer comme une injure à celle de l'humanité même. Ces révoltes ne sont pas judicieuses.

La troisième époque des mœurs germaniques s'ouvre avec le démembrement de l'empire de Karl. Les Allemands, lorsque Charles-le-Gros fut déposé en 888, se constituèrent nation distincte et séparée des Français. Le dixième siècle (911) commence l'empire d'Allemagne et les premiers linéamens de l'unité allemande.

La sociabilité europeenne s'est développée confusément, sans l'intervention à son début d'un ordre réfléchi et systématique. La vie était abondante, mais irrégulière ; cette succession instinctive et parfois incohérente des élémens et des progrès de la société se fait voir dans la légalité anglaise, dans l'antique monarchie française ; mais peut-être est-elle encore plus manifeste dans l'ancienne constitution de l'empire Germanique. Quelle variété! quel assemblage! que de contrastes et de contradictions! mœurs, accidens, intérêts opposés, unité idéale, circonstances extraordinaires, révoltes de la foi et de l'esprit, résistances du pouvoir et de la force, tout concourt à faire de la vieille constitution de l'Empire un monument étrangement majestueux ; et si nous remettons en notre mémoire les efforts et les travaux dépensés pour elle, les hommes qui y portèrent la main pour l'élever, la soutenir et la renverser, depuis Othon Ier, Charles IV et Napoléon, nous penserons qu'il vaut la peine de la considérer un moment.

Digitized by Google

Les conceptions du génie sont, dans la suite des destinées sociales, des semences impérissables. Quand Charlemagne se prosternait devant le pape pour recevoir la couronne impériale, il la posait lui-même à un siècle de distance sur le front de la dynastie saxonne; en vain entre lui et Othon, le monde est tombé dans une anarchie bizarre; l'idée n'a pas péri, et l'unité impériale se retrouve dans les ruines et dans la cendre, comme un joyau précieux.

Que disaient les peuples de l'Empereur et du pape au dixième siècle? ils disaient que l'Empereur avait été fait le dieu de la terre par le pape représentant du dieu du ciel. L'empire et la papauté n'étaient pas tant puissans en réalité que dans l'imagination, et même en leur désobéissant, on y croyait encore.

L'empereur était donc le chef idéal de l'Allemagne, de ce vaste empire composé de cinq peuples, les Lorrains, les Francs, les Souabes, les Bavarois et les Saxons. Il exerçait une souveraineté générale avec le concours d'une diète (*Reichstag, diaeta*); il convoquait le concile et commandait les armées; il était l'arbitre suprême de la religion, de la guerre et de la société.

L'Empire était tout ensemble héréditaire et électif : on élisait la race; mais la race une fois élue, l'hérédité suivait presque toujours son cours sous les formes d'une élection.

Mais cette unité resplendissante de l'Empire était obligée de maintenir son éclat au milieu de mille obstacles. Les ducs et les hauts barons exerçaient sur

Digitized by Google

leur territoire une véritable souveraineté (*Landeshoheit*), et ne voulaient décerner à l'Empereur que l'hommage du vasselage envers un suzerain. La lutte fut longue, mais l'Empire finit par y succomber. L'Allemagne ne fut jamais en réalité une monarchie, mais une vaste confédération dont le chef était entouré de prérogatives plus honorifiques qu'effectives. Au treizième siècle, l'empereur Frédéric II reconnut expressément les priviléges des princes séculiers que ceux-ci avaient conquis. On lisait dans la constitution *de Juribus Principum secularium*, a. 1232 : *Unus quisque principum, libertatibus, jurisdictionibus, comitatibus, centis sive liberis sive infeodatis utatur quiete, secundum terræ suæ consuetudinem.* C'était reconnaître l'indépendance complète des princes de l'Empire, c'était abdiquer l'autorité monarchique.

Le travail qu'accomplissaient la civilisation allemande et la civilisation française était donc différent. Entre la Loire et la Seine les variétés féodales se ramenèrent à l'unité avec une persévérance infatigable et heureuse. Sur les bords du Rhin et du Danube, l'unité impériale était envahie par des dissidences triomphantes.

Et les empereurs eux-mêmes travaillaient à diminuer leur puissance comme maîtres de l'Empire, pour augmenter les possessions et les droits de leur propre maison. Cet égoïsme leur était parfois suggéré par le désespoir où ils entraient de transmettre à leurs descendans le sceptre et le globe.

Le christianisme eut en Allemagne une puissance

Digitized by Google

temporelle plus considérable qu'en aucun autre état de l'Europe; comme il convertissait les peuples de Saxe, de Franconie et de Bavière, avec des sueurs et des périls pour ses prêtres et ses évêques, les honneurs, la puissance effective, la propriété avec ses droits et ses priviléges, devinrent naturellement la récompense de ce prosélytisme. Les peuples enrichirent sans défiance ces ministres de la religion et de la société. Les empereurs inclinaient aussi à les favoriser; ils préféraient l'influence d'un évêque au pouvoir héréditaire d'un comte. Ils confièrent des villes importantes à des prélats, aimant mieux courir les chances d'une usurpation viagère que celles d'une ambition qui s'étendait au-delà du tombeau. On vit presque toutes les cités qu'habitaient des évêques, soumises à l'autorité ecclésiastique. Les Othons furent surtout les auteurs de cette puissance de l'Eglise.

Ainsi les évêques acquirent, comme les comtes et les ducs, la souveraineté territoriale. Le même Hohenstaufen, qui reconnut les droits des princes séculiers, avait auparavant consacré l'indépendance des princes ecclésiastiques (1). C'étaient de puissans

(1) On lit dans la constitution de Fréderic II *de Juribus principum ecclesiasticorum* ces dispositions : ... 6. Quocunque autem modo principi ecclesiastico feudum aliquod vacare contigerit, illud autoritate propria nullatenus invademus, nisi concessione sua poterimus obtinere..... 8. 11. Nulla œdificia, castra videlicet seu civitates in fundis ecclesiarum vel occasione advocatiæ vel alio quodam prætextu extruantur, et si qua

Digitized by Google

princes et seigneurs que les archevêques de Mayence, de Cologne, de Trèves, que les évêques de Strasbourg, de Bamberg, de Brème et de Lubeck. Le christianisme disposait de toutes les jouissances et de toutes les vanités de la terre.

Entre les ducs et les évêques, entre les souverains séculiers et ecclésiastiques, les descendans des anciens hommes libres (arimans), qui n'avaient que de petits domaines et une haute origine, préférèrent dépendre de l'Empereur même que de prêter foi et hommage à ses grands vassaux ; ils formèrent ce qu'on appela la noblesse immédiate de l'Empire. C'étaient vraiment les représentans les plus purs de la vieille Germanie ; aussi, naturellement d'hommes libres relevant immédiatement de l'Empereur, ils devinrent chevaliers. Elle était faite pour eux, elle sortait de leur sang, cette institution héroïque où le jeune homme, en chaussant l'éperon, s'engageait à servir Dieu, à entendre la messe tous les jours, à exposer sa vie pour la foi catholique, à sauver du brigandage la sainte Église et ses ministres, à protéger dans leur détresse la veuve, le pupille et l'orphelin, à éviter les guerres injustes, à refuser les salaires

sunt constructa contra voluntatem eorum, diruantur regia potestate.

La même constitution disait encore : « Quia gladius materialis constitutus est in subsidium gladii spiritualis, excommunicationem, si excommunicatos in ea ultra 6 septimanas perstitisse contigerit, proscriptio nostra subsequatur, non revocanda, nisi prius excommunicatio revocetur. »

Digitized by Google

iniques, à tirer l'épée pour la délivrance de tout innocent, à suivre assidument les exercices de la guerre, à prêter obéissance et révérence dans les choses temporelles à l'empereur des Romains ou à son patrice, à maintenir la splendeur et la force de l'état, à ne jamais aliéner les fiefs de l'état ou de l'Empire, à vivre dans ce monde d'une façon irréprochable devant Dieu et devant les hommes (1).

Ce furent alors des associations et des communautés de chevaleries ; de là sortit le fameux ordre Teutonique. Le chevalier était l'homme le plus libre de la chrétienté, ne connaissant qu'une force, l'épée,

(1) Ista itaque regula et militaris ordinis :

1. In primis cum devota recordatione dominicæ passionis missam quotidie audire ;
2. Pro fide catholica corpus audacter exponere ;
3. Sanctam ecclesiam cum ministris ejus, a quibuslibet grassatoribus liberare ;
4. Viduas, pupillos, ac orphanos in eorum necessitate protegere ;
5 Injusta bella vitare ;
6. Iniqua stipendia renuere ;
7. Pro liberatione cujuslibet innocentis duellum inire ;
8. Tyrocinia, non nisi causa militaris exercitii, frequentare ;
9. Imperatori Romanorum, sue ejus patricio reverenter in temporalibus obedire ;
10. Rempublicam illibatam in vigore suo permittore ;
11. Bona feudalia regni vel imperii, nequaquam alienare ;
12. Ac irreprehensibiliter apud Deum ac homines in hoc mundo vivere. (Magnum Chronicon Belgicum, ad. a. 1247.) Cette énumération se trouve dans la description d'une investiture chevaleresque.

Digitized by Google

qu'un maître, l'Empereur. Sa vie se passait dans des expéditions aventureuses, dans des rapts de provinces et des conquêtes de duchés : temps de vigueur et de poésie, époques d'aventures et d'enthousiasme, où le courage se déployait et se relevait toujours comme une bannière triomphante, où l'espoir des choses imprévues et merveilleuses arrachait l'ame aux avilissantes langueurs de la monotonie.

La noblesse immédiate servait pour ainsi dire de milice à l'Empereur; elle lui obéissait avec orgueil pour se sauver de l'obéissance envers des princes moins considérables. Elle fut utile à l'unité impériale, elle ne put lui survivre, elle périt avec l'Empire; elle fut effacée par la plume et l'épée de Napoléon, ce glorieux niveleur.

Cependant la liberté, la liberté des mœurs, de la vie civile et politique, se développait dans les villes; et cette liberté fleurit à l'ombre du pouvoir impérial. L'unité protégeait une indépendance qui ne lui était pas contraire. Les villes qui furent assez puissantes pour se soustraire au joug des grands vassaux, acquirent la souveraineté territoriale, et pour la garder, elles briguèrent le patronage de l'Empereur : elles furent ainsi libres et impériales. La liberté était réelle; la domination de l'Empereur plus honorifique que pesante.

Au surplus, les villes libres cherchèrent à ne devoir qu'à elles-mêmes leur indépendance; l'Empereur n'était pas toujours assez puissant pour les sauver des attaques des princes. Aussi les villes et les communes

Digitized by Google

songèrent à se liguer entre elles pour se défendre contre les seigneurs, et l'Allemagne vit se développer dans son sein un vaste système de fédérations. L'Allemagne imitait l'Italie. En 1241, Hambourg et Lubeck firent alliance et jetèrent les fondemens de la grande Hanse teutonique (Hansa teutonica). Six ans plus tard, soixante villes sur les bords du Rhin formèrent une confédération que présidaient les trois électeurs ecclésiastiques.

Cette union amenée par les premiers commencemens du commerce en augmentait elle-même les prospérités. C'étaient entre les villes des garanties mutuelles, des pactes et des accords ; on s'accordait réciproquement des priviléges et des secours nécessaires à l'industrie et au négoce. Dans l'intérieur des cités, une constitution municipale, soit qu'elle fût une transformation de l'administration romaine, soit qu'elle sortît de l'émancipation même des communes, assurait aux citoyens la liberté civile. Les villes étaient décorées des armes de l'Empereur, mais presque toujours, dans leurs propres affaires, elles étaient maîtresses.

Ces villes étaient donc libres, mais leur liberté était irrégulière et sans détermination précise. Ainsi leur présence à la diète de l'Empire par des députés, n'était consacrée par aucune loi positive. L'Empereur les y appelait selon son bon plaisir, mais le droit n'existait pas.

L'Empereur n'avait pour ennemis, ni la noblesse immédiate, ni les villes, mais les princes qui défen-

Digitized by Google

daient avec tant d'opiniâtreté leur souveraineté territoriale.

L'Empereur gouvernait l'Empire, et en était le législateur avec la coopération d'une diète générale. Les princes gouvernaient leur territoire avec la coopération d'états provinciaux où figuraient leurs vassaux et les députés des villes médiates; les états provinciaux délibéraient sur les taxes, sur les réglemens et les lois que n'était pas appelée à faire la diète générale.

On voit combien était complexe le système historique de la constitution germanique, comment l'unité, la variété, la règle, le hasard, la loi et l'anarchie, étaient mêlées. Nous trouverons encore mieux l'esprit de ces choses en remontant le cours des temps.

Il a manqué à la fortune de l'Allemagne que Charles IV ait eu du génie politique; ainsi doué, cet empereur, placé au milieu du quatorzième siècle, eût donné plus de grandeur et de consistance à la constitution germanique. La bulle d'or n'est pas, comme la grande charte anglaise, rédigée avec un sens pratique et rigoureux : c'est une pièce d'un mauvais goût ambitieux, remarquable par l'incohérence des dispositions et l'omission de choses importantes. On lit dans le préambule ces phrases étranges : « Dis, orgueil, comment aurais-tu régné en Lucifer, si tu n'avais appelé la dissension à ton secours? Dis, Satan envieux, comment aurais-tu chassé Adam du paradis, si tu ne l'avais détourné de l'obéissance qu'il de-

Digitized by Google

vait à son Créateur? Dis, colère, comment aurais-tu détruit la république romaine, si tu ne t'étais pas servie de la division pour animer Pompée et Jules à une guerre intestine, l'un contre l'autre? Dis, luxure, comment aurais-tu ruiné les Troyens, si tu n'avais séparé Hélène d'avec son mari? Mais toi, envie, combien de fois t'es-tu efforcée de ruiner par la division l'empire chrétien que Dieu a fondé sur les trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité, comme sur une sainte et indivisible trinité, vomissant le vieux venin de la dissension parmi les sept électeurs, qui sont les principaux membres du saint Empire, et par l'éclat desquels le saint Empire doit être éclairé par sept flambeaux dont la lumière est fortifiée par les sept dons du Saint-Esprit, etc... » Barthole serait-il donc l'auteur de ce singulier galimatias?

Le caractère électif de l'Empire fut irrévocablement établi par la bulle d'or : elle fondait une olygarchie princière et royale de sept électeurs : c'étaient l'archevêque de Mayence, archi-chancelier du saint Empire en Allemagne; l'archevêque de Cologne, archi-chancelier du saint Empire en Italie; l'archevêque de Trêves, archi-chancelier du saint Empire dans les Gaules; le roi de Bohême, archi-échanson du saint Empire; le comte palatin du Rhin, archi-maître d'hôtel; le duc de Saxe, archi-maréchal, et le marquis de Brandebourg, archi-chambellan.

Ces créateurs du César moderne se disaient les égaux des rois : ils se considéraient quelquefois

Digitized by Google

comme les collègues de l'empereur qu'ils avaient fait : ils prenaient le droit de s'assembler entre eux et de délibérer sur les plus grandes affaires de l'Empire.

Charles IV, par la bulle d'or, n'avait pas confirmé l'unité, mais il avait fondé l'olygarchie, et préparé des dissensions anarchiques. Le règne de Frédéric III, qui dura cinquante-trois ans, fut le comble de la confusion. Son successeur Maximilien travailla avec le secours de la diète de Worms à rétablir un peu d'ordre, mais il ne le fit qu'en démembrant l'autorité impériale.

Après avoir établi la paix publique en abolissant le droit de provocation ou de défi, la diète de Worms établit une chambre impériale, institution nouvelle dont l'esprit était plus aristocratique que monarchique. Dans l'origine, l'Empereur était lui-même grand justicier, et il nommait des délégués qui jugeaient en son nom, concurremment avec les grands vassaux. Plus tard la diète se fit arbitre des litiges d'intérêt public en place de l'Empereur. Les Césars tentèrent alors dès le treizième siècle d'établir un tribunal impérial; ils croyaient ainsi fortifier leur puissance, mais cette institution qui ne put s'élever qu'à la fin du quinzième siècle, trompa leurs espérances.

La chambre impériale, établie par la diète de Worms, fut composée d'un grand-juge choisi parmi les princes ou comtes, puis de seize assesseurs tirés du sein de la noblesse, et de la classe des juriscon-

Digitized by Google

sultes. Dans l'origine l'Empereur les nommait, la diète approuvait la nomination; plus tard la diète nomma seule les assesseurs.

Ici nous retrouvons la trace des vieilles mœurs germaniques. Selon le droit le plus ancien, aucun homme ne pouvait être traduit en justice que dans la nation et dans l'état dont il était membre et sujet. Toutes les causes en première instance étaient donc jugées par les juridictions locales. La chambre impériale jugea en appel les affaires déjà décidées par les tribunaux établis dans les états de l'Empire. La première instance ne pouvait être soustraite aux juridictions des états.

La condition de l'appel se retrouve encore dans les autres attributions de la chambre impériale. C'était une coutume antique que, dans les contestations des états fédérés de l'Empire, des arbitres nommés par les contendans les décidaient: ces arbitres s'appelaient austrègues; leur décision jugement austrégal (1). Cette juridiction arbitrale était profondément enracinée dans les mœurs de la nation allemande: la nouvelle institution de la chambre impériale la consacra en évoquant à elle les arbitrages des Austrègues.

La chambre impériale s'établit d'abord à Francfort, puis tour à tour à Worms, à Spire, à Esslingen, à Augsbourg, à Nuremberg; enfin à Wetzlar, vers

(1) *Austragen*, enlever, faire disparaître la difficulté qui fait l'objet de la contestation.

Digitized by Google

la fin du dix-septième siècle : elle jugeait les différends entre les grands vassaux, entre les villes libres, et les nobles immédiats; elle jugeait les cas de déni de justice.

Voici encore une nouveauté, c'est que cette organisation judiciaire amena une division territoriale et politique. Afin que l'Empire devînt plus docile à la juridiction de la chambre impériale, il fut divisé en six cercles qui formaient des états particuliers avec un pouvoir exécutif et une petite armée. C'étaient les cercles de Franconie, de Bavière, de Souabe, du Rhin, de Westphalie et de Saxe. Les électorats et les états héréditaires d'Autriche n'y étaient point compris; mais en 1512, quatre nouveaux cercles furent ajoutés, ceux d'Autriche, de Bourgogne, de Haute-Saxe, et le cercle électoral du Rhin. Cette division rendait facile l'obéissance aux sentences de la chambre impériale.

Cependant les Césars sentirent bientôt que cette juridiction générale n'empruntait pas tant sa force de l'Empire qu'elle n'élevait contre lui une autorité rivale. Maximilien se hâta de créer à Vienne un conseil aulique, dont les juges, nommés par l'Empereur, prendaient plus pour règle l'intérêt autrichien que l'intérêt allemand, dont la juridiction serait égale à celle de la chambre impériale. La concurrence du conseil aulique et de la chambre impériale est une image fidèle de la discorde intérieure qui travaillait déjà l'Allemagne. Au surplus, dès le quinzième siècle, les princes autrichiens séparent souvent leurs

Digitized by Google

affaires de celles de la grande communauté allemande : un instinct secret les avertissait que l'Empire leur échapperait un jour.

La confédération aristocratique des princes et des électeurs multipliait les garanties et les restrictions contre l'autorité impériale. Les sept électeurs, à l'avénement du jeune Charles V, dressèrent un acte de capitulation où étaient exposés les priviléges et immunités des électeurs, des princes de l'Empire, des villes, et de la noblesse. Charles la signa par l'entremise de ses ambassadeurs, et la confirma quand il fut couronné. Il s'y engageait à venir le plus tôt possible en Allemagne, à n'assembler aucune diète hors de l'Allemagne, à ne rien entreprendre contre les lois de l'Empire, à ne traiter avec aucune puissance, à ne faire aucune guerre sans le consentement des électeurs; enfin l'autorité du nouvel empereur était limitée de toutes parts par l'intervention des sept princes qui le couronnaient.

Charles tenta le despotisme durant son règne ; mais les effets de la capitulation lui survécurent. D'ailleurs voici une révolution qui détermine plus gravement le caractère féodal de la constitution germanique.

Le nœud du seizième siècle en Allemagne est dans l'action réciproque de la constitution politique sur la réforme, et de la réforme sur la constitution. Comme l'affaire était de protester contre l'organisation de l'Église (1), l'indépendance et la multipli-

(1) « Est autem ecclesia congregatio sanctorum, in qua

Digitized by Google

cité des états de l'Allemagne favorisaient l'institution de formes et de communions nouvelles pour le christianisme; et les nouvelles Églises favorisaient l'émancipation et l'indépendance des souverains et des états.

La réforme développa tout ce que la constitution germanique contenait de révolte et de résistance contre la suprême unité. Le pape et l'Empereur succombèrent ensemble.

Sans la réforme, la constitution germanique pouvait être ramené par le génie d'un empereur à l'accord et à l'harmonie. Par la réforme, la constitution fut entraînée à toutes les dissidences, et l'ère des révolutions commença.

Luther se mit à innover dans des thèses dès 1516; la guerre de trente ans commença en 1618. Un siècle avait suffi à créer une Allemagne nouvelle, une nouvelle foi, un christianisme, un culte et des intérêts nouveaux.

Jusqu'à présent, l'humanité n'a connu qu'une méthode pour obtenir le triomphe de ses idées et de ses droits, la guerre. On se bat, puis on s'arrange. Les batailles et les traités, l'épée et la plume, voilà les grands procédés du genre humain.

« Evangelium recte docetur et recte administrantur sacra-
« menta. Et ad veram unitatem ecclesiæ satis est consentire
« de doctrina Evangelii et administratione sacramentorum.
« Nec necesse est ubique esse similes traditiones humanas, seu
« ritus, aut ceremonias ab hominibus institutas. » *Confession d'Augsbourg*, art. 7.

Digitized by Google

Dans les traités de Westphalie, la paix entre la France, l'Empereur et l'Empire fut conclue à Munster; la paix entre la Suède, l'Empereur et l'Empire fut signée à Osnabruck; c'est par le traité d'Osnabruck que furent décidées toutes les affaires allemandes.

La religion et la constitution s'y trouvaient réglées. La transaction de Passau de 1542 et la paix de religion de 1555 étaient confirmées. Les protestans restaient en possession des biens ecclésiastiques, soit médiats ou immédiats qu'ils détenaient le 1er janvier 1524. Les états jouissant de la supériorité territoriale étaient maintenus dans le droit de changer et de réformer la religion, suivant l'état normal des années 1624 et 1619, et suivant la teneur des pactes faits avec leurs sujets. Les protestans étaient affranchis de l'autorité spirituelle et ecclésiastique du pape et des prélats catholiques. La chambre impériale devait être composée de vingt-quatre membres protestans et de vingt-six catholiques. Le conseil aulique même devait recevoir six protestans. Il fut statué que dans les causes de religion, ou autres entre catholiques et protestans, ou entre protestans seuls, un nombre égal de juges des deux religions devait prononcer. Pour les diètes de députation, on devait choisir un nombre égal d'états catholiques et protestans, à moins qu'elles ne fussent convoquées pour une cause extraordinaire. Dans ce dernier cas, si l'intérêt était protestant, les députés devaient être tous protestans; catholiques, si la religion catholique

Digitized by Google

était en cause; mixtes, s'il y avait conflit des deux religions.

Pour ce qui concernait la constitution politique, les états étaient maintenus à jamais dans l'exercice de la supériorité territoriale et des autres droits et priviléges dont ils avaient joui précédemment. Cette supériorité territoriale s'étendait aussi bien sur les affaires ecclésiastiques que sur les temporelles. Enfin les états arrivaient au dernier degré d'émancipation politique, puisqu'il était libre à chacun d'eux de contracter des alliances, tant entre eux qu'avec les puissances étrangères, pourvu cependant que ces alliances ne fussent pas dirigées contre l'Empereur et l'Empire, ni contraires à la paix publique, ou à celle de Westphalie. Que devenait l'Empire? que devenait l'unité du corps germanique? Ce n'était plus même le système fédératif qui triomphait, mais l'indépendance complète des états et des nations qui composaient l'Allemagne.

Les villes libres et immédiates jouissaient enfin, tant à la diète générale de l'Empire que dans les diètes particulières des cercles, d'une voix délibérative qui devait avoir la même force que celle des autres états de l'Empire. Mais les deux colléges supérieurs de la diète trouvèrent souvent moyen de décider par transaction les affaires avant qu'elles fussent portées au collége des villes.

On renvoya à la prochaine diète le réglement de l'élection du roi des Romains, la formation d'une capitulation impériale perpétuelle, la correction et le

Digitized by Google

rétablissement de la matricule, la réformation de la justice et tous les autres objets qui n'avaient pu être réglés par le traité même d'Osnabruck.

Les traités de Westphalie furent pour l'Allemagne comme une grande charte; il eurent force de loi pendant cent cinquante ans.

Nous ne saurions passer ici sous silence l'immense bénéfice qu'ils apportèrent à la France : l'Alsace lui fut cédée, pour être possédée par elle de la même manière que la maison d'Autriche l'avait possédée jusqu'alors. Le conseil d'Anne d'Autriche avait agité s'il était plus avantageux à la France de posséder l'Alsace en fief ou en souveraineté, et nos plénipotentiaires consultés répondirent ainsi au cabinet qui les interrogeait : « Si le roi possède l'Alsace en fief de l'Empire, cela nous donnera plus de familiarité avec les Allemands qui nous considéreront à l'avenir comme leurs compatriotes et comme membres de l'Empire; qualité qui pourrait un jour servir de degré à nos rois pour monter à l'Empire et l'enlever à une maison dont la grandeur nous est suspecte, ainsi que fournir moyen aux princes d'Allemagne de traiter librement avec nos rois toutes sortes de confédérations et d'unions sans que l'Empereur le pût trouver mauvais et l'empêcher; ce qui n'arrivera pas de même tant qu'on ne pourra les considérer que comme princes étrangers, ne possédant rien dans l'Empire. S'ils peuvent envoyer des députés dans toutes les diètes, ils auront moyen de savoir tout ce qui s'y passera, de traverser les desseins de la maison d'Autriche, et

Digitized by Google

de remédier de bonne heure à tous ceux qui pourront être formés contre la France. C'est l'avantage de l'Empereur et des princes de sa maison, que le roi possède en toute souveraineté les pays qu'on lui cède.... »

Cependant la France préféra la souveraineté au fief; elle n'entra pas, en ce qui concernait l'Alsace, dans la confédération germanique. Plus tard, en 1680, Louis XIV éleva le fort d'Huningue à la tête de la Haute-Alsace et resserra les liens de la souveraineté. De jour en jour elle entra davantage dans l'association française, cette noble Alsace qui, par une assimilation excellente, a si bien contracté l'esprit de la France en retenant les qualités allemandes.

Après les traités de Westphalie la constitution germanique fut véritablement consommée; et c'est ici le lieu d'en expliquer la principale institution, nous voulons dire la diète générale de l'Empire. Dans la dernière moitié du dix-septième siècle, la diète se rassemblait à Ratisbonne et non plus à Nuremberg. L'Empereur était représenté par un commissaire choisi parmi les princes de l'Empire; les électeurs par des envoyés, à la fois membres de la diète, et ministres plénipotentiaires de leur cour. La diète était composée de trois colléges. Le premier collége était celui des trois électeurs; le second était le collége des princes séculiers et ecclésiastiques; après la paix de Westphalie les évêques protestans y entrèrent; enfin, voici la grande innovation du dix-septième siècle, les villes impériales formaient le troisième collége.

Digitized by Google

Les villes étaient divisées en deux bans, celui du Rhin et celui de Souabe.

Chacun de ces colléges délibérait séparément. Dans chaque collége la pluralité des voix décidait, sauf les matières religieuses et les droits particuliers des états. Dans les cas de religion, la diète se divisait en deux corps, les évangéliques et les catholiques. On négociait alors plutôt qu'on ne délibérait.

Il fallait à la diète l'approbation de l'Empereur, comme à un concile celle du pape. Tant que les décisions de la diète attendaient la sanction impériale, elles s'appelaient *placita Imperii*. La décision ratifiée s'appelait *conclusum Imperii;* elle devenait loi de l'Empire.

Ainsi l'Empereur et la diète au centre de la constitution; les princes et les états provinciaux, membres et rayons de la confédération des villes, organes de la liberté et substances de l'état; la noblesse et la chevalerie, milice glorieuse de l'Empire; la chambre impériale, démembrement de la diète, séparation de la justice d'avec la législation; le conseil aulique, scission de l'intérêt autrichien contre la chose allemande; par dessus tout cela, les mœurs, les traditions, les incohérences du passé, les instincts de l'avenir, le choc de l'hérédité monarchique et de l'élection, l'intervention de la liberté religieuse, l'épée consacrant le droit, deux christianismes organisés politiquement : voilà l'Allemagne au milieu du dix-septième siècle.

Il est donc juste d'appeler l'ancienne Allemagne

Digitized by Google

une république fédérative, et non pas une monarchie. La Grèce antique pourrait lui être comparée : elle était aussi une confédération d'états, et elle avait un centre d'unité politique sous les auspices de la religion, Delphes, qu'on regardait comme sise au milieu de la Grèce. On s'y réunissait une fois par an pour y faire des sacrifices à Cérès Amphictyonide, et les députés des peuples tenaient leurs assemblées autour du temple. C'étaient les députés des Thessaliens, des Béotiens, des Doriens, des Ioniens, des Perrhébiens, des Magnésiens, des Locriens, des Œtiens, des Phtiotes, des Maléens, des Phocéens. Chaque ville avait un droit égal de suffrage. Les députés de Lacédémone n'avaient pas plus de pouvoir que ceux de Dorie et de Cytinie, ni les députés d'Athènes plus que ceux de Prienne et d'Erythrée (1).

Mais il ne faut pas céder ici à l'entraînement qui a emporté quelques écrivains à considérer la confédération amphyctionique comme le gouvernement centrale de la Grèce elle-même. Les choses n'allèrent point ainsi. L'autorité de Delphes touchait seulement la religion ; elle en réglait les sacrifices et les expiations.

L'assemblée amphyctionique ne fut pas une diète

(1) Nous préférons ici le témoignage d'Eschine dans sa harangue sur *les prévarications de l'ambassade,* à celui de Pausanias qui ne compte que dix peuples. On a remarqué qu'Eschine, qui annonce douze peuples amphyctioniques, n'en énumère néanmoins que onze. Peut-être le douzième était les Achéens.

Digitized by Google

générale où se décidaient les affaires de la Grèce, mais plutôt une sorte de concile où l'on délibérait sur les rites de la religion. Jamais dans les grandes conjonctures où se trouva la confédération hellénique, on ne rencontre l'initiative et l'intervention des Amphyctions. Empêchèrent-ils la guerre du Péloponèse entre Athènes et Lacédémone?

D'ailleurs l'émulation et l'égalité de ces deux villes qui se partagaient la Grèce, était un obstacle à ce que la fédération pût exercer une autorité générale au nom de l'intérêt commun. Comment aurait-elle trouvé la force de réduire ces deux puissances, ou seulement l'une d'elles?

Rien aussi n'est plus difficile que la formation un peu harmonique d'une société fédérale, et on ne doit pas admirer qu'au début d'une civilisation, l'essai soit débile et inconsistant. Il y avait dans l'assemblée amphyctionique le germe d'une unité centrale qui, se plaçant au cœur de la confédération, en aurait pu modérer les mouvemens et la vie. Mais ce germe fut étouffé par les forces dissidentes : ni Athènes, ni Lacédémone ne pouvait reconnaître une dictature; Thèbes elle-même ne l'aurait pas soufferte. Delphes ne put donc détruire le dualisme qui divisait la Grèce entre les Doriens et les Ioniens; d'ailleurs elle était elle-même dorienne, et manquait ainsi aux premières conditions d'un pouvoir arbitral, l'indépendance et la neutralité.

De nos jours différens peuples, couvrant un immense territoire, ont pris la résolution de s'associer

Digitized by Google

par un lien commun, par une solidarité qui n'affecterait que les intérêts les plus généraux de leur confédération. En 1778, les peuples de l'Amérique septentrionale décidèrent de se confédérer sous le titre d'États-Unis d'Amérique ; mais ils stipulèrent que chaque État se réservait et retenait sa souveraineté, sa liberté et son indépendance, tous les droits et tous les pouvoirs qui ne seraient pas expressément délégués aux États-Unis assemblés en congrès. Il est sensible que les États commençaient leur union dans une défiance réciproque. Plus tard, ils resserrèrent les liens de la confédération, et songèrent plus à l'unité : ils ont fortifié l'autorité centrale, triomphant ainsi de leurs instincts et de leurs répugnances. Et cependant malgré ces efforts raisonnés pour se soumettre à la force d'une autorité générale, la cohésion des diverses parties n'est pas encore si solide que l'aveuglement de quelques passions égoïstes ne puisse la déconcerter mortellement.

La confédération américaine a ce caractère, qu'elle est l'œuvre de la réflexion et de la volonté faisant effort sur elle même. Elle est en travail aujourd'hui de résoudre le problème d'une société où l'état ait beaucoup de puissance et les peuples beaucoup de liberté. L'atténuation de l'unité affaiblit l'état dans les sources mêmes de sa vie : la contrainte de la liberté gêne et avilit les hommes. La pondération a échappé jusqu'ici à l'inexpérience du genre humain.

Jusqu'à présent, dans l'histoire, les confédérations où l'indépendance a primé l'unité, n'ont eu qu'une

Digitized by Google

petite existence. Elles ont pu vivre chez elles, défendre leurs forces, mais non se répandre et s'illustrer au dehors. Politiquement, la Suisse n'a eu que de la vertu et jamais de génie. La Grèce n'a pu se déployer sur l'Asie qu'après s'être recueillie dans la phalange et la monarchie d'Alexandre. Les villes du Rhin, riches au moyen-âge, n'ont jamais pu qu'obéir à l'Autriche, à la France, ou à la Prusse. Là où n'est pas l'unité, la force est absente, et non pas seulement la force brutale, mais la force du génie. Découvrons donc un jour l'accord de l'unité et de la liberté dans les grandes associations humaines. Qu'importerait à l'homme d'être stérilement libre, sans gloire, sans poésie, sans arts, sans imaginations? Sacrifions tout à la liberté, sauf la puissance qui est la vocation de l'homme.

Revenons à l'Allemagne. Sitôt après le traité de Westphalie qui avait réglé la constitution germanique, cette constitution languit, et le moment même qui lui imprimait sa dernière forme, commença sa décadence. D'abord l'Allemagne, dont la liberté avait été secourue par la politique de Richelieu, eut à se défendre contre les armes de Louis XIV, et la France, trente ans après les traités de Munster et d'Osnabruck, réveilla les anciennes inimitiés. L'autorité impériale, affaiblie par les dernières transactions, put trouver dans l'irritation du patriotisme allemand, une obéissance plus empressée que la paix ne lui eût pas donnée, et les guerres de Louis XIV favorisèrent la puissance de la maison d'Autriche. Mais

Digitized by Google

dans le dix-huitième siècle la constitution n'eut plus de ressort ni dans le principe du pouvoir suprême, ni dans le jeu de ses diverses parties. Ainsi, en 1707, la diète fut obligée d'intervenir pour réformer les abus de la chambre impériale de Wetzlar qui, fermée depuis trois ans, faisait à l'Allemagne entière un déni de justice. Puis l'activité de la diète elle-même était continuellement entravée par des divisions toujours renaissantes entre les catholiques et les protestans : c'était une manie générale de schisme et de discord.

Les destins s'accomplissaient ; les institutions irrégulières du moyen-âge tombaient d'une chute lente; la foi les avait animées, la réflexion les détruisait : elles ne pouvaient plus reprendre à la vie.

Mais l'économie de la fédération germanique fut surtout troublée par l'apparition soudaine d'une puissance nouvelle, de la Prusse, qui, s'élevant en face de l'Autriche, rendait désormais impossible l'unité primitive et impériale. Dès qu'il y eut en Allemagne deux monarchies également puissantes, la république aristocratique de la fédération disparaissait. Où la diète eût-elle pris sa force pour séparer les belliqueux bataillons de Vienne et de Berlin? Pouvait-elle citer Frédéric à son tribunal pour lui demander compte de l'invasion de la Silésie? Qui l'aurait mis au ban de l'Empire, ce rapide envahisseur? Vous figurez-vous la diète de Ratisbonne ou la chambre de Wetzlar, apportant au milieu des batailles la médiation de ses procédures. Tombez donc,

Digitized by Google

établissemens antiques! tous les jours le canon qui retentit dans la Saxe ou dans la Silésie élargit la brèche de façon que les innovations et les idées pourront y passer triomphantes.

Comme dans la confédération hellénique, la rivalité de Sparte et d'Athènes empêcha toujours l'exercice de l'autorité fédérale, de même dans la confédération allemande, la double existence de la Prusse et de l'Autriche fut mortelle à l'ancienne constitution. Par son avénement même, la Prusse fut révolutionnaire : elle était nouvelle ; elle détruisait par sa présence l'état ancien. A voir Frédéric avec son œil vif et beau, sa volonté de fer, son costume bizarre, son infatigable ardeur, sa haine du passé, de son culte, de sa foi, son génie de conquérant et de penseur, avec son front et son épée, les Impériaux disaient dans leur cœur : Cet homme est né pour la ruine de l'Allemagne.

Il était né pour sa gloire; mais, occurrence bizarre! dans Vienne même, sur le trône, s'agitait un autre destructeur du moyen-âge, animé d'une perpétuelle émulation, les yeux toujours fixés sur son cousin de Berlin, infidèle avec ardeur aux traditions de sa maison, de l'Empire, de sa mère. Quand Dieu a décidé de changer la face des états, il leur envoie des héros comme Frédéric, et des maladroits comme Joseph II.

C'est une volonté de la Providence que les idées nouvelles ne trouvent jamais de sol plus fertile que les ruines des anciennes lois. L'aurore du génie philosophique et littéraire de l'Allemagne éclaire l'irré-

Digitized by Google

parable décadence de la constitution ; et puis les facultés théoriques de la Germanie commençant à se développer, la révolution française vient leur servir d'aliment.

Ainsi du sein des forêts et des mœurs, la liberté de l'Allemagne aboutit à la science et à l'idée. Quelle route immense à traverser ! quelle carrière et quelle fortune diverse à travers les siècles ! Elle a commencé par les simples et mâles allures de la vie nomade, chasseresse et rustique ; elle a divisé ses Germains en tribus et en cantons ; elle a honoré la famille d'un culte affectueux et spécial ; elle a fortifié dans l'homme le sentiment de sa dignité personnelle ; elle a fait du serment le lien d'une société naissante ; puis, vierge guerrière, elle s'est placée d'un bond sur le dos d'un coursier pour traverser le Danube et le Rhin et parcourir le monde ; elle a brandi sa framée contre l'aigle romaine ; elle a brisé son aigle. Elle dut s'établir sur le champ même de ses victoires, et les vaincus purent lui renvoyer l'influence de leurs institutions et de leurs lois : mélange nécessaire. Cependant une grande idée, qui avait encore retrempé sa force dans la passion la plus tendre et la plus sainte, s'emparait de la terre par le cœur des hommes. La liberté germanique se pénétra du christianisme ; elle s'en remplit avec amour, comme pour unir aux dons de la nature l'efficacité de la grâce. Des formes sociales grandes, mais peu régulières, sortent des mœurs nouvelles et du christianisme. La constitution germanique, cette première expression de la sociabilité

Digitized by Google

et de la liberté de l'Allemagne, s'élève peu à peu, tantôt féodale, tantôt romaine, fédérale et catholique, unitaire, anarchique, et ne pouvant s'assurer une autorité durable. Le christianisme veut une seconde fois remplir de son esprit la liberté allemande; il protestait contre une puissance qu'il avait établie lui-même; il se renouvelait par l'insurrection. La réforme amena la constitution germanique à son dernier développement. Dès lors, la liberté allemande, satisfaite dans la religion et dans le culte dans l'indépendance des états et des provinces, se tourna vers l'intelligence théorique des choses. Cette fois, ce n'est plus la religion elle-même, non plus la foi, le désir du ciel, mais la pensée, la réflexion, la science, qui veut procurer à la liberté de nouvelles issues. Les choses sont telles aujourd'hui, que la pensée et la science allemande peuvent seules régénérer, par un enfantement laborieux, la liberté allemande.

Il est donc nécessaire pour l'intelligence complète de l'Allemagne, de son génie, de son avenir, de constater comment à l'heure qu'il est, la science se comporte chez elle. Mais auparavant, il faut contempler l'idée qui s'élève en face de la liberté, les uns disent pour la combattre, les autres pour la sauver et l'asseoir.

Si l'Allemagne veut la liberté, elle veut aussi l'unité : et même les arbitres de ses destinées sembleraient plus disposés à travailler à l'unité qu'à la liberté. Parlons de l'unité.

Digitized by Google

V

DE L'UNITE.

Digitized by Google

Digitized by Google

De l'Unité.

Après la France, l'Allemagne est la nation que la révolution française a le plus remuée. L'ère de 89 a détruit l'Empire électif de Charles IV, aussi bien que la monarchie héréditaire de Louis IX : seulement elle a plus détruit les formes politiques que les mœurs mêmes.

Pendant les quinze premières années de notre siècle, l'Allemagne a vécu sans constitution générale qui la réglât : Napoléon avait couché l'Empire germanique dans le tombeau de Charlemagne; il avait

Digitized by Google

créé deux Allemagne, celle du midi et celle du nord, et après avoir offert en vain à la Prusse la dictature de la moitié septentrionale, il en vint à l'ambition fatale de gouverner l'Allemagne comme une dépendance de l'empire français.

Dans la paix de Paris du 30 mai 1814 (1), il fut stipulé : « Les états d'Allemagne seront indépendans et unis par un lien fédératif. »

C'était se proposer une tâche difficile; c'était entreprendre la reconstruction du moyen-âge pour mieux résister à l'esprit novateur et révolutionnaire qui, depuis vingt-cinq ans, avait si fort innové dans l'économie de l'Europe. Mais d'abord sur-le-champ on abandonnait une ancienne institution, la plus éclatante, l'unité de l'Empire germanique. Ce sacrifice nécessaire indiquait la difficulté des conjonctures.

L'Autriche et la Prusse étaient en présence, l'une avec son antiquité, l'autre avec sa jeunesse, puissantes pour se balancer, incapables de primauté l'une sur l'autre. Ce dualisme indestructible ramenait les choses à l'état du dix-huitième siècle, après les triomphes de Frédéric. Dès lors, la fédération germanique n'avait plus une tête, mais deux.

La Prusse proposa la première un plan d'organisation nouvelle. Selon le projet proposé au prince de Metternich par le prince de Hardenberg, l'Autriche et la Prusse ne devaient entrer dans l'union germanique que pour une petite partie de leurs pos-

(1) Art. 6.

Digitized by Google

sessions, l'Autriche pour Salzbourg, le Tyrol, Berchstolsgaden, le Worarlberg; la Prusse pour ses états situés sur la rive gauche de l'Elbe : seulement l'Autriche et la Prusse devaient, comme puissances, contracter avec la confédération une alliance indissoluble. Chaque pays devait avoir sa constitution représentative, et la confédération devait être partagée en sept cercles. Il y avait dans ce projet un conseil des princes et des villes qui formait, avec le conseil des chefs de cercle, la puissance législative fédérale. Ce premier plan de fédération, plus favorable à la liberté allemande, fut écarté après plusieurs négociations, et le 8 juin 1815, fut signé à Vienne un acte de constitution fédérative qui ne donnait à l'Allemagne ni la liberté, ni l'unité (1).

L'Autriche et la Prusse entraient dans la confédération même; le but de la fédération était le maintien de la sûreté extérieure et intérieure de l'Allemagne, de l'indépendance et de l'inviolabilité des états confédérés. Les membres de la confédération, comme tels, étaient déclarés égaux en droit; politesse illusoire. L'Autriche avait la présidence de la diète fédérative; souvenir de la prééminence impériale. Dans la diète fédérative, les membres de la fédération votaient par leurs plénipotentiaires, soit individuellement, soit collectivement. Pour changer les lois fondamentales de la confédération ou créer des institutions organiques, on répartissait soixante-neuf

(1) Voyez le texte même de l'acte. Pièces justificatives n° 3.

Digitized by Google

voix sur les trente-huit membres. Il devait y avoir deux espèces d'assemblées, l'assemblée simple et l'assemblée plénière. Le siége de la diète était Francfort-sur-le-Mein. Les membres de la confédération conservaient le droit de faire toute espèce d'alliance; mais ils ne devaient entrer dans aucune ligue dirigée contre la sûreté de l'union ou de ses membres : disposition ambiguë trahissant des embarras invincibles, et féconde en dissensions futures. Les états confédérés s'engageaient à ne se faire la guerre pour aucun prétexte, mais à porter leurs différends à la diète qui devait essayer la conciliation, ou faire prononcer sur le litige par une instance austrégale bien organisée.

Telles sont en substance les dispositions générales de cet acte qui ne rendait pas à l'Allemagne ses franchises du moyen-âge, ne lui accordait pas la liberté moderne, ne lui donnait ni l'indépendance d'une république, ni l'unité de l'Empire, et la préparait à la dictature partagée de l'Autriche et de la Prusse.

Cependant, dès 1815, on commençait en Allemagne à désirer des constitutions représentatives. Ce désir pouvait s'autoriser, auprès des deux grandes puissances qui rédigeaient l'acte fédéral, de l'exemple et de la tradition des anciens états, *Landstaënde*, et devait trouver place dans le pacte solennel qui constituait l'Allemagne. Mais la Bavière et le Wurtemberg s'opposèrent à cette insertion, et pour tout concilier, on se borna à cette redaction si pauvre et si vague : « Il y aura des assemblées d'états dans

Digitized by Google

tous les pays de la confédération (1). » Voilà tout ce qu'obtenait le génie représentatif des temps modernes.

Néanmoins le principe n'avait pas été supprimé, et devait fructifier. La liberté représentative était mise en face de l'unité fédérale. Successivement le grand-duché de Baden, Hesse-Darmstadt, le royaume Wurtemberg, même le royaume de Bavière, l'électorat de Hesse-Cassel, reçurent de leurs princes des constitutions. Le principe de liberté s'organisait et forçait à le souffrir les deux monarchies absolues de Vienne et de Berlin.

L'autorité unitaire de la diète, tout en tolérant ces libertés locales, exerçait sa dictature sur les intérêts généraux. La liberté de la presse fut l'objet de ses statuts et de ses prescriptions. La diète, en 1819, adoptait une proposition présentée par l'Autriche qui établissait la censure, et s'exprimait ainsi : « Les désordres que la liberté de la presse a versés sur l'Allemagne se sont beaucoup accrus depuis que plusieurs assemblées délibérantes ont introduit la publicité de leurs débats, et l'ont étendue à des transactions qui ne devraient sortir du sanctuaire des sénats que dans les formes régulières et solennelles, et ne jamais servir de jeu à une vaine curiosité, ni à des critiques superficielles. L'audace des écrivains a saisi ce nouveau prétexte, et dès lors chaque gazetier a cru pouvoir élever la voix sur des

(1) Art. 13 de l'acte de la constitution fédérative.

Digitized by Google

questions qui offrent encore des doutes et des difficultés aux plus grands hommes d'état. Il serait inutile de rappeler à quelles extrémités la licence des écrits a été portée, quelle dégradation de l'autorité, quel bouleversement dans les esprits, quel tumulte des passions, quels égaremens fanatiques, quels crimes, elle a fait naître.... Les mesures contre l'abus de la presse, que cet état de choses rend indispensables, n'auront pas pour objet d'arrêter l'activité d'un écrivain de mérite, de mettre des entraves aux progrès de l'esprit humain ou d'empêcher des communications de tout genre, pourvu qu'elles ne franchissent pas les limites qu'aucune législation connue n'a encore permis de dépasser impunément, etc..... » La tribune et la presse étaient également réprouvées par l'autorité unitaire.

Comme, au moyen-âge, les états de la diète de l'Empire se heurtaient souvent, de même les constitutions octroyées et la puissance fédérale rétablie en 1815 se combattaient : choc inévitable du mouvement de liberté et du mouvement d'unité despotique.

Car, du moyen-âge, l'Allemagne de nos jours n'a plus dans les formes politiques qu'une imitation hypocrite. La forme est antique et le despotisme vivant et nouveau. La diète de Francfort est comme le porte-voix de l'Autriche et de la Prusse pour signifier leur volonté, et la force qui pèse sur l'Allemagne s'enveloppe des réminiscences mensongères du passé.

Digitized by Google

Depuis 1815, le duel existe entre la dictature de la Prusse et de l'Autriche sous le masque de l'institution fédérale, et le mouvement individuel des états convergeant à la liberté. Mais, il y a quelques années, la lutte était moins vive ou plutôt moins extérieure : la diète était contrainte à un certain respect envers des constitutions octroyées par les rois eux-mêmes. La révolution de 1830 vint mettre au néant les détours et les fictions : elle posa la question de la liberté humaine dans son immortelle nudité, et si elle ne l'a point résolue pour les peuples, du moins elle l'a montrée aux rois.

Mais cette franchise a changé la face de l'Europe, et donné à tous un autre langage et une autre situation. La résistance devint aussi ouverte que l'insistance révolutionnaire des peuples. Jusqu'en 1832, je ne sais quel souffle heureux et populaire semblait pousser en avant la bannière de l'émancipation humaine; mais deux conjonctures imprévues interrompirent en Allemagne et en France ce cours favorable, la fête de Hambach et les funérailles de Lamarque. La fête de Hambach ne fut pas une revue opportune des forces révolutionnaires, mais une parade stérile, et une démonstration anarchique des sentimens les plus opposés. Les obsèques du général français furent fatales à la liberté, et les coups de fusil qui retentirent autour de sa dépouille furent de tristes échos aux glorieuses détonations de juillet.

Depuis le 6 juin 1832, tout s'affaissa du côté des peuples, et la fierté des puissances se releva. L'Au-

Digitized by Google

triche et la Prusse n'hésitèrent plus dans leurs entreprises ; elles proposèrent ou plutôt elles imposèrent de nouvelles mesures *pour le maintien de l'ordre légal et de la tranquillité dans la confédération germanique.* L'Autriche, prenant l'initiative, déclara que tant que la situation des esprits s'était bornée à cette agitation qui résultait de la nature des choses, et qui est toujours une suite immédiate des grands évènemens qui ont lieu d'une manière inattendue dans des états voisins, elle avait cru pouvoir espérer avec confiance que cet état maladif de l'opinion publique céderait à l'influence que l'expérience du temps et la prépondérance de la majorité calme et bien pensante étaient appelées à exercer sur une nation qui a toujours été digne de l'admiration de l'Europe par son noble caractère, la profondeur de ses sentimens, ainsi que par le respect pour l'ordre légal et l'attachement qu'elle a montré pour ses souverains dans les instans les plus décisifs. Mais les choses n'étant point ainsi, l'Autriche est arrivée à cette triste conviction *que la révolution en Allemagne approche à grands pas de sa maturité, et qu'elle n'a besoin, pour éclater, que d'être tolérée plus long-temps par la diète.*

Sur cette initiative de l'Autriche, la Prusse se joignait à elle pour tenir le même langage : les deux cours se disaient également convaincues que ce n'est qu'*en faisant un emploi ferme et énergique des moyens que la constitution de la confédération germanique leur accorde,* que les princes allemands parviendront

Digitized by Google

à vaincre le mal qui n'est que trop manifeste, et à rétablir l'ordre en Allemagne.

Cette fois les deux puissances attaquèrent ouvertement l'indépendance des constitutions. En commentant l'acte final de Vienne de l'année 1820, qui assurait l'exécution de l'art. 13 de l'acte fédéral, elles blâmèrent la tendance que prenaient les constitutions des états, tant dans leurs rapports avec les princes mêmes maîtres de ces états, que dans leurs rapports avec la confédération et la diète.

En effet, les chambres constitutionnelles osaient exiger de nouvelles concessions incompatibles avec le principe monarchique; elles osaient même montrer en perspective le refus du budget.

Puis ces chambres affectaient de se mettre au-dessus des lois fédérales, et souvent dans leur sein la diète était attaquée.

Pour réprimer ces abus, il fut réglé par un protocole public de la 22e séance de la confédération germanique du 28 juin 1832 (1), que le souverain d'un état ne peut être lié par une constitution à la coopération des chambres, que pour l'exercice de certains droits; que non-seulement il peut rejeter les pétitions des états, mais que le but de la fédération générale lui fait un devoir de ce rejet; que les états ne peuvent jamais refuser à aucun souverain allemand les moyens nécessaires à un gouvernement

(1) Voyez le texte même du protocole. Pièces justificatives. No 4.

Digitized by Google

pour remplir ses obligations fédérales et celles qui lui sont imposées par la constitution; que la législation intérieure des états de la confédération germanique ne saurait porter préjudice au but de la confédération; qu'il serait nommé par la diète, d'abord pour six ans, une commission chargée de prendre connaissance des délibérations qui auront lieu dans les chambres des états membres de la confédération, de diriger leur attention sur les propositions et résolutions qui seraient en opposition avec les obligations fédérales, ou avec les droits de souveraineté garantis par les traités de la confédération; que les gouvernemens de la confédération s'engagent les uns envers les autres, comme ils y sont tenus par leurs rapports fédéraux, à prendre et à maintenir les mesures convenables pour empêcher toute attaque contre la confédération dans les assemblées d'états, et pour réprimer ces attaques, chacun dans les formes de sa constitution intérieure; que la diète a seule le droit d'interpréter l'acte de la confédération et l'acte final; que les abus de la presse périodique seront ultérieurement réprimés.

Cette réserve du droit d'interprétation devait porter ses fruits, et l'an dernier (novembre 1834), un arrêt de la diète fédérale établit que lorsqu'il s'élèverait dans un état de la confédération un différend entre le gouvernement et ses états, soit sur la limite de la coopération accordée aux états dans l'exécution de certains droits déterminés du souverain, les membres de la confédération germanique s'engagent

Digitized by Google

réciproquement en cette qualité à faire décider ces différends par des arbitres, avant d'invoquer l'entremise de la confédération.

Que pour former ce tribunal d'arbitrage, chacune des dix-sept voix de l'assemblée ordinaire de la diète nommerait de trois ans en trois ans, dans les états qu'elle représente, deux hommes distingués par leur caractère et leur sentiment; que parmi ces arbitres, au nombre de trente-quatre, il sera choisi pour une décision arbitrale devenue nécessaire, six juges arbitres, trois par le gouvernement et trois par les états; que ces six juges arbitres nommeront parmi les arbitres restans un surarbitre; qu'ils décideront avec le surarbitre la question litigieuse à la majorité des voix; que la sentence arbitrale aura la force et l'effet d'une décision *austregale,* et que l'ordonnance d'exécution établie par les lois de la confédération lui sera applicable; qu'il sera fait une application analogue du tribunal d'arbitrage pour vider les différends et les contestations qui pourraient survenir dans les villes libres entre les sénats et les autorités établies par la bourgeoisie en vertu de la constitution.

Est-ce assez clair? Jamais l'ancienne diète de l'Empire n'aurait osé de si grands empiétemens sur les anciens états. L'institution représentative est accablée outre mesure par l'institution fédérale. Les Chambres sont citées devant un tribunal arbitral, qui ne juge qu'en première instance et n'empêche pas l'intervention souveraine de la diète, mais seulement la suspend et la dissimule. La souveraineté locale est

Digitized by Google

dégradée et n'est plus que la servante de la souveraineté fédérale.

Ou plutôt la souveraineté fédérale n'est ici que l'ἡγεμονία suprême de l'Autriche et de la Prusse. Vienne et Berlin ont pour instrumens les amphyctions de la Germanie.

Dans le siècle prochain, l'Allemagne sera ou république fédérative ou monarchie prussienne. Elle ressemblera à l'Amérique ou à la Russie.

Afin que l'Allemagne ressemble à la Russie, il est nécessaire que la Prusse abatte l'Autriche, et qu'une des deux têtes du corps germanique tombe. Ni la gloire, ni le despotisme ne se partagent. Si la Prusse, avant que l'Allemagne ait pris tout-à-fait le goût et l'habitude des mœurs représentatives, se hâtait d'exalter le patriotisme et la fierté de la nation, si elle s'offrait à lui donner une consistance formidable et guerrière entre la Russie et la France, elle pourrait distraire les Allemands de la liberté, en les enivrant de science spéculative, de mysticisme et d'exaltation militaire. La voix des tribuns inexpérimentés se perdrait dans le fracas des armes; les libertés constitutionnelles ne fleurissent pas sur les champs de bataille.

Déjà la Prusse a commencé de tramer la solidarité des intérêts matériels; elle impose à l'Allemagne, qu'elle isole de l'Autriche, la législation de ses douanes et de son commerce; elle donne un libre cours à sa monnaie à travers tout l'Empire. Que serait-ce si la guerre éclatait? Elle ferait de l'unité despotique

Digitized by Google

le prix non pas même de la victoire, mais de la lutte. Maîtresse de la Bohême, de la Saxe, de la Westphalie et des bords du Rhin, elle serait inévitablement acceptée par l'Allemagne pour sa souveraine.

Si donc les Allemands veulent arriver à l'unité par le despotisme, la chose est facile. Le joug préparé, il sera de fer et de gloire, il sera brillant et dur : ils peuvent passer la tête.

Mais si avec plus de confiance dans son génie et dans la volonté de Dieu, l'Allemagne demande au temps le développement d'elle-même et de ses destinées; si, fidèle à sa propre nature, elle ne veut arriver à l'unité que par la liberté, elle méritera vraiment d'être un exemple au monde par ses actes, comme déjà elle lui est un enseignement par ses idées.

Oui, ce doit être la mission humaine de l'Allemagne de faire sortir la liberté de la pensée et l'unité de la liberté. La France a trouvé l'unité avant la liberté: l'Allemagne doit conquérir la liberté avant l'unité, sous peine de manquer l'une et l'autre.

Qui pourrait énumérer les diversités des mœurs et de la vie allemande, d'où doivent partir un jour les rayons émergens d'une liberté générale? En dépit de Napoléon et du siècle, en mille endroits, les coutumes et les traditions du passé sont encore debout pour faire obstacle à l'uniformité moderne, et même pour se contredire elle-même. Ainsi, encore aujourd'hui, les deux grands duchés de Mecklenbourg-Schwerin et Mecklenbourg-Strélitz, ont chacun leur gouvernement, mais ils sont liés par les

Digitized by Google

traités de 1523, de 1701 et 1755, qui les soumettent à la même constitution, aux mêmes États et au même système d'impôts. Le Mecklenbourg a conservé presque toutes ses vieilles franchises. Là, on trouve encore deux des anciens états qui composaient la représentation du pays, la chevalerie et la bourgeoisie, *Ritter und Landschaft;* seulement les prêtres ou les prélats, *Praelaten,* ont disparu comme ordre séparé. Veut-on une singularité qui rappelle les anciens jours? Trois couvens de nobles demoiselles, *Fraulein Klœster,* Dabbertin, Malchow et Ribnitz, ont une représentation particulière à la diète du pays : cette représentation est exercée tant par la chevalerie que par la bourgeoisie. C'est la possession d'une terre noble qui donne dans la chevalerie le droit de représentation; ainsi le droit est conféré par la qualité du sol et non par la qualité de la personne; conservation entière de l'élément réel du système féodal. Rostock et quarante-trois autres villes concourent à former la représentation de la bourgeoisie. Les états concourent à la législation, accordent ou refusent le budget, adressent leurs plaintes au gouvernement. Les franchises municipales du Mecklenbourg sont grandes. Les villes élisent leurs autorités et s'administrent elles-mêmes. Le gouvernement n'a d'autre droit que la nomination des juges, *Stadtrichter.* Les communes du Mecklenbourg ont jusqu'à présent maintenu leur indépendance. Elles ont plusieurs fois refusé à la diète germanique et à différens gouvernemens d'Allemagne l'extradition des réfugiés poli-

Digitized by Google

tiques qui leur avaient demandé un asile. Plusieurs fois un magistrat municipal a bravé les menaces et les ordres des souverains. Ainsi les débris des vieilles institutions ont pu servir d'abris à des infortunés comme les ruines sacrées d'un temple antique.

Dans les mœurs même de la vie privée, l'Allemagne a d'innombrables variétés qu'il serait barbare de broyer sous un despotisme artificiel et lourd. Ne vous hâtez jamais de porter sur les mœurs allemandes un jugement trop général, car il sera démenti par la survenance de détails contradictoires et nouveaux. Cette vie, si instinctive et si riche, pourra être un jour ramenée à plus d'ordre et à plus d'uniformité par la réflexion et la conscience de la nation elle-même. Mais si une oppression dictatoriale pesait sur l'Allemagne, même au nom de la liberté, elle étoufferait les développemens précieux de l'originalité intime, sans y substituer efficacement des nouveautés viables.

Les destinées d'une nation comportent la même conséquence que celles d'une homme. Tout s'enchaîne et se déroule. Or, l'Allemagne avec sa nature idéale, ne peut aboutir à la liberté que par l'éclaircissement et le triomphe des idées. Et ici la variété éclate plus encore : dans leur exubérance, les idées se surpassent et se supplantent, se choquent et se heurtent; un système s'élève aujourd'hui pour être contredit demain par un rival qui rencontre à son tour un contradicteur : les efforts de l'esprit humain se croisent et semblent se combattre ; le tournoi est

Digitized by Google

éternel ; le champ de bataille, immense et profond, est souvent couvert de nuages épais ; mais des flancs de ces nuages sortira la vérité.

Un écrivain spirituel autant qu'il est possible de l'être, M. Heyne, pensant avec raison qu'une révolution politique ne pouvait être pour l'Allemagne qu'une conséquence de la philosophie indigène, nous a représenté les événemens futurs comme le reflet fidèle des différentes vicissitudes de la métaphysique allemande. Ainsi doivent apparaître les Kantistes, extirpant les dernières racines du passé : puis viendront les Fichtéens, dont le fanatisme de volonté ne pourrait être maîtrisé ni par la crainte, ni par l'instinct ; mais les plus effrayans seraient les philosophes de la nature, qui se mettraient en communication avec les pouvoirs originels de la terre, conjureraient les forces cachées de la tradition, et pourraient évoquer celles de tout le panthéisme germanique. Alors ces trois chœurs séparés d'idéalistes entonnant un chant révolutionnaire qui fera trembler la terre, il se passera un drame en Allemagne auprès duquel la révolution française ne sera qu'une innocente idylle. Alors, Français, continue l'auteur, tenez-vous fort tranquilles, et surtout gardez-vous d'applaudir, car vous avez plus à craindre de l'Allemagne délivrée que de la Sainte-Alliance avec les Croates et les Cosaques.

Que M. Heyne en convienne : dans ce morceau, fantaisie scintillante échappée à une verve toujours impétueuse et toujours féconde, il a voulu flatter

Digitized by Google

les derniers ressentimens du vieux patriotisme germanique, et trouver dans des menaces adressées à la France une expiation de son audace révolutionnaire. Mais en vain il s'est fait un instant *Jeune-Vieille-Allemagne,* pour parler son langage; en vain il a abdiqué quelques minutes la pensée cosmopolite pour les farouches aigreurs d'un ressentiment qui n'a plus d'objet; il ne sera jamais pour l'Allemagne un représentant de la *Teutonia.* Qu'il revienne donc à l'amour de l'humanité et de la France; que par un caprice indigne de son esprit, il n'appelle plus la révolution française une idylle, et qu'il ne nous montre plus l'Allemagne déchaînant contre la France sa liberté mugissante et sauvage, singulier emploi des forces émancipées d'une des grandes familles du genre humain!

Oh! que nous concevons autrement la liberté de la noble Allemagne, et que nous sommes loin d'en redouter le développement et l'éclat! Du sein de la philosophie et des idées sortira pour elle la liberté, liberté générale et réfléchie qui, elle-même à son terme, enfantera l'unité; mais dans cet enchaînement nécessaire de la philosophie, de la liberté et de l'unité politique, il importe que la cause première, la philosophie, ait mûri long-temps encore dans la conscience et dans l'ame de la nation.

Le cycle dialectique de la pensée allemande est fourni, et les grands ouvriers de la métaphysique ont fini leur journée. Mais l'Allemagne ne s'est pas encore complètement assimilé la forte nourriture pré-

Digitized by Google

parée par ses penseurs ; elle la digère en ce moment ; elle contracte en silence cette *habilis vigor*, nécessaire aux grandes destinées. La liberté générale ne sera ni mûre, ni possible en Allemagne, tant qu'il y aura des camps séparés de Kantistes, de Fichtéens, d'adhérens de Schelling et de Hegel, mais seulement elle luira, quand de ces lambeaux palpitans se sera formée une philosophie vivante, une pensée chaude et profonde, ame inépuisable et passionnée d'une nation convaincue. Il faut que les formules tombent, que les dissentimens d'école disparaissent, que les échafaudages scolastiques ne masquent plus l'idéalisme vivant, le verbe philosophique de l'Allemagne. Voilà le travail qui s'accomplit maintenant, travail obscur, long, mais dont la fécondité récompensera le temps dépensé et la patience consentie.

Tel est le véritable sens des conjectures actuelles de l'Allemagne; elle n'est ni épuisée, ni abattue; elle se nourrit en silence de son propre génie; elle se prépare, elle attend; il convient à sa profondeur de ne se résoudre à quelque chose qu'après avoir épuisé un de ces puissans monologues où sont passés en revue tous les problèmes de l'esprit humain.

Le temps semble couler moins vite au-delà du Rhin; il n'a pas la rapidité des flots du grand fleuve, et l'homme qui habite entre le Danube et la Spréo semble consentir à agir plus tard pour penser davantage.

La patience appartient surtout à l'Allemagne : si aux Français Dieu a donné la *furia*, il a doué les

Digitized by Google

Allemands de la patience, cette durée majestueuse du courage. Aujourd'hui la Germanie peut, comme l'Ulysse de l'Odyssée, s'écrier en frappant sa forte poitrine :

« Supporte mon cœur, tu en as déjà enduré de « plus rudes. »

Τετλαθι κ ραδιη, και κυντερον αλλο μετ' ἔτλης.

En vérité, il y a deux Allemagne au-delà du Rhin. A la surface se déploient des royaumes et des duchés, retenant tout ce qu'ils peuvent des anciens jours et ne se laissant arracher par l'esprit du siècle, que les transactions les plus avares et les plus inévitables. Les traditions féodales brillent encore; les superstitions de la vieille société ont encore une apparente vigueur. Les monarchies de Vienne et de Berlin font concourir à l'exercice d'un pouvoir absolu et commun d'anciennes habitudes d'obéissance et l'appareil de la force militaire. Le cours officiel des choses se poursuit; les noms, les titres, les formes, les inscriptions du passé sont toujours visibles; tout se tait, tout obéit, et les choses humaines semblent se courber sous le joug avec une docilité inaltérable.

Mais il est une Allemagne invisible, animée d'une vie secrète et vigoureuse sous ces spécieux simulacres; elle marche, et on ne la voit pas; elle passe à côté de ses maîtres, les contemple et les juge; elle rêve, elle pense, elle médite; elle condamne au

Digitized by Google

fond du cœur tout ce qui semble arracher encore l'apparence de ses respects; son examen est inflexible, sa spéculation infinie. Au milieu des établissemens qui la fatiguent et qui lui pèsent, elle se fait par la pensée une solitude et un désert, et par la pensée encore dans cette solitude et dans ce désert, elle se bâtit une société à la convenance de ses conceptions et de ses espérances.

Que faire contre cette Allemagne invisible? Qu'entreprendre contre elle? Quelquefois les puissans semblent inquiets et comme gênés par son invisible présence; elle passe et ils semblent sentir son souffle comme un vent subtil, comme l'esprit de Dieu, suivant les traditions bibliques ; ils voudraient étendre la main pour la saisir, mais la mystérieuse Germanie de l'avenir rit du geste impuissant et leur échappe victorieusement.

Qui donc la vivifie et lui prête la force? L'idéal. Le génie de l'Allemagne aperçoit confusément un avenir que doivent enfanter la science et la conscience de la nation. De l'épanouissement des idées sortira la liberté, et les rayons de la liberté convergeront à une centrale unité.

Plusieurs ont pensé que l'Allemagne avait trop de philosophie pour conquérir la liberté politique : il fallait penser au contraire que l'Allemagne aurait un jour beaucoup de liberté, parce qu'elle avait beaucoup de philosophie.

Ce que la France a fait avec une rapidité naturelle, l'Allemagne y procède avec une lenteur na-

Digitized by Google

turelle : elle aussi efface les mœurs par les idées, et la révolution politique suivra la révolution morale.

Il est certain que la réflexion est la meilleure ouvrière de la liberté morderne ; nulle part cette réflexion n'aura employé plus de temps et de méthode qu'en Allemagne; voilà pourquoi la révolution qu'attendent les Allemands sera lente à venir; voilà pourquoi encore sa venue est inévitable.

Chaque peuple a sa dette à payer au monde : nous avons jusqu'à présent payé la nôtre par notre impétueuse activité ; l'Allemagne soldera la sienne par une temporisation intelligente.

Nous ne saurions vouloir pour elle ni une liberté précipitée, ni une unité despotique : les peuples ne doivent pas être égoïstes, puisqu'ils sont éternels. Quel lamentable dommage si la profonde Germanie ne continuait pas de vivre avec cette majestueuse patience qui la caractérise, et si le développement social qu'elle doit apporter au monde avortait !

La liberté allemande sera fille légitime et viable de la métaphysique, ou elle ne sera pas; et comme une grande nation ne peut durer aujourd'hui sans être libre, il faut induire qu'à la fin du siècle, la philosophie aura fondé la liberté.

Nous ne nous livrons point ici à de chimériques espérances, et nous sommes certains d'écrire la vérité. Les Allemands seront libres quand ils auront abstrait les sucs élémentaires de leur science pour s'en nourrir, quand ils auront acquis la pleine conscience d'eux-mêmes, de leur nature, et de leur rôle

Digitized by Google

dans l'histoire. Alors les grands hommes ne manqueront pas à l'Allemagne dans l'ordre politique : depuis un siècle et demi elle en a été dénuée ; nous exceptons Frédéric ; elle a eu ses grandeurs dans l'ordre de la pensée, elle en trouvera d'autres pour l'action, quand l'action sera venue à sa maturité fatale.

Puisque la liberté et l'unité de l'Allemagne doivent être produites par la pensée, cette génération nécessaire nous commande d'examiner comment aujourd'hui chez nos voisins se comporte la science, mère des destinées sociales. Ce sera tout ensemble raconter le présent et pressentir l'avenir. Nous ne changerons point de sujet, seulement de point de vue ; nous ne quitterons pas l'examen de la puissance humaine chez un grand peuple ; seulement nous en constaterons un autre emploi, et sa portée future.

Il est au dix-neuvième siècle une alliance indestructible, celle de la politique et de la science ; elle est contemporaine de l'origine des sociétés, et ses progrès se confondent avec le développement même des destinées humaines. Aujourd'hui elle se fait sentir avec plus d'autorité, et cependant que de refus encore de la reconnaître et d'y souscrire ! Quand la science gouvernera les hommes, il n'y aura plus de révolutions que celles de la science : au moins les peuples auront obtenu de n'obéir qu'à la pensée même, et l'intelligence seule sera la mesure du droit et de la légitimité sociale.

Digitized by Google

I

APPENDICE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Ancien droit constitutionnel du Wurtemberg.

Wurtemberg était une maison héréditaire, limitée par des États. Le prince, dont le titre était duc de Wurtemberg et Tek et comte de Mompelgard, succédait d'après le droit de primogéniture. Les sujets ne lui prêtaient serment de fidélité, qu'après qu'il eut juré l'observation des lois fondamentales et de leurs droits. Les Wurtembergeois avaient fait par la convention de Tubingue (1514) une sorte de pacte avec leur prince et ne lui devaient plus qu'une obéissance constitutionnelle. Dès le temps de la conven-

Digitized by Google

tion de Münsing, le pays fut déclaré indivisible. Le prince était majeur à sa dix-huitième année (s'il n'avait pas reçu plus tôt le *veniam ætatis* de l'Empereur), le plus proche agnat majeur gérait la tutelle, concurremment avec la princesse-mère, dans ce qui concernait l'éducation du duc mineur. Dans les affaires du gouvernement, il exerçait entièrement les droits du prince. Les princes puînés, d'après la loi de la maison (le testament d'Eberhard III en 1664), obtenaient des apanages. Les princesses étaient obligées, à leur mariage, de signer un acte de renonciation de toute prétention au duché et au bien de chancellerie privée, c'est-à-dire au plus strict fidéicommis de la famille. Le duc était le chef de la famille et l'usufruitier de ce bien très considérable.

Dans le gouvernement du pays, l'autorité du duc était très limitée, sous plusieurs rapports. Il faut savoir qu'au seizième siècle les nobles propriétaires fonciers s'étaient totalement séparés du pays pour se considérer comme chevalerie de l'Empire. Aussi les sujets de Wurtemberg ne se partageaient plus qu'en deux classes, le clergé et la bourgeoisie, dont les droits étaient absolument égaux, sauf une participation plus grande du clergé aux États du pays. Voici les plus importans de ces droits et priviléges des Wurtembergeois.

Chaque Wurtembergeois, même sérf, pouvait quitter le pays sans être astreint à un prélèvement ou à un impôt sur ses biens et sans avoir besoin de

Digitized by Google

permission ; il n'avait qu'à déclarer son intention à l'autorité compétente.

Un Wurtembergeois ne pouvait être condamné à une peine que par la juridiction ordinaire, prononçant dans les cas déterminés par la loi. Les mêmes dispositions s'appliquaient à l'emprisonnement.

Il ne payait que les impôts constitutionnellement alloués; il n'était tenu qu'aux prestations et aux corvées conformes au cadastre ou définis par des conventions ou la coutume, et notamment il ne pouvait être forcé aux services pour les fêtes et chasses seigneuriales.

Toute propriété ainsi que tout droit bien acquis étaient déclarés inviolables. Il y avait surtout beaucoup de réglemens contre les dégâts commis à la chasse.

Tous les monopoles étaient défendus ; les communes pouvaient faire librement le commerce de sel.

Chaque Wurtembergeois avait le droit de posséder des armes et n'était d'ailleurs obligé au service militaire que dans le cas de guerre, d'urgente nécessité, avec l'assentiment des états, et uniquement pendant la durée des hostilités. En principe, et surtout durant la paix, l'armée régulière ne pouvait être complétée que par un enrôlement volontaire, et les volontaires mêmes ne devaient pas être forcés au service au-delà du temps marqué par la capitulation. Les bourgeois ne devaient aux soldats qu'abri et logement.

La constitution des communes était très libre, et les communes possédaient beaucoup de droits et une

Digitized by Google

indépendance remarquable; ainsi tous les fonctionnaires communaux étaient laissés au choix libre des magistrats (conseils communaux), et des communes elles-mêmes.

La garde de ces droits était confiée aux états du pays. Ces états étaient composés : (*a*) des prélats de 14 établissemens et couvens, sécularisés pendant la réformation et annexés aux biens de l'église ; (*b*) des députés de 70 villes et bailliages, élus dans leur propre sein par des assemblées de bailliages et les magistrats(conseils communaux). Aucun fonctionnaire supérieur de l'état ne pouvait assister aux élections ni être élu. Chaque député était délégué aux frais de l'arrondissement qui l'envoyait; il en tenait des pleins pouvoirs, et il était lié par les instructions qu'il avait reçues; on pouvait voter aux états par procuration.

L'assemblée des états était convoquée par un rescrit du prince, dans lequel on mentionnait les motifs de la convocation. Ordinairement on les convoquait à l'avénement d'un nouveau gouvernement ou dans d'importantes occasions; néanmoins ces assemblées étaient assez rares. Le petit comité et les villes de Stuttgard et de Tubingue avaient le droit de demander la convocation des états. Les objets sur lesquels les états devaient délibérer leur étaient communiqués par le duc dans une audience solennelle. Le comité était une commission permanente qui élaborait les propositions du gouvernement et les présentait à l'assemblée. Les résolutions étaient

Digitized by Google

prises à la majorité des voix et transmises au duc par un conseiller intime. Quand le souverain et le pays tombaient d'accord sur tous les points ou sur quelques dispositions particulières, alors ces décisions étaient publiées par le duc sous la forme d'un décret de l'assemblée.

Les droits constitutionnels des états n'étaient point réunis dans un statut (charte constitutionnelle), mais disséminés dans beaucoup de documens qu'on tenait naguère cachés avec soin. Les voici en peu de mots :

A l'exception des impositions de l'Empire et du cercle, aucune contribution ne pouvait être imposée sans le consentement exprès des états, et ceux-ci ne devaient les allouer que dans le cas où les revenus des biens de la couronne étaient insuffisans pour parer aux besoins publics. La perception, même d'impôts alloués de cette manière, n'appartenait pas au duc, mais aux états, par l'intermédiaire de leurs propres fonctionnaires. Les états payaient au gouvernement, dans certains termes, la somme votée.

Le duc avait, en général, le droit illimité de conclure des traités et des alliances, comme prince de l'Empire; l'assentiment des états ne lui était pas proprement nécessaire; mais il était tacitement convenu qu'il ne pouvait conclure ni traité ni alliance, à leur insu. Son pouvoir était surtout limité dans la question de la guerre, car les états, depuis la convention de Tubingue, avaient stipulé que : « S'il s'a-« gissait d'une guerre défensive, c'est-à-dire d'une « guerre faite pour la défense du pays, des hommes,

Digitized by Google

« d'un parent du duc, pour le maintien de la suze-« raineté et de la seigneurie, » ils n'avaient, dans ce cas, que le droit d'être instruits et consultés, qu'ils n'avaient pas le droit de refuser leur assentiment et leur participation : dans les autres cas, le prince pouvait sans doute entreprendre une expédition sans leur concours, s'il n'y employait que ses vassaux et ses serfs; seulement, pour prétendre à la participation du pays dans une guerre de ce genre, il ne pouvait se passer de l'assentiment des états.

Il n'y avait point de dispositions précises sur la participation des états à la législation, mais il était suffisamment reconnu de deux côtés, que nulle loi fondamentale ne pouvait être changée dans ses parties essentielles, sans que les états ou le petit comité n'en fussent préalablement informés.

Mais leur assentiment était expressément déclaré nécessaire lorsqu'il s'agissait d'aliéner quelques portions du territoire de l'État et certaines parties des biens de la couronne.

Enfin les états avaient le droit de dénoncer au duc ceux des fonctionnaires qui, de propos délibéré, agissaient contre la constitution; sur cette dénonciation on leur intentait un procès criminel.

Pour pourvoir à la conservation et à l'exercice de ces droits, sans recourir à une convocation trop fréquente de la grande assemblée des états, deux comités furent institués. Il siégèrent pour la première fois sous le duc Christophe, en l'année 1554, mais

Digitized by Google

ils n'obtinrent leur dernier réglement que sous le duc Jean-Frédéric, en 1608.

Le petit comité était composé de deux prélats et six députés des villes et baillages, parmi lesquels se trouvaient ordinairement les bourguemestres des trois premières villes, Stuttgard, Tubingue et Ludwigsbourg. Les membres du petit comité étaient élus à vie, leur nombre était ainsi complété : à chaque sortie d'un membre le petit comité choisissait son remplaçant parmi les membres du grand comité. Mais si un des députés des trois villes venait à manquer, on en choisissait un nouveau parmi plusieurs candidats présentés par la ville à laquelle appartenait ce député, et le nouvel élu devenait bourguemestre de cette ville.

Le grand comité était composé du petit, plus de deux autres prélats et de six autres députés des villes. Ces nouveaux membres du grand comité étaient également choisis par le petit comité, ainsi que les fonctionnaires des états : nommément les conseillers des états, avocats, secrétaires, précepteurs, et le personnel de la chancellerie.

Voici les droits du petit comité : il pouvait se réunir toujours librement et sans obstacle à la condition de le notifier au duc. Il veillait au maintien de la constitution et des lois, à l'emploi des deniers publics : à ces fins il examinait tous les comptes des percepteurs des états en présence des conseillers du duc. Depuis Frédéric Ier le petit comité avait à sa disposition des fonds secrets de l'emploi desquels il

Digitized by Google

n'avait à rendre aucun compte. Il ne pouvait ni lever ni consentir des contributions; mais dans les cas d'urgence et avec l'assentiment du grand comité, il pouvait emprunter quelques milliers de florins pour peu de temps. Il avait le droit et le devoir de présenter au régent les griefs qu'on lui adressait, et d'en presser le redressement. Il se réunissait à l'avénement de chaque prince et faisait ses diligences afin que le nouveau duc jurât l'observation des lois fondamentales du pays, avant de recevoir lui-même le serment de fidélité. Enfin il avait le droit de faire, dans toutes les affaires du pays, des représentations et des propositions au gouvernement, et de demander la convocation du grand comité ou de l'assemblée générale des états.

Le grand comité, qui n'était pas habituellement réuni, devait veiller à ce que la gestion des affaires du petit comité fût conforme à la constitution et à ses instructions; il veillait encore à l'exécution des conventions et des décisions rendues par les états et le petit comité; enfin il avait à veiller au maintien des priviléges des états, des franchises et des anciennes coutumes.

(Traduit du *Droit public* du royaume de Wurtemberg, par Robert Mohl, p. 29-38, première partie).

Digitized by Google

PAIX D'OSNABRUCK.

Digitized by Google

Digitized by Google

Paix d'Osnabruck. (1)

ARTICLE I.

Rétablissement de la paix entre l'Empereur et la Suède, leurs alliés et adhérens.

ARTICLE II.

Amnistie (M., § 2).

(1) O. signifie paix d'Osnabruck ; M., paix de Munster. Ce qui est en italique manque dans la paix de Munster.

Digitized by Google

ARTICLE III.

§ 1. *Généralité de la restitution du chef de l'amnistie.*
2. *Elle se fait sauf les droits des tiers.*

ARTICLE IV.

§ 1. Exemples de restitutions (M., § 6).
2. Restitution de l'électeur palatin (M., § 10).
3. Translation de la dignité électorale du Haut-Palatinat et du comté de Cham à la Bavière (M., § 11).
4. Renonciation de la Bavière à sa créance sur l'Autriche (M., § 12).
5. Création d'un huitième électorat (M., § 13).
6. Restitution du Palatinat-Inférieur (M., § 14).
7. Rachat de la Bergstrasse par l'électeur de Mayence (M., § 15).
8. Les prétentions des évêques de Spire et de Worms sont renvoyées par-devant les tribunaux (M., § 16).
9. Cas où le huitième électorat cessera (M., § 17).
10. Maintien des pactes de famille de la maison palatine (M., § 18).
11. Droits de l'électeur sur les fiefs de Juliers (M., § 19).
12. Apanage des frères de l'électeur (M., § 20).
13. Extension de l'amnistie sur toute la maison palatine et ses ministres (M., § 21).
14. Renonciation de l'électeur au Haut-Palatinat (M., § 22).

Digitized by Google

15. Douaire de sa mère, dot de ses sœurs (M., § 23).
16. Conservation des droits du comte de Linange-Dabo (M., § 24).
17. Maintien de la noblesse immédiate (M., § 25).
18. Maintien de certains fiefs conférés (M., § 26).
19. L'année 1624 est décrétoire pour l'état de la religion dans le Palatinat (M., § 27).
20. Restitution du comte palatin de Simmern (M., § 28).
21. Restitution du duc de Deux-Ponts (M., § 28).
22. Restitution du comte palatin de Veldenz (M., § 28).
23. La contestation relative à Kitzingen est renvoyée aux tribunaux; restitution de Vilzbourg entre les mains des Margraves de Brandebourg en Franconie (M., § 29).
24. Restitution de la maison de Würtemberg (M., § 31).
25. Restitution de la branche de Montbéliard de cette maison (M., § 32).
26. Restitution de la maison de Bade (M., § 33).
27. La prétention de la princesse de Bade sur Hohengeroldseck est renvoyée par-devant les tribunaux (M., § 34).
28. Amnistie en faveur du duc de Croy (M., § 35).
29. Le procès entre les différentes branches de la maison de Siegen est renvoyé devant les tribunaux (M., § 35).
30. Restitution des comtes de Nassau-Sarrebruck (M., § 35).

Digitized by Google

31. Restitution du comte de Hanau (M., § 35).
32. Restitution du comte de Solms (M., § 35).
33. Restitution des comtes de Solms-Hohensolms (M., § 35).
34. Les comtes d'Isembourg sont compris dans l'amnistie (M., § 35).
35. Restitution du Rhingrave (M., § 35).
36. Restitution de la douairière de Sayn (M., § 35).
37. Restitution du comte de Falkenstein et des comtes de Lœwenhaupt (M., § 35).
38. Restitution de la maison de Waldeck (M., § 35).
39. Restitution du comte d'Oettingen (M., § 35).
40. Restitution de la maison de Hohenlohe (M., § 35).
41. } Restitution { des comtes de Lœvenstein-Werthein (M., § 35).
42. }
43. Restitution des comtes d'Ebach.
44. Restitution des héritiers du comte de Brandenstein (M., § 35).
45. Restitution de divers particuliers (M., § 35).
46. } Annulation des contrats et engagemens extorqués par violence (M., § 36, 37).
47. }
48. Des procès à intenter à cet égard (M., § 37).
49. Révision des sentences en affaires civiles rendues pendant la guerre (M., § 38).
50. Amnistie pour défaut de reprise de fiefs (M., § 39).
51. Amnistie de tous les adhérens de la Suède, à l'exception des sujets autrichiens (M., § 40, pour ceux de la France).
52. Amnistie modifiée des sujets de l'Autriche (M., § 41).

Digitized by Google

53. Ils perdent les biens confisqués sur eux avant qu'ils soient passés du côté de la France ou de la Suède (M., § 42, *mutatis mutandis*).

54. Les biens confisqués sur eux postérieurement leur sont rendus sans les fruits perçus (M., § 43).

55. Les protestans de la Bohême jouiront de la protection des tribunaux (M., § 44).

56. Choses exceptées en général de la restitution (M., § 45).

57. La contestation pour la succession de Juliers est renvoyée par-devant les tribunaux (M., § 46).

ARTICLE V.

Griefs de religion (M., § 47, déclare que les articles v et vii de la paix d'Osnabruck, sont censés insérés mot à mot).

§ 1. Confirmation de transaction de Passau et de la paix de religion.

2. Le 1er janvier 1624 est décrétoire pour les restitutions.

3. Restitution des villes impériales mixtes.

4. — 10. Régime municipal de la ville d'Augsbourg, et parité des religions.

11. Régime municipal des autres villes impériales mixtes.

12. Renvoi de l'affaire de Donawerth à la diète.

13. La restitution à cause de l'année 1624 ne préjudicie pas à celle pour cause d'amnistie.

14. Restitution des biens ecclésiastiques immédiats.

15. De la réserve ecclésiastique.

Digitized by Google

16. Maintien des électeurs dans les fondations immédiates.
17. Défense de rendre les bénéfices héréditaires.
18. Maintien du droit des premières prières.
19. Annulation des annates et autres droits du pape dans les biens ecclésiastiques immédiats protestans.
20. Des mois du pape dans les chapitres mixtes.
21. De l'investiture des prélats protestans.
22. De leurs titres et de leur manière de siéger à la diète.
23. Des chapitres à conserver d'après l'année décrétoire.
24. Les archevêchés, évêchés et autres fondations, abandonnés aux Suédois, ont un régime particulier.
25. De la restitution des biens médiats possédés par les protestans, le 1er janvier 1624.
26. Réciprocité pour les catholiques.
27. Des terres engagées.
28. Des droits de la noblesse immédiate en affaires ecclésiastiques.
29. Du droit de réformes des villes impériales.
30. De la faculté d'émigrer des dissidens.
31. Conservation de la religion exercée en 1624.
32. De la restitution dans l'état de 1624, de ceux qui y ont été troublés.
33. Des conventions contraires à ce terme.
34. De la tolérance de ceux qui n'ont pas eu, en 1624, l'exercice de leur religion.

Digitized by Google

35. Égalité des droits des sujets d'une religion, autre que celle de leur seigneur.
36. Les émigrans conservent l'administration de leurs biens.
37. Du terme de l'émigration.
38. Des droits, en matière de religion, des princes de la Silésie.
39. De l'exercice de la religion des autres protestans de la Silésie et de l'Autriche.
40. Le droit de réformer ne dépend pas de la qualité féodale.
43. De l'état de la religion dans les provinces où il y a contestation sur la supériorité territoriale.
44. La juridiction criminelle seule ne donne pas le droit de réformer.
45. Confirmation de ce que la paix de religion a statué sur les revenus ecclésiastiques.
46. Des revenus dus aux protestans, dans les pays catholiques.
47. Des revenus de fondations détruites.
48. Suspension du droit diocésain, et de la juridiction ecclésiastique, à l'égard des protestans.
49. De la même, dans les villes impériales mixtes.
50. Les doutes sur la paix de religion seront portés à la diète.
51. De l'organisation des députations de l'Empire.
52. Des cas où la pluralité des voix ne décidera pas à la diète.
53. De la chambre impériale et du conseil aulique.

Digitized by Google

54. La procédure de la chambre impériale sera suivie au conseil aulique.
55. De la visitation de ces tribunaux.
56. Des Antrègues, du tribunal de Rothweil, etc.
57. De la présentation des assesseurs protestans.
58. Réserve des droits des états protestans du cercle de Bavière.

ARTICLE VI.

De l'indépendance de la Suisse (M., § 61).

ARTICLE VII.

§ 1. Les réformés jouiront des mêmes droits que les catholiques et les luthériens.
2. Droit du souverain, d'accorder l'exercice de sa religion à des communautés qui la professent.

ARTICLE VIII.

§ 1. Confirmation des anciens droits des états de l'Empire (M., § 62).
2. Nommément de leur droit de suffrage à la diète, et de celui de contracter des alliances (M., § 63).
3. De la tenue des diètes (M., § 64).
4. Les villes libres ont une voix décisive à la diète (M., § 65).
5. Des ménagemens à observer envers les débiteurs qui ont été ruinés par la guerre (M., § 66).

Digitized by Google

ARTICLE IX.

§ 1. Rétablissement de la liberté du commerce (M., § 67).

2. Conservation des péages légitimes (M., § 68).

ARTICLE X.

§ 1. *Satisfaction de la Suède.*

2. *Cession en sa faveur d'une partie de la Poméranie.*

3. *Elle possèdera ce pays comme fief de l'Empire.*

4. *Droit de la Suède et du Brandebourg à l'égard du chapitre de Camin.*

5. *Les Poméraniens seront absous du serment de fidélité prêté à l'électeur de Brandebourg.*

6. *Cession de Wismar.*

7. *Cession de l'archevêché de Brême, et de l'évêché de Verden.*

8. *Maintien des droits de la ville de Brême.*

9. *Voix et séance à la diète sont accordées à la Suède.*

10. *De même aux assemblées des cercles.*

11. *Et dans les députations de l'Empire.*

12. *Priviléges de* non appellando *et d'élection de for accordés à la Suède.*

13. *De même le droit d'instituer une université et de percevoir les péages.*

14. *Garantie, en faveur de la Suède, des provinces cédées.*

15. *Obligations que la Suède contracte.*

16. *Maintien des droits de la ville de Stralsund et des villes anséatiques.*

Digitized by Google

ARTICLE XI.

§ 1. *Satisfaction de Brandebourg ; cession de Halberstadt.*
2. *Cession du comté de Hohenstein*
3. *Clause en faveur du comte de Tettenbach.*
4. *Cession de Minden.*
5. *Cession de l'évêché de Camin.*
6. *Cession de l'expectative de l'archevêché de Magdebourg.*
7. *L'électeur peut s'y faire prêter serment sur-le-champ.*
8. *Clause en faveur de la ville de Magdebourg.*
9. *Renonciation en faveur de la Saxe, à Yuterbock, etc.*
10. *Des dettes de l'administrateur de Magdebourg.*
11. *De la religion dans les pays cédés.*
12. *Cession, par la Suède, de la Poméranie citérieure.*
13. *Cession des villes de la Marche occupées par les troupes suédoises.*
14. *Cession de quelques biens de l'ordre de Saint-Jean. Satisfaction de Mecklenbourg.*

ARTICLE XII.

§ 1. *Cession des évêchés de Schwérin et de Ratzebourg, en faveur du duc de Mecklenbourg-Schwérin.*
2. *Cession de deux canonicats de Strasbourg à la maison de Mecklenbourg.*
3. *Cession des commanderies de Mirow et de Nemerow.*
4. *Les péages de l'Elbe sont confirmés en sa faveur.*

Digitized by Google

ARTICLE XIII.

§ 1. *Satisfaction de Brunswick. Cession de l'alternative d'Osnabruck à la maison de Brunswick.*
2. *Renonciation du comte de Wasaborg.*
3. *Restitution de l'évêque François-Guillaume.*
4. *La religion sera mise, dans le pays d'Osnabruck, sur le pied de* 1624.
5. *Le duc de Brunswick succédera à François-Guillaume.*
6. *A son défaut, un autre descendant du duc George.*
7. *L'évêque protestant d'Osnabruck ne changera pas l'état de la religion.*
8. *Les droits épiscopaux sont abandonnés au métropolitain.*
9. *Cession du domaine direct de Walkenried et Schanen au duc de Brunswick.*
10. *Cession du monastère de Grœningen.*
11. *Annulation de la dette cédée à Tilly.*
12. *Annulation de la dette de Ratzebourg.*
13. *Cession de deux canonicats à Strasbourg.*
14. *Renonciation aux coadjutoreries de Magdebourg et Brême.*

ARTICLE XIV.

Pension assurée à Christian-Guillaume, ancien administrateur de Magdebourg, et sûreté donnée, à cet égard, à lui et à ses héritiers (M., § 30).

Digitized by Google

ARTICLE XV.

§ 1. Satisfaction de la maison de Hesse-Cassel. Amnistie pleine et restitution (M., § 18).
2. Cession en sa faveur de l'abbaye de Hersfeld (M., § 49).
3. Confirmation de son domaine direct sur Schaumbourg (M., § 50).
4. Indemnité de 600,000 écus (M., § 51).
5.—10. Sûreté pour le paiement de cette somme (M., § 51).
11. Restitution à faire par cette maison (M., § 56).
12. Désignation des états qui paieront les 600,000 écus (M., § 57).
13. Confirmation de la transaction relative à la succession de Marbourg (M., § 58).
14. Confirmation de la transaction de Waldeck (M., § 59).
15. Confirmation de l'ordre de primogéniture dans la maison de Hesse (M., § 60).

ARTICLE XVI.

§ 1. *De l'exécution de la paix.*
2. Des édits de restitution (M., § 100).
3.—4. Des commissaires à nommer pour l'exécution (M., §§ 101 et 102).
5. Rejet de toute exception contre l'exécution (M., § 103).
6. Mesures contre les récalcitrans.
7. Renvoi des captifs (M., § 104).

Digitized by Google

8. *Paiement de cinq millions pour la milice suédoise.*
9. *Le paiement et l'évacuation seront simultanés.*
10. *Égalité dans la répartition de la contribution.*
11. *Disposition particulière pour les maisons d'Autriche et de Bavière.*
12. *Hypothèque suédoise.*
13. Évacuation, pour cause d'amnistie ou de griefs, des endroits occupés (M., § 105).
14. Les lieux évacués seront restitués à leurs seigneurs légitimes (M., §§ 106 et 107).
15. Restitution des archives (M., § 108).
16. *Fournitures à faire aux soldats qui s'en retournent.*
17. Les endroits évacués seront sans garnison (M., § 109).
18. *L'occupation ne préjudiciera à aucune ville.*
19. Licenciement des troupes superflues (M., § 110).
20. *Les généraux sont chargés de l'exécution.*

ARTICLE XVII.

§ 1. Ratification de la paix (M., § 111).
2. Elle sera loi fondamentale (M., § 112).
3. Elle déroge à toutes lois contraires (M., § 113).
4. Peine à infliger à ceux qui la violeront.
5.—6. Garantie de la paix (M., §§ 114 et 115).
7. Toute voie de fait est interdite (M., § 116).
8. Réintégrations des cercles (M., § 117).
9. Le passage des troupes aura lieu aux frais des puissances auxquelles elles appartiennent (M., § 118).

Digitized by Google

10.—11. Parties comprises dans la paix (M., § 119).
12. Noms des souscrivans, et clause en faveur de ceux qui voudront accéder au traité (M., § 120).

OBJETS RENFERMÉS DANS LA PAIX DE MUNSTER, ET QUI NE SE TROUVENT PAS DANS CELLE D'OSNABRUCK.

Rétablissement de la paix entre l'Empereur et la France, leurs alliés et adhérens, § 1.
Engagement de deux parties de ne pas soutenir les ennemis l'une de l'autre, § 3.
Stipulation au sujet du cercle de Bourgogne, *ibid.*
Stipulation au sujet du duc de Lorraine, § 4.
Cessions faites à la France en général, § 69.
Cession des évêchés de Metz, Toul et Verdun, § 70.
Restitution de l'évêque de Verdun, François de Lorraine, § 71.
Cession de Pignerol, § 72.
Cession de Brisach et de l'Alsace, § 73.
Cession de la souveraineté de l'Alsace, § 74.
Conservation de la religion catholique dans les provinces cédées, § 75.
Cession du droit d'avoir garnison à Philippsbourg, § 76.
Maintien des droits de l'évêque de Spire, § 77.
Les sujets des pays cédés sont absous du serment de fidélité qu'ils avaient prêté, § 78.

Digitized by Google

Annulation des lois qui s'opposent à ces cessions, § 79.
La diète les confirmera, § 80.
Plusieurs villes d'Alsace seront démantelées, § 81.
Savesne conservera sa neutralité; il ne sera pas construit de forteresse sur la rive droite du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Philippsbourg, § 82.
Stipulation relative aux dettes de la chambre d'Ensishein, § 83.
Répartition les dettes des ordres, § 84.
Énumération des villes et pays que la France restituera à la maison d'Autriche, § 85.
Restitution des biens des sujets qui avaient été séquestrés, 86.
Réserve mise aux cessions faites à la France, § 87.
Somme stipulée en faveur de l'archi. d'Insbruck, § 88.
Engagemens de la France de se charger des deux tiers de la dette de la chambre d'Ensishein, § 89.
Restitution des documens littéraires, § 90.
Engagement de la France de communiquer, le cas échéant, les documens communs, § 91.
Confirmation du traité de Querasque de 1631, §§ 92 et 93.
Somme stipulée en faveur du duc de Mantoue, § 94.
De l'investiture du duc de Savoie, § 95.
Reconnaissance de la part de l'Empereur, que certaines terres ne sont pas fiefs de l'Empire, § 96.
Stipulation du même genre en faveur du duc de Mantoue, § 97.
De l'exécution de la paix, § 98.
Du mode de restitution, § 99.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

ACTE DE LA CONSTITUTION FEDERATIVE DE L'ALLEMAGNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Acte de la constitution fédérative de l'Allemagne.

SIGNÉ A VIENNE, LE 8 JUIN 1815.

AU NOM DE LA TRÈS SAINTE ET INDIVISIBLE TRINITÉ,

Les princes souverains et les villes libres de l'Allemagne, animés du désir commun de mettre en exécution l'article 6 du traité de Paris du 30 mai 1814, et convaincus des avantages qui résulteront de leur union solide et durable, pour la sûreté et l'indépendance de l'Allemagne et pour l'équilibre de l'Europe, sont convenus de former une confédération perpétuelle, et ont pour cet effet muni de leurs pleins

Digitized by Google

pouvoirs leurs envoyés et députés au congrès de Vienne, savoir :

(*Suivent les noms et titres des plénipotentiaires*).

Et, conformément à la susdite résolution, les plénipotentiaires ci-dessus nommés, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, trouvés en bonne et due forme, ont arrêté entre eux les articles suivans :

1° DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

ARTICLE PREMIER

Les princes souverains et les villes libres de l'Allemagne, en comprenant dans cette transaction LL. MM. l'empereur d'Autriche, les rois de Prusse, de Danemarck et des Pays-Bas, et nommément :

L'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, pour toutes celles de leurs possessions qui ont anciennement appartenu à l'Empire germanique;

Le roi de Danemarck, pour le duché de Holstein;

Le roi des Pays-Bas, pour le grand-duché de Luxembourg, établissent entre eux une confédération perpétuelle, qui portera le nom de Confédération germanique.

ARTICLE II.

Le but de cette Confédération est le maintien de

Digitized by Google

la sûreté extérieure et intérieure de l'Allemagne, de l'indépendance et de l'inviolabilité des états confédérés.

ARTICLE III.

Les membres de la Confédération, comme tels, sont égaux en droit; ils s'obligent tous également à maintenir l'acte qui constitue leur union.

ARTICLE IV.

Les affaires de la Confédération seront confiées à une diète fédérative, dans laquelle tous les membres voteront par leurs plénipotentiaires, soit individuellement, soit collectivement, de la manière suivante, sans préjudice de leur rang :

1. Autriche.	1 voix.
2. Prusse.	1
3. Bavière	1
4. Saxe	1
5. Hanôvre.	1
6. Wurtemberg.	1
7. Bade.	1
8. Hesse électorale.	1
9. Grand-duché de Hesse.	1
10. Danemarck pour Holstein.	1
11. Pays-Bas pour le Luxembourg.	1

Digitized by Google

12. Maisons grand-ducale et ducales de Saxe.	1
13. Brunswich et Nassau	1
14. Mecklenbourg-Schwerin et Mecklenbourg-Strelitz.	1 1
15. Holstein-Oldenbourg, Anhalt et Schwarzbourg.	1
16. Hohenzollern, Lichtenstein, Reuss, Schaumbourg-Lippe et Waldeck	1
17. Les villes libres de Lübeck, Francfort, Brême et Hambourg . .	1
Total.	17 voix.

ARTICLE V.

L'Autriche présidera la Diète fédérative. Chaque état de la Confédération a le droit de faire des propositions, et celui qui préside est tenu à les mettre en délibération dans un espace de temps qui sera fixé.

. . . . . .

ARTICLE VI.

. . . . . .

Lorsqu'il s'agira de lois fondamentales à porter, ou de changemens à faire dans les lois fondamentales de la Confédération, de mesures à prendre par rapport à l'acte fédératif même, d'institutions organiques ou d'autres arrangemens d'un intérêt commun à adopter, la Diète se formera en assemblée générale, et, dans ce cas, la distribution des voix aura

Digitized by Google

lieu de la manière suivante, calculée sur l'étendue respective des états individuels :

1.	L'Autriche aura	4 voix.
2.	La Prusse	4
3.	La Saxe	4
4.	La Bavière	4
5.	Le Hanôvre	4
6.	Le Wurtemberg	4
7.	Bade	3
8.	Hesse électorale	3
9.	Grand-duché de Hesse	3
10.	Holstein	3
11.	Le Luxembourg	3
12.	Brunswick	2
13.	Mecklenbourg-Schwerin	2
14.	Nassau	2
15.	Saxe-Weimar	1
16.	— Gotha	1
17.	— Cobourg	1
18.	— Meinungen	1
19.	Saxe-Hilbourgshausen	1
20.	Mecklenbourg-Strelitz	1
21.	Holstein-Oldenbourg	1
22.	Anhalt-Dessau	1
23.	—— Bernbourg	1
24.	—— Kœthen	1
25.	Schwarzbourg-Sondershausen	1
26.	——— Rudolstad	1
27.	Hohenzollern-Hechingen	1

Digitized by Google

28.	Liechteinstein	1
29.	Hohenzollern-Siegmaringen. .	1
30.	Waldeck	1
31.	Reuss, branche aînée. . . .	1
32.	—— branche cadette . . .	1
33.	Schumbourg-Lippe	1
34.	Lippe	1
35.	La ville libre de Lübeck . . .	1
36.	——————— Francfort . .	1
37.	——————— Brême . . .	1
38.	——————— Hambourg . .	1
	Total. . . .	69 voix.

La Diète, en s'occupant des lois organiques de la Confédération, examinera si on doit accorder quelques voix collectives aux anciens états de l'Empire médiatisés.

ARTICLE VII.

La question, si une affaire doit être discutée par l'assemblée générale, conformément aux principes ci-dessus établis, sera décidée dans l'assemblée ordinaire, à la pluralité des voix.

La même assemblée préparera les projets de résolutions qui doivent être portés à l'assemblée générale, et fournira à celle-ci tout ce qu'il lui faudra pour les adopter ou les rejeter. On décidera par la pluralité des voix, tant dans l'assemblée ordinaire

Digitized by Google

que dans l'assemblée générale, avec la différence toutefois, que dans la première il suffira de la pluralité absolue, tandis que dans l'autre les deux tiers des voix seront nécessaires pour former la pluralité. Lorsqu'il y aura parité de voix dans l'assemblée ordinaire, le président décidera la question. Cependant, chaque fois qu'il s'agira d'acceptation ou de changement de lois fondamentales, d'institutions organiques, de droits individuels ou d'affaires de religion, la pluralité des voix ne suffira pas, ni dans l'assemblée ordinaire, ni dans l'assemblée générale.

La Diète est permanente; elle peut cependant, lorsque les objets soumis à sa délibération se trouvent terminés, s'ajourner à une époque fixe; mais pas au-delà de quatre mois.

Toutes les dispositions ultérieures relatives à l'ajournement et à l'expédition des affaires pressantes, qui pourraient survenir pendant l'ajournement, sont réservées à la Diète, qui s'en occupera lors de la rédaction des lois organiques.

ARTICLE VIII.

Quant à l'ordre dans lequel voteront les membres de la Confédération, il est arrêté que, tant que la Diète sera occupée de la rédaction des lois organiques, il n'y aura aucune règle à cet égard; et quel que soit l'ordre que l'on observera, il ne pourra ni préjudicier à aucun des membres, ni établir un principe pour l'avenir. Après la rédaction des lois

Digitized by Google

organiques, la Diète délibèrera sur la manière de fixer cet objet par une règle permanente, pour laquelle elle s'écartera le moins possible de celles qui ont eu lieu à l'ancienne Diète, et notamment d'après le recès de la députation de l'Empire de 1803. L'ordre que l'on adoptera n'influera d'ailleurs en rien sur le rang et la préséance des membres de la Confédération, hors de leurs rapports avec la Diète.

ARTICLE IX.

La Diète siégera à Francfort-sur-le-Mein. Son ouverture est fixée au 1er septembre 1815.

ARTICLE X.

Le premier objet à traiter par la Diète, après son ouverture, sera la rédaction des lois fondamentales de la Confédération, et de ses institutions organiques, relativement à ses rapports extérieurs, militaires et intérieurs.

ARTICLE XI.

Les États de la Confédération s'engagent à défendre, non-seulement l'Allemagne entière, mais aussi chaque État individuel de l'union, en cas qu'il fût attaqué, et se garantissent mutuellement toutes celles de leurs possessions qui se trouvent comprises dans cette union.

Digitized by Google

Lorsque la guerre est déclarée par la Confédération, aucun membre ne peut entamer des négociations particulières avec l'ennemi, ni faire la paix ou un armistice avec l'annemi sans le consentement des autres.

Les membres de la Confédération, en se réservant le droit de former des alliances, s'obligent cependant à ne contracter aucun engagement qui serait dirigé contre la sûreté de la Confédération ou des états individuels qui la composent.

Les états confédérés s'engagent de même à ne se faire la guerre sous aucun prétexte, et à ne point poursuivre leurs différends par la force des armes, mais à les soumettre à la Diète. Celle-ci essaiera, moyennant une commission, la voie de la médiation. Si elle ne réussit pas, et qu'une sentence juridique devienne nécessaire, il y sera pourvu par un jugement austrégal (Aistragalinstanz), bien organisé, auquel les parties litigantes se soumettront sans appel.

2° DISPOSITIONS PARTICULIÈRES.

Outre les points réglés dans les articles précédens, relativement à l'établissement de la Confédération, les états confédérés sont en même temps convenus d'arrêter, à l'égard des objets suivans, les dispositions contenues dans les articles ci-après, qui doivent avoir la même force et valeur que ceux qui précèdent.

Digitized by Google

ARTICLE XII.

Les membres de la Confédération, dont les possessions n'atteignent pas une population de trois cent mille ames, se réuniront à des maisons régnantes de la même famille, ou à d'autres états de la Confédération, dont la population, jointe à la leur, atteindra le nombre indiqué ici pour former en commun un tribunal suprême.

Dans les états cependant d'une population moins forte où des tribunaux pareils de troisième instance existent dejà, ils seront conservés dans leur qualité actuelle, pourvu que la population de l'état auquel ils appartiennent ne soit pas au-dessous de cent cinquante mille ames.

Les quatre villes libres auront le droit de se réunir entre elles pour l'institution d'un tribunal suprême commun.

Chacune des parties qui plaideront devant ces tribunaux suprêmes communs, sera autorisée à exiger le renvoi de la procédure à la faculté de droit d'une université étrangère, ou à un siége d'échevins, pour y faire porter la sentence définitive.

ARTICLE XIII.

Il y aura des assemblées d'états dans tous les pays de la Confédération.

ARTICLE XIV.

Pour assurer aux anciens états de l'empire, qui

Digitized by Google

ont été médiatisés en 1806 et dans les années subséquentes, des droits égaux dans tous les pays de la Confédération, et conformes aux rapports actuels, les états confédérés établissent les principes suivans :

Les maisons des princes et comtes médiatisés n'en appartiennent pas moins à la haute noblesse de l'Allemagne, et conservent les droits d'égalité de naissance avec les maisons souveraines (Ebenburtigkert), comme elles en ont joui jusqu'ici.

Les chefs de ces maisons forment la première classe des états dans les pays auxquels ils appartiennent : ils sont, ainsi que leurs familles, au nombre des plus privilégiés, particulièrement en matière d'impôt.

Ils conservent, en général, pour leurs personnes, leurs familles et leurs biens, tous les droits et prérogatives attachés à leurs propriétés, et qui n'appartiennent pas à l'autorité suprême, ou aux attributs du gouvernement. Parmi les droits que leur assure cet article, seront spécialement et nommément compris :

1° La liberté illimitée de séjourner dans chaque état appartenant à la Confédération, ou se trouvant en paix avec elle ;

2° Le maintien des pactes de familles, conformément à l'ancienne constitution de l'Allemagne, et la faculté de lier leurs biens et les membres de leurs familles par des dispositions obligatoires, lesquelles toutefois doivent être portées à la connaissance du souverain et des autorités publiques. Les lois par

Digitized by Google

lesquelles cette faculté a été restreinte jusqu'ici ne seront plus applicables aux cas à venir;

3° Le privilége de n'être justiciable que des tribunaux supérieurs, et l'exemption de toute conscription militaire pour eux et leurs familles;

4° L'exercice de la juridiction civile et criminelle en première et, si les possessions sont assez considérables, en seconde instance de la juridiction forestière, de la police locale et de l'inspection des églises, des écoles et des fondations charitables : le tout en conformité des lois des pays auxquels ils restent soumis, ainsi qu'aux réglemens militaires et à la surveillance suprême réservée aux gouvernemens relativement aux objets des prérogatives ci-dessus mentionnées. Pour mieux déterminer ces prérogatives, comme en général pour régler et consolider les droits des princes, comtes et seigneurs médiatisés d'une manière uniforme dans tous les états de la Confédération germanique, l'ordonnance publiée à ce sujet par S. M. le roi de Bavière, en 1807, sera adoptée pour norme générale.

L'ancienne noblesse immédiate de l'Empire jouira des droits énoncés aux paragraphes 1 et 2, de celui de siéger à l'assemblée des états, d'exercer la juridiction patrimoniale et forestière, la police et le patronat des églises, ainsi que de celui de n'être pas justiciable des tribunaux ordinaires. Ces droits ne seront toutefois exercés que d'après les règles établies par les lois des pays dans lesquels les membres de cette noblesse sont possessionnés. Dans les provinces dé-

Digitized by Google

tachées de l'Allemagne par la paix de Lunévelle du 9 février 1801, et qui y sont aujourd'hui de nouveau réunies, l'application des principes ci-dessus énoncés. relativement à l'ancienne noblesse immédiate de l'Empire, sera sujette aux modifications rendues nécessaires par les rapports qui existent dans ces provinces.

ARTICLE XV.

La continuation des rentes directes ou subsidiaires assignées sur l'octroi de la navigation du Rhin, ainsi que les dispositions du recès de la députation de l'Empire du 25 février 1803, relativement au paiement des dettes et des pensions accordées à des individus ecclésiastiques ou laïcs, sont garanties par la Confédération.

Les membres des ci-devant chapitres des églises cathédrales, comme ceux de chapitres libres de l'Empire, ont le droit de jouir des pensions qui leur sont assurées par le susdit recès, dans tout pays quelconque se trouvant en paix avec la Confédération germanique.

Les membres de l'Ordre Teutonique qui n'ont pas encore obtenu des pensions suffisantes, les obtiendront d'après les principes établis pour les chapitres des églises cathédrales par le recès de la députation de l'Empire de 1803; et les princes qui ont acquis d'anciennes possessions de l'Ordre Teutonique acquit-

Digitized by Google

teront ces pensions en proportion de leur part aux biens de l'Ordre Teutonique.

La Diète de la Confédération s'occupera des mesures à prendre pour la caisse de sustentation et les pensions des évêques et autres ecclésiastiques des pays sur la rive gauche du Rhin, lesquelles pensions seront transférées aux possesseurs actuels desdits pays. Cette affaire sera réglée dans le délai d'un an, et jusque-là le paiement des pensions aura lieu comme jusqu'ici.

ARTICLE XVI.

La différence des confessions chrétiennes dans les pays et territoires de la Confédération allemande n'en entraînera aucune dans la jouisssance des droits civils et politiques,

La Diète prendra en considération les moyens d'opérer de la manière la plus uniforme l'amélioration de l'état civil de ceux qui professent la religion juive en Allemagne, et s'occupera particulièrement des mesures par lesquelles on pourra leur assurer et leur garantir, dans les états de la Confédération, la jouissance des droits civils, à condition qu'ils se soumettent à toutes les obligations des autres citoyens. En attendant, les droits accordés déjà aux membres de cette religion par tel ou tel état en particulier leur sont conservés.

ARTICLE XVII.

La maison des princes de la Tour et Taxis conser-

Digitized by Google

vera la possession et les revenus des postes dans les états confédérés, telles qu'elles lui ont été assurées par le recès de la députation de l'Empire du 25 février 1803, ou par des conventions postérieures, autant qu'il n'en sera pas autrement disposé par de nouvelles conventions librement stipulées de part et d'autre. En tous cas, les droits et prétentions de cette maison, soit à la conservation des postes, soit à une juste indemnité, tels que le susdit recès les a établis, seront maintenus. Cette disposition s'appliquera aussi au cas où l'ancienne administration des postes aurait été abolie depuis 1803, en contravention au recès de la députation de l'Empire, à moins que l'indemnité n'ait été définitivement fixée par une convention particulière.

ARTICLE XVIII.

Les princes et villes libres de l'Allemagne sont convenus d'assurer aux sujets des états confédérés les droits suivans :

Celui d'acquérir et de posséder des biens-fonds hors des limites de l'état où ils sont domiciliés, sans que l'état étranger puisse les soumettre à des conditions ou charges autres que celles que portent ses propres sujets.

Celui :

1° De passer d'un état confédéré à un autre, pourvu qu'il soit prouvé que celui dans lequel ils s'établissent les reçoit comme sujets ;

Digitized by Google

2° D'entrer au service civil ou militaire de quelque état confédéré que ce soit, bien entendu cependant que l'exercice de l'un ou de l'autre de ces droits ne compromette l'obligation au service militaire que leur impose leur ancienne patrie. Et pour qu'à cet égard la différence des lois sur l'obligation au service militaire ne conduise pas à des résultats inégaux et nuisibles à tel ou tel État particulier, la Diète de la Confédération délibérera sur les moyens détablir une législation autant que possible égale relativement à cet objet.

La liberté de toute espèce de droit d'issue ou de détraction, ou autre impôt pareil, dans le cas où ils transporteraient leur fortune d'un état confédéré à l'autre, pourvu que des conventions particulières et réciproques n'en aient autrement statué.

La Diète s'occupera, lors de sa première réunion, d'une législation uniforme sur la liberté de la presse, et des mesures à prendre pour garantir les auteurs et éditeurs contre la contrefaction de leurs ouvrages.

ARTICLE XIX.

Les états confédérés se réservent de délibérer, dès la première réunion de la Diète à Francfort, sur la manière de régler les rapports de commerce et de navigation d'un état à l'autre, d'après les principes adoptés par le Congrès de Vienne.

Digitized by Google

ARTICLE XX.

Le présent acte sera ratifié par toutes les parties contractantes, et les ratifications seront échangées dans l'espace de six semaines, ou plus tôt si faire se peut, adressées à la chancellerie de cour et d'état de S. M. l'empereur d'Autriche, à Vienne, et déposées dans les archives de la Confédération lors de l'ouverture de la Diète.

En foi de quoi tous les plénipotentiaires ont signé le présent instrument, et y ont apposé le cachet de leurs armes.

Fait à Vienne, *le* 8 *juin* 1815.

L'acte présent fut signé par :

Le prince de Metternich; le baron de Wessenberg; le prince de Hardenberg; le baron de Humboldt; le comte Christian de Bernstorff; le comte Joachim de Bernstorff; le comte de Rechberg, de Globig; le baron de Gagern; le comte de Munster; le comte de Hardenberg; le comte de Keller; le baron Lepel; le baron de Turkheim; le baron de Minkwitz; le baron de Baumbach; le baron de Fischier; le baron de Maltzahn; le baron de Tlessen; le baron d'Oertzen; Wolframsdorf; le baron de Franck; Kirchbaun; Marschall de Biberstein; Georges de Weise; Frédéric de Weise; le baron de Ketelhodt, Berg, Helwing, Hach, Danz, Smidt, Gries.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIETE GERMANIQUE.

Digitized by Google

Diète Germanique.

PROTOCOLE PUBLIC DE LA 22e SÉANCE DE LA DIÈTE DE LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE DU 28 JUIN 1832.

Présens : pour l'Autriche : M. le conseiller intime actuel comte de Münch-Bellinghausen ;

Pour la Prusse : M. le grand-maître des postes de Nagler ;

Pour la Bavière : M. le ministre d'état baron de Lerchenfeld ;

Pour la Saxe : M. le ministre des conférences et conseiller intime actuel baron de Manteuffel ;

Digitized by Google

Pour le Hanovre : M. le conseiller intime du cabinet baron de Stralenheim;

Pour le Wurtemberg : M. le conseiller d'état baron de Trott ;

Pour Bade : M. le conseiller intime baron de Blittersdoff;

Pour la Hesse électorale : M. le conseiller intime de Riess;

Pour la Hesse grand-ducale : M. le conseiller intime baron de Gruben ;

Pour le Danemark (Holstein et Lauenbourg) : M. le chambellan baron de Pechlin;

Pour les Pays-Bas (grand-duché de Luxembourg): M. le lieutenant-général comte de Grunne;

Pour les maisons grand-ducales et ducales et de Saxe : M. le conseiller intime actuel comte de Beust ;

Pour Brunswick et Nassau : M. le minstre d'état baron de Marschall ;

Pour Mecklembourg-Shwérin et Mecklembourg-Strélitz : M. le conseiller intime actuel de Schak ;

Pour Oldembourg, Anhalt et Schwarsbourg : M. le Chambellan et conseiller d'état de Both ;

Pour Aohenzollern, Lichtenstein, Reuss, Lippe-Schaumbourg, Lippe et Waldeck : M. le conseiller intime baron de Léonhardi ;

Pour les villes libres, Lubeck, Francfort, Brême et Hambourg : M. le syndic Curtius;

Et moi-même, le conseiller aulique actuel I. et R., et directeur de la chancellerie, baron de Handel.

Digitized by Google

MESURES POUR LE MAINTIEN DE L'ORDRE LÉGAL ET DE LA TRANQUILLITÉ DANS LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE.

M. le président. — Des circonstances et des rapports qui étaient en partie hors de la sphère d'influence des gouvernemens de l'Allemagne y ont amené un état de choses qui a dû exciter vivement l'attention de Sa Majesté l'Empereur, et à un degré égal à l'intérêt sincère et bienveillant avec lequel Sa Majesté considère comme un de ses devoirs les plus chers d'embrasser la destinée de tous les états réunis dans la Confédération.

Tant que la situation des esprits s'est bornée à cette agitation qui résultait de la nature des choses, et qui est toujours une suite immédiate de grands événemens qui ont eu lieu d'une manière inattendue dans des états voisins, Sa Majesté a cru pouvoir espérer avec confiance que cet état maladif de l'opinion publique céderait à l'influence que l'expérience du temps et la prépondérance de la majorité calme et bien pensante étaient appelées à exercer sur une nation qui a toujours été digne de l'admiration de l'Europe par son noble caractère et la profondeur de ses sentimens, ainsi que par le respect pour l'ordre légal et l'attachement qu'elle a montré pour ses souverains dans les instans les plus décisifs. Mais la fermentation ayant atteint dans plusieurs contrées de l'Allemagne un degré tel qu'elle ne menaçait pas seulement la tranquillité intérieure et la sûreté des

Digitized by Google

différens états, mais même l'existence de toute la Confédération, le contact permanent où se trouvent les états de l'Allemagne, l'immense quantité de feuilles et d'écrits révolutionnaires qui inondent ce pays, l'abus de la parole au sein même des chambres des états, les travaux journaliers d'une propagande qui, d'abord, se tenait soigneusement renfermée, mais qui, maintenant, ne rougit pas de se montrer au grand jour, et les tentatives infructueuses que faisait chaque gouvernement en particulier pour sévir contre ces désordres, ont donné à Sa majesté impériale la triste conviction que la révolution, en Allemagne, approche à grands pas de sa maturité, et qu'elle n'a besoin, pour éclater, que d'être tolérée plus long-temps par la Diète.

Aussitôt que cet état de choses s'est présenté clairement aux yeux de Sa Majesté, elle n'a pas hésité un instant sur ce que la position que la cour impériale occupe dans la Confédération, position sanctionnée par les actes de la Diète, lui prescrivait comme un devoir sacré. l'Empereur s'est adressé d'abord avec une pleine confiance à Sa Majesté le roi de Prusse, afin d'examiner attentivement l'état de l'Allemagne avec cet allié éclairé et puissant, et de délibérer ensuite au fond, de concert avec Sa Majesté royale et les autres gouvernemens de l'Allemagne, sur les moyens dont les événemens actuels réclament impérieusement l'emploi.

En suite de conférences réciproques et libres de tous les membres de la Confédération, conférences

Digitized by Google

dictées par l'esprit de conservation de ce qui existe légalement et conformément au droit des nations, et par le sentiment des devoirs qui leur sont imposés de veiller au bien des populations qui leur sont confiées;

Les ministres d'Autriche et de Prusse sont chargés de faire à la Diète l'ouverture dont teneur suit :

« Sa Majesté l'empereur d'Autriche et Sa Majesté le roi de Prusse ont reconnu qu'il était de leur devoir de se représenter une image fidèle des dangers qui menacent le repos intérieur de l'Allemagne et de se demander quelle est la tâche, quels sont les devoirs de la Confédération germanique et de ses membres pour détourner les maux qui nous menacent et assurer à l'Allemagne l'ordre légal et la tranquillité. Les deux cours sont pleinement convaincues que ce n'est *qu'en faisant un emploi ferme et énergique des moyens que la constitution de la Confédération germanique leur accorde*, que les princes allemands parviendront à vaincre ce mal, qui n'est que trop manifeste, et à rétablir l'ordre en Allemagne.

» La Confédération germanique a été fondée pour garantir la sécurité intérieure et extérieure de l'Allemagne.

» Si l'expérience a prouvé jusqu'ici que la Confédération avait tellement manqué l'un de ses buts, savoir le maintien de la sûreté intérieure, que l'irritation des esprits et l'état maladif de l'opinion publique ont pu prendre une forme aussi menaçante que celle sous laquelle on les voit maintenant, les

Digitized by Google

défauts et les imperfections auxquels il faut attribuer cet état de choses, doivent se trouver ou dans la législation de la Confédération, ou dans l'application et l'exécution de ses lois.

» Jusqu'à la rédaction de l'acte final de Vienne, la Confédération manquait en effet des lois organiques dont elle avait besoin pour parvenir au développement positif de son action politique.

» L'acte final de Vienne a comblé cette lacune, autant que le comportait la nature de la Confédération, si son essence ne devait pas être changée. L'acte final contient en particulier, pour la conservation de la tranquillité intérieure des états allemands, des dispositions, qui, à en prendre les principes, doivent être considérées comme bien insuffisantes encore pour les besoins de l'époque actuelle.

» Tandis que l'acte final de l'année 1820 assure d'un côté l'exécution de l'article 13 de l'acte fédéral, d'après une interprétation convenable et rassurante, et accueillant les griefs sur les dénis de justice (art. 29), cherche à prévenir, autant que possible, les abus de la part des gouvernemens; s'oppose aussi, d'un autre côté, à toutes usurpations de la démocratie contre le pouvoir, en décidant (art. 57) que tous les pouvoirs demeurent réunis dans le chef de l'état, et que le souverain ne peut être obligé par une constitution à la coopération des états que pour l'exercice de certains droits déterminés; de plus (art. 26), lorsque la tranquillité intérieure d'un état confédéré est menacée par la résistance des sujets contre l'autorité, et

Digitized by Google

qu'il y a à craindre une extension des mouvemens séditieux, ou que des troubles sérieux ont éclaté, cet acte fait un devoir à la Confédération de concourir le plus promptement possible au rétablissement de l'ordre, et même dans ce but, et selon les circonstances, il prescrit à la confédération de porter du secours sans y être invité par l'état qui est troublé. Enfin, à l'occasion des désordres arrivés en 1830 dans plusieurs états allemands, la Diète, par sa décision du 21 octobre 1830 (34e séance) a pourvu à ce que ces secours fussent aussi prompts que possible, en décidant que lors d'un pressant danger on devrait prêter le secours des armes sur la simple réquisition faite par un état confédéré à un autre état aussi confédéré, et cela sans annonce préalable à la Diète, sans que la Diète ait besoin d'en délibérer et de prendre une résolution à cet effet. Par là, et d'après les principes fondamentaux de la Confédération, le lien fédératif, établi pour maintenir la sûreté intérieure de l'Allemagne, est devenu plus étroit et plus solide peut-être que tout autre lien qui ait jamais existé dans aucune confédération d'états. Ce fait rend, dans le moment présent, où il s'agit de combattre avec succès l'irruption du mal, de nouveaux principes fondamentaux ou de nouvelles décisions légales de la part de la Diète, tout aussi inutiles que le serait un changement dans la constitution de la Confédération ou dans sa législation.

» Ce n'est donc nullement par le défaut ou l'imperfection de la législation fédérale existante que,

Digitized by Google

suivant la déplorable expérience qu'on en a faite dernièrement, d'un côté, la force brutale de rassemblemens populaires, d'un autre côté, les prétentions de l'esprit démocratique se cachant sous le masque d'une opposition constitutionnelle et légale, de concert avec une presse effrénée (deux symptômes du lmal fondamental qu'il faut combattre), cherchent en partie à affaiblir la force des gouvernemens, en partie sont déjà parvenues à les affaiblir, et les a forcés de leur faire des concessions ou les menacent de leur arracher des droits dont ces gouvernemens, dans l'intérêt bien entendu de leurs sujets, ne peuvent se départir sans danger pour le maintien de l'ordre public et d'un état légal.

» Quant à ce qui concerne en particulier,

» I. *Les rapports dans lesquels sont placées les chambres des états*, les deux cours sont d'avis que, toute convenable et salutaire que soit l'action des chambres des états dans les états allemands; cependant la tendance qu'on a cherché à donner dans ces derniers temps à cette institution des états, est sans contredit un fait des plus déplorables. Cette tendance s'est manifestée sous deux points de vue, soit que l'on envisage les chambres d'états *vis-à-vis de leurs princes*, soit qu'on les considère *vis-à-vis de la Confédération et de la Diète.*

» A. *Dans leurs rapports avec leurs princes.*

» a) Ils exigèrent de nouvelles concessions incompatibles avec le principe monarchique et avec le maintien de l'ordre public, et même

Digitized by Google

» b) Pour le cas où ces concessions n'auraient pas lieu, on montra en prespective le refus du budjet.

» B. *Dans leurs rapports avec la Confédération et avec la Diète,* ils manifestèrent non-seulement

» a) Une tendance à se mettre au-dessus des lois fédérales, mais encore

» b) Des attaques ouvertes ont été dirigées dans des assemblées d'états contre la Confédération et la Diète.

» La législation fédérale offre aux gouvernemens allemands les moyens d'empêcher à l'avenir de pareils actes.

» A peine s'il est nécessaire de rappeler que, d'après toutes les constitutions allemandes, c'est aux princes qu'appartient l'*initiative* relativement à la législature ; que, par conséquent, les états ne peuvent proposer d'autres lois que sous la forme de *pétitions,* les souverains restant libres d'examiner s'ils jugent conforme à leurs intérêts et à ceux de leur pays, qui y sont toujours joints intimement, conforme enfin à leurs obligations envers la Confédération, d'accorder ce qui fait l'objet de la pétition, ou de le refuser dans le cas contraire. Un motif péremptoire de refuser une pétition présentée par les états existerait dans le cas où le prince trouverait, à la suite de cet examen, que la concession qui y est demandée serait en opposition avec le principe exprimé dans l'article 57 de l'acte final de Vienne. Plus il est dit d'une manière positive que la totalité du pouvoir souverain *doit nécessairement* rester réunie dans le

Digitized by Google

chef de l'état, et que le souverain *ne peut*, par une constitution d'états, être lié à la coopération de ces états *que* pour *l'exercice* de certains droits ; plus il est certain qu'un souverain, membre de la Confédération germanique, est non-seulement autorisé à rejeter toute pétition des états qui serait en contradiction avec cet état de choses, mais encore qu'il y serait *obligé* dans l'intérêt général de la Confédération.

» Aucun prince allemand, ayant la conscience de sa dignité et de sa haute vocation, ne se laissera arrêter dans l'usage de ce droit et dans l'accomplissement du devoir qui y est joint par la menace d'un refus du budjet, puisque le principe que les états ne sauraient jamais refuser au souverain les moyens nécessaires à un gouvernement convenablement réglé est fondé dans le sens de la disposition citée plus haut de l'art. 57 de l'acte final, ainsi que dans la conséquence qui peut en être déduite, et qui se trouve exprimée dans l'art. 58 du même acte final.

» Si, par conséquent, il arrivait que des assemblées d'état méconnussent assez leurs rapports pour rattacher, d'une manière, soit directe, soit indirecte, à la réalisation de désirs et de propositions quelconques, leur consentement à la perception des impôts nécessaires à la marche d'un gouvernement bien ordonné, des cas pareils devraient être mis au nombre de ceux qui motivent l'application des art. 25 et 26 de l'acte final de Vienne.

» Quant au rapport de la législation intérieure d'un

Digitized by Google

pays à la législation fédérale, l'opinion des deux cours, basée sur les résolutions déjà existantes de la Confédération, peut s'exprimer par les propositions suivantes :

» 1° La législation intérieure des états qui y forment la Confédération germanique ne saurait être en aucune manière opposée, ni au but de la Confédération, tel qu'il est exprimé dans l'article 2 de l'acte de la Confédération, dans l'article 1er de l'acte final de Vienne, ni aux dispositions organiques qui ont été concertées pour atteindre ce but (art. 13 de l'acte final de Vienne, n° 2), ni aux résolutions qui ont déjà été arrêtées ou qui pourraient l'être encore pour le développement et le perfectionnement de ces statuts.

» II. Quant aux abus sans exemple de la presse politique périodique, la Diète, convaincue qu'il est de son devoir d'employer toutes les forces et tous les moyens que lui fournit la constitution fédérale pour le maintien de la tranquillité intérieure de la Confédération, a déjà par sa décision du 10 mai de cette année (§ 154), attiré l'attention des gouvernemens sur les dangers qui menacent le corps fédéral, si les gouvernemens n'exécutent pas en leur entier les décisions de la Confédération dans les affaires de la presse; de plus, la Diète a nommé le 17 avril une commission tirée de son sein, qui doit s'occuper incessamment du projet contenu dans l'article 18 de l'acte fédéral touchant des dispositions uniformes au sujet de la presse, et on peut attendre du zèle actif

Digitized by Google

éclair é de cette commission qu'elle s'acquittera de la tâche qui lui est confiée de telle sorte que, sans nuire à l'activité des écrivains utiles et estimables, et sans vouloir enchaîner les progrès naturels de l'esprit humain, elle saura contenir dans de justes bornes les excès inouis d'une presse insolente qui ne cherche qu'à ébranler et à renverser tout ce qui existe et à diffamer tout ce qu'il y a de plus auguste comme tout ce qu'il y a de plus sacré.

» Les cours d'Autriche et de Prusse, non seulement se trouvent obligées de déclarer de nouveau leur conviction, que, jusqu'à l'époque où tous les gouvernemens se seront réunis à cet effet par une décision constitutionnelle, la loi provisoire du 20 septembre 1819 continue à être obligatoire pour toute la Confédération, et que dans l'intérêt de la tranquillité publique ses décisions doivent être consciencieusement maintenues par tous les gouvernemens et par la Confédération; mais elles croient aussi de leur devoir de contribuer de toutes leurs forces, et de concert avec leurs confédérés, à la conformité de sentimens desquels ils attachent autant d'importance qu'ils croient avec confiance pouvoir la supposer d'avance, à faire exécuter cette loi en son entier, et sans aucune exception.

» Si, après cela, la Diète est mise en état de maintenir les droits de la Confédération contre les attaques des chambres des états et contre l'abus de la presse; si elle se sert de ces droits maintenus d'une manière convenable, et si les résolutions sont exécu-

Digitized by Google

tées avec vigueur et énergie; si enfin les efforts réunis des princes viennent à bout de mettre avec succès en délibération près de la Diète des dispositions d'une utilité générale et intéressant toute l'Allemagne, ce à quoi les cours d'Autriche et de Prusse s'engagent de la manière la plus solennelle à contribuer particulièrement par le moyen de leurs légations près la Diète, on peut espérer que l'action de la Confédération qui agira avec efficacité pour le bien général et son autorité, seront reconnues et respectées, et que l'opinion publique, se débarrassant des doctrines erronées et sophistiques qui l'aveuglent aujourd'hui, reviendra sur les voies de la vérité, du droit et de l'ordre.

» Afin que ces droits de la Confédération, tels qu'ils viennent d'être exposés sous les numéros 1, 2 et 3, puissent être convenablement maintenus et protégés contre les usurpations des chambres d'états, non-seulement par les propres gouvernemens de ces chambres, mais encore directement par la Confédération, la Diète aurait à établir une commission dans ce but spécial, qui se réunirait et entrerait en activité toutes les fois qu'une assemblée d'états aurait lieu dans la Confédération, et consacrerait aux délibérations de ces états une attention non interrompue dans le sens ci-dessus exprimé, et qui, toutes les fois qu'elle apercevrait une tentative de contravention aux lois fédérales, en donnerait connaissance à la Diète, afin que celle-ci prît des mesures ultérieures

Digitized by Google

conformes aux circonstances et à la position de la Confédération.

» Les attaques contre la Confédération et la Diète ne se renouvelleront pas si les états allemands comme ils y sont tenus par leurs rapports fédéraux, s'engagent les uns envers les autres à ne pas les souffrir et à prendre les mesures convenables, chacun dans les formes données par son organisation intérieure. On pourrait dans ce cas prendre pour base l'analogie de la procédure usitée pour de pareilles attaques contre la personne du souverain ou le gouvernement, ou des offenses contre l'un ou l'autre. Une obligation à cet effet résulte déjà en partie de ce que, d'après l'art. 59 de l'acte final de Vienne, là où la constitution accorde la publicité des délibérations des assemblées d'états, le réglement doit pourvoir à ce que les bornes de la libre expression ne soient pas outrepassées, ni dans les séances ni dans leur publication, d'une manière qui mette en danger la tranquillité d'un état de la Confédération ou celle de la Confédération entière, et on pourrait, relativement à de pareilles attaques contre la Confédération, charger également d'un contrôle la commission proposée ci-dessus (B. 4). Ces propositions jointes à la demande d'un accomplissement consciencieux, énergique et éclairé, des obligations des différens états envers la Confédération, forment la base des vues que les cours d'Autriche et de Prusse recommandent à toute l'attention de leurs confédérés pour combattre les faits

Digitized by Google

graves qui ont été signalés plus haut dans les chambres des états.

» Les ministres d'Autriche et de Prusse sont en conséquence chargés de faire la proposition que les six articles suivans soient convertis en une résolution formelle de la Diète.

» Art. 1er. Comme, d'après l'article 57 de l'acte de Vienne, le pouvoir souverain doit résider dans le chef de l'état, et que le souverain, en donnant une constitution, ne peut être délié de la coopération des états que pour l'exercice de certains droits déterminés, un souverain allemand non seulement a le droit de rejeter une pétition des états contraires à ce principe, mais encore le but de la Confédération lui fait un devoir de ce rejet.

» Art. 2. Comme d'après l'esprit de ce même article 57 de l'acte de Vienne et des conséquences qui en résultent, conséquences exprimées dans l'article 38, les états ne peuvent refuser à un souverain allemand les moyens nécessaires pour gouverner un État selon les devoirs que lui imposent la Confédération et la constitution du pays, les cas dans lesquels des assemblées d'états voudraient mettre pour condition à leur consentement à la levée des impôts nécessaires pour gouverner l'état, la concession de certaines propositions, ces cas devront être mis au nombre de ceux auxquels doivent être appliqués les articles 25 et 26 de l'acte final.

» Art. 3. La constitution intérieure des états confédérés ne peut nullement porter préjudice au but de

Digitized by Google

la Confédération, tel qu'il est exprimé dans l'art. 2 de l'acte fédéral et dans l'art. 2 de l'acte final; cette constitution particulière ne pourra pas non plus apporter aucun obstacle aux obligations légales envers la Confédération, nommément aux constitutions d'argent qui lui sont dues.

» Art. 4. Pour garantir la dignité et les droits de la Confédération et de l'assemblée représentant la confédération contre les attaques de toute espèce, et pour faciliter en même temps, dans les divers états confédérés, le maintien des rapports constitutionnels entre les gouvernemens et leurs états, il sera nommé à la Diète une commission spécialement chargée de cette affaire, et qui devra surtout s'enquérir toujours des délibérations des états dans les pays confédérés, de faire attention aux propositions et aux résolutions qui seraient contraires aux obligations imposées par la Confédération ou aux droits que la Confédération a garantis aux gouvernemens; cette commission en avertira la Diète, qui, si la chose semble devoir donner lieu à d'ultérieures discussions, en conférera avec les gouvernemens intéressés.

Art. 5. Comme, d'après l'art. 59 de l'acte final de Vienne, là où la publicité des débats des états est admise par la constitution, la libre manifestation des pensées ne peut avoir lieu, ni pendant les débats eux-mêmes, ni par leur communication par le moyen de la presse, d'une manière dangereuse pour le repos d'un état confédéré, ou de toute la Confédération, et que le réglement doit pourvoir à l'observation de

Digitized by Google

cet article, tous les gouvernemens confédérés s'engagent réciproquement, ainsi que leurs relations les y obligent, à prévenir et à réprimer toute attaque faite dans les assemblées d'états contre la Confédération, et de prendre à cet effet, chacun selon la constitution de son pays, les mesures à ce nécessaires.

Art. 6. Comme, d'après l'art. 17 de l'acte final, la Diète est appelée à prononcer, selon le but de la confédération, pour le maintien du vrai sens de l'acte fédéral et des décisions y contenues, au cas que leur interprétation donnât lieu à quelque doute, il s'entend que la Diète est exclusivement apte à prononcer sur l'interprétation de l'acte fédéral et de l'acte final; elle exerce ce droit par le canal de la Diète, son organe constitutionnel.

» Mais si l'on se voyait trompé dans cette attente; si l'Allemagne se trouvait encore exposée à ne pas voir renaître l'ordre et le calme intérieur, et si l'autorité des résolutions prises par la Diète, en vertu des lois fédérales, pour maintenir ces biens, les plus grands de tous, courait risque d'être méconnue; alors, LL. MM. l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, dans leur sollicitude pour la destinée des états réunis dans la Confédération, qu'ils ne séparent pas du soin de leur propre conservation, appréciant avec précision le danger de voir ébranler par l'anarchie tout le système social de l'Europe, accomplissant fidèlement leurs devoirs envers la Confédération, fermement résolus de faire emploi, sur l'invitation d'un des états confédérés ou de tous ensemble, de

Digitized by Google

tous les moyens dont ils disposent, pour le maintien et la mise à exécution de la constitution fédérale, de ses buts importans et des résolutions de la Diète auxquelles ils ont servi et serviront encore de base; enfin, pour écarter toute attaque envers la Confédération et ses membres, de quelque côté qu'elle puisse venir, afin que l'exécution ponctuelle et exacte des résolutions de la diète soit assurée avec cette certitude qui seule peut garantir la tranquillité de la commune patrie; animées par ce désir, les deux cours ont pris en même temps *les mesures militaires nécessaires*, et ont muni leurs ministres à la Diète de pouvoirs assez étendus pour garantir à la Diète, qu'à la moindre réclamation de sa part, les secours militaires dont elle aura besoin pour conserver son autorité et faire exécuter ses résolutions, se rendront aux points désignés avec toute la célérité possible.

» Les cours d'Autriche et de Prusse, en faisant la présente déclaration, conforme à leurs obligatiosn fédérales, sont persuadées qu'elles trouveront chez leurs confédérés le même empressement à agir de même en cas de bosoin, conformément aux lois fédérales.

» *La Bavière :* S. M. le roi de Bavière, considérant l'agitation qui s'est tant accrue dans les circonstances actuelles, et les dangers que font naître d'une manière incontestable les efforts des ennemis de l'ordre légal dont les ramifications se propagent au loin, trouve parfaitement convenable que les états, membres de la Confédération, agissent de concert, avec énergie

Digitized by Google

et confiance, en vertu des dispositions existantes, contenues dans l'acte de la confédération et dans l'acte final

» S. M. accède donc aux six propositions émises à cet effet par les cours d'Autriche et de Prusse, en ajoutant cependant que la commission à établir par la Diète, d'après l'art. 4, sera nommée d'abord pour six ans, après lesquels on se réservera de s'entendre sur la prolongation de cette commission.

» Le ministre est en même temps chargé de faire observer, relativement à la teneur de l'article 4, que le gouvernement bavarois préférerait à ce passage.

» Pour faciliter dans les différens états de la Con-
» fédération le maintien des rapports existant consti-
» tutionnellement entre les gouvernemens et leurs états, » cette autre rédaction :

« Pour faciliter aux gouvernemens le maintien de
» leurs droits constitutionnels, » persuadé que telle est l'idée proprement dite exprimée par ce passage, qui ne devrait pas fournir à la commission de la Diète une occasion de s'immiscer dans les affaires intérieures du gouvernement.

» *La Saxe royale :* Le gouvernement royal de Saxe, reconnaissant les intentions vraiment fédérales exprimées dans l'exposé de M. le président de la Diète, fait d'autant moins de difficulté d'accéder aux six propositions qui ont pour objet la sûreté de la Diète et le maintien de sa dignité, que ces propositions sont fondées pleinement sur les lois fédérales

Digitized by Google

existantes ; et pour ce qui regarde la quatrième proposition en particulier, dans le réglement de la Diète, et d'autant plus que les droits constitutionnels des assemblées d'états, et nommément les droits accordés aux états de Saxe par le § 97 de la constitution, relativement à l'examen, au consentement et à la perception des moyens jugés nécessaires pour le gouvernement intérieur, ne sont pas restreints, et que d'ailleurs il est supposé partout que tous les moyens constitutionnels de conciliation devront être d'abord épuisés.

» Le ministre est par conséquent autorisé à faire connaître l'accession de son gouvernement à ces propositions.

» *Le Hanovre :* S. M. le roi de la Grande-Bretagne et de Hanovre voit dans les propositions qui viennent d'être émises au nom des cours d'Autriche et de Prusse, une preuve, digne de la plus haute reconnaissance, de la sollicitude avec laquelle LL. MM. ne cessent de rechercher les moyens d'assurer la tranquillité intérieure et la sûreté de l'Allemagne dans les temps actuels ; S. M. a chargé en conséquence sa légation d'accéder sans condition à ces propositions et de les soutenir de tous ses efforts, d'autant qu'elles se fondent uniquement sur la constitution fédérale existante, et que le but qu'elles doivent atteindre est de nature à satisfaire à une des exigences les plus pressantes de l'époque pour les gouvernemens allemands.

» *Le Wurtemberg* : La légation royale est auto-

Digitized by Google

risée à accéder aux six articles proposés par la cour impériale et royale d'Autriche et par la cour royale de Prusse, et faisant l'observation touchant l'art. 3, qu'à la vérité, d'après la constitution wurtembergeoise, les états devaient coopérer au choix des moyens nécessaires pour remplir les obligations fédérales, mais que l'exécution de ces obligations en elle-même n'en souffrait aucun empêchement.

» *Bade :* La légation est autorisée à accéder aux propositions de la cour impériale et royale d'Autriche et de la cour royale de Prusse.

» *Hesse électorale :* La légation a été chargée d'exprimer l'adhésion de sa cour aux six articles dont la lecture a été donnée, mais de faire connaître en même temps le désir de sa cour que, dans la partie dispositive de l'art. 4, afin d'écarter toute possibilité de doute sur le sens propre de cet article, au lieu de ces mots :

» Et d'en avertir la Diète, »

» Il soit dit : « Dans tous les cas mentionnés dans le présent article. »

» *Hesse grand-ducale :* La légation grand-ducale est autorisée à déclarer l'adhésion de sa cour aux six propositions d'Autriche et de Prusse, en exprimant la reconnaissance de sa cour pour l'attention qu'elles apportent aux intérêts les plus importans de la Confédération, et dont elles viennent de donner de nouvelles preuves.

» *Le Danemark pour le Holstein et Lauenbourg :* S. M. le roi, pénétré de la conviction qu'il est néces-

Digitized by Google

saire de mettre, par un développement immédiat et par une application convenable et réelle de la compétence de la Confédération, un terme aux menées révolutionnaires qui ont lieu actuellement dans plusieurs états de la Confédération germanique, reconnaît avec une parfaite satisfaction, dans les propositions de S. M. l'empereur d'Autriche et de S. M. le roi de Prusse, une solution de cette question digne de leur haute sagesse, qui est justifiée par la constitution de la Confédération, et qui garantit que le but en sera sûrement atteint.

» Conserver l'action des chambres dans les bornes prescrites par les lois fondamentales de la Confédération et empêcher les abus de la presse par une législation commune, tels sont les moyens qui doivent être employés avec conséquence et sans s'écarter du but pour la protection et les progrès de la prospérité publique. Alors ce qui existe sera garanti de ces attaques téméraires qui, dans leur tendance contre l'ordre monarchique, menacent de détruire les institutions fondées en vertu de hautes lumières, réfléchies et consacrées par l'histoire et l'expérience, et en même temps de changer le caractère fondamental du peuple allemand et celui de la Confédération germanique. Ce n'est qu'en méconnaissant entièrement ces deux caractères qu'on a pu parvenir à l'idée erronée que, par la dissolution des liens qui unissent les princes et les peuples dans les rapports de l'autorité et de l'affection, comme du respect et de l'obéissance, et par de nouvelles formes de constitution qui de-

Digitized by Google

vraient suppléer à l'action des grands motifs religieux et moraux, une nouvelle ère de bonheur pourrait être fondée pour l'Allemagne.

» Mais les trônes qui s'appuient sur la justice et l'affection sont inébranlables. Dans cette persuasion, S. M. a reconnu avec la plus vive reconnaissance que ses deux hauts alliés établissent comme un devoir de la Confédération de manifester cette bienveillance aux peuples allemands par des mesures prises dans l'intérêt de tous, telles que les réclament les besoins de tous et l'union des états germaniques.

» Partant de ces points de vue, S. M. le roi non seulement donne son entier acquiescement aux propositions faites par les deux cours d'Autriche et de Prusse, mais encore déclare être entièrement d'accord avec elles pour les fondemens sur lesquels on les appuie.

» *Les Pays-Bas pour le grand duché de Luxembourg* : Comme le roi grand-duc n'a rien tant à cœur que de contribuer de son côté au maintien de l'ordre légal et de la tranquillité de la Confédération, S. M. ne fait aucune difficulté de donner un parfait acquiescement aux résolutions proposées par la Prusse et par l'Autriche, dans sa sollicitude la plus digne d'éloges pour le vrai bien de tous.

» S. M. attend que ces résolutions, dans l'intérêt de la Confédération et des différens états qui la composent, seront mises à exécution toutes les fois que l'occasion s'en présentera.

» S. M. partage l'opinion que les progrès continus

Digitized by Google

et l'accroissement du vertige démocratique, qui renverse peu à peu toute autorité légale des gouvernemens, ne prend pas sa source dans une défectuosité des lois fédérales, mais qu'il ne faut que la volonté sérieuse et l'accord des princes de la Confédération pour garantir, avec le secours des moyens légaux que leur offre l'acte de la Confédération, l'édifice social, du danger qui devient tous les jours plus menaçant, d'un renversement total.

» S. M. le roi grand-duc est fermement résolue à coopérer de toutes ses forces à atteindre le grand but que les deux premières puissances de la Confédération se sont proposé, de même que S. M. se livre toujours à l'espoir que tous les états membres de la Confédération, prendront encore des mesures propres au maintien de ses droits comme grand-duc de Luxembourg, et ne perdront pas de vue à cette occasion les stipulations contenues dans l'article 26 et autres de l'acte final du 15 mai 1820.

» *Maison grand-ducale et ducale de Saxe :* Le ministre est chargé d'exprimer le vote collectif qu'il représente, par une adhésion complète, en reconnaissant avec gratitude la sollicitude que les gouvernemens d'Autriche et de Prusse ont manifesté à cette occasion pour le bien de la Confédération.

» *Brunswick et Nassau :* Pour le maintien de la tranquillité et de la sécurité en Allemagne, acquiescent aux propositions de la Prusse et de l'Autriche, et y voient avec reconnaissance les preuves de leur sollicitude.

Digitized by Google

» *Mecklembourg-Schwérin et Mecklembourg-Strélitz :* LL. AA. RR. les grands-ducs de Mecklembourg sont vivement persuadés que l'état actuel de l'opinion publique en Allemagne, et la tendance incontestablement révolutionnaire qui se manifeste dans plusieurs états de la Confédération germanique, exigent qu'il soit pris des mesures communes pour qu'on puisse s'opposer avec des forces réunies aux suites ultérieures de cet état de choses. LL. AA. RR. reconnaissent donc avec gratitude les soins des cours d'Autriche et de Prusse, et donnent leur acquiescement sans conditions aux propositions qu'on vient d'entendre, et qui sont en harmonie avec les lois de la Confédération.

« *Oldembourg, Anhalt et Schwarzbourg :* Les hauts commettans du ministre, parfaitement d'accord sur des principes qui ont été exprimés dans la déclaration que l'on vient d'entendre des cours d'Autriche et de Prusse, expriment leur reconnaissance pour la sollicitude dont la Confédération germanique reçoit des preuves. Ils adhèrent aux six propositions, d'autant plus qu'ils ont été toujours profondément convaincus qu'une conduite conséquente, fidèle à l'esprit de la constitution, était la première condition de l'existence d'une confédération d'états.

« *Hohenzollern, Lichtenstein, Reuss, Lippe-Schaumbourg, Lippe et Waldeck :* Le ministre est chargé d'acquiescer aux propositions, d'autant plus qu'ils ont toujours été profondément convaincus qu'une conduite conséquente, fidèle à l'esprit de la

Digitized by Google

constitution, était la première condition de l'existence d'une confédération d'états.

» *Les villes libres :* Le ministre est chargé d'adhérer aux propositions, vu qu'elles sont fondées dans la législation fédérale existante et appelées par les événemens les plus récens, et d'exprimer la reconnaissance la plus vive pour la sollicitude des deux cours et la manière dont ses commettans apprécient ce qui a été dit dans l'exposé d'introduction, l'action de la Confédération et de son organe, nommément aussi pour les mesures ayant pour objet la prospérité de toute l'Allemagne.

» Les propositions faites en commun par l'Autriche et la Prusse, ayant reçu l'acquiescement de tous les gouvernemens réunis dans la Confédération, le ministre, président impérial et royal, doit déclarer relativement au désir exprimé par la Bavière que la cour impériale et royale, non-seulement adopte avec empressement la proposition

« De nommer d'abord pour six ans la commission
» de la Diète qui doit être établie d'après l'art. IV, et
» de se réserver de s'entendre après ce laps de temps
» sur la prolongation de cette commission; »

» Mais encore que la cour impériale et royale invite les autres gouvernemens à acquiescer à la proposition de la Bavière.

» Toutes les légations adhèrent à la proposition de la cour présidiale.

» Relativement aux autres désirs émis par la Bavière et la Hesse électorale, relativement à quelques

Digitized by Google

changemens de rédaction, l'assemblée croit devoir maintenir la rédaction proposée par l'Autriche et la Prusse.

» La résolution suivante a été ensuite prise à l'unanimité :

» Tous les gouvernemens de la Confédération, qui reconnaissent avec gratitude la sollicitude dont l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse ont donné de nouvelles preuves pour le bien commun de la patrie allemande, arrêtent, de concert, les résolutions suivantes :

« 1° Attendu que d'après l'art. 57 de l'acte final de Vienne tous les pouvoirs de l'État doivent rester réunis dans le chef de l'État, et que le souverain ne doit être lié par une constitution d'états à la coopération des chambres que pour l'exercice de certains droits, les souverains allemands, comme membres de la Confédération, ont non-seulement le droit de rejeter les pétitions des états qui seraient en contradiction avec ce principe, mais encore le but de la Confédération doit leur faire un devoir de ce rejet.

» 2° Comme, suivant l'esprit de l'article 57 précité de l'acte final, et la conséquence à en déduire qui est exprimée par l'article 58, les états ne peuvent refuser à aucun souverain allemand les moyens nécessaires à un gouvernement pour remplir ses obligations fédérales et celles qui lui sont imposées par la constitution, les cas dans lesquels des assemblées d'états voudraient faire dépendre leur consentement aux impôts nécessaires pour l'administration, d'une ma-

Digitized by Google

nière directe ou indirecte, de l'accomplissement de désirs et de propositions quelconques, devront être classés parmi les cas auxquels doivent être appliqués les articles 25 et 26 de l'acte final.

» Art. 25. Le maintien de la tranquillité et de l'ordre intérieur des états de la Confédération leur appartient exclusivement. Par exception cependant, eu égard à la sûreté intérieure de la Confédération de se prêter secours, la coopération de tous les états de la Confédération pour le maintien ou le rétablissement de la tranquillité peut avoir lieu en cas de résistance obstinée des sujets contre le gouvernement de révoltes ouvertes, de mouvemens dangereux dans plusieurs états de la Confédération.

» Art. 26. Si dans un état de la Confedération la résistance des sujets aux autorités compromet immédiatement la tranquillité intérieure, et s'il est à craindre que les mouvemens de révolte se propagent, ou bien s'il a éclaté une révolte réelle, si le gouvernement lui-même, après avoir épuisé tous les moyens légaux et constitutionnels, réclame l'assistance de la Confédération, c'est alors à la Diète d'opérer par les plus prompts secours le rétablissement de l'ordre. Si dans le dernier cas le gouvernement était notoirement hors d'état de comprimer la révolte par ses propres forces, et si en même temps il était empêché par les circonstances de demander le secours de la Confédération, la Diète ne serait pas moins obligée d'intervenir, sans y être appelée, pour le rétablissement de l'ordre et de la sécurité. En tout cas, cependant,

Digitized by Google

les mesures qui auront été prises ne devront pas être de plus longue durée que ne le jugera nécessaire le gouvernement auquel l'assistance fédérale aura été prêtée.

» III. La législation intérieure des états de la Confédération germanique ne saurait porter préjudice au but de la Confédération, tel qu'il est exprimé dans l'article 2 de l'acte de la Confédération et dans l'article Ier de l'acte final. Cette législation ne saurait non plus entraver l'accomplissement d'obligations fédérales, et notamment empêcher le paiement de contributions en argent faisant partie des obligations fédérales.

» IV. Pour assurer la dignité et les droits de la Confédération et de l'assemblée qui la représente contre des usurpations de toute espèce, en même temps pour faciliter aux états, membres de la Confédération, le maintien des rapports constitutionnels existant entre le gouvernement et les états, il sera nommé par la Diète, d'abord pour six ans, une commission qui sera chargée de prendre connaissance des délibérations qui auront lieu dans les chambres des états, membres de la Confédération, de diriger leur attention sur les propositions et résolutions qui seraient en opposition avec les obligations fédérales ou avec les droits de souveraineté garantis par les traités de la Confédération. Cette commission devra en donner connaissance à la Diète qui, si elle trouve que l'affaire est de nature à être prise en considération ultérieure, se mettra en relation à cet effet avec

Digitized by Google

les gouvernemens que la chose regardera. Après un laps de six ans, on s'entendra de nouveau sur la prolongation de cette commission.

» V. Comme d'après l'art. 59 de l'acte final de Vienne, dans les pays où la publicité des délibérations des états est garantie pour la constitution, les bornes de la libre émission de la pensée ne peuvent être outrepassées, ni dans les délibérations elles-mêmes, ni dans leur publication par la voie de l'impression, de manière à compromettre la tranquillité de l'état de la Confédération ou de l'Allemagne entière, et comme il doit y être pourvu par le réglement de l'assemblée, tous les gouvernemens de la Confédération s'engagent les uns envers les autres, comme ils y sont tenus par leurs rapports fédéraux, à prendre et à maintenir les mesures convenables pour empêcher toute attaque contre la Confédération dans les assemblées d'états, et pour réprimer ces attaques, chacun dans les formes de la constitution intérieure.

» VI. Comme la Diète est appelée déjà par l'article 17 de l'acte final pour le maintien du vrai sens de l'acte de la Confédération et des dispositions qui y sont enfermées, à l'interpréter conformément au but de la Confédération, si des doutes s'élevaient à cet égard, il est entendu que la Confédération a seule et exclusivement le droit d'interpréter de manière à produire des effets légaux l'acte de la Confédération et l'acte final, lequel droit la Confédération exerce par la Diète, son organe constitutionnel.

Digitized by Google

Relativement aux abus de la presse périodique, la Diète attend l'exposé de la commission qu'elle a élue dans sa quatorzième séance de cette année pour l'introduction de dispositions et réglemens sur la presse, afin de pouvoir ensuite prendre une solution fiscale sur cet objet, et elle attend avec confiance de cette commission qu'elle s'acquittera de la tâche qui lui a été confiée dans le plus court délai et dans le sens de la proposition ci-dessus. »

(*Suivent les signatures.*)

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE.

Avant-propos. 1
Enchaînement des temps. 5
Aspect général. 31
Napoléon et l'Allemagne. 103
L'Allemagne et la liberté. 129
De l'unité. 167
Appendice 191
Ancien droit constitutionnel de Wurtemberg. . . . 193
Paix d'Osnabruck. 201
Acte de constitution fédérative de l'Allemagne. . . . 219
Diète germanique. 239

Digitized by Google

Digitized by Google

AU-DELA DU RHIN.

SCIENCE.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE JUDENNE ET BLONDEL,
RUE DE FLANDRE, N° 175.

Digitized by Google

AU-DELA
DU RHIN,

PAR

E. LERMINIER,

PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE.

TOME II.

LA SCIENCE.

Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET COMPAGNIE.

1835

Digitized by Google

PREAMBULE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Préambule.

La nature opprime l'homme, et l'homme lui résiste par la science, ou plutôt la lutte n'est qu'apparente; et l'harmonie est au fond le but et la récompense.

Qui nous délivrera de ces éternelles déclamations sur l'impuissance de l'homme et de son génie, quand l'homme prouve à toute heure, à lui-même et aux autres, sa force par sa vie même? Descartes fait dire à l'homme abstrait : *Je pense, donc je suis*. Le genre humain peut dire : Je suis, donc je suis grand. Sa

Digitized by Google

durée atteste sa grandeur, et il respire dans la magnifique identité de son être et de sa gloire.

Ce n'est plus le temps aujourd'hui pour l'humanité de plier les épaules sous le poids d'une fausse et triste humilité : l'exaltation persévérante de la force est un devoir ; c'est par elle désormais que nous nous rapprocherons de Dieu, et que nous pourrons entrer avec lui dans une véritable communion.

La pensée est l'échelle de Jacob, par laquelle nous allons de la terre au ciel et du ciel à la terre. L'homme pense Dieu naturellement, parce qu'il est Dieu lui-même ; il conçoit et désire le bonheur et la gloire, parce qu'en vertu de sa nature, il a le droit d'être heureux et glorieux.

Pour être heureux et glorieux, l'homme est poète et savant ; il a l'élan du génie et le repliement du génie sur lui-même ; il s'inspire, il réfléchit ; il s'enthousiasme et se recueille ; mais soit dans l'exaltation, soit dans le recueillement de la force, c'est toujours de lui-même qu'il est plein et préoccupé.

Comment connaît-il le monde, si ce n'est par lui ? Par quelle autre nature que la sienne conçoit-il Dieu, et les analogies qui le ramènent à Dieu ? Au fond il s'estime plus que les astres et il se reconnaît l'égal de l'essence divine.

Il n'y a pas de milieu : l'idée n'est pas, ou elle est Dieu même. L'homme dans la plénitude de sa force ne conçoit ni ne pense à demi : or la pensée pure et complète n'est autre chose que Dieu même.

Que les poètes nous disent si dans leur inspiration

Digitized by Google

ils étaient Dieu à demi : Convoquez Dante, Pindare, Virgile et Byron, qu'ils s'ouvrent à nous et nous racontent leurs momens de divinité. Écoutez bien à la porte du temple, vous tous que vos inquiétudes et vos douleurs rendent avides d'harmonie, et qui vous êtes couchés sur les degrés du sanctuaire, comme Oreste agité par le démon de ses passions.

Furiis agitatus Orestes.

Il est vrai, la divinité de ces hommes ne peut persister sur la terre; mais enfin elle a lui d'intervalle en intervalle; elle nous a illuminés, radieuse étoile disparaissant d'une fuite trop vite. La poésie devine, prophétise, éclate, déchire, remue et subjugue. Musique immortelle, elle tonne ou s'insinue; puis elle s'éteint et meurt : et l'ame abandonnée se prend à pleurer sur elle-même et sur l'absence de son hôte divin.

C'est alors que la science se lève pour la consoler : ni sa voix n'est si belle, ni son abord si aimable; elle a quelque chose de paisible qui ne réchauffe pas le cœur sur-le-champ; mais peu à peu pénètre avec elle dans l'intelligence et dans l'ame une douce chaleur, d'autant plus précieuse qu'elle persévère, et qu'en persévérant elle s'augmente. Les effets qu'elle produit, loin de cesser brusquement, doublent à toute heure de charme et d'autorité; elle persuade,

Digitized by Google

elle soutient, elle console, elle affermit; elle mène à la vérité, elle montre la réalité ; et il dépend de l'homme qu'elle ne le quitte jamais, et s'attache toujours davantage à lui.

Servons donc la science, nous à qui la poésie n'a pas été donnée, et continuons à la reconnaitre comme la maîtresse du genre humain. Aimons cette science idéale et sans bornes, vivante, passionnée, populaire; cette science, qui, loin d'étouffer les grandes affections du cœur, les alimente et les agrandit; cette science qui se fait l'ouvrière des destinées sociales, ensevelit les superstitions, change les religions de l'humanité, et atteint par sa persévérance les divinations de la poésie, sa céleste sœur.

Le genre humain fit son éducation dans le temple, puis dans l'école. Dans le temple habitait la poésie, cette devineresse des choses invisibles, cette magicienne inspirée, qui change les phénomènes de la nature en symboles, qui peuple les temples d'images, et élève les cultes comme des autels consacrés à l'Éternel. La religion n'est pas autre chose que la poésie de l'esprit humain; par elle l'homme devine et prophétise ce qu'il désire et ne sait pas; par elle l'hypothèse devient lyrique et s'écrit en traits de flamme. Dans le temple l'homme croit d'abord pour mieux comprendre ensuite; et l'initiation s'effectue par la foi. La parole inspirée s'impose à l'esprit et s'en fait obéir.

L'école est le séjour de la science : là l'esprit parle à l'esprit, dans la forme et suivant la méthode qui

Digitized by Google

lui conviennent le mieux. Il n'y a point d'autre autorité que celle de l'intelligence elle-même, qui est à la fois le sujet et l'objet, l'agent et le théâtre des travaux de l'école. Ce qui dans le temple avait été chanté et promulgué sacerdotalement est soumis dans l'école au jugement de la raison réfléchie; la vérité religieuse est comprise et redressée; puis de nouveaux élémens sont élaborés lentement pour la compléter elle-même et la renouveler. Plus l'âge du monde accumule les siècles, plus les religions de l'humanité se rapprochent de la science et multiplient leurs emprunts.

L'Orient fut le temple du genre humain, et la Grèce en fut l'école. La philosophie suivit la religion. Mais voici une vicissitude nouvelle : une religion spiritualiste sortit des travaux de la philosophie et de la conscience instinctive de l'humanité. Il est nécessaire qu'une autre religion sorte un jour de la science nouvelle et de la conscience réfléchie du genre humain.

Dans les premiers siècles du christianisme, l'Église prima l'école, ou plutôt l'école existait à peine : quand par un progrès naturel de l'esprit humain, elle voulut s'élever, elle rencontra dans l'Église une haine puissante. Ce n'est pas l'école qui se mit d'abord à combattre l'Église, mais l'Église à persécuter l'école. L'école ne méprisait pas la religion, elle la comprenait, elle découvrait sous les emblèmes des mystères sacrés les caractères généraux de la nature des choses; elle adorait donc elle-même la religion

Digitized by Google

par l'intelligence ; mais ce culte déplut. Qui a pris l'initiative du combat, de la polémique et de la persécution, de saint Bernard ou d'Abeilard ?

Au surplus, la rencontre était inévitable, et l'Église, en attaquant la première l'école, obéissait à un juste instinct. Elle sentait que de l'école devait sortir une philosophie dont le dernier effort serait de comprendre la religion ; or, à ses yeux, une religion comprise était une religion détruite.

L'école enfanta effectivement l'idéalisme moderne; et si l'idéalisme de Platon avait préparé le christianisme, celui de Descartes et de Spinosa l'outrepassait.

L'école des jours antiques, dont les maîtres sont Pythagore, Platon et Aristote, expliquait le polythéisme, le détruisait en l'expliquant, et préparait à l'humanité une autre crédulité plus pure et plus haute. L'école des temps modernes, dont les maîtres sont Abeilard, Anselme, Descartes, Spinosa et Kant, a compris le christianisme, et préparé une autre conception de l'humanité plus idéaliste, plus vaste et plus réfléchie.

Mais ce travail demande des siècles, et nous sommes à l'œuvre. L'école des temps modernes s'est développée par les différentes universités dont se glorifient la France, l'Italie et l'Allemagne. Dans le travail intellectuel de l'Europe, l'Angleterre a payé sa dette plus par la valeur isolée de quelques hommes que par la fécondité originale de ses écoles. Mais la France, l'Italie et l'Allemagne ont possédé et possèdent encore des établissemens de science et des

Digitized by Google

séminaires d'idées auxquels la pensée moderne doit sa grandeur et sa liberté.

La France a commencé l'émancipation moderne par la théologie et la philosophie ; elle a sur-le-champ opposé les deux termes, dualisme apparent d'une indestructible unité. Elle a deux institutions représentant deux esprits et deux époques, la Sorbonne et le Collége de France. Robert Sorbon était contemporain de saint Louis, qui en fit, selon l'expression de Pasquier, *un des principaux outils de sa conscience*, et fonda, sur sa prière, un collége de théologie. François Ier avait souvent déclaré publiquement, non par hasard, « ains de bon sens et propos délibéré, » qu'il voulait bâtir dedans Paris les villes de Rome » et d'Athènes, pour y planter à bon escient la lan» gue latine et la grecque, et tout d'une main im» mortaliser sa mémoire dedans la postérité (1). » La Sorbonne représenta le treizième siècle, et le Collége de France le seizième ; l'une fut l'école du moyen-âge, de la théologie et de la scolastique ; l'autre des temps modernes, de la philosophie et des sciences. La Sorbonne disparut devant le génie du dix-huitième siècle et de la révolution. Le Collége de France, depuis son origine jusqu'à nos jours, a toujours servi la cause de l'émancipation moderne. C'est dans cet établissement illustre que se sont toujours produites les innovations de la science française.

(1) Pasquier, *Recherches de la France*, liv. IX, chap. XVIII.

Digitized by Google

La jurisprudence européenne se releva en Italie, berceau et patrie du droit romain. Irnérius, contemporain d'Abeilard, Azon, Accurse, Bartole, contemporain de Pétrarque et de Boccace, donnèrent à l'Europe la science des lois romaines. Plus tard les Grecs de Constantinople, Bessarion, Théodore Gaza, Lascaris, apportèrent aux écoles italiennes l'antiquité elle-même qu'ils avaient sauvée de leur patrie en flammes. L'Italie instruisit donc le monde moderne avec la jurisprudence, la philologie, la philosophie et les lettres antiques ; n'oublions pas la médecine.

Les universités allemandes sont venues les dernières à l'originalité; mais, par un dédommagement nécessaire, elles ont tout embrassé ; elles ont repris le mouvement général de la science européenne pour le poursuivre et l'augmenter. Ainsi la France avait inauguré dans les universités la théologie et la philosophie; l'Allemagne a dans les siennes, depuis trois quarts de siècle, donné une impulsion nouvelle à la philosophie et à la théologie. L'Italie avait étudié la première la jurisprudence; et la France, au seizième siècle, l'avait surpassée dans cette étude : l'Allemagne a depuis cinquante ans restauré la jurisprudence historique et philosophique.

Les universités allemandes sont aujourd'hi les premières de l'Europe, parce qu'elles ont brillé les dernières : elles ont été lentement originales comme le génie même de la nation ; au plus fort des crises de l'esprit et de la société moderne, elles nous ont con-

Digitized by Google

tinué les formes et les prospérités scientifiques du moyen-âge.

Nous choisissons ici sur ces établisssemens célèbres les traits qui nous ont le plus frappé. Assurément quand un jeune Romain revenait d'Athènes, où il était allé chercher l'éloquence et la philosophie, on s'enquérait de lui de ce qui se passait dans les écoles de la cité de Minerve : la patrie de Kant et de Hegel est digne de la même curiosité que celle de Socrate et de Platon.

Digitized by Google

Digitized by Google

I

LES UNIVERSITÉS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Les Universités.

Il n'est pas pour l'homme de moment plus heureux que celui où, sortant de l'adolescence, il ouvre son esprit et son ame aux premières impressions de la science et de la vie. Son cœur se gonfle, et son imagination s'exalte. Il voudrait tout comprendre et tout aimer; pourquoi ne marcherait-il pas à la conquête du monde? qui pourrait résister à l'ardeur qui fait bouillonner son sang et battre son cœur? Les trésors de l'intelligence et de l'ame n'ont-ils pas été destinés à satisfaire les nobles avidités de la jeunesse qui s'épanouit et de la vie qui déborde?

Digitized by Google

Cette belle exubérance des forces de l'humanité a toujours été la même dans tous les temps et dans tous les lieux. Dans les écoles d'Athènes, d'Alexandrie, de Berlin et de Paris, la même impétuosité pousse les jeunes disciples, dont les flots inondent les portiques de la science. Époque privilégiée de la vie! délicieux momens! Prolonge-les, jeune homme, ou plutôt sache en doubler les charmes par l'énergie de ta volonté; car les épreuves et les ennuis de la vie approchent,

Déjà sont à ta porte et demandent sa proie.

La science est un dédommagement heureux mis par la Providence au début de la vie; elle est aussi une arme présentée par la société à ceux qui sont destinés à s'agiter au milieu d'elle; la science est comme le rameau d'or magique dont la puissance est infaillible; sachez vous en saisir, et vous dissiperez les ombres mensongères qui veulent intercepter la lumière et le bonheur dont a besoin le genre humain.

Berlin offre un riche développement d'études, de sciences et d'idées. Quand on visite cette belle université, la première de l'Allemagne, on ne peut se rappeler sans sourire le temps où le père du grand Frédéric parcourait sa capitale la canne à la main, traitant les bourgeois et les femmes avec aussi peu de cérémonie que ses tambours et ses caporaux. Aujourd'hui Berlin est le théâtre d'une science forte et régulière; toutes les connaissances de l'esprit humain

Digitized by Google

y sont cultivées avec une assiduité féconde : le génie y est original, et la science universelle.

La théologie, la jurisprudence, la médecine, la philosophie, les mathématiques, les sciences naturelles, les sciences financières et économiques, l'histoire, la géographie, l'esthétique, l'histoire de l'art, la philologie, sont florissantes dans l'université fondée en 1813 : la Prusse put éprouver à la même époque l'enthousiasme de la science et de la patrie. Tout est nouveau dans la moderne université; rien du moyen-âge et de ses disciplines, mais tout ce que la science du siècle, tout ce que le rationalisme et l'idéalisme allemands ont de plus vigoureux et de plus déterminé.

La plus grande différence qui marque à Berlin les doctrines et les enseignemens, c'est d'appartenir à l'école de Hegel, ou au parti de l'impartialité et de l'indifférence historique. Êtes-vous hegelien? Adoptez-vous ce système immense et profond qui a des formules pour toutes les sciences et pour toutes les applications de l'esprit humain? Ou bien étudiez-vous les faits de l'ordre moral et physique sans un parti délibéré d'avance, et donnez-vous le pas à l'observation sur le dogmatisme?

En théologie, en jurisprudence, en histoire, en littérature, même question, même litige. Voici un grave jurisconsulte qui rappelle les maîtres du seizième siècle; il en a la science et l'autorité. Sa parole est grave et harmonieuse; sa figure, où reluit une douce lumière, ressemblerait presque à la tête

Digitized by Google

du Christ. Il enseigne les textes du droit romain avec une intelligence et une profondeur qui le laissent sans égal et sans pair au milieu des jurisconsultes de l'Europe. M. de Savigny nous semble, dans ce siècle de rénovation et de jeunesse, représenter la majesté à la doctrine des hommes des anciens jours. Sa conversation est pleine d'attrait et de science; ses jugemens historiques sont admirables. Il est précieux de jouir de son approche et de son commerce dans la maison et dans la famille même de ce grand jurisconsulte; là tout est noble et pur, et l'on ne peut sortir de ce sanctuaire domestique sans se trouver plus honoré, plus instruit, et plus satisfait de soi-même.

M. de Savigny ne croit qu'à l'expérience de l'histoire; il a imprimé à l'étude de la législation une direction purement historique. Il devait soulever contre lui l'esprit métaphysique. Quel est cet homme ardent, inquiet, spirituel, aimant à parler, et se donnant toujours ce plaisir à lui-même et aux autres? c'est le professeur Gans, l'adversaire inflexible de l'école historique. Il l'a assaillie avec une impétuosité singulière; il continue ses hostilités avec une persévérance enflammée; il parle et écrit abondamment; il est fécond; il est éloquent; son caractère est aimable et considéré; il s'est fait des ennemis qu'il aurait pu s'épargner; il n'a pas songé qu'il ne faut soulever contre soi dans la vie que les inimitiés nécessaires, et qu'il ne faut pas affecter de luxe dans les haines que provoque une supériorité naturelle.

Digitized by Google

Son amitié est chaude et sincère, sa haine plus bruyante que dangereuse. Par ses discours il a parfois nui plus à lui-même qu'aux autres, et ses ennemis se sont quelquefois permis la satisfaction d'appeler bavardage une verve intarissable et originale.

Avec ses qualités et ses défauts, M. Gans est bien placé à Berlin : il fallait un tel homme pour se précipiter avec furie contre l'imposante majesté de l'école historique. M. Gans était encore nécessaire pour parler aux Allemands des Français, pour les entretenir de nos deux révolutions. Il s'est pris d'enthousiasme pour Napoléon ; il a voulu même, durant l'hiver de 1833, exposer l'histoire du conquérant dans un de ses cours de l'Université. Mais l'annonce de ce dessein effaroucha des souvenirs trop susceptibles ; il n'était pas agréable à Frédéric-Guillaume d'entendre réveiller dans sa capitale le nom d'un homme qui faillit effacer sa monarchie de la carte de l'Europe.

L'anxiété de M. Gans, ses inquiétudes d'esprit, qui quelquefois en font un tapageur dans le monde des idées, ont leur source dans le plus noble sentiment, dans un amour de la gloire que le célèbre professeur laisse éclater avec une candeur estimable. Il voudrait augmenter encore sa renommée d'historien du droit par un *nouvel Esprit des Lois* qui pourrait l'associer à l'immortalité de Montesquieu. Il gémit de voir sa patrie destituée d'institutions politiques qui lui donneraient une tribune et la parole. En attendant, il

Digitized by Google

travaille, il parle, il s'agite, il se tourmente, grossissant à la fois le nombre de ses ennemis, de ses admirateurs, de ses fautes, et de ses titres à la gloire.

C'est autour de M. Gans que depuis la mort de Hegel se réunit l'école; les hommes distingués qui la composent semblent avoir besoin de l'agitation dont leur ami les alimente; leurs aptitudes différentes trouvent dans le commerce de M. Gans un foyer commun dont la flamme est assez vive et assez largement ondoyante pour les animer tous. Là figure le théologien Marheineke, qui avec une froideur impassible fait passer la science de Dieu (Gottesgelartheit) sous le joug de fer de la logique hegelienne; M. Hotho, dont l'ame et l'imagination, pleines de profondeur et de charme, n'ont pas encore mis en lumière tous les trésors qu'elles recèlent; M. Henning, qui cultive fortement l'économie politique; M. Michelet, qui rédige avec une exactitude scrupuleuse et savante les déductions de la doctrine du nouvel Aristote.

A côté de l'école de Hegel brillent des hommes supérieurs qui ont gardé l'indépendance de leur pensée dans leurs profondes études : le célèbre orientaliste Bopp; Neander, qui a commencé dans notre siècle la meilleure histoire du Christianisme; le Norwégien Steffens, qui applique le mysticisme à la science de la nature et de l'homme; le géographe Ritter, occupé aujourd'hui à décrire l'Asie; le philologue Boëkh, qui a retrouvé l'économie politique

Digitized by Google

et les finances d'Athènes, et qui a l'honneur de voir ses cours suivis par M. de Humboldt.

On ne saurait parler de Berlin sans se souvenir de M. de Humboldt, une des natures les mieux douées pour le culte de la science humaine. Où trouver plus d'attention, plus de finesse et de mémoire, une répartition plus industrieuse du temps? M. de Humboldt assigne à chacun des instans de sa vie un emploi volontaire. Il concilie avec une persévérance heureuse la familiarité du roi et les devoirs de la cour avec le commerce de l'étude. Sa conversation est célèbre; elle a mille qualités brillantes; elle est profonde, ingénieuse, caustique; une médisance spirituelle en aiguise le goût et la saveur. M. de Humboldt a l'habitude de n'épargner guère que la personne à laquelle il parle. En l'écoutant, on est toujours plus avide de l'entendre, et l'on tremble de le quitter.

M. de Humboldt a promené ses facultés sur toute l'étendue des connaissances humaines; rien ne lui est échappé; mais l'on ne saurait s'étonner si sur tous les points il n'a pu percer jusqu'à la même profondeur. Il n'aura pas la gloire d'un génie primitif et initiateur, mais la renommée d'une aptitude encyclopédique, qui au moins dans beaucoup de choses lui assure la seconde place. Il n'a jamais non plus donné à ses travaux une de ces formes resplendissantes et immortelles qui survivent même à la vérité du fond; mais il a l'honneur d'avoir mis en face du système des choses naturelles et humaines une intel-

Digitized by Google

ligence assez vaste pour les contenir et les apprécier.

Personne plus que lui n'a mieux tempéré les habitudes de la science par un art exquis de conduire la vie. Jamais une lecture ou une rédaction ne lui a fait négliger un de ses devoirs, soit auprès du roi à Berlin, à Potsdam, à Tœplitz, soit auprès de son frère Guillaume, homme d'état retiré dans sa belle retraite de Tegel (1). M. de Humboldt forme avec les autres savans de l'Allemagne un contraste peut-être unique, car il n'a pas permis à la science de l'engloutir, mais il la maîtrise et la mène à travers la vie.

En aucun autre endroit de l'Europe l'intelligence historique des choses ne peut se satisfaire mieux qu'à Berlin. Il y a une sève de raison et d'idéalisme abstrait qui circule dans toutes les parties de l'enseignement et de la science : nulle part le protestatisme germanique n'a porté des fruits plus vigoureux et plus beaux. Ce ne fut pas en vain qu'en 1539 le margrave de Brandebourg se convertit à la foi de Luther : cette foi a fécondé dans Berlin une science rationnelle et idéaliste qui doit exercer sur la pensée européenne une action puissante.

Sous l'influence du catholicisme fleurit l'université de Munich, récente aussi et fondée par Louis-Maximilien. Elle n'offre pas la même foule d'hommes

(1) Au moment où ces feuilles sont livrées à l'impression, nous apprenons en France la mort de M. Guillaume de Humboldt.

Digitized by Google

éminens que la capitale de la Prusse, mais au milieu de professeurs distingués s'élève l'originalité de quelques-uns. La philosophie a Schelling; le mysticisme, Gœrres et Baader.

Rien de plus calme et de plus digne que l'approche et la conversation de Schelling. Cet homme, dont la tête exprime la majesté et la force, a vieilli dans l'exercice des idées. Il est la tradition vivante de la philosophie germanique. Depuis qu'il se sépara de l'école de Fichte pour créer l'antithèse la plus complète de la pensée du professeur d'Iéna; depuis qu'il donna à Hegel lui-même la première impulsion, il a vu passer devant lui les révolutions des hommes, des idées et des choses; il a blanchi dans la méditation et le spectacle des vicissitudes et des conceptions humaines, et pendant que d'autres agissaient, il a toujours pensé. Que de monologues et de combats dans cette grande ame! que de révisions il a dû faire de son propre système! Il a tout vu, tout pesé, il a survécu à Napoléon, à Goethe, à Hegel; il reste debout, mélancolique et pensif, entre une grande époque qui s'éteint, et les temps nouveaux qui cherchent à naître; et au moment de donner aux hommes le testament immortel de sa vie, qui n'a été qu'une pensée, il hésite : oh! sincérité de la force, puissante incertitude du génie, il hésite : tant le parti à prendre dans les choses et les idées humaines est aujourd'hui douloureux! Nous ne connaissons rien de plus grand que cette hésitation de Schelling; elle est le signe du temps; il fallait un homme qui eût la force de

Digitized by Google

porter long-temps le poids du doute avant le dogme nouveau, avant la lumière de la prophétie nouvelle.

Voilà Schelling. Ce n'est ni un congréganiste ambitieux, ni un jésuite hypocrite. Ah! purgeons notre esprit de ces indignes soupçons. Ce n'est pas non plus un homme dont le cœur a été saisi par l'indifférence et l'égoïsme. Non. Mais Schelling, après s'être livré long-temps aux émotions des choses humaines, a enfin fermé sur son ame les portes de marbre. La flamme n'est pas éteinte, mais elle brille au fond du sanctuaire, et le sanctuaire est fermé aux profanes.

Si vous allez visiter M. Baader dès le matin, à sept heures, vous le trouvez disposé à épancher devant vous sa verve et son esprit : il est animé, vif, ardent; il donne aux matières les plus graves une chaleur qui étonne et qui charme; il parle de philosophie et de religion avec une excitation entraînante; avec lui le mysticisme, le grave mysticisme, a une ardeur scintillante qui pourrait, Dieu me pardonne, vous monter à la tête comme une pointe de champagne. Mais dans cette conversation du mystique de Munich, que de traits, que d'imprévu, que de rapprochemens nouveaux, que d'inductions piquantes! Jacob Boehm et Saint-Martin ne pouvaient rencontrer un propagateur plus intelligent et d'une verve plus envahissante.

Le mysticisme de Gœrres s'enfonce dans les profondeurs des traditions du monde, même dans les traditions anté-diluviennes. On ne saurait refuser à ce penseur le génie de l'infini; mais il ignore le

Digitized by Google

secret de communiquer aux hommes le Dieu dont il s'inspire. Il est mené par une pensée confuse, comme il l'a été par des passions fougueuses. Il a passé du culte de la philosophie et de la révolution aux autels du catholicisme, et il s'est mis à haïr sans mesure les premiers objets de ses affections : c'est une nature sincèrement sauvage, et dont la sensibilité a surtout pour forme la haine et l'antipathie; elle ne manque ni de franchise ni de grandeur; elle est ardente et immense; mais il ne lui sera pas donné de laisser aux hommes quelque belle et lumineuse manifestation d'elle-même, car, malgré toute sa force, elle n'a pour cela ni assez de poésie, ni assez d'amour.

A Munich on est continuellement assailli de la pensée de la Grèce, puisque Athènes aujourd'hui est comme une colonie bavaroise. La science y envoya au moins un digne représentant, M. Thiersch, savant aimant la liberté et la civilisation avec autant de chaleur que les débris de l'antiquité, et dont la loyauté pleine de candeur fut bientôt disgraciée par ceux qui l'avaient envoyé comme une dupe et un instrument.

La capitale de la Bavière est belle; chaque jour lui apporte un ornement nouveau : elle a Schelling; elle possède des hommes éminens; elle peut montrer aux regards les merveilles de l'art antique, et les modernes travaux d'une école qui cherche l'esprit de notre siècle dans les testamens du passé : mais, malgré toutes ces richesses de l'art et de la science, on se sent comme oppressé; le despotisme secret de

Digitized by Google

la bigoterie vous enlace et vous gêne; il faut séjourner à Munich et vivre à Berlin.

Après les deux universités récentes et centrales de l'Allemagne, Gottingue est une des plus importantes. Fondée au commencement du dix-huitième siècle, elle a toujours été remarquable par un grand fond d'érudition et de connaissances politiques; on l'a parfois accusée, non sans raison, d'un peu de retard dans les conceptions théoriques, dans l'intelligence des systèmes qui se sont produits à diverses époques; mais Gottingue a toujours trouvé sa valeur dans les richesses sérieuses de ses disciplines et de son érudition.

Il y a là des vieillards émérites qui assistent depuis long-temps à leur célébrité : l'érudit et excellent Hugo, fondateur illustre des études historiques de jurisprudence, et qui oublia bientôt avec moi dans des conversations amicales nos dissentimens scientifiques; Heeren, historien profond et clair du commerce de l'antiquité, qui a blanchi paisiblement dans l'étude, et qui a gardé, de la France et du séjour de Benjamin Constant à Gœttingue, de vifs souvenirs; le théologien Planck vient de succomber.

La philologie a dans l'université de Gœttingue de célèbres représentans : M. Auguste Éwald se montre nouveau dans l'étude de l'hébreu et de l'arabe, et compare avec originalité le perse avec le sanscrit. Les frères Grimm (Jacob et Guillaume) approfondissent ensemble les antiquités germaniques, ayant su fortifier leur amitié fraternelle par les mêmes études

Digitized by Google

et les mêmes sympathies. M. Dahlmann cultive avec distinction l'histoire politique.

C'est à Gœttingue que professe le célèbre auteur des Doriens, Otfrid Müller, que sans doute réclamera un jour l'université de Berlin. On ne saurait avoir l'esprit plus juste et plus aimable que ce grand philologue, et sentir avec un tact plus affectueux et plus sûr le génie de l'antiquité.

La philosophie de Kant règne encore à Gœttingue; M. Wendt l'applique plus particulièrement à l'histoire; Herbart l'expose dogmatiquement et l'a enrichie de ses propres travaux. N'oublions pas que Blumenbach, le plus vieux des grands naturalistes de l'Europe, n'a pas encore, à Gœttingue, disparu de la vie.

Il n'y a pas dans cette ville du Hanovre d'édifice qui appartienne à l'université; les professeurs tiennent leurs cours dans une salle de leur maison, *auditorium*. A Gœttingue on trouve, non pas l'Allemagne du moyen-âge, mais l'Allemagne du dix-huitième siècle, dans cet état qui précédait la révolution française. C'est pour notre époque même une antiquité relative. Là les étudians ont plus gardé leurs anciennes mœurs, les professeurs leurs anciennes méthodes : c'est un esprit différent de celui des universités nouvelles.

Ainsi Bonn a un autre caractère; là tout est frais et nouveau; cette fleur de la science, que la Prusse a fait épanouir avec des soins un peu dispendieux, embellit les bords du Rhin, et peut vous y retenir

Digitized by Google

long-temps. Là enseignent le savant Brandis, si profond dans la connaissance d'Aristote; l'ingénieux Welker, qui doit un jour nous montrer la Grèce antique sous la triple face du mythe, de l'art et de la poésie. Nous avons aussi visité le vieil Hüllman, que recommandera surtout son Histoire des villes du moyen-âge; le jurisconsulte catholique Warter, qui expose avec une méthode lumineuse l'histoire du droit canonique; le professeur Puggé, qui goûte à la fois intimement Savigny et Schelling; M. Bethman Holveg, excellent juriste, professe aussi dans cette université.

Mais Bonn a perdu sa gloire; Niebuhr n'est plus; on y sent douloureusement le vide immense laissé par ce grand homme: le faste et la vanité de M. Guillaume de Schlegel ne le remplissent pas, et l'on déplore que l'historien de Rome ait succombé à l'émotion des journées de Paris, et qu'il ait pour ainsi dire, comme Romulus, disparu dans la tempête.

La force de la science allemande consiste surtout dans sa variété infinie : pas une petite ville qui n'ait, même sans université, un foyer d'études et de pensées. Dans un coin obscur souvent l'homme le plus inconnu est le plus original. L'Allemagne qui pense ne se connaît pas véritablement elle-même; elle ignore ses propres richesses, et ne peut en faire encore le dénombrement.

C'est surtout depuis soixante ans que l'Allemagne a brillé par ses universités; c'est de nos jours qu'elle a effacé les autres établissemens de l'Europe : pour

Digitized by Google

elle l'illustration universitaire et la grande époque de sa littérature ont été contemporaines, tandis qu'en France l'éclat des écoles du seizième siècle a lui avant l'âge de Louis XIV et de Voltaire.

On peut juger, par le tableau qui va suivre, des phases de l'esprit européen. Voici la chronologie des fondations universitaires.

Salerne, Bologne et Paris, possédèrent seules dès le douzième siècle le privilége universitaire. Avec le treizième siècle s'ouvre la succession des grandes écoles dans les différentes parties de l'Europe.

L'université de Naples fut fondée en	1224
Toulouse.	1228
Salamanque.	1240
Padoue dans la première moitié du siècle.	
Montpellier	1289
Lisbonne.	1290
Perouse, Macerata	1290
Oxford, Cambridge	jouissaient dans le treizième siècle du privilége universitaire. L'époque précise de leur fondation est inconnue.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

Rome.	1303
Orléans	1305
Pise	1338

Digitized by Google

Perpignan	1340
Valladolid	1346
Prag	1348
Huesca	1354
Pavie	1361
Angers	1364
Vienne	1365
Heidelberg	1387
Cologne	1388
Ferrare	1391
Erfurt	1392
Parme, Sienne, Palerme	fondés dans le quatorzième siècle ; on ignore l'époque précise.

QUINZIÈME SIÈCLE.

Krakau	1400
Leipsig	1409
Aix	1409
Valence	1410
Saint-André	1411
Crémone	1413
Rostock	1419
Louvain	1426
Dôle	1426
Caen	1433
Florence	1438
Bordeaux	1441
Catane	1445

Digitized by Google

Valence	1452
Glasgow	1454
Greiswald	1456
Fribourg	1457
Nantes	1463
Bourges	1465
Siguenza	1471
Trèves	1472
Ingolstadt	1472
Saragosse	1474
Upsale	1476
Tubingen	1477
Aberdeen	1477
Mayence	1477
Copenhague	1479
Avila	1482
Alcala	1499

SEIZIÈME SIÈCLE.

Wittemberg	1502
Séville	1504
Francfort-sur-l'Oder	1506
Tolède	1518
Marbourg	1527
Compostelle	1532
Bæza	1533
Lausanne	1536
Kœnigsberg	1544
Messine	1548

Digitized by Google

Dillingen	1546
Ossuna	1549
Gandia	1549
Almagro	1552
Orchuela	1555
Jena	1558
Reims	1558
Douai	1561
Besançon	1564
Genève	1569
Pont-à-Mousson	1572
Leyde	1575
Helmstædt	1576
Altdorf	1578
Oviedo	1580
Olmütz	1581
Würzbourg	1582
Edimbourg	1582
Franeker	1583
Grätz	1586
Dublin	1591
Wilna	1597
Hardewick	1600
Ebora	1600
Onnate	1600
Mondovi	1600

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Parme	1601
Cagliari	1606

Digitized by Google

Giessen.	1607
Gröningen.	1614
Paderborn.	1615
Rinteln.	1621
Strasbourg.	1621
Salzbourg.	1623
Mantoue.	1625
Osnabruck.	1630
Utrecht.	1634
Tyrnau.	1635
Linz.	1636
Abo.	1640
Bamberg.	1648
Herborn.	1654
Duisbourg.	1655
Kiel.	1665
Lunden.	1667
Urbino.	1671
Inspruck.	1672
Pamplona.	1680
Halle.	1694
Pernau.	1699
Piacenza et Kiew	doivent avoir été fondés dans le dix-septième siècle.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Breslau.	1702
Cervera.	1717
Turin.	1725

Digitized by Google

Gœttingue	1734
Fulda	1745
Moscou	1755
Sassari	1765
Milan	1765
Clausenbourg	1775
Bonn	1778
Corte, Valetta	doivent avoir été fondés dans le dix-huitième siècle (1).

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Landshut	1802
Remplacé par l'université de Munich.	
Berlin	1810
Bonn	1818
Munich	1826

Dans les universités allemandes s'est conservée l'image des franchises et de l'indépendance du moyen-âge. Là, le jeune homme commence sa vie par la jouissance d'une liberté qui l'enivre et le transporte. Il se livre avec la même ardeur aux premiers développemens des idées et des passions. Ne peut-il pas tout tenter et tout comprendre, car il est *étudiant*, (*student*)? Autour de lui tout honore et res-

(1) Ce tableau est dû aux recherches de Meiners dans son Histoire des universités, tom. 1, pag. 253, 259. — Gœttingue, 1802. Le nombre des universités allemandes a été réduit, au commencement de ce siècle, de quarante à vingt-deux.

Digitized by Google

pecte ce formidable nom. Dans une ville d'université, le *student* et le *professor* règnent différemment, mais tous deux sont rois.

Quel enivrement dans cette vie d'étudiant ! Fumer, boire, monter à cheval, s'initier à la fois à la philosophie et à l'amour, passer de la lecture d'Homère à celle de Gœthe, travailler à son heure, à sa guise, et goûter avec ses frères d'université tous les charmes de la science et de l'amitié ! Le seul inconvénient de cette vie est d'apporter à l'homme trop de bonheur et d'émotions vives au début de la carrière. Après tant de jouissance et de liberté, la réalité devient amère et d'autant plus douloureuse qu'on y tombe de toute la hauteur d'un idéal qui s'écroule.

Il n'y a pas seulement pour l'étudiant allemand l'indépendance individuelle, mais la solidarité du compagnonage. Les étudians forment entre eux comme une république qui a sa discipline, sa hiérarchie, ses mœurs et son histoire intérieure.

Dans les dernières années de la restauration, les étudians renoncèrent aux *Landsmannschaften*, c'est-à-dire aux corporations formées par les jeunes gens de la même province ; ils voulurent constituer, pour l'Allemagne entière, une association unique, *Burschenschaft*, république de la jeunesse, image idéale des destinées futures de la patrie.

Que devaient accomplir les membres de la *Burschenschaft ?* ils devaient toujours se proposer la triple idée de la science, de la moralité et de la liberté : trinité rationnelle qui devait enfanter un jour l'unité

Digitized by Google

politique. La *Burschenschaft* inquiéta dès l'abord les gouvernemens; une commission centrale, établie à Mayence, fut chargée de la surveillance des universités; elle ne fut pas avare de persécutions.

Depuis quelque temps la Diète germanique a tourné son attention sur les universités; enfin, l'an dernier elle a pris une décision générale qui change de fond en comble le régime de ces hautes écoles, l'honneur de l'Allemagne et de l'Europe; il est impossible de se montrer plus révolutionnaire que ne l'a fait la Diète et de manifester plus de mépris pour les mœurs et les affections de la patrie (1).

(1) Voici le texte de cette décision qui commence pour l'Allemagne une législation universitaire écrite :

Décision prise par la Diète de la Confédération germanique dans sa 39e séance de l'année 1834, tenue le 13 novembre de ladite année et concernant les mesures prises d'un commun accord relativement aux universités et aux établissemens d'instruction et d'éducation en Allemagne.

Art. 1er. Chaque gouvernement établira dans ses universités une commission spéciale, chargée de l'immatriculation, à laquelle prendra part le commissaire du gouvernement ou, en son absence, un suppléant nommé par lui. Tout étudiant est tenu, dans les deux premiers jours de son arrivée, de se présenter pour être porté sur les registres matricules. Les autorités nommées à cet effet, par le gouvernement, ne permettront aucune inscription dans les registres, huit jours après que les cours auront commencé, conformément à l'ordonnance, à moins d'une autorisation particulière desdites autorités, autorisation qui pourra se donner quand un étudiant pourra justifier, par des preuves positives, qu'il n'a pu se présenter plus tôt. Les étudians, qui déjà ont été immatriculés dans une autre uni-

Digitized by Google

Aussi rien n'a plus blessé l'Allemagne ; c'était la poursuivre et la frapper dans ce qu'elle avait de plus cher et de plus intime. Les hommes les plus modérés avaient demandé grâce pour les franchises de la

versité, sont tenus de se présenter chaque semestre devant la commission, et à l'heure fixée à cet effet, afin de constater leur présence à l'université pendant le courant du semestre.

Art. 2. Tout étudiant qui sollicitera d'être immatriculé sera tenu de présenter les pièces suivantes : 1° s'il commence ses études académiques, un certificat de ses études préparatoires et un second sur ses bonnes mœurs, d'après les lois du pays qu'il habite ; dans les endroits où il n'existe point d'ordonnance à ce sujet, on se réserve d'en publier une ; les gouvernemens feront part à la Diète des lois qu'ils auront promulguées relativement aux certificats ; 2° chaque étudiant qui voudra se rendre d'une université à une autre devra se munir d'un certificat d'application et de bonnes mœurs ; 3° dans le cas où un étudiant aurait interrompu ses études académiques, il présentera un attestat des autorités locales, constatant son séjour d'une plus ou moins longue durée dans la dernière année de son séjour à l'université ; dans ce certificat il sera fait mention s'il a fréquenté un établissement public d'instruction ; des passeports ou toute autre attestation particulière ne sont point suffisans ; néanmoins si un étudiant arrivait d'un pays hors de l'Allemagne, l'on pourrait avoir égard à cette circonstance ; 4° toutes les fois qu'un étudiant sera soumis à la tutelle de ses parens ou d'un tuteur, il devra être muni d'un certificat de ses parens, ou de la personne qui lui en tiendra lieu, légalisé par les autorités locales, constatant que c'est bien de leur propre gré, que l'étudiant se rend à l'université où il désire être admis ; la commission d'immatriculation aura soin de conserver les certificats ainsi que les passeports des étudians jusqu'à leur départ. Quand toutes ces formalités auront été exactement remplies, l'étudiant pourra être inscrit au registre des matricules. Les gouvernemens des

Digitized by Google

science, M. de Savigny, dans un petit écrit intitulé : *Wesen und Werth der deutschen Universitäten*, *de la nature et de l'importance des universités allemandes*, avait exposé avec beaucoup d'art et de prudence les

États confédérés auront soin de donner les ordres nécessaires pour que, dans aucun d'eux, les susdits certificats d'immatriculation ne tiennent lieu de passeport et ne soient admis comme tels.

Art. 3. On aura soin de mentionner, dans les certificats de conduite, les punitions qu'aurait pu subir l'étudiant, ainsi que la cause de ces punitions, et surtout chaque fois qu'elles auront été infligées pour participation reconnue à des sociétés défendues. La spécification des punitions infligées pour cause de contravention peu grave pourra, selon l'opinion de l'autorité, être supprimée entièrement ou n'être indiquée qu'en général. On déclarera dans tous ces certificats (en indiquant, autant que possible, les causes sur lesquelles l'opinion est fondée), si le porteur est soupçonné ou non d'avoir pris part à des sociétés défendues. Chaque étudiant est tenu de demander ces certificats assez à temps pour qu'il puisse les présenter, lors de l'immatriculation, et les autorités sont tenues de les délivrer sur-le-champ, à moins qu'elles n'aient des motifs valables pour les refuser, circonstance que l'étudiant est autorisé à faire certifier par l'autorité, qui ne peut le refuser; en cas de refus, l'étudiant aura recours à l'autorité supérieure. Si cependant un étudiant se présentait pour être immatriculé, sans pouvoir présenter les certificats nécessaires, promettant pourtant de les produire plus tard, il pourra, selon le gré de la commission, participer provisoirement aux cours et être soumis aux examens; mais l'université écrira de suite aux autorités chargées de délivrer ou de légaliser lesdits certificats, pour prendre des informations sur la cause du retard auxquelles lesdites autorités sont tenues de répondre sans delai.

Art. 4. On refusera l'immatriculation à tout étudiant qui se

Digitized by Google

avantages que procurent à la nation les universités; il les avait représentées comme un héritage et un privilége de la civilisation allemande qui devaient trouver auprès du pouvoir de pieux ménagemens.

présenterait trop tard sans pouvoir fournir des raisons suffisamment excusables (art. 1); 2° quand il ne présentera pas les certificats prescrits, s'il résulte des informations prises par l'université dont la réponse ne doit pas se prolonger au-delà d'un mois, à dater du jour de l'expédition de la lettre, que les autorités gardent le silence ou refusent les certificats pour des motifs quelconques (art. 2, 3); l'étudiant sera forcé de quitter sur-le-champ l'université, à moins que le gouvernement, par égard pour des causes particulières, ne se détermine à lui accorder l'autorisation de suivre temporairement les cours de l'université, sous la restriction prescrite dans l'article précédent; malgré cela, il est libre de se présenter derechef plus tard pour être reçu, pourvu qu'il soit muni des certificats nécessaires; 3° quand l'étudiant qui se présente a été renvoyé d'une autre université en vertu d'une sentence (*consilium abeundi*), il ne pourra être reçu qu'après que le gouvernement de l'université à laquelle il se présente aura, par la voie des commissaires des gouvernemens respectifs, conféré à ce sujet avec le gouvernement de l'université qui a ordonné le renvoi. Pour la réception d'un étudiant relégué, il faut en outre l'autorisation du gouvernement auquel il appartient; 4° l'immatriculation sera également refusée à tout récipiendiaire fortement soupçonné d'appartenir à une société défendue et qui ne pourrait s'en justifier d'une manière satisfaisante. Les commissaires du gouvernement veilleront à ce que les universités ne négligent pas de se communiquer mutuellement l'expulsion des étudians de leur université, en ayant soin d'en indiquer la cause et d'y joindre le signalement de l'expulsé, et à ce qu'elles n'omettent pas d'en prévenir les parens ou les personnes qui les représentent.

Art. 5. On remettra à chaque étudiant, avant son immatricu-

Digitized by Google

Cette modération fut vaine et n'a point arrêté les gouvernemens qui ont adopté l'étrange parti de détruire les vieilles mœurs pour attaquer l'esprit nouveau.

lation, un imprimé exact des réglemens des paragraphes 3 et 4 de l'arrêt de la Diète du 20 septembre 1819, sur les mesures à prendre à l'égard des universités, ainsi que des dispositions contenues dans les cinq articles suivans ; cet imprimé se terminera par ces mots : « Moi soussigné, promets par ma signature, sur mon honneur et ma conscience : 1° de ne jamais faire partie d'aucune société d'étudians défendue ou non autorisée, surtout de celles dites *Burschenschaft,* qu'elle qu'en soit la dénomination, de ne m'associer ni ne contribuer en aucune manière à de pareilles réunions, directement ni indirectement ; 2° de ne me réunir jamais à d'autres, dans le but de délibérer en commun sur les lois et l'organisation existantes de l'Etat, ou de s'opposer activement aux mesures prises par des autorités. Je déclare surtout m'engager à toujours observer ponctuellement toutes les prescriptions contenues dans les dispositions ci-dessus, et dans le cas contraire, à me soumettre sans résistance à toutes les peines applicables à quiconque y contreviendrait. L'immatriculation ne pourra avoir lieu qu'autant que l'étudiant aura signé ladite pièce. Quiconque refuserait de la signer, sera sur-le-champ, et sans aucun égard, renvoyé de l'université.

Art. 6. Des réunions d'étudians soit dans un but scientifique, soit même dans un but d'amusement, ne pourront avoir lieu qu'avec l'autorisation du gouvernement et d'après les conditions qu'il fixera. Toutes les autres associations d'étudians, soit entre eux, soit pour se réunir à des sociétés secrètes, sont considérées comme défendues.

Art. 7. La participation aux sociétés secrètes défendues sera punie, sans porter préjudice aux dispositions plus sévères existantes à cet effet dans plusieurs Etats, d'après les degrés suivans : 1° les fondateurs d'une société secrète défendue et tous ceux qui

Digitized by Google

L'Allemagne perd ainsi les dernières naïvetés de sa physionomie antique; elle passe sous le joug de l'uniformité administrative, et la décision de la Diète a dû contrister les savans et vénérables professeurs

engageraient ou auraient cherché à engager d'autres étudians à y prendre part, ne seront pas punis d'une simple détention, mais la sentence du *consilium abeundi,* ou même celle de la relégation, leur sera toujours infligée, en se réservant d'augmenter les punitions dans des circonstances aggravantes; 2° les membres de ces sociétés seront condamnés à l'emprisonnement; en cas de récidive, après avoir déjà subi la peine appliquée à un condamné pour participation à une société défendue, ou s'il se présente d'autres cas aggravans, le coupable sera tenu de signer la sentence du *consilium abeundi,* ladite sentence peut être prononcée et même la peine de la relégation qui pourra être encore augmentée d'autres punitions si des circonstances aggravent le délit; 3° on appliquera la peine de la relégation à tout étudiant qui, appartenant à une société défendue, aurait pris une part active à la correspondance de sa société avec des étudians d'une autre université, dans le but d'établir des sociétés défendues, soit par correspondance, soit par délégués; 4° tout étudiant qui, sans être membre de la société, aura contribué d'une manière active à l'exécution de ces menées secrètes, sera puni d'après les divers degrés ci-dessus désignés, selon la gravité du délit; 5° quiconque aura subi un jugement pour avoir pris part à une société défendue, perdra, selon les circonstances, les bénéfices académiques provenant, soit des caisses de fonds publics, soit des villes, des fondateurs ou des registres de l'église, etc., etc., qui pourraient lui avoir été accordés, ou dont il jouissait en faveur de tout autre motif auquel est attaché le consentement de l'autorité; de même il perdra la dispense qui lui aurait été accordée de payer les honoraires pour les cours; 6° quand la sentence du *consilium abeundi* aura été prononcée contre un étudiant, pour cause de participation à une société défendue, il

Digitized by Google

habitués à la liberté des anciens jours. Adieu la simplicité et la bonhomie des rapports entre le professeur et l'étudiant! le despotisme d'une discipline nouvelle les brise sans retour.

ne pourra, d'après l'article 4, n. 3, obtenir la permission nécessaire pour être réintégré dans une université qu'après six mois; et celui qui, pour le même délit, aura été condamné à la relégation, ne pourra l'obtenir qu'après une année d'absence. Si l'une des peines susdites a été infligée en partie pour avoir participé à des sociétés défendues, en partie pour tout autre motif, et que le premier délit ne l'emporte pas sur le second, de manière que la relégation ait été particulièrement appliquée pour participation auxdites sociétés, le temps fixé ci-dessus sera réduit à la moitié; 7° lors de délits d'étudians mentionnés dans les lois de l'Etat que cela concerne, on aura soin, du moment où il existera des indices, de rechercher si ces délits ont été provoqués directement ou indirectement par une société défendue, si le cas existe, on considère le délit comme aggravant; 8° les gouvernemens n'acquiesceront jamais à la demande d'un étudiant qui solliciterait l'annulation de la peine de la relégation d'une université dans le cas et après le temps fixé pour avoir droit à la grâce (n° 9 ci-dessus), tant que le solliciteur ne prouvera pas d'une manière positive qu'il a bien employé le temps de sa relégation de l'université, qu'il a une conduite irréprochable et qu'il n'existe aucun indice probable contre lui d'avoir pris part à des sociétés défendues.

Art. 8. La peine de la relégation aggravée (sans préjudice des peines criminelles, applicables au délit), s'appliquera à tous les membres de la société défendue, dite *Burschenschaft*, ou de toute autre pareille, instituée dans un but politique. Ceux des étudians qui auraient encouru pour de tels motifs la peine susdite, ne pourront être admis ni au service civil ni en qualité d'ecclésiastique ou d'instituteur, ni à une dignité académique, ni dans le barreau, ni en qualité de médecin ou de chirurgien

Digitized by Google

La vie du professeur allemand n'est qu'une longue étude. Dès la cinquième heure du matin il a repris l'objet chéri de ses méditations et de ses recherches; il lit, il écrit jusqu'au moment de commencer son

dans tous les États de la Confédération germanique. Si par hasard un gouvernement se déterminait, par des motifs tout particuliers, à annuler la peine prononcée contre l'un de ses sujets, pour délit de participation à des sociétés défendues, en lui faisant grâce, cette détermination ne pourrait être prise sans motiver soigneusement toutes les circonstances, et sans avoir acquis la conviction que l'étudiant est revenu de son erreur et a cessé de faire partie de ces sociétés, et dans ce cas même il devra être l'objet d'une surveillance spéciale.

Art. 9. Les gouvernemens donneront les ordres nécessaires pour que, du moment où des sociétés politiques d'étudians auront lieu à des universités, les autres universités en soient instruites sans délai.

Art. 10. Dans tous les délits, où l'on appliquera les peines académiques, les punitions criminelles seront conservées selon la nature du délit, et à plus forte raison quand le cas de réunion d'étudians ou d'actions criminelles, provoquées par elles, emportera l'application des peines plus sévères.

Art. 11. Quiconque s'avisera de discréditer directement ou indirectement une université, un institut, une autorité ou un professeur de l'académie, sera exclu de toutes les universités allemandes, et son exclusion sera rendue publique. Tout étudiant qui, avec préméditation, provoquera l'exécution d'une telle *déclaration de discrédit,* sera condamné selon les circonstances aggravantes au *consilium abeundi,* ou bien à la relégation, et l'on observera, quant à sa réintégration dans une autre université, les dispositions de l'art. 6, n. 6. On appliquera la même punition, à laquelle est soumis l'étudiant, auteur desdites déclarations de discrédit, à tout étudiant qui se permettrait de pareilles déclarations envers des particuliers, ou même ne ferait

Digitized by Google

cours; à la moitié du jour, un repas vient suspendre son travail; puis, ordinairement, il professe encore, rentre dans son cabinet et n'en sort que pour se permettre avant le souper le plaisir d'une conversation,

qu'y prendre part. On laisse à la disposition de la législature du pays de juger jusqu'à quel degré ce délit peut être en outre considéré comme injurieux.

Art. 12. Quiconque veut faire ses études dans une université avec l'intention d'entrer au service de l'État, est tenu, en quittant l'université, de se pourvoir d'un attestat des cours qu'il a suivis et d'un autre de bonne conduite et d'application, pièces sans lesquelles aucun étudiant ne pourra dorénavant être admis à passer son examen, ni par conséquent à parvenir à un emploi au service de l'État. Les gouvernemens prendront les dispositions nécessaires pour que les attestats qui seront délivrés offrent autant que possible un jugement exact et positif. Ils s'étendront nommément sur la clause de la participation à des sociétés défendues. On invitera les commissaires des gouvernemens à veiller à ce que cette ordonnance s'exécute consciencieusement

Art. 13. Les autorités académiques sont, en cette qualité, démises en tout et partout des fonctions juridiques en matière criminelle ou de police générale qu'elles exerçaient jusqu'ici à l'égard des étudians. Les gouvernemens seuls sont chargés individuellement de composer et de désigner les autorités auxquelles on confiera cette juridiction. Mais cette disposition précédente ne s'étend ni sur les cas de simple discipline, concernant exclusivement les étudians, comme par exemple la surveillance dans les études, les mœurs et l'observation des statuts de l'académie, ni sur l'infliction de peines purement académiques.

Art. 14. Les dispositions contenues dans les articles ci-dessus subsisteront pendant six ans en qualité de convention obligatoire, sauf d'autres dispositions prises d'un commun accord se-

Digitized by Google

de la promenade ou de la lecture des feuilles. Le souper est le moment de délassement et de réjouissance; là, au milieu de sa famille et de quelques amis, notre savant, content de lui-même et de sa journée, goûte, sans contrainte, le repos, la liberté et les joies innocentes d'une table abondamment frugale. On discute, on s'épanche, on se livre, on boit un peu, on rit beaucoup; enfin, après cette récréation de l'esprit et du corps, on va gaîment chercher un sommeil qui permette de recommencer le lendemain la simplicité laborieuse de cette vie antique.

Ne demandez pas à notre professeur des nouvelles de ce qui se passe dans l'État ou dans sa famille; il vit dans une ignorance entière de tout ce qui n'est pas la science. Sa vie est arrangée de façon à lui épargner tous les soucis domestiques. En Allemagne, les professeurs se marient toujours très jeunes, et, sitôt qu'ils obtiennent une chaire, ils prennent femme. L'abdication de tous les tracas vulgaires entre les mains d'une compagne leur est nécessaire; ils sont

lon que l'expérience, en attendant, en aura démontré la nécessité.

Art. 15. Les articles ci-dessus s'appliqueront aussi à tout autre établissement public d'instruction et d'éducation, pour autant que leur position le permettra. Les gouvernemens auront aussi soin de veiller que dans lesdits établissemens ne s'introduise aucun esprit d'association, surtout s'il avait une tendance politique, et d'appliquer aussi aux institutions privées, les réglemens du paragraphe 2 des décisions de la Diète du 20 septembre 1819.

Digitized by Google

époux et pères avec une probité affectueuse et aussi avec économie de temps.

Leur temps est leur richesse; est comment, sans en disposer largement, pourraient-ils suffire à tous leurs devoirs? Il n'est pas rare qu'ils professent tous les jours sur quatre ou cinq matières différentes; et même, à notre sens, les professeurs en Allemagne font trop de cours; par une sorte de compensation, en France, nous n'en faisons pas assez. C'est un excellent usage qu'un professeur puisse avoir la parole sur d'autres sujets que ceux qui sont l'objet spécial de sa chaire; il se fortifie en s'étendant; il inquiète ses voisins et ses collègues qui lui répondent par une noble émulation : combats féconds en progrès pour la science et la jeunesse.

La quantité de connaissances positives, déposées dans les cours des professeurs allemands, est énorme; ils sont inépuisables dans ce qu'ils appellent le matériel de la science, *Material.* Peut-être même ce matériel immense exerce-t-il trop la mémoire des étudians aux dépens de leurs facultés conceptives et imaginatives. Il nous a semblé qu'ils écrivaient trop aux cours de leurs professeurs et n'écoutaient pas assez avec cette attention qui saisit, résume et transforme les choses.

Au Collége de France, à la Sorbonne, il y a souvent dans les cours des professeurs plus d'idées générales que de faits; et cela est inévitable dans l'état des esprits avec les besoins qui les travaillent et les irritations qui les possèdent. On veut savoir les faits,

Digitized by Google

mais plus encore leur signification et leur portée : un cours ne saurait avoir la richesse technique d'un *manuel* ou d'un *compendium;* un professeur parle mal quand il parle comme un livre : qu'il en compose au sortir de sa chaire, mais qu'au milieu de la jeunesse il soit homme, qu'il soit lui-même, soldat de la science avec ses qualités et son caractère.

On pourrait désirer aux professeurs allemands plus de personnalité et plus de chaleur, aux professeurs français plus d'érudition et de patience.

Mais ce qui est inestimable dans le haut enseignement de l'Allemagne, ç'a été jusqu'à présent la liberté, ç'a été jusqu'à présent le mode de recrutement intellectuel de ses universités. Un jeune homme sent dans sa tête une théorie nouvelle qui germe et qui pointe, une vocation scientifique qui veut éclater; il écrit une dissertation qui lui conquiert le droit d'enseigner à son tour : hier étudiant, aujourd'hui professeur, il va s'asseoir au milieu de ses camarades et de ses maîtres; il va se faire juger par ses égaux et ses supérieurs; il va conquérir à la face du soleil son rang et son nom; si le talent est fort, si le génie est réel, les universités se disputeront ce jeune homme, et il n'aura dû qu'à lui-même de devenir rapidement l'orgueil de la patrie.

Voilà les bienfaits de la liberté; voilà comment s'élèvent les hommes, non pas en serre chaude, non pas sous un régime qui les étiole et les pâlit. Considérez notre école normale; elle a été épuisée par une seule génération d'hommes de talens; elle n'a

Digitized by Google

plus d'ame maintenant, parce que le despotisme d'un faux système l'oppresse et la tue.

De l'air, de l'air! Remplissez d'inspiration et de liberté ces jeunes têtes et ces cœurs qui battent violemment. Comment aurez-vous l'originalité de la science et du génie sans l'indépendance? Tâchons de défendre le droit imprescriptible d'innover dans les choses et les idées humaines. Oui, de par Minerve et Apollon, nous maintiendrons la liberté de parler et de penser.

Digitized by Google

III

LA PHILOLOGIE.

Digitized by Google

La Philologie.

L'Allemagne n'a porté des résultats vraiment nouveaux en philologie que de concert avec le développement de sa littérature et de sa philosophie. En France, la philologie, surtout appliquée à l'antiquité grecque et romaine, a précédé l'âge littéraire et philosophique; en Allemagne elle l'a accompagné et complété.

Aussi la philologie allemande s'est-elle, pour ainsi dire, développée comme un poëme et un système. Il y a dans l'apparition chronologique de ses résultats une méthode évidente. Suivez ceci.

Digitized by Google

Une grande généralité vint servir de prélude et d'ouverture. Heyne signala la valeur du *mythe*, et la mythologie prit une place importante dans l'histoire de l'humanité. Le mythe est l'enveloppe d'une vérité, et les fables sont une manifestation des opinions humaines. Ça donc été une innovation salutaire du grand philologue de Gœttingue, de séparer les chimères personnelles aux poètes et aux faiseurs de vers, d'avec les symboles conçus nécessairement par le génie de l'homme, indestructible réalité qu'il a besoin de créer et d'adorer à la fois. Heyne avait l'esprit aussi juste que vaste; il fut toujours hardi dans ses inductions avec bonheur et sobriété. APollodore, Tibulle et Pindare, furent édités par lui; il explora les monumens de l'art bizantin; mais son nom est surtout devenu populaire par sa belle édition de Virgile, qui consomme pour ce grand poète le cercle des études philologiques. Quelle justesse dans l'appréciation critique! quelle science de l'antiquité! et aussi que d'à-propos dans le choix du poète! Qui pouvait mieux que Virgile ouvrir aux modernes une intelligence nouvelle du monde antique? Il le réfléchissait dans son ame avec une harmonieuse fidélité : amant mélancolique de tout ce qui était beau, devin involontaire et tourmenté d'un avenir inconnu, chantre d'une civilisation qui s'affaisse en pâlissant, poète vraiment humain placé par la Providence entre César et Jésus-Christ.

Après Virgile, voici Homère. Un jeune philologue trop dédaigné par Heyne, vint se placer à côté de

Digitized by Google

lui en donnant à l'âge poétique de la Grèce un aspect nouveau. Homère ne fut plus le chantre unique des poëmes qui portent son nom ; mais des rhapsodes, harmonieux dépositaires des traditions de la Grèce qui passait de l'ère poétique à l'ère politique, les répandaient par leurs chants, et leur concert formait les épopées vivantes qui s'appellent Ilion et Ulysse. Parmi ces rhapsodes, les homérides étaient illustres, et ces homérides se résumèrent tous dans une seule personnification qui eut pour nom Homère. Ainsi Wolf divisait Homère ; il le déchirait religieusement ; il en partageait les lambeaux à la Grèce entière.

Disjecti membra poetæ.

L'Allemagne savante s'émut ; les *Prolegomena ad Homerum* ébranlèrent les imaginations ; on écrivit, soit pour nier, soit pour défendre l'humanité individuelle d'Homère, et ces guerres civiles de l'érudition la fécondèrent en ébranlant des principes qui semblaient à jamais affermis.

Cependant les savans seuls participaient à cette rénovation ; la philologie seule n'aurait pu la propager, et les littérateurs ne pouvaient être convertis que par les beautés de la forme littéraire. Voss traduisit admirablement l'Odyssée, les Géorgiques et les Églogues ; il donna plus tard les versions d'Horace, d'Hésiode, de Théocrite et de Tibulle ; il versait dans les oreilles allemandes les sons les plus har-

Digitized by Google

monieux de la muse antique. Cette fois la révolution fut générale ; les fausses représentations qu'on s'était faites des anciens disparurent, et l'Allemagne comprit romantiquement l'antiquité.

C'est-à-dire que l'intelligence moderne se haussa au point nécessaire pour découvrir la véritable physionomie des jours antiques ; plus la littérature allemande était fidèle elle-même au génie des temps modernes, mieux elle goûtait en les comprenant les temps anciens, mieux aussi elle cultivait les souvenirs du moyen-âge. L'intelligence de l'humanité ne peut se morceler, et tout entendre est la condition imposée à ceux qui veulent entendre quelque chose.

Mais l'antiquité classique ne devait pas seule être remuée, et l'Orient réclama sa part dans ces révolutions de l'esprit historique. Les symboles de l'Inde, de la Perse et de l'Egypte, furent cités en témoignage par Creuzer pour édifier la continuité de la religion du genre humain. Le célèbre professeur d'Heidelberg tenta dans la *symbolique* d'arracher aux sanctuaires de l'Orient le secret de la sagesse. Gœrres écrivit aussi l'histoire des mythes du monde asiatique. Tous ces travaux démontraient l'éternelle unité de la religion, ses développemens, sa perfectibilité, son départ du sein de Dieu, sa course à travers le temps et l'histoire pour s'y replonger.

Mais voilà-t-il pas que le protestantisme et le rationalisme germanique prirent peur et scandale, et que Voss se fit l'avocat de ses transes et de ses indignations. Il dénonça à l'Allemagne les philologues

Digitized by Google

orientalistes comme coupables de tramer le retour des idées et des croyances théocratiques ; l'érudition fut dénoncée comme une conspiration mystique et sacerdotale, et une polémique furieuse, dont on trouve encore à Heidelberg le souvenir et les traditions, partagea les savans. Aujourd'hui tout est apaisé, et les différentes écoles de la philosophie et de l'érudition travaillent à côté les unes des autres, sinon de concert, du moins avec tolérance.

Outre le rationalisme et les appréhensions du protestantisme, une autre cause répandait encore la discorde parmi les philologues : nous voulons dire l'antipathie qui sépare les hellénistes et les orientalistes. L'helléniste, jusqu'à la fin du dernier siècle, semblait investi de tous les honneurs de l'érudition.

Il sait du grec, Madame, autant qu'homme de France.

Cette possession paisible de la gloire scientifique, qui durait depuis le seizième siècle, fut troublée par les orientalistes ; ceux-ci déclarèrent que la civilisation grecque avait son origine dans l'Orient, et que, pour comprendre les commencemens d'Athènes, il fallait étudier l'Inde et l'Egypte. Plusieurs hellénistes crurent leur science et leur honneur intéressés à nier tout rapport entre la Grèce et l'Orient ; on s'échauffa de part et d'autre d'une manière un peu injurieuse ; mais le résultat utile de ces *diatribes* philologiques fut une connaissance plus approfondie de l'histoire hellénique et du monde oriental.

Digitized by Google

De nos jours la patrie d'Arminius s'est encore vengée de Rome en la dévoilant. Nous avions étudié Niebuhr et son livre quand nous visitâmes les vestiges de la Rome antique dans la Rome papale. Seul, Niebuhr avec Byron, put rester debout dans nos souvenirs en face du Forum et du Colysée : les autres écrivains ne tiennent pas ; ils ne semblent pas assez énergiquement solides pour avoir le droit de parler des Romains. O cité de la force et de la guerre! tu écrases ceux qui veulent te peindre, comme ceux qui ont voulu te combattre ; je ne sais quel stylet d'airain est nécessaire dans une main vigoureuse pour écrire ces vainqueurs du monde, cette persévérance de la force, cette déduction entêtée d'une fatalité triomphante, ces grandes ames, ces passions colossales, ces destinées hautaines et tragiques, enfermées entre la louve de Romulus et le cheval d'Attila. Pour cela, il faut posséder soi-même une ame fière, il faut avoir contracté, comme Byron, un vital dédain de toutes choses pour en avoir mieux l'intelligence,

A vital scorn of all,

alors on chante, on éclate, on écrit pour l'éternité, on laisse échapper des vers aussi solides et aussi purs que les marbres du Forum.

Avec Niebuhr, la philologie s'est élevée, pour ainsi dire, au pathétique et à la tragédie. Cet homme a les Romains dans son esprit et dans son cœur ; et pour-

Digitized by Google

quoi ne serait-il pas Romain lui-même? N'a-t-il pas vécu avec Varron? Il a conversé avec Salluste; m'est avis que ce contemporain de Napoléon a vu César. Jamais cette vigueur agile des idées et de la tête, qui vous emporte par-delà les temps et vous place dans une époque comme un contemporain et un ami, n'a mieux transporté un homme au cœur de l'antiquité. Par Niebuhr nous savons Rome, ses véritables commencemens, le génie âpre et invincible de la république, le plébeïanisme, les grandes insolences du patriciat : tout vit, tout dure, et les phrases de Niebuhr seront plus long-temps debout que les pierres du Colysée.

Niebuhr est un génie de premier jet et de premier ordre; il prend les choses au vif; il les dépouille et les renouvelle; il a des divinations inouies et des restaurations vivantes; il n'a pas fait une histoire, mais il en a laissé d'immortels fragmens; il est sublime par lambeaux, et son ouvrage est comme un torse antique dont l'incomplète beauté suscite dans l'ame un douloureux amour.

D'autres philologues ont imprimé une forme systématique à des résultats originaux. M. Bœckh a exposé en quatre livres l'économie politique et l'état financier d'Athènes; il a pénétré avec une érudition pleine de sagacité dans tous les détails de la vie positive et domestique des Athéniens, dans le secret de leurs richesses et de leurs ressources; avec son livre on connaît, pour ainsi parler, le ménage de la république. Le même philologue professe à l'université

Digitized by Google

de Berlin un cours d'antiquités grecques dont l'intérêt de la science européenne réclame la publicité. M. Bœckh continue toujours sa belle édition des inscriptions.

Il est un livre dont nous désirons vivement la traduction française, *les Doriens*, par Otfried Müller. Cette monographie d'une race jette sur l'histoire de la Grèce un jour nouveau ; elle est conçue avec audace, exécutée avec méthode ; tout est classé et mis dans un ordre qui double la valeur des résultats. M. Otfried Müller a une exposition plus didactique que celle de Niebuhr ; il porte plus dans ses écrits les habitudes de l'enseignement. Les *Étrusques* sont tracés sur le même plan que les *Doriens*. Ce philologue est encore l'auteur d'un travail sur les *Myniens*. Nous ne saurions oublier son édition nouvelle de Varron et sa publication des monumens de l'art antique.

L'Allemagne jouit de cet avantage que les découvertes les plus originales de l'érudition sont enseignées sur-le-champ dans les universités. Tous les savans sont professeurs, et, dans leur chaire, ils livrent leurs pensées sitôt après les avoir conçues. La science est surtout puissante par l'enseignement. Aussi l'académie de Berlin n'exerce pas sur la culture intellectuelle de la nation la même influence que chez nous l'Institut de France. En Allemagne et à Berlin, les universités priment les académies, tandis qu'en France l'Institut, en ce qui concerne les sciences naturelles et philologiques, domine souvent les facultés.

Digitized by Google

La philologie est l'anatomie des langues et la préparation de l'histoire; elle scrute les idiomes humains, elle en démonte les ressorts, en décrit les procédés; elle les compare, et de cette comparaison jaillit la preuve de l'identité des racines humaines.

L'homme parle, parce qu'il pense ; il pense, parce qu'il est homme ; la parole est la condition terrestre de la pensée, et il est puéril de les séparer.

La philologie a donc une mission sociale et n'est inférieure à aucune des sciences humaines ; elle dévoile aujourd'hui l'Orient avec les de Sacy et les Bopp, la Grèce avec Bœckh et Otfried Müller, Rome avec Niebuhr ; elle accomplit une œuvre nécessaire dans le labeur du siècle; en renouvelant le passé, elle trace vers l'avenir un sillon de lumière.

Sans doute, la science des mots a eu ses présomptions et ses excès; la philologie quelquefois s'est prise pour son but à elle-même, et n'a pas toujours eu la raison de se considérer comme un moyen. La grammaire a affiché un orgueil ridicule; mais qu'importent ces travers et ces illusions? la science générale s'enrichit, et chemine vers le dénouement des débats de l'intelligence.

Appliquée à la théologie, la philologie change la foi de l'humanité. Reuclin et Luther donnèrent le signal au seizième siècle. Nous avons cousidéré à Berlin avec un pieux respect l'exemplaire de la Bible hébraïque sur lequel Luther a écrit son immortelle version. Depuis ce monument, la philologie a été l'auxiliaire assidu de la science traditionnelle de

Digitized by Google

Dieu; elle a servi tour à tour l'orthodoxie, le mysticisme (1), l'idéalisme et le rationalisme.

Si vous la tournez vers la jurisprudence, la philologie change l'obéissance des sociétés à leurs lois, car elle change le sens et l'interprétation de ces lois. Depuis Ange Politien jusqu'à Savigny, il s'est fait une étude des mots qui constituent la légalité humaine, et avec les révolutions fondamentales des idées, il y a eu de petites révolutions par voie de commentaire grammatical.

Mais c'est en amenant à l'histoire que la philologie est surtout grande et utile; elle en dégage les matériaux, les éclaircit, les restaure en les polissant, et les livre à l'architecte, à l'artiste qui doit leur imprimer le sceau de la création. Le génie allemand excelle-t-il dans l'histoire comme dans la philologie?

(1) Voyez *Philosophie de la tradition* par Molitor, dont le premier volume a été abrégé et traduit par M. Xavier Quris.

Digitized by Google

IV

L'HISTOIRE.

Digitized by Google

L'Histoire.

Quand après 1815 l'Allemagne fut rentrée dans ses foyers, elle remonta avec ardeur le cours de son histoire et de ses origines pour donner un aliment aux dernières émotions de son patriotisme. Les antiquités nationales furent interrogées avec avidité et exaltation. Mille systèmes furent imaginés sur les commencemens de la Germanie.

Depuis vingt ans les Allemands rassemblent les matériaux nécessaires à leur histoire, mais l'histoire n'est pas encore écrite. Il y a jusqu'ici de nobles

Digitized by Google

tentatives, mais point de chefs-d'œuvre. M. Luden (1) est à la fois trop aventureux, trop diffus et trop positif dans ses hypothèses et ses systèmes, pour mériter une confiance qu'on eût été cependant si disposé à mettre dans ce brillant élève de Jean de Müller. Le livre de M. Wolfgang de Menzel se recommande par une concision spirituelle qui en ferait plutôt une introduction ou un résumé qu'une véritable histoire. M. Philipps n'a peut-être pas été aussi heureux dans son histoire d'Allemagne, *deutsche Geschicte*, que dans ses beaux travaux sur le droit des Anglo-Saxons et des Normands. Peut-être trop de précipitation a poussé sa plume.

La supériorité de l'esprit allemand nous paraît jusqu'ici éclater davantage dans les recherches nécessaires à l'histoire que dans sa rédaction. Ainsi, quel meilleur guide pour la connaissance de l'Allemagne politique que le vaste manuel d'Eicchorn, *deutsche Staats-und Rechtsgeschichte?* Les divisions du livre sont claires et justes, l'érudition immense, les sources toujours indiquées avec précision. Les travaux de M. Mittermaier sur le droit privé des Allemands sont également précieux. N'oublions pas le livre unique et saillant de Rogge. Jacob Grimm, dans ses Antiquités du droit allemand, *deutsche Rechts-Alterthümer*, a rétabli l'honneur du vieux droit germanique avec une érudition dont le fanatisme n'a jamais égaré l'exactitude. L'histoire de la

(1) Professeur d'histoire à l'université d'Iéna.

Digitized by Google

poésie allemande au moyen-âge, *Geschichte der deutschen Poesie im Mittelalter*, a été tracée avec originalité par M. Charles Rosenkranz, aujourd'hui professeur à Bresslau; cet élève déjà célèbre de Hegel, a aussi écrit une histoire générale de la poésie. Nous ne saurions parler du moyen-âge sans citer les recherches de M. Raumer dans son histoire des Hohenstaufen, recherches qui mériteraient d'être publiées en France dans une analyse fidèle.

Le gouvernement prussien protège la publication des monumens de l'ancienne Germanie : patronage exercé à propos, car aujourd'hui l'érudition seule est possible, l'histoire d'Allemagne ne l'est pas encore. Il n'est pas un savant de l'autre côté du Rhin qui sache assez son pays pour en raconter la vie complète; ni les documens n'ont encore été assez explorés, ni les systèmes assez débattus. Que dirions-nous donc si un étranger concevait étourdiment le projet d'écrire aujourd'hui l'histoire de l'Allemagne? Il y a dans l'avénement des livres et des artistes qui durent une convenance fatale, première condition de leur immortalité.

Après la nationalité, la métaphysique est en Allemagne le plus puissant aiguillon des études historiques. Il serait injuste de considérer l'influence de Kant comme contraire au culte de l'histoire : le philosophe de Kœnigsberg avait une étendue d'esprit et de vues qui l'obligeait à relâcher les liens d'une stricte logique. Comme il se dérobait aux conséquences de sa théorie de la raison pure par la distinction

Digitized by Google

de la raison pratique, de même il sut associer à l'étude de l'homme abstrait l'inspection de l'homme historique. Personne n'eut plus que Kant la science et le tact de la réalité. Il possédait l'histoire, il savait les révolutions physiques et politiques de la terre. Il a écrit sur l'antropologie, sur les races, des pages où des connaissances positives se font voir en foule; il a compris l'évolution de l'humanité et le génie différent des peuples; il a tracé le développement religieux du genre humain.

Kant ne fut donc pas l'ennemi de l'histoire, puisque rien d'humain ne lui échappa : mais son successeur, Fichte, eût étouffé Clio si sa pensée eût longtemps prévalu. Le genre humain embarrassait la métaphysique de cet homme, et bien qu'il l'enveloppât dans l'égoïsme du *moi*, il sentait avec un douloureux frémissement les efforts de l'humanité pour briser cette artificielle prison. L'interprète éloquent des réclamations de l'histoire fut Herder; il ramena au culte de la nature et de la pensée les esprits que fatiguaient les mélancoliques manies d'un idéalisme déraisonnable. Herder, dans ses écrits, est plus éblouissant que positif; il excite plus qu'il n'instruit, il ne s'empare pas de la réalité et de la vie avec une autorité impérieuse; mais l'Allemagne le considère comme un de ses premiers écrivains.

Schelling et Hegel balancèrent bientôt en faveur de l'histoire l'influence de Fichte. Quoi de plus favorable à l'étude des destinées humaines que cet idéalisme concret qui voit dans l'histoire une volonté de

Digitized by Google

Dieu, et un développement nécessaire de la nature des choses? Aussi Schelling suscita par ses enseignemens un goût vif pour l'antiquité, pour la mythologie, pour l'intelligence des religions et des symboles qui enveloppent l'idée de l'infini.

Hegel, de son côté, réconcilia la philosophie avec l'histoire, mais l'effet de sa théorie fut double. A son école, les faits de la réalité furent réhabilités, mais à la condition de devenir eux-mêmes des abstractions. Les disciples du professeur de Berlin durent au système de leur maître une intelligence nouvelle du monde; mais la métaphysique glaça souvent leur main quand ils se proposèrent d'écrire ce qu'ils avaient compris. MM. Gans et Leo sont les deux disciples de Hegel qui ont le plus porté leur application sur l'histoire. Nous avons fait connaître à la France, par une longue analyse, les mérites et les qualités de l'*Histoire du Droit de succession, das Erbrecht;* M. Gans écrit en ce moment l'histoire des dernières cinquante années des temps modernes : les jugemens ingénieux, et les traits éclatans semés dans les fragmens publiés jusqu'ici, inspirent au lecteur de vifs désirs pour l'achèvement de l'ouvrage. M. Leo, qui appartient aujourd'hui à l'université de Halle, après avoir écrit un fragment original sur l'ancienne constitution des Hébreux, a peu à peu abandonné les erremens de l'école hegelienne pour étudier exclusivement la réalité, et peut-être pour dériver vers le mysticisme. Esprit énergique et solide, M. Leo semble avoir contracté dans le commerce

Digitized by Google

de l'histoire un amer mépris pour les théories et les idées; et pour se venger de la métaphysique, il s'est rejeté violemment dans l'adoration du passé. Un degré de plus de supériorité eût épargné à cet esprit supérieur ce mouvement rétrograde et douloureux. Quoi qu'il en soit, l'histoire moderne peut se promettre de notables résultats du talent de M. Leo, qui a déjà tracé les annales de l'Italie.

Mais enfin l'Allemagne ne possède pas encore de grands historiens classiques comme la France et l'Angleterre. En 1752, un homme naquit à Schaffouse, qui se proposa durant toute sa vie l'immortel honneur de se placer entre Thucydide et Salluste. Jean de Muller a glorieusement échoué.

Il aimait la nature, la gloire et l'amitié. Il s'écriait: « La nature est si éloquente dans nos Alpes! le tonnerre roule entre leurs vastes cimes, et des cantons entiers s'ébranlent à sa voix; le Rhin et le Rhône jaillissant de leurs entrailles, et se précipitant du haut de nos rochers, vont arroser la Belgique et la Germanie; et nous, mon ami, nous, environnés de ces scènes imposantes, notre langage, celui même de nos écrivains les plus célèbres, semblable à la cascade du Staubbach, n'est qu'une poussière brillante qui éblouit sans entraîner. Non loin de ma ville natale, le Rhin passe sur des rochers de quatre-vingts pieds de hauteur, et tombe tout entier de leur cime. Au lever du soleil, ses eaux brisées en écume brillent de toutes les nuances de l'arc-en-ciel; rien ne résiste à leur violence; poissons, bateaux, tout ce qui s'ap-

Digitized by Google

proche est entraîné. Le voyageur étonné s'avance avec frayeur, et saisi de vertige, il recule. Chute de Lauffen! que votre souvenir soit pour moi un des bienfaits de ma patrie! Enseignez-moi par intuition ce que Cicéron et Quintilien ont essayé de m'apprendre par leurs préceptes, ce que doivent être le style et l'éloquence (1). »

Dans la préoccupation de son Histoire de la Suisse, il écrivait à son ami : « Il me semble que les mânes de mes aïeux m'apparaissent, et me menacent de troubler mon sommeil si je ne me montre digne de les peindre. Je ne me présente pas non plus sans crainte devant l'auguste assemblée des grands hommes de notre siècle. Je voudrais fixer leur attention; je voudrais les intéresser et leur plaire; mais qu'il est difficile à un jeune homme sans nom de se frayer une route à l'esprit et au cœur de ces princes du monde moral (2)! » Enfin, dans l'enthousiasme de l'amitié, il éclatait ainsi : « Éveille-toi, mon ami, rappelle-toi nos anciens amis, les grands hommes que nous avons lus, que nous avons adorés ensemble, le siècle où nous vivons, tes premiers penchans, le caractère de ton esprit, et l'espèce de bonheur qui était l'objet de tes désirs (3). »

Jean de Muller avait pour les anciens une adoration de tous les instans, un esprit généreux, de l'ame,

(1) A Bonstetten, Genève, 1775.
(2) Au même, Cologny, 1776.
(3) Au même, Genève, 1778.

Digitized by Google

et un noble talent d'écrire. Néanmoins ces dons ne suffirent pas à lui procurer toute la gloire qu'il méditait. Il parut à la fin du dix-huitième siècle, pendant les dernières années de Rousseau, de Voltaire et de Frédéric : l'œuvre du siècle était accomplie, et celle du suivant ne s'annonçait pas encore. Jean de Muller, citoyen d'une petite république qui n'avait alors aucune importance au milieu des grands États, ne put être ni historien politique comme Machiavel et Polybe, ni chantre philosophe du passé comme Vico et Montesquieu, ni écrivain révolutionnaire comme Gibbon et Voltaire ; il s'agita dans de généreux instincts, mais sans principe et sans but. Son Histoire universelle a de belles narrations, mais ne repose sur aucun fondement solide ; ses Annales de la Suisse ont de l'éloquence et du patriotisme, mais l'écrivain est trop incertain entre la chronique et l'histoire. Après tout, on écrit l'histoire au milieu de son siècle, avec les idées et les passions de l'âge où Dieu vous a mis : et aussi pour l'écrire, il faut avoir reçu de la fortune la faveur d'appartenir à une grande nation et de paraître à une grande époque. Quand la révolution française éclata, déjà Jean de Muller avait pris son pli ; il le garda ; il assistait à cette aurore de la rénovation moderne sans cette jeunesse d'ame qui sait égaler par ses ardeurs la vélocité brûlante des révolutions. Il avait épuisé son cœur dans les livres. Il vécut aussi entre Frédéric et Napoléon, trop jeune pour le premier, déjà trop fatigué pour le second. Et encore il ne fut ni Allemand,

Digitized by Google

ni Français, il appartint à une généreuse, mais petite nation, et, Suisse, il eut la douleur d'hésiter entre la langue de Bossuet et celle de Helder. Il eut donc du génie, peu de bonheur, et dans l'ame plus d'ambition et de grandeur qu'il ne lui fut donné d'en satisfaire et d'en montrer.

En 1791, Schiller écrivit pour l'*Almanach historique des dames,* qui se publiait à Leipsig, un morceau ; c'était l'*Histoire de la guerre de trente ans.* Mais, malgré la splendeur de ce fragment, il est clair que la vocation de Schiller n'était pas l'histoire. La politique ne lui convenait pas ; son ame avait une impétuosité lyrique qui l'empêchait de réfléchir fidèlement le spectacle des choses humaines. Même dans le drame, Schiller est souvent poussé hors de la réalité par les élans de son imagination. Il pouvait encore moins se maintenir long-temps dans l'histoire, s'y trouver heureux, et maîtriser le récit des affaires humaines avec cette sérénité grave de Machiavel et de Thucydide. Il professa l'histoire à Iena ; il écrivit sur le but de l'histoire universelle un discours dont l'éloquence rappelait les grandes allures de Herder, mais toujours le poète débordait l'historien. Non ! il y eut dans le cœur du jeune garçon de Marbach, dès le commencement de la vie, trop de douleur et de mélancolie, trop de colère contre les hommes et la société, trop d'élan vers d'autres destinées sociales, pour qu'il pût conter à des hommes qui l'irritaient, leur passé, leurs actes, leurs fautes et leurs mérites, avec cette intelligence toujours égale qui sait donner

Digitized by Google

à la haine pour le mal, à la partialité pour le bien, une mesure harmonieuse.

Pourquoi Goethe n'a-t-il pas écrit l'histoire ? Il était né pour elle. Voyez cette tête puissante, ce front d'une largeur si féconde, cet œil serein et doux, cette attitude de la force et de la majesté, et dites-nous si ne voilà pas un spectateur convenable des choses humaines, appelé à les écrire et à les peindre pas l'élection de la nature. Agitez-vous, mortels, tourmentez-vous dans vos grandeurs et vos excès. Poursuivez vos destinées, mettez à nu cette nature humaine, dans son inexplicable mélange. Ayez la tête dans les cieux et les pieds dans la boue ; manifestez à la fois votre divinité et votre cynisme ; marchez, parlez, Goethe vous regarde et vous juge : l'intelligence du témoin est égale à l'immensité de la scène. Mais pourquoi Goethe n'a-t-il pas voulu nous laisser de nous et de lui-même un grand témoignage historique? Je voudrais de lui moins de petits chefs-d'œuvre, et plutôt quelque chose de colossal ; Goethe était en Allemagne le seul homme capable de porter le poids de l'histoire, et puisqu'il ne l'a point écrite, il est mort, malgré l'étendue de ses œuvres, sans avoir fait tout ce qu'il eût pu faire.

Au surplus, si l'Allemagne veut se procurer des historiens, qu'elle fasse des révolutions. La muse de l'histoire ne s'enferme pas dans les Académies et les Universités ; elle peut les visiter, mais elle en sort pour se plonger dans les tourmentes de la vie : elle reparaît alors avec une beauté incomparable ; les

Digitized by Google

tempêtes humaines sont pour elle ce que pour Vénus a été l'Océan. Rien ne remplace l'action. Assez de théories, assez de science et de pédantisme. Si vous voulez écrire, agissez auparavant : l'Allemagne a l'érudition ; elle a l'intelligence ; il ne lui manque plus pour travailler à l'histoire que de travailler d'abord à sa propre destinée : elle sait, elle pense, qu'elle agisse. Excellente condition de l'histoire que d'imposer à l'humanité la nécessité de la grandeur ! Il n'y a pas ici lieu à un bavardage stérile ; la muse de Thucydide et de Salluste demande à la nation qui veut écrire un compte préalable de ses propres gestes ; et le stylet de l'historien ne peut être que la récompense des fatigues, des épreuves et des révolutions.

Digitized by Google

V

LA JURISPRUDENCE.

Digitized by Google

Digitized by Google

La Jurisprudence.

Rien de plus simple que la loi dans son essence. Elle est la règle de la vie découlant d'une idée de l'intelligence. Si donc la nature des choses suivait son cours naturel, la connaissance des lois sociales aurait la même simplicité que la loi même. Mais il n'en est pas ainsi. La loi n'apparaît pas immédiatement aux sociétés humaines dans la généralité de son expression et de sa figure; les mœurs, les habitudes, les coutumes, les préjugés, la manifestent et la voilent à la fois, et c'est un travail infini que de la reconnaître et de la savoir.

Digitized by Google

La jurisprudence est immense chez tout peuple dont la civilisation s'est développée avec abondance et richesse. L'Allemagne ne cède sur ce point à aucune autre nation européenne; depuis trois siècles elle avait l'érudition : depuis cinquante ans elle a l'originalité.

Le droit romain rencontra en Allemagne la protection impériale. Les Césars de la Germanie reconnurent l'utilité des traditions romaines, et voulurent s'en servir comme d'un instrument, *inter instrumenta regni habita*. Singulière destinée de la législation du Latium, d'être attirée entre le Danube et le Rhin au secours des maîtres de la patrie d'Hermann!

La première condition du droit romain en Allemagne fut donc d'être un instrument politique; puis, sur les débris du moyen-âge, il s'installa dans les mœurs avec l'autorité du droit commun. En vain, à la fin du quinzième siècle, la chevalerie impériale et les communes se plaignaient des invasions de la loi romaine; en vain la Bavière réclamait le respect des mœurs nationales. « Non eliguntur ju-
» dices more antiquo, sed multi juris romaini pro-
» fessores, pauci magistratus, nobiles atque provin-
» ciales; præcipue in superiori Bavaria vix unus ant
» duo nobiles in prætorio eliguntur..... Isti juris
» professores nostrum morem ignorant, nec etiam si
» sciant, illis nostris consuetudinibus quicquam tri-
» buere volunt (1). » Ainsi on ne choisissait plus les

(1) Eichhorn. Deutsche Staats und Rechtsgesichte, t. 3, p. 347.

Digitized by Google

juges suivant les anciens usages; mais on prenait beaucoup de professeurs de droit romain ; et ces professeurs avaient ou l'ignorance ou le mépris des mœurs nationales.

Droit commun, loi obligatoire partout où ne règne pas un code général, le droit romain est pour les Allemands une vaste théorie et une législation vivante. Depuis cinquante ans, il est élaboré systématiquement, et l'exemple de Doneau, au seizième siècle, est suivi par l'élite des jurisconsultes. On dogmatise, on perfectionne les théories ; la science polit sans cesse la législation. La jurisprudence remplit un véritable office social, car par ses travaux, qui deviennent des décisions, elle exerce son influence sur la pratique des mœurs. Le droit romain est donc en Allemagne un des élémens de la vie nationale.

Sous une autre face, il est une des pages les plus sérieuses du passé. Le droit romain n'est pas seulement en Allemagne une théorie toujours élaborée et toujours appliquée, mais une histoire qui grossit sans relâche le trésor de ses résultats et de ses découvertes. Depuis le moment où Gustave Hugo, adoptant les divisions de Gibbon, commença l'étude historique du droit romain, cette étude a traversé une série de succès et de révolutions. Niebuhr et Savigny ont employé leur génie à dévoiler Rome. Autour d'eux d'innombrables travailleurs on écrit sur des questions particulières, ou, comme Zimmern et Schweppe, se sont efforcés de tracer une histoire

Digitized by Google

générale. Mais au milieu de matériaux immenses, on attend encore le monument et l'architecte qui doit l'élever : l'Allemagne n'a pas encore une histoire du droit romain ; elle possède l'homme qui en Europe était le mieux appelé à l'écrire : mais M. de Savigny semble préférer aujourd'hui élever un système dogmatique de pandectes, où par sa critique il livrerait à la législation les meilleurs résultats de la jurisprudence romaine.

A côté du droit romain, qui, après avoir été instrument politique, est à la fois loi civile et monument historique, figure le droit canonique. La féodalité allemande ne fit pas, avant le seizième siècle, une grande résistance contre l'empire de la législation canonique ; la noblesse de l'Empire craignait moins le pape que l'Empereur. Le droit canon put donc se développer à côté et aussi sous le patronage du droit civil : les compilations ecclésiastiques furent rédigées dans l'intention ouverte d'imiter les compilations justiniennes.

Après Luther, le droit canonique eut en Allemagne deux enseignemens différens ; on l'enseigna, tant pour défendre le catholicisme que pour autoriser la réforme. L'effet de cette division a été une connaissance meilleure de l'organisation politique du christianisme et de l'histoire de l'Église. On peut considérer le Manuel d'Eichhorn, et le Manuel de M. Walter de Bonn, comme les représentans classiques, l'un de l'esprit de Luther, l'autre de la foi ultramontaine.

Digitized by Google

Mais il était inévitable que les mœurs allemandes fissent effort pour réagir contre les importations latines du droit romain et du droit canonique. Dès le douzième siècle, la Saxe avait sa loi, son miroir dans lequel elle pouvait contempler ses habitudes et ses usages. Dans la préface du *Sachsen-Spiegel*, ou du *Speculum saxonicum*, on lit :

« Ce livre doit être appelé Miroir des Saxons; car » il montre le droit des Saxons. Les femmes, dans » un miroir, ont coutume de considérer la clarté » de leur figure et de leurs traits, nous exhortons » ici tout le monde à demander à ce livre le même » service. »

Ein Spiegel der Sachsen,
Soll diess Buch sein genannt,
Darin der Sachsen Recht ist bekannt,
Gleich als in einem Spiegel die Frauen,
Ihr klares Angesicht pflegen zu schauen,
Alle Leute vermahne ich dazu,
Dass sie diess Buch nuzen so.

Le miroir des Saxons eut, à diverses époques, différentes rédactions; il est avec les *Assises de Jérusalem* et les *Établissemens de saint Louis*, un des meilleurs témoignages des mœurs modernes.

Depuis cinquaute ans, l'étude du droit allemand a continué son émulation avec l'étude du droit romain et du droit canonique. Les vieilles mœurs de la patrie ont été explorées avec autant d'ardeur que la loi romaine et les établissemens du christianisme et de

Digitized by Google

l'Église. Manuels, traités, histoires, dissertations, fragmens, ont servi de forme et d'expression à la science du droit germanique (1).

Poursuivons les résultats de la jurisprudence allemande. L'école historique a renouvelé la connaissance du passé; par ses travaux fragmentaires elle a rendu possible l'histoire générale des législations. Venant à la suite de Vico et Montesquieu, elle a recommencé l'analyse après la profonde synthèse de l'italien et le magnifique résumé du français. Aujourd'hui il faut faire suivre les travaux analytiques de l'école historique d'une nouvelle synthèse et d'un nouveau résumé. Ainsi les devoirs de la science changent avec le temps.

La philosophie du droit entre les mains de Kant fut saine et pratique; elle ne fut pas contraire à l'étude de l'histoire, et, sans la favoriser beaucoup, elle ne travaillait pas à l'étouffer.

Fichte, dans la tragédie de son idéalisme, méprisait le monde : ce n'était pas à l'ombre de sa théorie du droit naturel que pouvait se développer l'histoire des lois; mais la réaction ne se fit pas attendre, et l'idéalisme de Hegel et de Schelling put vivre en bonne intelligence avec la muse de l'histoire et des législations. M. Gans, à côté de Hegel, a commencé d'écrire l'histoire du droit sous l'inspiration des idées.

(1) Voyez les excellens morceaux d'Eichhorn dans le *Journal historique* de M. de Savigny.

Digitized by Google

Hegel a mieux que personne mis en lumière la nature idéale du droit, et sur ce point il n'a rien laissé à dire ; mais, tout en affirmant avec autorité que le droit est une idée, il a plutôt fait la mécanique et la logique du droit que la physiologie même.

Le droit est une idée ; — bien : une idée universelle et absolue ; — expliquons-nous. L'idée du droit est universelle, car partout où les facultés humaines se développent avec une juste force, l'idée du droit est conçue. L'idée du droit est absolue dans sa racine, car le droit est ou n'est pas ; mais dans les manifestations historiques l'idée du droit est mobile ; le changement est le symptôme de sa vie, et le droit admet dans son mode d'existence quantité et révolution.

Voilà ce que n'a pas senti Hegel. Voilà comment deux droits peuvent se combattre, l'un se trouver supérieur à l'autre. Cette supériorité de l'un sur l'autre aura sa raison dans la nouveauté de l'idée représentée. Cette nouveauté est la vie même.

On a dit souvent, pour mieux corroborer un droit, qu'il était vieux ; c'était constater qu'il était près de mourir. L'antiquité prouve le mérite dans le passé, mais non pas le droit au présent et à l'avenir.

Le droit est éternel, mais les droits historiques meurent. Quand l'idée meurt, le droit la suit, et le genre humain est ordinairement d'humeur à les ensevelir ensemble.

Si nous avons fait quelque chose dans nos études de législation, ç'a été de proclamer haut la vie et la mobilité du droit. Entre nos mains, l'idéalisme logi-

Digitized by Google

que est devenu vivant. Eh! comment dans notre France n'aurions-nous pas senti le droit palpiter? Nous avons payé assez cher le sentiment social pour le posséder. A chaque peuple son œuvre et son génie. L'Allemagne a ses universités, son érudition nouvelle depuis soixante ans, sa logique, ses recherches; nous, dont les écoles furent les premières au seizième siècle, nous cultivons le droit par l'action, par la presse, par la tribune, par les révolutions, par les enseignemens d'histoire générale, par les journaux, par les ardeurs politiques. Echangeons, Français et Allemands, nos armes, nos qualités et nos richesses, et, par la persévérance de nos communs efforts, établissons l'empire idéal et réel du droit éternel et mobile de l'humanité.

Digitized by Google

VI

PHILOSOPHIE ALLEMANDE.

Digitized by Google

Philosophie Allemande.

Je voudrais être clair et simple sur un sujet si long-temps embrouillé, et montrer que la vraie métaphysique est l'atmosphère qui enveloppe la lumière.

On pourrait enfermer l'histoire de la philosophie entre cinq grands noms, Platon, Aristote, Descartes, Spinosa et Kant. Les grands métaphysiciens sont aussi rares que les révélateurs de religion ; c'est le même génie sous une autre forme, c'est la même rareté et la même puissance d'originalité.

Digitized by Google

Pour ne pas quitter ici la philosophie moderne, Descartes, au commencement du dix-septième siècle, renouvela la philosophie, comme au seizième siècle Luther avait renouvelé la religion. Il innove avec efficacité. Le génie de la France, il y a deux siècles (1632), change les conditions de la pensée, comme plus tard, en 1789, il changea les conditions de la société. Depuis cette initiative, nous avons abdiqué l'originalité métaphysique pour l'action sociale.

Après le gentilhomme breton, voici un juif qui s'est élevé à son école; la métaphysique, pour choisir ses réprésentans, passe de l'aristocratie à la pauvreté méprisée. Spinosa est l'idée incarnée du panthéisme, et cet homme exhale Dieu par tous les pores. Il a le fanatisme de la divinité. Sous les apparences du géomètre et du mathématicien, il brûle en holocauste pour la raison universelle. Il la célèbre et la distingue partout; il la reconnaît dans le temps, dans l'espace, dans la matière, dans la vie, dans la pensée, dans l'éternité. Dieu partout, gloire à Dieu : Spinosa chante l'hosanna de la métaphysique.

Prenez garde, il y a des choses que l'homme ne peut pas connaître en elles-mêmes; l'homme n'est destiné qu'à la connaissance des *phénomènes*, et la science des *noumènes* est pour lui le fruit défendu. Prenez garde, l'homme ne peut légitimement affirmir Dieu, l'immortalité de l'ame, et l'essence rationnelle de sa liberté. Qui parle ainsi? un sceptique entêté et corrompu? un idolâtre des faits matériels et des réa-

Digitized by Google

lités sensibles? Non, mais un métaphysicien qui a pesé long-temps la vérité; un critique inflexible et infatigable des choses, un censeur de l'esprit humain, qui le juge et le développe tout ensemble.

Kant est l'esprit le plus positif et le plus juste qui ait paru dans la métaphysique. Laissez de côté sa langue bizarre, ne vous attachez qu'au fond des choses, et vous trouverez dans sa philosophie la lucidité la plus ferme et la plus édifiante pour le genre humain.

Descartes avait détruit Aristote : Kant le remplace pour les modernes. Il fait la critique de la raison et de l'intelligence, comme le maître d'Alexandre, et il dépasse la sagacité des catégories. Voilà pour la métaphysique proprement dite.

En morale, il est à la fois stoïque et chrétien. Ayant rencontré sur ses pas l'irréparable impuissance de fonder onthologiquement la liberté, il dit avec Zénon : « Je dois accomplir la loi morale; » il le dit avec le sentiment pratique de l'humanité, et il se trouve que ce stoïcisme moderne est d'accord avec l'Évangile de Jésus-Christ.

Kant est à la fois révolutionnaire et ami des choses établies, idéaliste et réaliste, aimant l'histoire et l'abstraction, plus vaste que logique, poseur admirable de questions, de problèmes non résolus encore, intelligence égale à la quantité des vérités et des choses que l'homme peut percevoir et connaître.

Quoi de plus naturel que le blâme jeté par Kant sur les conceptions de son disciple Fichte? Le jeune

Digitized by Google

philosophe affirmait ce dont avait douté son maître. Il construisait la science onthologique par un audacieux effort; il élevait Dieu et le monde à la dignité du *moi*. Si Spinosa fut plein de Dieu, Fichte s'enivre de l'homme; la personnalité humaine lui paraît la cause suprême des choses. Fichte fut le poète de la volonté. Spinosa avait englouti la volonté dans l'intelligence; Fichte jeta l'intelligence dans le sein de la volonté : œuvre excellente dans son exagération. Il fallait un penseur qui posât le vouloir de l'humanité sur une base d'airain. Eh! d'où viendrait la puissance, si ce n'est de la volonté? Demandez à la tribune de la Convention à quelle source sacrée les hommes qui s'y montrèrent puisèrent la force de lutter contre le monde, si ce n'est dans cet énergique vouloir qui ne connaît que deux dénouemens, le triomphe ou la mort. Générations molles et incertaines, qui promenez votre frivolité entre les cendres de nos héroïques pères et l'attente d'un monde glorieux et nouveau, contemplez un instant la déification de la volonté, et tâchez, par grâce, à cette vue, d'affermir un peu vos cœurs.

Cependant un jeune esprit avait été frappé des doctrines de Fichte, et il répétait avec lui : *Ce que je veux, je le peux*. Nous parlerons ici d'un philosophe mort à vingt-neuf ans, venu à la pensée et à la vie entre Fichte et Schelling.

A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'ame des émotions tragiques et décider de la vie, il faut mon-

Digitized by Google

trer Novalis. Frédéric de Hardenberg, qui adopta le nom de Novalis, premier nom de sa famille (1), naquit le 22 mai 1772, dans une terre du comté de Mansfeld. Il vécut vingt-neuf ans pour les idées, pour l'amour et la religion. Il succomba de bonne heure sous le faix de la vie. L'idéal le déchirait, et il n'avait à opposer à ses coups divins, qu'une organisation débile, gracieuse enveloppe de la plus belle des ames. Novalis a succombé après avoir tout senti et tout conçu, après avoir exhalé sur la nature des choses et sur la vérité de sublimes pressentimens qui souvent ont servi de lueur et de fanal aux penseurs didactiques venus après lui.

Un duel terrible partageait le génie de Novalis : Fichte et Spinosa s'y cambattaient toujours. Avec le panthéiste, le jeune penseur était plein de Dieu, avec l'égothéiste, il était plein de l'homme, et tour à tour promenant sa méditation d'un terme à l'autre, il cherchait avec effort et douleur la loi de communion entre la Divinité et l'humanité. Voilà le secret des douleurs philosophiques de Novalis. Il portait dans son ame tout le poids du problème que veut aujourd'hui enfanter le monde. Voici quelques pensées qui témoigneront de ses admirables tourmens.

« Ficht'es Ausführung seiner Idee ist wohl der beste Beweis des Idealismus. Was ich will, das kann

(1) Novalis fut le premier nom d'une des branches de la famille de Hardenberg.

Digitized by Google

ich. Bei dem Menschen ist kein Ding unmœglich. »

La déduction des idées de Fichte est la meilleure preuve de l'idéalisme. Ce que je veux, je le peux. Aucune chose n'est impossible à l'homme.

« Ich. — Nicht ich, der hœchste Satz aller Wissenschaft und Kunst. »

Moi. — Non moi, voilà le principe suprême de toute science et de tout art.

« Die wahre Philosophie ist durchaus realisticher Idealismus oder Spinozismus; sie beruht auf hœherem Glauben. Glauben ist vom Idealismus unabtrennlich. »

La vraie philosophie est l'idéalisme réel ou le spinosisme. Elle repose sur la foi la plus élevée. La foi est inséparable de l'idéalisme.

« Wir denken uns Gott persœnlich, wie wir uns selbst persœnlich denken. Gott ist gerade so persœnlich und individuell, wie wir, denn unser sogennantes Ich ist nicht unser wahres Ich, sondern nur sein Abglanz. »

Nous nous représentons Dieu personnellement, comme nous nous représentons personnellement nous-mêmes. Dieu est aussi personnel et aussi indi-

Digitized by Google

viduel que nous-mêmes, car ce que nous nommons notre moi, n'est pas notre véritable moi, mais un reflet de Dieu.

Le voyez-vous cet homme, partagé entre Fichte et Spinosa, errant entre lui-même et Dieu? Continuons de l'entendre sur divers sujets.

« Was ist die Natur? ein encyclopædischer, systematischer Index, oder Plan unsers Geistes. »

Qu'est-ce que la nature? un index encyclopédique et systématique, un plan de notre esprit.

« Die Natur ist das Ideal. Das wahre Ideal ist mœglich, wirklig und nothwendig zugleich. »

La nature est l'idéal. Le véritable idéal est possible, réel et nécessaire tout ensemble.

« Das hœchste Leben ist mathematik. »

La plus haute formule de la vie est mathématique.

« Der æchte Mathematiker ist enthusiast, *per se*. Ohne Enthusiasmus keine Mathematik. ».

Le véritable mathématicien est enthousiaste, *per se*. Sans enthousiasme, point de mathématiques.

« Reine mathematik ist Religion. »

Digitized by Google

La pure mathématique est religion. . . . .

. . . . . .

« Traurigkeit ist symptom, eine Stimmung der Secretion. Freude Symptom des Genusses, der Nutrition. »

La tristesse est le symptôme, une forme de la sécrétion. La joie est le symptôme de la jouissance, de la nutrition.

. . . . . .

« Die Sculpturund die Musik stehen sich, als entgegensetzte Hærten, genenüber. Die Malerei macht schon den Uebergang. Die sculptur ist das gebildete Starre. Die Musik das gebildete Flüssige. »

La sculpture et la musique sont vis-à-vis l'une de l'autre comme deux corps opposés. La peinture sert de transition et de lien. La sculpture est la forme artiste du solide; la musique est la forme artiste du fluide.

« Der æchte Dichter ist allwissend; er ist eine wirkliche Welt in kleinem. »

Le vrai poète sait tout; c'est un univers en petit.

« Die Poesie ist der Held der Philosophie. Die Philosophie erhebt die Poesie zum Grundsatz; sie

Digitized by Google

lehrt uns den Werth der Poesie kennen. Philosophie ist die Theorie der Poesie; sie zeigt uns, was die Poesie sey; dass sie Eins und Alles sey.

La poésie est le héros de la philosophie. La philosophie élève la poésie au principe des choses : elle nous apprend à connaître la valeur de la poésie. La philosophie est la théorie de la poésie; elle nous montre ce qu'est la poésie; elle nous montre que la poésie est l'unité et l'universalité des choses.

« Die Trennung von Philosoph und Dichter ist nur scheinbar und zum Nachtheil beider. Es ist ein Zeichen einer Krankheit und krankhaften Constitution. »

La séparation du philosophe et du poète n'est qu'apparente et ne peut être que pernicieuse à tous deux. Elle est un symptôme de maladie et l'indice d'une mauvaise constitution.

« Philosophie klingt wie Poesie, weil jeder Ruf in der Ferne Vocal wird. »

La philosophie sonne comme la poésie, parce que chaque cri dans le lointain devient vocal.

« Das theatre ist die thætige Reflexion des Menschen über sich selbst. »

Digitized by Google

Le théâtre est la réflexion active de l'homme sur lui-même.

« Das lyrische Gedicht ist das chor im Drama des Lebens, der Welt. Die lyrischen Dichter sind ein aus Jugend und Alter, Freude, Antheil und Weisheit lieblich gemischter Chor. »

La poésie lyrique forme le chœur dans le drame de la vie et du monde. Les poètes lyriques forment un chœur composé de jeunesse, de vieillesse, de joie, de pitié et de sagesse.

. . . . . .

« Das Volk ist eine Idee. Wir sollen ein Volk werden. Ein vollkommener Mensch ist ein kleines Volk. Aechte Popularität ist das hœchte Ziel des Menschen. »

Le peuple est une idée. Nous devons être un peuple. Un homme parfait est un petit peuple. La vraie popularité est le but le plus élevé de l'homme.

Voici dans Novalis le mélange des idées monarchiques et républicaines :

« Es wird eine Zeit kommen, und das bald, wo man allgemein überzeugt sein wird, dass kein Kœnig ohne Republik, und keine Kepublik ohne Kœnig besthehen kœnne; dass beide so untheilbar, wie kœr-

Digitized by Google

per und Seele, und dass ein Kœnig ohne Republik, so wie eine Republik ohne Kœnig, nur Worte ohne Bedeutung sind. Daher enstand mit einer aechten Republik immer ein Kœnig zugleich, und zugleich mit einen æchten Kœnige eine Kepublik. Der æchte Kœnig wird Republik, die æchte Republik Kœnig sein. »

Un temps viendra, et bientôt, où l'on sera généralement convaincu qu'un roi sans république et qu'une république sans roi ne peuvent exister, qu'ils sont inséparables comme le corps et l'ame; qu'un roi sans république et qu'une république sans roi sont des mots sans signification. De cette façon, le vrai roi et la vraie république subsisteraient ensemble. Le vrai roi serait république; la vraie république serait roi.

« Republik und Monarchie werden durch eine Unionsacte vereinigt. Es muss mehrere nothwendige Stufen von Staaten geben, die aber duch eine Union vereinigt sein müssen. »

La république et la monarchie s'uniront un jour par un pacte d'union. Il doit y avoir nécessairement plusieurs degrés dans les conditions civiles et politiques, mais toutes doivent être unies par un pacte d'unions.

« Ein einstürzender Thron ist wie ein fallender

Digitized by Google

Berg, der die Ebene zerschmettert, und da Ruinen und ein todtes Meer hinterlâss, wo sonst fruchtbares Land und lustige Wohnstætte war. »

Un trône qui s'écroule ressemble à une montagne dont la chute et l'éboulement ravagent la prairie, et y font régner la ruine et la mort, où devaient fleurir le bonheur et la fécondité.

« Der vollkommene Bürger lebt ganz im Staate; er hat kein Eigenthum ausser dem Staate. Das vœlkerrecht ist der anfang zur universellen Gesetzgebung, zum universellen Staate. »

Le véritable citoyen vit tout entier dans l'État; il ne possède rien en dehors de l'État. Le droit du peuple est le principe de la législation universelle et de l'État universel.

« Der Staat wird zu wenig bei uns verkündigt. Es sollte Staatsverkündiger, Prediger des Patriotismus geben. Jetz sind die meisten Staatsgenossen auf einem sehr gemeinen, dem feindlichen sehr nahe kommenden Fusse mit ihm. »

L'État est chez nous trop peu annoncé et prêché. Il devrait y avoir des prédicateurs de patriotisme. Aujourd'hui les citoyens ont trop d'indifférence pour l'État; ils en sont presque les ennemis.

. . . . . .

Digitized by Google

« Ein Character ist ein vollkommen gebildeter Wille. »

Un caractère est une volonté parfaitement formée.

« Wenn ein Mensch plœtzlich warhaft glaubte, er sey moralisch, so würde er es auch sein. »

Si tout à coup un homme croyait véritablement qu'il est moral, il le serait.

. . . . . .

« Noch ist keine Religion. Man musseine Bildungsschule æchter Religion erst stiften. Glaubt ihr, dass es Religion gebe? Religion muss gemacht und hervorgebracht werden die durch Vereinigung mehrerer Menschen. »

Il n'y a point encore de religion. On doit d'abord fonder des écoles où puisse se former une véritable religion. Croyez-vous qu'il y ait une religion? La religion doit être faite et produite par l'union de plusieurs hommes.

« Religionslehre ist wissenschaftiche Poesie. »

La doctrine de la religion est une poésie scientifique.

« Die Religion begreift das gange Gebiet des soge-

Digitized by Google

nannten Uebersinnlichen und Ueberirdischen in sich. Si ist theils theoretisch, theils praktisch. »

La religion comprend tout le domaine du supernaturel et du super-sensible; elle est en partie théorique, en partie pratique.

« Die katholische Religion ist gewissermassen schon angewandte christhliche Religion. Auch die Fichtesche Philosophie ist vielleicht angewandter Christianismus. »

La religion catholique est déjà en quelque sorte la religion chrétienne appliquée. La philosophie de Fichte est peut-être un christianisme pratique.

« Die christliche Religion ist die eigentliche Religion der Wollust. Die sünde ist der grœsste Reiz fuür die Liebe der Gottheit : je sündiger sich der Mensch fühlt, desto christlicher ist er. Unbedingte Vereinigung mit der Gottheit ist der Zweck der Sünde und Liebe. Dythyramben sind ein æcht christliches Product. »

La religion chrétienne est proprement la religion de la volupté. Le péché est le plus grand attrait pour l'amour de Dieu. Plus l'homme se sent pécheur, plus il est chrétien. Une union sans condition avec la divinité est le but du péché et de l'amour. Les dithyrambes sont un véritable produit chrétien.

Digitized by Google

« Die christliche Religion ist auch dadurch vorzüglich merkwürdig, dass sie so entschieden den blossen guten Willen im Menschen und seine eigentliche Natur, ohne alle Ausbildung, in Anspruch nimmt, und darauf, Werth legt. Sie steht in Opposition mit Wissenschaft und Kunst, und eigentlichem Genuss. »

La religion chrétienne a aussi cela de remarquable qu'elle s'adresse à la bonne volonté de l'homme, à sa propre nature, et lui en tient compte, même sans considérer la culture. Elle est en opposition avec la science et l'art, et avec la jouissance propre.

« Vom gemeinen Manne geht sie aus. Sie beseelt die grosse majoritæt der Beschrænten auf Erden. »

Elle émane d'hommes communs; elle anime la plus grande majorité des hommes bornés sur la terre.

« Sie ist das Licht, was in der Dunkelheit zü glænzen anfængt. »

Elle est la lumière qui commence à briller dans les ténèbres.

« Sie ist der Keim alles Demokratismus, die hœchste Thatsache der Popularitæt. »

Elle est le germe de toute démocratie, la plus haute démonstration de popularité.

Digitized by Google

« Die griechische Mythologie scheint für die gebildeter Menschen zu sein, und also in gænzlicher Opposition mit dem Christenthum. Der Pantheismus ist ein drittes Ende. »

La mythologie grecque paraît faite par les hommes plus cultivés, et aussi se trouve en opposition directe avec le christianisme. Le panthéisme est un troisième dénouement.

« Jetz regt sich nur hie und da Geist : wann wird der Geist sich im Ganzen regen? wann wird die Menscheit in Masse sich selbst zu besinnen anfangen? »

Maintenant l'esprit va çà et là : quand donc voudra-t-il se mouvoir d'ensemble? quand l'humanité dans sa masse commencera-t-elle à se recueillir?

« Wir sollen nicht bloss Menschen, wir sollen auch mehr als Menschen sein. Mensch ist uberhaupt so viel als Universum. Es ist nichts bestimmtes. Es kann und soll etwas bestimmtes und unbestimmtes zugleich sein. »

Nous ne devons pas seulement être des hommes, nous devons être plus que des hommes. L'homme est égal au tout. Il n'est rien de déterminé. Il peut et doit être en même temps quelque chose de déterminé et d'indéterminé.

Digitized by Google

« Was ist Mysticismus? was muss mystich behandelt werdeu? Religion, Liebe, Natur, Staat. Alles auserwæhlte bezieht sich auf Mysticismus. Wenn alle Menschen ein paar Liebende wæren, so fiele der Unterschied zwischen Mysticismus und nicht Mysticismus weg. »

Qu'est-ce que le mysticisme? quelles sont les choses qui doivent être traitées mystiquement? la religion, l'amour, la nature, l'État. Tout ce qui est d'élite, et tous les élus se rapportent au mysticisme. Si tous les hommes étaient amans, il n'y aurait plus de différence entre le mysticisme et le non-mysticisme.

« Unser ganzes leben ist Gottesdiest. »

Toute notre vie est un service de Dieu.

Est-ce assez de sublime? toutes les idées de l'humanité rayonnèrent-elles jamais dans une ame plus ardemment? Comment n'eût-il pas été déchiré jusqu'à en mourir, ce jeune homme qui se disputait l'amour et la philosophie? Entre toutes les pensées et toutes les passions, il a eu le sort d'Orphée.

Discerptum latos juvenem sparsêre per agros.

Abreuvé de panthéisme, amant de l'humanité, serviteur de Dieu, idolâtre du moi, chrétien jugeant et dépassant le christianisme, républicain rêvant une démocratie royale, triste avec l'ancien évangile, pos-

Digitized by Google

sédé d'une allégresse enthousiaste au pressentiment d'un évangile nouveau de bonheur et de liberté, Novalis a été dans notre siècle le Christ de l'idéalisme : lui aussi dans la sainte hardiesse de sa jeunesse, s'est assis au milieu des docteurs pour les enseigner; lui aussi se hâta d'expirer pour verser son ame dans le sein de Dieu dont il était altéré.

Spinosa devait susciter encore un autre philosophe dont la pensée plus calme résisterait aux orages. Le sage d'Amsterdam a exercé sur la spéculation allemande une véritable dictature : et le panthéisme s'est emparé des esprits avec une autorité toujours croissante.

Aujourd'hui le panthéisme et le christianisme se disputent l'Allemagne, et Schelling doit à son génie le douloureux privilége d'avoir été, après la mort de Novalis, la plus noble victime de ce partage des idées.

Schelling trouva son originalité dans l'abandon de l'école de Fichte : il déserta l'homme pour passer à Dieu. Il traduisit et transforma la doctrine de Spinosa par l'identité absolue. Il dit : l'homme a l'intuition directe du un, de l'absolu; lui-même en fait partie. Les différences entre l'objet et le sujet ne sont qu'apparentes; l'organisme universel est l'expression une d'une substance unique et éternelle.

Cette philosophie rendait plus vive l'intelligence de la nature; elle ramenait la physique à la métaphysique; et faisait des sciences naturelles une théologie.

Digitized by Google

Par la doctrine transformée du panthéisme, la mythologie était aussi renouvelée : tous les Dieux du paganisme, glorieux titulaires des variétés de l'unité, furent vraiment honorés par la science, et jamais on ne comprit mieux les deux plus saintes qualités de l'homme, la force et la beauté.

Cependant Schelling fut troublé dans son panthéisme par un problème et par un penseur. Il se demanda comment le un absolu s'était brisé; comment il s'était fait deux ; car enfin cette monade universelle s'était éparpillée dans la variété. Comment, pourquoi, par quelle loi ou par quel accident l'Être avait-il commencé de rayonner par l'existence? pourquoi l'unité était-elle sortie d'elle-même ? Est-ce chute? est-ce développement? est-ce progrès ou misère? voilà le problème.

Après avoir subi l'influence de Spinosa, Schelling s'était livré à Platon. La doctrine de l'Athénien vint le distraire de la sombre uniformité de la substance universelle. Platon n'a pas tant vu le monde dans lui-même que dans l'idée qui le réfléchit : après avoir posé la matière, il montre l'idée sous ses faces diverses; il l'appelle l'intelligence de Dieu, le premier objet de l'intelligence de l'homme, la mesure de la matière, le type du monde sensible, l'essence même. Platon sépare le monde de Dieu; voilà le penseur qui a troublé le panthéisme de Schelling.

Le problème de la création et la philosophie de Platon amenèrent Schelling à contempler de plus près le christianisme. Ce spectacle ne le convertit

Digitized by Google

pas, mais le partagea. Aujourd'hui Schelling est incertain entre le christianisme et le panthéisme, entre l'identité de Dieu-monde et la tradition chrétienne de la création.

Schelling en est venu à ce résultat d'appeler le polythéisme un procédé de l'homme, et la révélation chrétienne une action libre de Dieu. Mais s'il a eu raison de dire que le point de départ de l'homme et de l'humanité est un acte de volonté, de magie, de puissance, pourquoi donc interrompre la continuité du vouloir humain et faire entre l'antiquité et les temps modernes une espèce d'entr'acte qui ne peut être rempli que par un intermède merveilleux ?

La force a manqué à Schelling pour affirmer l'identité morale des actes et des destinées de l'homme. Le drame du genre humain est un, et depuis que l'homme figure sur le théâtre du monde, il n'a pas joué deux pièces, il n'en a joué qu'une. Le christianisme est sorti de la conscience du genre humain, et le même homme a passé naturellement du culte de Minerve à celui de Jésus-Christ.

Schelling a eu la gloire de renouveler le premier la doctrine de Spinosa et de jeter les fondemens d'un nouveau panthéisme. Il a été avec Novalis la spontanéité dans l'organisme de l'identité métaphysique. Naturellement idéal, il a condamné le rationalisme, et s'appuyant sur cette maxixe d'un philosophe grec, *τοῦ μαθος του φιλοσοφου εστι το θαυμαζειν*, la passion du philosophe est l'admiration, il a célébré la nature, l'histoire et l'homme par une ode onthologique,

Digitized by Google

dont les dernières strophes ne concordent pas avec les premières. Annonciateur de l'identité, il n'a pas été identique à lui-même. Il a commencé, puis il a faibli : Hegel a consommé, puis il est mort.

Tout comprendre et tout expliquer; contraindre la réalité tout entière à recevoir de la pensée sa valeur et son existence ; envelopper l'universalité des choses dans la logique, tout résumer, comme pour préparer tous les élémens de la pensée à une révolution inévitable : voilà l'œuvre de Hegel. Le peuple romain avait reçu la mission de rassembler le monde sous son joug, afin que le monde pût se renouveler avec plus de facilité : on dirait que le philosophe allemand a été chargé de coordonner toute la philosophie dont peut disposer l'humanité, afin que la philosophie pût se transformer par des développemens nouveaux et féconds.

Hegel a deux termes analogues dans les fastes de l'esprit humain, l'un dans l'antiquité, l'autre chez les modernes, Aristote et Leibnitz. Pas plus qu'Aristote et Leibnitz, il n'a eu l'initiative d'un mouvement philosophique : comme le maître d'Alexandre, venant après Platon, comme Leibnitz succédant à Descartes, il a étendu ce que d'autres avaient posé. Logicien du panthéisme moderne, il a consommé la doctrine de l'identité par une affirmation sans mollesse et par une application sans bornes. Jamais plus rude guerre n'a été faite aux différences apparentes : Hegel prononce l'identité de l'absolu et de l'idée, de l'objet et du sujet, et il enferme toutes les variétés dans la

Digitized by Google

substance de l'Être en soi, dont la sublime abstraction est la divinité du monde et le monde lui-même.

La logique est le commencement et la base du système de Hegel ; elle est la science de l'idée pure, c'est-à-dire de l'idée dans l'élément abstrait de la pensée (1). Son véritable point de départ est le savoir immédiat. L'affirmation de l'Être prime toutes les catégories de l'existence.

Dans l'encyclopédie des sciences philosophiques, Hegel a coordonné tous les objets du savoir et de la connaissance; il y a résumé toute sa philosophie : jamais concision plus rigoureuse ne fut appliquée à un plus vaste ensemble.

Après la logique (2), qui est le fondement de la doctrine, et l'encyclopédie qui en est l'expression la plus générale, les plus grandes applications qu'il fit de son système sont la philosophie de l'histoire, la philosophie du droit, l'histoire des religions, et l'histoire de la philosophie.

Pour la première fois la philosophie de l'histoire revêtit des formes entièrement dialectiques. Vico avait commencé l'application de la logique à l'intelligence des destinées humaines; Schelling avait

(1) Die logik ist die Wissenschaft der reinen Idee, das ist der Idee, im abstracten Elemente des Denkens.

(2) Hegel a commencé sa carrière philosophique par une *Phénoménologie de l'esprit,* qui a été réimprimée dans la belle édition complète de ses œuvres que ses disciples et amis achèvent en ce moment.

Digitized by Google

aussi tourné la métaphysique aux conséquences et aux applications historiques; mais personne avant Hegel n'avait disposé de l'histoire avec une semblable autorité. Il la fait descendre de l'idée même, puis une fois qu'elle est créée, il la déroule avec un ordre impérieux que rien ne peut troubler. Cette manutention logique de l'histoire eut l'avantage d'exciter les esprits à chercher dans les faits humains la contre-épreuve exacte des conceptions idéales.

La philosophie du droit, après avoir défini le droit par l'idée, en analyse toutes les parties. Jamais l'artifice de l'enchaînement et de la déduction n'a été plus industrieux. De toutes les philosophies du droit qu'a produites l'Allemagne, celle de Hegel est la plus systématique et la plus fortement exprimée. L'originalité n'est pas tant dans le fond que dans la méthode. Toutes les notions sont mises à leur place dans un cercle logique, et elles s'envoient les unes aux autres de la lumière par la convenance de leur position. Il est singulier de comparer la Philosophie du droit de Hegel et le Contrat social de Rousseau : dans l'un, la logique disciplinée; chez l'autre, la verve irrégulière; dans le premier, l'enchaînement et l'autorité des formules; chez le second, la puissance et la liberté d'un grand style; dans le premier, l'intelligence posée comme principe; dans le second, la volonté; chez tous deux la force du génie.

Voici une déduction importante de Hegel. Quand l'esprit s'est opposé à lui-même pour se réaliser par

Digitized by Google

le droit et la morale, il revient à lui-même absolu et consciencieux à la fois; il se développe par l'art, la religion et la philosophie. L'esthétique trouve ainsi sa place dans le système de Hegel, et l'art devient un des rayons naturels de l'idée.

L'Histoire des religions de Hegel prouve mieux qu'aucun livre que la religion n'est pas seulement un mouvement de l'ame, un éclair de l'imagination, mais le résultat complet de toutes les facultés de l'humanité. Il faut lire cette théologie de la logique. Hegel, après avoir établi la religion comme telle dans son idée propre, après avoir analysé la nature du culte, énumère les différentes phases de la religion de l'humanité. C'est d'abord la religion de la nature où le phénomène est adoré; vient ensuite la religion de la magie, *de Zauberei*, premier effort de l'intelligence. On voit lui succéder la religion de l'imagination, *der Phantasie*, où l'idée se traduit par mille images. Cependant le progrès de la moralité humaine continue, et vient la religion du bien et de la lumière, *des Guten oder die Lichts Religion*, que représente dans l'idée la foi des anciens Perses, comme le culte de Brahma représente la religion de l'imagination; les problèmes deviennent de plus en plus profonds; et la religion du mystère paraît: *des Rœthsels;* c'est l'énigme du monde présentée à l'adoration des peuples par le génie de l'Égypte. Dans le sein de l'égyptianisme déjà quelque chose de plus individuel se remue, et l'humanité passe au moment de la religion de l'individualité intellectuelle, *der geis-*

Digitized by Google

tigen Individualität. Les Juifs, les Grecs et les Romains représentent cette époque du genre humain. Les Juifs ont la religion de l'élévation, *der Erhabenheit*, car Dieu est mis plus haut qu'auparavant. La religion de la beauté appartient aux Grecs, *der Schönheit;* l'humanité se délecte dans l'amour de ce qui est beau. Les Romains ont la religion de la raison, de l'application et du but, *der Zweckmæssigkeit, oder des Verstandes.* Chez eux la religion a un dessein politique, et les dieux sont les instrumens de la république. Enfin l'humanité conquiert la religion absolue, *die absolute Religion,* qui est le christianisme; l'unité essentielle de la nature divine et de la nature humaine s'est manifestée par l'Incarnation; la Trinité se compose des trois termes du développement de la substance divine. Le dénouement de l'histoire de Hegel est le christianisme constitué par la raison, et possédant la conscience de lui-même.

Il est bon, dans notre siècle, d'examiner cette anatomie de la religion : elle est une première esquisse de l'histoire, qui doit s'écrire un jour, des institutions religieuses du genre humain. Parmi les tentatives déjà faites, le livre de Hegel brille par la rigueur positive de ses déductions.

Mais où Hegel triomphe véritablement, c'est dans l'histoire de la philosophie : narration méthodique des grands systèmes de la pensée humaine. Le génie de la philosophie grecque, Pythagore, l'école d'Héraclyte, Empedocle, Anaxagore, les sophistes, Socrate, l'école de Mégare, les cyniques, Platon, Aristote, le

Digitized by Google

Portique, le scepticisme, Épicure, sont exposés avec une fermeté de génie dont n'approche aucun autre historien de la philosophie. C'est un grand métaphysicien écrivant l'histoire de ses pairs. Ce livre est de tous ceux de Hegel celui dont l'étude et la traduction fidèle instruiraient le mieux la France.

Comme Hegel parle d'Aristote! On sent qu'il parle un peu de lui même, en décrivant le génie du Stagyrite. Quelle appréciation de Socrate, de son démon, de son procès et de sa mort! Tout ami de l'antiquité doit lire les vues nouvelles du philosophe de Berlin sur la mort de Socrate. La constitution et la légalité athénienne, le rôle admirable, adopté et soutenu par Socrate, pour assurer le triomphe d'une révolution morale, sont excellemment jugés.

Hegel dut avoir l'ame grande, l'élévation et la majesté de son génie en témoignent. Nous aimons aussi dans ce philosophe cet orgueil de l'intelligence qui domine sa pensée. Sous des dehors modestes, sous des précautions, des ménagemens et des détours, le superbe du genre métaphysique déborde. Hegel se glorifie dans lui-même; il s'assied en maître entre socrate et Jésus-Christ; il prend le christianisme sous sa protection, et il semble penser que, si Dieu a créé le monde, Hegel l'a compris.

Le panthéisme, dont Spinosa est la source et dont la philosophie allemande est le developpement, est un panthéisme idéal et spirituel, qui, loin de s'enfermer dans la matière, l'élève à l'incarnation avec l'idée : il ne fait pas Dieu de tout, mais il met Dieu

Digitized by Google

dans tout. Ce panthéisme prépare une révolution religieuse. Voici comment :

Le christianisme a eu pour principal caractère d'être la religion de l'amour; et cependant il avait été aussi préparé par la science dont la philosophie grecque était alors la plus haute formule; mais la science, après avoir procuré au genre humain les moyens de satisfaire son ame et sa moralité, se replia sur le second plan, et laissa la première place à la foi, à la charité; le monde était avide d'amour et d'espérance : il se précipita sur les sources vives de la croyance chrétienne.

Longumque bibebat amorem.

Aujourd'hui la science reparaît avec autorité, parce que le monde est avide de science; et cette fois elle ne cédera plus la première place, elle la gardera.

Que signifient ces mouvemens et ces travaux de la science qui agitent notre siècle, les inductions naissantes de la phénologie, les palpitations prophétiques du magnétisme qui dénotent dans la sensibilité humaine des forces inconnues, et qui semblent frémir dans l'ame de la nature comme dans le cœur d'une prêtresse prête à révéler l'avenir? La science ne se remue pas en vain : elle bâtira un culte nouveau.

Dans cette œuvre, l'idéalisme germanique remplit un rôle important. La philosophie allemande a mis

Digitized by Google

en évidence et sur le trône l'idée même; et par cela elle a bien mérité de nous. Déclamer contre la philosophie allemande, c'est déclamer contre un développement nécessaire de l'esprit humain.

Comme l'idéalisme grec a préparé le christianisme, l'idéalisme germanique prépare la religion qui succédera au christianisme.

Il fallait qu'avant la consécration de l'idée nouvelle dans le temple nouveau, elle fût affirmée et posée par l'école avec profondeur et enthousiasme, comme ont fait les Allemands.

Tout est nécessaire dans l'organisme de l'humanité : tout est méthodique dans son développement et son jeu. Kant, Fichte, Novalis, Schelling, Hegel, ont rempli un office humain et social.

Percez les formes abstruses, et vous trouvez la vie. En vérité, à voir des esprits infirmes et découragés s'épuiser en agressions ridicules contre la philosophie, méconnaître son rôle dans l'histoire du monde, ne pas concevoir la solidarité de la science humaine, croire qu'une grande nation peut consumer trois quarts de siècle à remuer de stériles chimères, tant d'aveuglement consterne, et comme à cet aveuglement se joint le dépit et l'irritation contre le triomphe et l'empire des idées, une sainte émotion saisit l'ame, et nous pouvons à notre tour, en vertu de notre piété pour les progrès du genre humain, répondre à ces déclamations : « Arrêtez, n'outragez pas notre mère commune, la pensée humaine; ne vous servez pas du peu que vous savez pour insulter

Digitized by Google

ce que vous ne savez pas; restez, nous y consentons, dans les douceurs béates des traditions vieillies; ces traditions ont été elles-mêmes un acte de l'humanité; elles en sont aujourd'hui le testament. Mais nous ne serons pas détournés de courir à d'autres idées par vos fastidieuses colères. »

Digitized by Google

VII

DEUX CHRISTIANISMES.

Digitized by Google

Deux Christianismes.

Sous quelque face qu'on envisage le polythéisme, on le trouve profondément mêlé aux habitudes et aux destinées des sociétés antiques : il s'était véritablement incorporé avec le monde, quand le christianisme parut. Qu'il fût comme chez les Grecs, la religion de l'art et de la beauté, ou bien, comme à Rome, le culte du droit et des intérêts politiques; toujours il avait pénétré dans les derniers replis des sentimens et des mœurs.

C'est pourquoi aux premiers rayons de l'innova-

Digitized by Google

tion chrétienne, un grand effroi circula dans les rangs de tous ceux qui jouissaient de la société antique. Ils sentaient que les menaces, dirigées par un esprit nouveau contre la religion, étaient la ruine de l'édifice dans lequel ils vivaient. Aussi quelle piété vint sur-le-champ prendre au cœur de la haute noblesse et les classes élégantes! ce fut un engouement général et des adorations empressées; on encombrait les temples; on s'évertuait à retrouver de la foi pour Minerve et Jupiter; on élevait aux nues les rhéteurs et les sophistes qui prêchaient les anciennes croyances : car enfin respecter les dieux, c'était respecter la société, ses erreurs, ses vices, ses priviléges et ses jouissances. L'impiété menait à la faction; pour compter parmi les honnêtes gens, il fallait se montrer païen fervent; il n'y avait que des gens de rien, vivant de misère et de honte, qui pouvaient avoir embrassé des opinions d'un certain Christus.

Et cependant elle prévalut cette foi du Christ, et par cela seul qu'elle était sortie sincère du cœur de l'homme, elle envahit le monde.

Depuis long-temps une immense attente travaillait les hommes : c'était vers le temps de Pharsale, où la démocratie romaine exerça dans les plaines de Thessalie sa dernière vengeance sur le patriciat, grâce à l'épée de César. Les formes et les institutions politiques périssaient; l'ame du genre humain était inquiète et désirait quelque chose d'inconnu.

Dans une nation qui s'était surtout nourrie de l'idée de Dieu, depuis long-temps des voix prophéti-

Digitized by Google

ques avaient annoncé la venue de quelqu'un. Isaïe s'était écrié :

« Un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné : et la domination a été mise sur son épaule; et il sera appelé l'admirable, le conseiller, une puissance héroïque de Dieu, le père du siècle, le prince de la paix.

» Son empire s'étendra infiniment; et la paix qu'il établira n'aura pas de fin; il s'assiéra sur le trône de David, et il possédera son royaume pour l'affermir et le fortifier dans l'équité et la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais. Le zèle du Seigneur des armées fera ces choses (1). »

Isaïe avait encore chanté ceci :

« Il sortira un rejeton de la tige de Jessé; une fleur naîtra de sa racine;

» Et l'esprit du Seigneur reposera sur lui; l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété;

» Et il sera rempli de l'esprit de la crainte du Seigneur. Il ne jugera point sur le rapport des yeux, et il ne condamnera pas sur un ouï-dire.

» Mais il jugera les pauvres dans la justice, et se déclarera le juste vengeur des humbles sur la terre.

(1) Isaïe, chap. IX.

Digitized by Google

Il frappera la terre par la verge de sa bouche, et il tuera l'impie par le souffle de ses lèvres.

» La justice et la foi seront la ceinture de ses reins.

» Le loup habitera avec l'agneau; le léopard se couchera auprès du chevreau; le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les conduira.

» Le veau et l'ours iront dans les mêmes pâturages; leurs petits se reposeront les uns avec les autres; et le lion mangera la paille comme le bœuf.

» L'enfant à la mamelle se jouera sur le tronc de l'aspic, et l'enfant nouvellement sevré portera sa main dans la caverne du basilic.

» Ils ne nuiront point, et ils ne tueront point sur toute ma montagne sainte, parce que la terre est remplie de la connaissance du Seigneur, comme la mer l'est des eaux dont elle est couverte.

» En ce jour là, le rejeton de Jessé sera exposé devant les peuples comme un étendard; les nations viendront lui offrir leurs prières, et son sépulcre sera glorieux (1). »

Entendez-vous le cri de cette nation qui attend quelque chose et quelqu'un? Elle exhale son attente par la voix de ses poètes et de ses prophètes; elle a besoin d'un règne nouveau de justice et de vérité; elle attend un Alexandre dans l'ordre moral qui se procure la victoire par la mort.

(1) Isaïe, chap. IX.

Digitized by Google

Et non seulement en Judée, mais à Rome, mais dans la Grèce, on attendait quelque chose de nouveau; le monde n'était pas content de son état; il se tourmentait. En Italie, Virgile semblait prophétiser comme Isaïe; en Grèce, en Egypte, la philosophie tournait à l'enthousiasme.

Et l'attente était si profonde qu'en Judée un homme borna sa gloire et sa vie à être le précurseur de celui qui était attendu. Qui êtes-vous donc? demandaient les Juifs au fils de Zacharie et d'Élisabeth; êtes-vous Élie? — Je ne le suis point, répondit-il. — Êtes-vous prophète? — Non. — Qui donc êtes-vous? que dites-vous de vous-même? — Je suis la voix de celui qui crie dans le désert: rendez droite la voie du Seigneur! — Pourquoi donc baptisez-vous si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni prophète? — Moi, je vous baptise dans l'eau, pour vous porter à la pénitence; mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas; c'est lui qui doit venir après moi, qui m'a été préféré : il est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. C'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit, et dans le feu; il a son van dans la main, et nettoiera parfaitement son aire; il amassera le blé dans le grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais. » Comme il fallait croire à la venue d'un homme pour tenir un tel longage! Jean le précurseur a fait un des plus beaux actes de foi dont puisse se glorifier l'humanité; il s'est exalté dans

Digitized by Google

l'avenir, et il a précédé avec dévouement celui qui devait sauver les hommes.

Qu'il est beau d'être ainsi attendu dans l'histoire du monde! Or voici venir un homme pris entre tous, élu par la nature, envoyé par Dieu. Il est né dans les rangs du peuple, et cependant il se rattache à la race de David; il est populaire et royal. Quelle est sa force? Sa parole. Sa grandeur? sa sainteté. Il est saint, cet homme. Son corps ne l'affecte pas; il est libre et pur dans l'enveloppe charnelle. Sa taille est élancée, sa constitution délicate, son visage clair et beau, ses yeux bleus, ses cheveux roux. Il est rêveur et mélancolique : il rêve à Dieu, il est triste à cause des hommes : il annonce aux hommes qu'ils doivent s'aimer; il leur annonce encore qu'ils doivent aimer Dieu et penser à retourner à lui; il prêche une loi plus douce et plus tendre que celle de Moïse, mais il ne renie pas Moïse; il se promène le long de la mer et des lacs; le peuple le suit, et il se retourne vers le peuple pour l'enseigner. Il a des disciples et il leur confie l'héritage de sa parole : il mène la vie commune; il paraît en souriant à des noces champêtres; il pleurera plus tard larmes et sang dans le jardin des Oliviers; le démon le tente, il triomphe du démon; César le menace, il respecte César et ne le craint pas; il sacrifie sa vie; tous les jours il s'approche de la mort avec une irrésistible volonté; il sait qu'il ne peut triompher qu'en mourant; il sait que son trône est une croix; il veut mourir; il meurt, et quand il expire, le monde jette un cri de douleur

Digitized by Google

parce qu'il est atteint au fond du cœur, et qu'il est converti. Douleur, sacrifice, armes divines de Jésus-Christ, vous avez triomphé!

Ah! l'humanité semblait dans les jours antiques avoir épuisé toutes les expressions de sa grandeur et de sa force; elle avait eu Alexandre, César, Socrate; voici quelque chose de plus pur et de plus haut encore. Jamais homme n'a plus enfermé Dieu dans son ame que Jésus; il a du père divin plus que tout autre; et pour cela il s'appellera son fils. Humanité, que le fruit de tes entrailles soit béni! tu viens de porter un noble enfant; regarde, il est divin, rien de concupiscent et de charnel; il est pur; il est chaste sans effort; tu le tues aujourd'hui; tu l'adoreras demain, et tu vivras une longue série de siècles sans rencontrer l'égal de son humaine divinité.

A cette époque du monde, il y eut plusieurs libérateurs, plusieurs envoyés, plusieurs Christ; mais il y en eut un excellent entre tous. Toujours pour une grande œuvre il y a plusieurs et un seul; il y avait des tragiques autour de Shakspeare, et des capitaines autour de Napoléon. Il a été donné à un seul d'être religieux excellemment; il a révélé une nouvelle disposition de l'ame et de l'humanité, dévoué à cette mission par une vocation singulière; la poésie, la religion, la philosophie, la politique ont leurs enfans prédestinés que la nature marque au front.

Le mouvement sorti du cœur de Jésus-Christ était moral et individuel : mais il fallait que cette parole de sainteté tombât dans le monde et s'y établît. Le

Digitized by Google

verbe mystique du christianisme devait devenir roi de la terre. Ces couronnes, ces dominations, ces empires que le démon avait souvent offerts à Jésus pour le tenter, devaient enfin devenir le prix du sacrifice consommé.

A la venue du christianisme, le monde était soumis à la civilisation romaine; la langue, l'administration, les lois des Romains avaient passé dans les habitudes de la majorité des peuples. La foi du christianisme pénétra dans cette civilisation politique dont le caractère positif lui servit de fondement solide. Il était heureux pour la parole chrétienne de se greffer sur le monde romain. C'était une de ces fortunes tenues en réserve par la fatalité pour les nouveautés qui doivent réussir.

Il y avait une terre, domaine particulier des maîtres du monde, couverte de villes florissantes, de temples et de forums; toute la civilisation antique s'y était assise avec une majestueuse autorité. L'Italie au sein de l'univers historique, était pour ainsi dire chargée des dépouilles opimes; le christianisme mit la main sur elle, et plaça la croix sur sa couronne; il se fit Italine.

Il y avait une ville superbe entre toutes, la ville par excellence, *urbs*, la ville de l'humanité qu'elle avait écrasée. Rome sommeillait affaissée sur ses prospérités et ses souvenirs, temple magnifique, n'enfermant plus que des Dieux impuissans. Sortez donc, divinités incommodes et surannées, un Dieu nouveau vous chasse, disparaissez. Vos enceintes lui convien-

Digitized by Google

nent; le panthéon d'Agrippa lui plaît : il quitte les catacombes pour trôner dans vos temples; il est nouveau, voilà son titre; vous êtes vieux, voilà votre tort, mais les murs où vous séjourniez sont solides, et il est de bon augure pour un Dieu d'hier d'habiter la ville éternelle. Le christianisme se fit donc Romain, et c'est au Capitole qu'il prit le droit de cité pour le monde.

Italien et Romain, le christianisme se proclama facilement catholique. Comment ne pas songer dans Rome à l'empire de l'univers? Universel par son principe même, car l'amour est aussi vaste que l'idée, il joignit à sa propre catholicité les habitudes de l'universalité romaine. Du sein de Rome, il regarda le monde avec sécurité et résolut de l'envahir.

Les Gaules déjà dociles à la civilisation romaine acceptèrent mieux le christianisme mêlé à cette civilisation; d'ailleurs l'esprit gaulois incline à ce qui est général et grand. L'Espagne ne répugnait pas non plus à ce mélange du génie romain et du christianisme.

Rome devenue chrétienne continua ses procédés de maîtresse du monde; elle envoya le christianisme partout; elle dépêcha ses missionnaires en Allemagne, en Angleterre, dans la saxe comme dans le Northumberland; elle ne jetait plus dans le monde des armées et des proconsuls, mais des moines et des prêtres.

Cependant les peuples germaniques, après avoir été convertis par Rome, s'assimilèrent lentement le christianisme qui s'infiltra dans leurs veines, dans

Digitized by Google

leur sang, et se remplit lui-même du génie des peuples qu'il avait changés. Par un travail naturel le christianisme de ces peuples fut différent et original. Rome continuait à vivre sans soupçonner la différence; l'originalité de ces peuples se développa longtemps sans se connaître.

Il y eut deux christianismes, le christianisme italien et le christianisme germanique. Cette dualité exista dès l'origine, dans la nature des choses, même quand Boniface était à Mayence, et Augustin à Londres; le temps la développa, et un jour on vit réellement en présence les deux christianismes, le catholicisme et le protestantisme, discorde sortie des entrailles de l'histoire.

Cette discorde remplit le monde; mais elle se trouve surtout en saillie en Allemagne. Nous laisserons la suite même des événemens, le seizième siècle, Luther et l'édification de son œuvre. Nous apprécierons les deux christianisme tels qu'ils sont aujourd'hui. Nous tâcherons d'esquisser les principaux linéamens de leurs traits et de leur caractère.

Le catholicisme a donné au christianisme une forme politique et sociale pleine d'unité et d'harmonie. Il l'a vêtu de pourpre et l'a mis sur le trône du monde. Il lui a donné un chef visible et suprême qu'il a nommé le représentant de Dieu; il a fait ce chef, le pape, le successeur des anciens César et rival des nouveaux. Il a enchaîné le christianisme à la série des traditions religieuses et politiques qui l'ont précédé; il l'a fortifié par l'héritage des doctrines

Digitized by Google

orientales, de la philosophie platonicienne et de la législation romaine. Unitaire, traditionnel et politique, consciencieux de sa force, il a protégé pendant long-temps la liberté des peuples contre la domination des rois : sitôt qu'il faiblit contre les puissances temporelles, il commença de décheoir. Il lui fut encore donné d'être poétique aussi bien que positif, et de charmer l'imagination des peuples, en même temps qu'il protégeait leurs intérêts.

Un jour, le 15 septembre 1833, après avoir quitté Salzbourg à cinq heures du matin, nous arrivâmes à Ischel, lieu charmant entre des lacs et des montagnes, au moment où se célébrait le service divin et catholique. L'église était ouverte de tous côtés ; il y avait autant de fidèles à l'extérieur du temple que dans le vaisseau même ; le soleil versait ses rayons sur les ornemens des autels, des prêtres, et sur les nuages d'encens. Le chant religieux éclatait de toutes parts avec enthousiasme et ferveur ; tous étaient heureux, et semblaient sentir la communication de Dieu, autant que le permet la grossièreté humaine. A quelques pas de l'église on lisait cette inscription sur l'édifice des bains : *In sale et in sole omnia consistunt.* Il semblait que la nature tout entière, le soleil, l'homme et les élémens, venait demander au prêtre catholique sa bénédiction.

Mais c'est Dans Rome que se révèle tout-à-fait à l'esprit le génie du catholicisme. On voit dans quelles pensées et dans quels soucis il est entré en prenant possession de la ville éternelle. Il a conçu d'un

Digitized by Google

coup l'empire du monde, le gouvernement des nations et des consciences. Il a tout appelé à son aide, la science, la politique, l'art, la poésie; il a été tour à tour, et selon l'opportunité, sévère, facile, sombre, joyeux, tolérant, rigide, voluptueux, austère. Rome nous montre tous ces moyens et tous ces contrastes. Elle a toujours marché au grand but de la domination, et dans cet acheminement elle a su long-temps se faire un cortége de toutes les puissances de l'humanité.

Rome était encore une fois appelée à dominer le monde. En vain Constantin, dans son ardeur de néophyte, construisit une ville nouvelle à l'ancien empire et à la foi récente; sans le savoir il bâtissait le séjour de Mahomet et non celui de Jésus-Christ.

Le prêtre romain succédait à la grandeur du citoyen romain. Y avait-il quelque chose de plus irrésistible que la parole et l'autorité du prêtre catholique, de cet homme qui ne connaissait qu'un chef, le pape, et des inférieurs, les rois et les peuples? Il siége dans la chaire sacerdotale, il y plane, il y tonne. Alors la parole tombait de haut : alors elle entrait avant dans les esprits et dans les ames. Qui pouvait prévaloir contre le prêtre, armé du double don de la foi et de l'éloquence? Il valait alors la peine de se dévouer à la religion; on pouvait alors déchirer ses pieds dans les plus rudes sentiers de la terre; n'avait-on pas pour récompense les voluptés les plus pénétrantes, du dévoûment, de la gloire et de la force qui s'exerce?

Digitized by Google

Je tâcherai d'indiquer clairement pourquoi le catholicisme déchut. Il s'était élevé de la moralité individuelle à la moralité sociale ; mais il sacrifia trop le foyer domestique à l'état ; il abondonna trop l'intimité du cœur et de la famille pour les affaires politiques et les grands succès. Il n'entrait plus dans les maisons pour consoler et guérir, mais pour demander le denier qui devait servir à la décoration du Vatican. Il trahit trop les espérances et les affections de l'ame.

Il trahit encore la liberté des peuples après l'avoir servie. Cette moralité sociale dont il avait été l'instrument le plus énergique, se trouva destituée de son appui, au moment où plus que jamais elle avait conscience de ses droits. Le catholicisme ne fut plus rempli de cet orgeuil divin qui le poussait à s'élever au-dessus des rois, en élevant les peuples avec lui ; il lia pacte et solidarité avec les puissances qu'il avait auparavant surveillées et combattues.

Enfin, après s'être servi de la science, il voulut l'arrêter dans son cours. De très bonne heure, le catholicisme avait élevé une doctrine, une orthodoxie, qui avait été pour l'éducation et l'obéissance des peuples un moyen efficace. Mais plus il avait eu d'ardeur à fabriquer un système, plus il eut d'entêtement à le maintenir immobile ; et il se mit encore à trahir l'esprit humain, après l'avoir servi et s'en être servi.

En trompant à la fois l'intimité du cœur et de la famille, la liberté des peuples et l'indépendance de l'esprit humain, le catholicisme ne pouvait garder

Digitized by Google

toujours l'empire du monde, car enfin la puissance et la justice n'ont pas été condamnées à un divorce éternel.

L'Évangile est un admirable livre. Que ses quatre fragmens dus à l'esprit différent et gradué de Mathieu, de Marc, de Luc et de Jean, répandirent dans les ames de délectables émotions, quand ils commencèrent à être lus et enseignés dans les communions chrétiennes. Les hommes étaient alors fatigués des efforts fastueux et impuissans de la littérature antique qui déclinait; les anciens chefs-d'œuvre même ne convenaient plus aux dispositions des cœurs. D'ailleurs il y avait une grande partie de l'humanité étrangère aux délicatesses des lettres, a leurs beautés raffinées, et qui attendait avidement une forte et simple pâture. L'Évangile parut. Littérature du peuple, écrite avec la foi de Dieu, l'Évangile réunissait tous les caractères; il avait la simplicité de l'enfance, les profondeurs du mystère et de la pensée, la tristesse du pauvre, les joies ineffables du croyant, la douleur et l'espérance. Oh! saintes joies des premiers chrétiens! Illuminations vives! Réceptions délicieuses de la lumière divine! Non, jamais le cœur de l'homme ne dut être plus remué par un livre, et par la lettre qui figure l'esprit.

Quelque chose d'analogue se passa en Allemagne au seizième siècle. Luther traduisit dans l'idiome national les deux témoignages du christianisme, l'ancien et le nouveau. Ce fut pour la moitié de l'Europe comme une nouvelle apparition de Moïse et de

Digitized by Google

Jésus-Christ. On sentait comme aux premiers temps de la religion, le charme et la vertu de la parole, l'efficacité de l'Écriture, et on se remit à être chrétien avec une foi nouvelle. L'esprit de l'Évangile et le génie germanique resserrèrent leur union que Rome avait formée, mais qu'ensuite elle avait affaiblie, et le protestantisme s'établit.

Le christianisme politique contre lequel s'insurgeait l'esprit nouveau s'était incarné dans le pape; le pape dut être l'objet de toutes les attaques de l'innovation. L'unité théocratique fut assaillie (1). A toute révolution il faut une colère et un cri : la colère et le cri s'élevèrent contre le pape, et les nouveaux chrétiens répétaient qu'ils avaient les plus évidentes et les meilleures raisons pour ne pas obéir au pape, *ideo magnas, necessarias et manifestas causas habent omnes pii, ne obtemperent papæ.*

Si l'invective contre le pape fut la forme saillante du protestantisme, l'intimité du cœur en fut le fonds

(1) « Quum autem judicia synodorum sint ecclesiæ judicia, non pontificum, præcipue regibus convenit, coercere pontificum licentiam et efficere, ne ecclesiæ eripiatur facultas judicandi et decernendi ex verbo dei. Et ut reliquos errores papæ taxare ceteri christiani debent, ita etiam reprehendere debent pontificem defugientem et impedientem veram cognitionem et verum judicium ecclesiæ. Itaque etiam si romanus episcopus jure divino haberet primatum; tamen posteaquam defendit impios cultus et doctrinam pugnantem cum Evangelio non debetur ei obedientia. *Ideo magnas necessarias et manifestas causas habent omnes pii ne obtemperent papæ.* » Article de Smalkad, sous le titre *de Potestate et Primatu Papæ.*

Digitized by Google

précieux. Cette moralité du foyer domestique que le catholicisme ne favorisait plus trouva dans la réforme une satisfaction long-temps désirée. On lisait en commun les Écritures dans la langue nationale; on les commentait avec une piété à la fois libre et soumise. Et aussi se plaisant dans la solitude, le nouveau chrétien cherchait dans les tristesses mieux connues de l'Évangile une réponse divine à la mélancolie naturelle du cœur de l'homme. Comment une révolution religieuse qui concordait si bien avec les sentimens de la famille et de l'ame n'eût-elle pas prospéré?

La liberté de l'esprit humain était encore flattée par le mouvement nouveau. L'homme avait le plaisir d'examiner l'objet de sa foi; il croyait en jugeant. La science s'élevait à côté de la religion; l'intelligence de l'Évangile non-seulement satisfaisait l'ame mais l'esprit, et le moment était proche où de l'amour on passerait à l'idée. Voilà pourquoi les docteurs, les savans et les professeurs inclinèrent si fort à la réforme. Pendant que les simples se réjouissaient par l'usage familier de la Bible et de la religion, les habiles et les érudits goûtaient les plaisirs délicats de l'examen et de l'indépendance.

Au milieu de ces nobles prospérités, le protestantisme eut une disgrace; il subit trop la faveur et la protection des princes. Le caractère démocratique lui fut refusé. Il trouva trop tôt des appuis et des représentans chez les puissans de la terre. Les électeurs, les ducs et les comtes se firent ses patrons, et contre

Digitized by Google

leur sauve-garde il échangea sa liberté. De là cette déférence obséquieuse qui descendit parfois à la servilité; de là cette soumission de la nouvelle Église aux anciens États.

D'ailleurs le protestantisme puisant dans la famille et dans les universités manqua dès l'origine du caractère sacerdotal, aussi bien que du démocratique. Le ministre de la nouvelle Église était un docteur, et non pas un prêtre; il conseillait, il n'ordonnait pas; il prononçait la prière, il ne consommait pas le sacrifice; il n'avait ni l'audace de l'anathème, ni la majesté de la bénédiction.

Nous avons entendu à Berlin l'illustre Schleiermacher dans la chaire de l'université et dans celle du temple. Professeur, Schleiermacher exposait avec lucidité la parole traditionnelle; c'était un admirable commentateur de saint Paul, un rationaliste expliquant la foi par les lois de l'intelligence. Ministre, Schleiermacher était plus disert qu'éloquent, plus didactique que persuasif; il enseignait, mais n'entraînait pas; on eût dit que ce vieillard se défiait de l'efficacité de son ministère; il y avait comme une secrète ironie chez ce rationaliste interprète de la foi : tout conspirait contre l'ascendant sacerdotal, l'exiguité de la taille, la malignité de l'œil, la disgrace du corps; cet homme n'était pas un prêtre, il ne faisait planer sur son auditoire ni la bénédiction ni le tonnerre.

Quand le protestantisme se leva, il vint en aide à l'esprit du christianisme outragé par un long oubli.

Digitized by Google

Nous lisons dans un écrivain contemporain de la réforme que la passion du Christ était traitée comme une simple histoire, et qu'on gardait un profond silence sur les fondemens de la foi. « Passio et satisfactio Christi, ut nuda historia veluti Odissea Homeri tractabatur : de fide qua ejus justitia et sanctitas cum hæreditate vitæ æternæ adprehenditur, altum erat silentium. » Aujourd'hui le protestantisme rationnel a aussi oublié le dogme; dans la chaire du temple il est moraliste plus que théologique. Un catholique allemand caractérisait ainsi ce sacrifice du dogme à la morale. « Dans les églises protestantes la prédication se réduit à répéter chaque dimanche ceci : *Christ fut honnête, il a recommandé à ses disciples d'être honnêtes; imitons Christ et ses disciples, soyons honnêtes.* »

Dans ces dernières années les gouvernemens de l'Allemagne ont exigé certains sacrifices d'opinions et de différences dogmatiques. Le roi de Prusse a ordonné aux adhérens de Luther et de Calvin de concorder ensemble; ils ont trouvé dans une indifférence profonde les facilités de l'obéissance, et sur ce concordat la philosophie par la bouche de Hegel a prononcé ces mots : *ils se sont unis dans la nullité.*

Le protestantisme décline aujourd'hui parce qu'il délaisse la liberté des peuples, et encore parce qu'il est envahi par la philosophie contre laquelle même il commence à gronder; il n'est pas populaire; il a porté tous ses résultats scientifiques; mais il est en-

Digitized by Google

core le prédicateur nécessaire d'une certaine honnêteté évangélique.

Opposez l'un à l'autre les deux christianismes, vous trouverez le catholicisme majestueux sans énergie, dogmatique avec les vieilles richesses de l'esprit humain et la crainte de ses mouvemens nouveaux, oublieux du génie démocratique qui lui valut l'empire du monde; vous verrez le protestantisme plus intime et moins social, envahi par le rationalisme, n'ayant pas souci de l'émancipation des peuples, dévoué aux puissances, et craignant pour lui-même les révolutions. Le principal caractère du catholicisme est sa haine contre la philosophie; celui du protestantisme est son impuissance à servir la liberté; la conclusion imminente est que l'avenir du monde n'appartient ni à l'un ni à l'autre.

Mais n'y aurait-il pas dans les profondeurs même du christianisme une vie latente destinée dans une époque future à un radieux éclat? Se faire cette demande, c'est poser la question du mysticisme.

Il y eut, dès l'origine des sociétés et des religions, une tradition toujours transmise et toujours perpétuée de quelques vérités élémentaires de l'humanité. Voir face à face ces vérités, la faiblesse humaine ne le pouvait. Il fut donc nécessaire à la fois de les garder et de les voiler. Le mystère se transmit de génération en génération, comme l'enveloppe sacrée de la vérité. De là le mysticisme.

Le mysticisme est contemporain de toutes les religions officielles du genre humain. Il a toujours

Digitized by Google

vécu derrière elles. Il a vécu sur les rives du Gange, parmi les anciens Perses; il fut égyptien, juif, aujourd'hui chrétien.

Les mystiques ont été à la fois mêlés aux manifestations vulgaires des cultes établis, et aussi en dehors de cette solidarité commune, en dehors de l'enceinte triviale du temple : les uns ont contemplé purement la vérité; les autres ont uni l'acte à la contemplation. Il y a les solitaires, les docteurs, les militants; les extases de Jean, la plume de Gerson, et l'épée du templier, appartiennent au mysticisme.

Le mysticisme est une surabondance de Dieu qui gonfle certaines ames, et qui consumerait les hommes vulgaires si elle débordait sur elle. Écoutez un mystique, Angelus le Silésien (1).

GOTT KANN ALLEIN VERGNUGEN.

Weg, weg, ihr Seraphim! ihr kœnnt mich nicht erquicken.
Weg, weg, ihr Heilligen! und was an uncli thut blicken,
Ich will nun eurer nicht; ich werfe mich allein
In's ungeschaffne Meer der blossen Gottheit ein.

DIEU SEUL PEUT FAIRE PLAISIR.

Arrière, arrière, séraphins! vous ne pouvez me

(1) Jean Angelus le Silésien, s'appelait de son vrai nom, Jean Scheffler; il avait emprunté le nom d'*Angelus* à un mystique espagnol. Il naquit à Breslau en l'année 1624, et mourut dans la même ville, en 1677. Il quitta le protestantisme pour le catholicisme; il appartient à l'école de Jacob Boehm.

Digitized by Google

réjouir. Arrière, tous les saints, tout ce qui n'est qu'apparence, je ne veux rien de vous; c'est dans l'océan incréé de la Divinité pure que je veux me plonger.

MANN WEISS NICHT, WAS MANN IST.

Ich weiss nicht, was ich bin; ich bin nicht was ichweiss;
Ein Ding, und nicht ein Ding, ein Stupfschen und ein Kreis.

ON NE SAIT CE QU'ON EST.

Je ne sais pas ce que je suis; je ne suis pas ce que je sais : une chose et non une chose, un point, un centre aussi.

DU MUSST, WAS GOTT IST, SEIN.

Soll ich mein letztes End, und ersten Anfang finden,
So muss ich mich in Gott, und Gott in mir ergründen,
Und werden das, was er, ich muss ein Schein im Schein,
Ich muss ein wort im wort, ein Gott in Gotte sein.

TU DOIS ÊTRE CE QU'EST DIEU.

Si je dois trouver ma fin et mon commencement, il faut que je pénètre en Dieu, et qu'il pénètre en moi, que je devienne ce qu'il est, une apparence dans l'apparence, un verbe dans le verbe, un Dieu en Dieu.

Digitized by Google

MAN MUSS NOCH UBER GOTT.

Wo ist mein Aufenthalt? wo ich und du nicht stehen;
Wo ist mein letztes End, in welches ichsoll gehen?
Da, wo man keines findt. Wo soll ich dann nun hin?
Ich muss noch über Gott in eine wusten ziehn.

IL FAUT S'ÉLEVER AU-DESSUS DE DIEU.

Où est-elle ma patrie, où toi ni moi ne sommes? Où est mon dernier but, vers lequel je dois marcher? là où on n'en trouve pas. Où faut-il donc aller? encore au-delà de Dieu; dans l'espace désert, c'est là qu'il faut aller.

GOTT LEBT NICHT OHNE MICH.

Ich weiss dass ohne mich Gott nicht ein Nun kann leben:
Werd ich zu nicht, er muss von noth den Geist aufgeben.

DIEU NE VIT PAS SANS MOI.

Je sais que Dieu sans moi ne saurait exister : si j'arrive au néant, il doit nécessairement rendre l'esprit.

ICH HABS' VON GOTT, UND GOTT VON MIR.

Dass Gott so selig ist, undlebet ohn Verlagen,
Hat er so wohl von mir, als ich von ihm empfangen.

Digitized by Google

JE TIENS DE DIEU, IL TIENT DE MOI.

Si Dieu jouit du bonheur suprême, et s'il vit sans désirs, c'est qu'il reçoit de moi, comme je reçois de lui.

ICH BIN WIE GOTT, UND GOTT VIE ICH.

Ich bin so gross als Gott, er ist als ich so klein :
Er kann nicht über mich, ich unter ihm nicht sein.

JE SUIS CE QU'EST DIEU, IL EST CE QUE JE SUIS.

Je suis aussi grand que lui; il est aussi petit que moi; il ne peut être au-dessus de moi, je ne puis être au-dessous de lui.

MAN MUSS SICH UBERSCHWENKEN.

Mensch, wo du deinen Geist schwingst über Ort und Zeit,
So kannst du jeden Blick sein in der Ewigkeit.

IL FAUT S'ÉLANCER AU-DESSUS DE SOI.

Homme, si ton esprit franchit et le temps et les lieux, tu peux à l'instant vivre dans l'éternité.

DER MENSCH IST EWIGKEIT.

Ich selbst bin Ewigkeit, wenn ich die Zeit verlasse,
Und mich in Gott, und Gott in mich zusammenfasse.

Digitized by Google

L'HOMME EST L'ÉTERNITÉ.

Moi-même suis l'éternité, si j'abandonne le temps, si je m'absorbe dans Dieu, et Dieu dans moi.

DIE UBER-GOTTHEIT.

Wass man von gott gesagt, das gnüget mir noch nicht;
Die Uber-gottheit ist mein Leben und mein Licht.

L'AU-DESSUS DE DIEU.

Ce que l'on dit de Dieu ne me satisfait point. L'au-dessus de Dieu est ma vie et ma lumière.

Certes le mysticisme ne peut montrer plus naïvement cette plénitude de Dieu qui le caractérise. Mais outre ses élans d'amour, il s'est construit une science, qui aujourd'hui en Allemagne s'est partagée entre le catholicisme et le protestantisme.

Halle est le siége du piétisme. Le haut piétisme que représentent Tholuck et ses disciples, nie le rationalisme chrétien du protestantisme ordinaire, et s'élève à la conception des faits surnaturels de la révélation et du dogme, par un effort de la foi et d'amour. L'intelligence s'emploie à comprendre la nécessité de la foi et la sainteté de l'amour; elle met son triomphe dans sa soumission. Par le piétisme, le protestantisme échappe à la morale rationaliste; il

Digitized by Google

reprend de la chaleur et de la passion; il renoue les traditions mystiques du génie allemand, et il prépare une révolution au sein des églises de Calvin et de Luther.

Munich est la capitale d'un mysticisme catholique qui veut à la fois honorer et dominer l'église officielle. Baader est le chef infatigable et persuasif de ces mystiques ultramontains : ses maîtres sont Jacob Boehme et Saint-Martin ; il les continue en les développant (1). Il se propose de raviver la lettre catho-

(1) Baader écrit quelquefois en français. Pour donner à nos lecteurs une idée de sa philosophie et de sa manière, nous citerons un fragment sur le *temps*, plein d'aperçus ingénieux. Nous avons retranché de ce morceau de longues notes. « Le mouvement accompli de la vie roule sur ces trois points de l'origine, de la permanence et de la rentrée, ou en autres mots, la production (la descente), la conservation et la réintégration (réascente). C'est dans ce sens que Dieu est représenté dans l'Écriture comme l'Être qui est, qui a été et qui sera *toujours*.

» C'est donc avec erreur qu'on a représenté jusqu'ici l'Eternité comme une présence immobile et glacée, ne voyant pas que dans cette présence les deux autres temps (le passé et l'avenir) doivent y être compris, afin d'effectuer l'existence ou la permanence accomplie dans ses trois dimensions. Tout ce donc qui est dans l'éternité, c'est-à-dire tout ce qui est reçu dans la vie accomplie (parfaite ou absolue, car c'est le sens vrai du mot : *vie éternelle*), doit se reconnaître comme existant toujours, comme ayant existé toujours et comme devant exister à jamais, et par là reposant dans son mouvement toujours et toujours se mouvant dans le repos, ou comme toujours nouveau et cependant toujours le même.

» A ce temps éternel, lequel on peut appeler avec Saint-Martin le *temps vrai*, on a opposé jusqu'ici le temps dans le sens

Digitized by Google

lique par une invasion progressive de l'esprit : il voudrait régénérer l'idée même dans la permanence des formes extérieures.

rétréci, dans lequel le présent manque toujours (parce qu'il n'y a que les deux dimensions du Ternaire complet du temps qui sortent, savoir le passé et l'avenir) et dans lequel le vide de la présence vraie n'est rempli que par une présence apparente (*Præsentia Phænomenon*).

» Apparence, laquelle on n'aurait pas tort de nommer *Apparition* dans toute la force de ce terme, et de nommer par conséquent ce temps dernier, dans un sens un peu plus profond qu'on n'est accoutumé de donner à cette expression, le *temps apparent*.

» Mais ce n'est nullement la présence apparente, c'est au contraire la négation absolue de toute présence vraie, laquelle se trouve opposée directement à la présence vraie, et l'opposition entre le temps vrai et le temps apparent n'est donc qu'apparente elle-même, au moins point directe, laquelle ne se trouve qu'entre le premier et un troisième temps, lequel on doit nommer le *temps faux*. En effet le *Dualisme* du temps apparent (haletant et palpitant toujours) se montre en dernière analyse comme l'effet d'une telle réaction négative s'opposant à la manifestation parfaite de la présence vraie, quoique cette réaction elle-même se trouve toujours réprimée de nouveau, de sorte qu'elle ne saurait jamais éclater elle-même, et qu'elle ne puisse manifester sa propre présence que négativement, c'est-à-dire par la non-manifestation de cette présence réelle ou du temps vrai. Le feu qui cherche ici de s'ouvrir ou de faire son explosion, n'est donc point un feu générateur et nourrissant, mais un feu destructeur, et l'inflammabilité de ce feu (nommé dans l'Ecriture « le ver rongeur, ne mourant jamais ») fait le danger et pour ainsi dire le sérieux de chaque vie créée ou émanée (*Periculum vitæ*).

» Ce n'est point à tort qu'on a comparé plusieurs fois le

Digitized by Google

Le piétisme et le mysticisme catholique s'efforcent parallèlement de relever l'esprit chrétien ; ils sont séparés aujourd'hui sans être hostiles ; peut-être se

mouvement de la vie dans le temps apparent avec le mouvement *périphérique,* celui-ci n'étant produit comme on sait que parce que ni la puissance qui réalise ou pose le centre, ni la puissance opposée, laquelle l'annule, ne sont en état de se faire valoir exclusivement. Cette comparaison, saisie organiquement; et non pas seulement mécaniquement, serait devenue plus instruisante si on eût bien considéré que les notions du centre et de la périphérie s'entendent ici dans leur rapport mutuel au-dedans d'un seul et même système organique ; car dans un tel système, ce n'est que par le repos (le posement) du centre que se fait le mouvement libre dans sa périphérie (dans son extérieur), *parce que tout mouvement ne part que de l'immuable,* comme ce n'est que par le non-repos de ce centre (c'est-à-dire son ouverture ou sa disparition) que s'effectue la gehenne de l'arrêt du mouvement libre dans la périphérie. Au milieu de ces deux extrêmes se trouve un état troisième, c'est-à-dire un mouvement dans la périphérie qui n'étant ni appuyé par son centre interne ou propre (raison pour laquelle ce mouvement ne peut être libre), ni arrêté par l'ouverture de son autre centre, part d'un centre extérieur à l'être qui se meut de cette sorte dans la périphérie ; et c'est précisément ce mouvement dans la périphérie qui caractérise le temps apparent.

» En effet nous nous trouvons renvoyés par l'Écriture même à cette théorie du temps (du monde temporel), lorsqu'elle appelle l'Esprit négatif le menteur et le meurtrier *du commencement,* c'est-à-dire du commencement de ce temps apparent; car commencer ce temps, ce n'est que finir (arrêter ou suspendre) pour soi-même le temps vrai, *et celui qui à commencé* (de cette manière) *de passer, ne saurait plus* (au moins réduit à ses propres fonds) *finir de passer.*

» Supposons naître au milieu d'un système des êtres une ac-

Digitized by Google

combattront-ils un jour, mais nous les croyons destinés à une réconciliation qui consommera l'unité du mysticisme chrétien.

tion contrariant et menaçant l'unité et l'harmonie active de ce système. On comprend que le rapport (ou la relation) du centre d'un tel système avec cette action ne peut plus rester le même et qu'il doit changer sur l'instant. Si l'agent dans le moment de la naissance de cette action réfractaire se trouva en relation *directe* ou *totale* avec ce centre, celui-ci réagira à son tour dans sa totalité ou directement sur et contre cet agent pour arrêter et annuler son action ou pour l'*éloigner* de soi-même, pas absolument il est vrai, parce qu'un éloignement absolu sera un anéantissement absolu, mais relativement, c'est-à-dire l'agent rebelle cessera de se trouver en rapport actif direct avec le centre producteur. Il ne sera plus soutenu et rempli par lui qu'*extérieurement*, de sorte que la durée d'un tel agent ou être ne se trouvera plus fondée que dans son intérieur, tandis que, dans son intérieur, cet être ne se trouvant que dans une étisie permanente ne puisse faire que *désiner* ou *descendre* toujours; désinence inarrêtable dans l'intérieur, correspondante au placement, pour ainsi dire, inamovible dans l'extérieur (c'est-à-dire *dans l'espace*).

» Un agent au contraire, lequel dans le moment de l'exercice d'une telle action contrariante l'unité du système, ne se trouva pas dans un rapport direct ou *total* avec cette unité, ou un agent dont l'action contraire n'aura pas attaqué directement le centre, mais seulement indirectement, ne ressentira pas non plus la réaction directe supprimante ou le poids total du dernier, et tant son éloignement du centre que l'anéantissement dans son intérieur (comme l'effet naturel de cet éloignement) ne seront donc non plus qu'indirectes ou partielles.

» C'est précisément dans ce dernier cas que se trouve l'homme dans ce temps apparent, vis-à-vis ou au-dessous de la Divinité, et il sera instructif de développer quelques caractères de ce

Digitized by Google

Quand le mysticisme chrétien sera sorti élémentaire et simple du dualisme et des variétés qui le partagent, les formes antiques n'en pourront supporter l'esprit et le feu, elles tomberont.

temps, lesquels, très obscurs d'ailleurs et incompréhensibles, s'expliquent très naturellement quand on les considère sous ce point de vue.

» Premièrement si dans ce temps apparent l'homme ne peut trouver jamais l'action totale du centre, il suit qu'il ne puisse jamais trouver son Dieu *total* autant qu'il ne se tient que dans ce temps. Tout ce qui se présente à lui dans ce temps et l'espace le sollicite donc (ou d'une manière douce ou d'une manière terrible) d'en sortir; car ce n'est, comme on le sait parfaitement en théorie, quoiqu'on l'oublie toujours dans la pratique, qu'une illusion quand cet homme abusé toujours de ce temps, y *croit* pourtant toujours, c'est-à-dire quand il espère toujours de trouver *dans un autre point ou partie* de ce *même* temps ou de ce *même* espace ce qu'il n'a pas pu trouver dans un *premier*. — Toutes les soi-disantes démonstrations de Dieu ou proprement tous les cultes, qui ne vont pas effectivement sortir du temps, ne vous manifesteront donc jamais ce Dieu total dont vous sentez le besoin. Enfin comme c'est la nature de chaque fraction de l'unité de diminuer dans sa valeur en proportion qu'elle monte dans ses puissances, et de s'approcher par cette progression ou croissance vers le néant, on voit donc pourquoi chaque être temporel n'étant qu'une fraction de l'unité et point un entier dans son ordre (raison par laquelle il est composé en essence et dissoluble), et ne pouvant s'élever dans ses puissances qu'en se séparant toujours plus de cette unité centre, doit en croissant s'épuiser toujours plus (c'est-à-dire *vieillir*) et que sa vie (temporelle) même le doit mener à sa mort.

» Une autre conséquence, plus consolante de cette manière de voir, est la suivante, savoir, que dans la notion d'un temps apparent même se trouve comprise celle d'une rédemption ou

Digitized by Google

Mais au-dessous du mysticisme chrétien il y a le mysticisme de l'infini. Si belle que soit la tradition chrétienne, elle n'est point égale à l'universalité des

réintégration possible, et que par conséquent *la nature temporelle se montre comme la première religion.* C'est l'amour miséricordieux qui *temporise* avec ses enfans égarés, et l'eau élémentaire, nommée par *Steffens* la larme de la nature, peut donc être nommée par la même raison la larme première de cet amour. — En effet, comme la communication indirecte de l'être encerclé dans ce temps se présente comme communication médiate, l'idée d'un *médiateur* nous rencontre, comme le fil d'Ariane, du moment que nous entrons dans ce temps.

» Cette communication médiate en étant plus extérieure, c'est-à-dire plus abaissée ou déprimée que la communication directe, il suit que le centre même, autant qu'il soutient sa communion active avec l'être dégradé, se trouve à son tour dans une espèce de dépression : dépression laquelle on aurait pourtant tort, de la croire être autre chose qu'une émanation descendante de ce centre (l'*amour descend*), lequel se fait ou rend *organe* par cette émanation ou descente, sans cesser pourtant de demeurer centre ou principe. Cette émanation, en suspendant ses puissances développées (sa gloire, *Philip.*, 2, 6, 7), en s'*expatriant,* se réduit donc à l'état inostensible de germe ou de racine, pour pouvoir semer dans les êtres dégradés, afin que par sa réascension ou croissante elle puisse les réunir et les relever en et par soi-même dans le temps vrai, comme la semence d'un arbre, en rassemblant dans son unité collective les puissances végétatives, dispersées et supprimées par leur dispersion, dans la terre, les relève avec soi au-dessus de cette terre. Mais regardez ici l'industrie de cet amour! Car ce centre générateur en devenant régénérateur, c'est-à-dire en descendant plus profondément dans son propre être, pour y puiser cette émanation régénératrice, trouve par cela le moyen d'*entrer aussi plus avant dans les êtres à régénérer,* de sorte que

Digitized by Google

choses. L'humanité ne peut s'enfermer éternellement dans la conception hébraïque de la cabale et de l'Évangile. Le christianisme, si pur et si éthéré qu'on

ceux-ci, après leur régénération ou réintégration, se trouveront plus intimement unis et plus élevés dans leur centre générateur qu'ils ne l'étaient avant leur chute ou départ, et qu'ils se trouveront dorénavant inséparables (*illabiles*) de la vie du centre; à peu près comme nous voyons la nature organisatrice fortifier toujours une partie blessée de l'organisme et la rendre moins vulnérable pour l'avenir! *Felix culpa!* —

» On le trouvera bien clair sous ce point de vue; que l'*athée* (ou celui qui, s'opposant à la manifestation complète de Dieu dans son intérieur, pourrait être nommé *Déicide*) ne nie que cette manifestation intérieure (morale comme on dit) de ce Dieu, mais non pas sa manifestation extérieure, nommée par lui *lois de la nature, sort, fatalité*, etc., etc., et on ne peut réfuter un tel athée qu'en lui montrant que sa propre *anomie* (privation intérieure de toutes lois) contre laquelle il oppose vainement son *autonomie* mensongère, ou en autres mots : que sa séparation intérieure de Dieu n'est que son propre ouvrage et l'effet de sa propre faute.

» A la notion du temps apparent se lie étroitement celle de la *pesanteur*. On nomme pesant, dans le sens le plus général, ce qui, séparé *intérieurement* de son principe générateur et abandonné à soi-même et dans l'impuissance de se soutenir (en existence), et a besoin pour cela d'un secours *extérieur*, pour conserver et entretenir une communion (indirecte) avec ce principe, parce que sans cette communion il n'y aurait point de conservation ou permanence. Et il semble être important de fixer l'identité de ces deux notions, savoir celle de la conservation d'un tel être et de son support (ou pour ainsi dire, remplissement, extérieur.

» Comme l'être temporel, séparé de son centre, ne le comprend plus dans soi-même, ou comme cet être n'est pas rempli

Digitized by Google

se le réprésente, est lui-même une forme matérielle, en face de l'idéalite, éphémère en face de l'éternité.

De toutes les traditions du monde et de la verve

(intérieurement), c'est-à-dire comme il est vide de lui, il doit trouver dans sa propre circonscription la même impuissance de soutenir ses élémens ou facteurs dans leurs centres respectifs (de les remplir), et il sera montré dans une autre occasion comment cette constitution de l'être temporel a pu donner naissance à cette théorie des *atomes,* prise par les philosophes anciens grecs dans un sens beaucoup plus profond, que par nos mécaniciens modernes depuis *Descartes.* En effet, la même tendance, ou pente de se séparer de son centre, soit par une explosion, soit par une dissolution, se continue dans ce même être tombé, lequel, ou après qu'il a conçu la volonté rebelle de surmonter son centre, ou la volonté basse de se subordonner à un centre inférieur, ressent naître cette même volonté, réfractaire ou basse, dans tous les points de sa circonscription particulière, *parce que le principe supérieur, porteur ou élevant et soutenant (le centre de gravité ou l'orient), est en même temps le principe unissant, substantant ou corporisant pour chaque être.*

» Pour chaque être séparé de son centre générateur, et tombé dans une enceinte plus extérieure (donc plus *étroite*), on peut donc fixer l'échelle suivante pour sa réascension ou réintégration possible. 1° Désordre ou solution de la vraie continuité ou corporisation supérieure (laquelle se montre donc, relativement à cette enceinte inférieure, comme une corporisation dans l'ordre des principes) : on peut nommer cet état de désordre celui de l'abîmation ; 2° immédiatement à cet état succède un rassemblement forcé ou une corporisation inférieure et extérieure, laquelle sert pour fixer un esprit central et de ralliement sur elle. Cette corporisation (laquelle ne peut exister que par une translocation ou transposition (sensible et douloureuse) de ses élémens, parce que l'être qui se corporise de cette manière inférieure est lui-même transposé) sert à la réunion des débris

Digitized by Google

même de l'esprit humain peut seulement sortir la satisfaction véritable de l'humanité. Le mysticisme de l'infini absorbera par une supériorité nécessaire

épars de cet être comme en même temps à la séparation de ceux, lesquels se trouvent dans un rassemblement contre nature, *afin que, tant par ces ralliemens que par ces séparations,* cet être se corporise de nouveau dans l'ordre supérieur, comme arme et résistance contre une action opposée à cette corporisation dernière, action laquelle se tâche de se corporiser ou de se substanter à son tour, mais se trouve toujours empêchée dans cette entreprise pour la corporisation *régulière* extérieure; 3° enfin, après que le but de cette corporation *inférieure* est rempli, c'est-à-dire que la corporisation supérieure et dorénavant indissoluble est finie, la mort, ou la dissolution de la corporation inférieure, doit coïncider avec la génération accomplie de la corporisation supérieure, comme l'échafaudage s'écroule après que la maison est bâtie.

» C'est donc dans un sens très vrai qu'il nous est dit dans les Proverbes *que chaque être ici-bas a son temps,* lequel doit finir pour lui ou quand il en a fait tout l'usage bon pour sa corporisation supérieure, ou quand il en a fait l'usage contraire. — Le même temps, c'est-à-dire la même matière corruptible donnée à l'homme pour sauver sa vraie ame, s'il en fait usage d'un *holocauste* (Moïse, III, c. XVII, v. II) exerce donc un effet bien différent sur un être lequel, ou en tant qu'il se trouve déjà *dessous* ce temps, et c'est très justement que *Saint-Martin* disait : *que cette nature externe exerce la fonction de tenir en dissolution continuelle l'être pervers, afin que le mal ne puisse jamais prendre nature ou corps.*

» Ce penchant intérieur, à tomber et à passer, se fera donc remarquer dans tous les êtres temporels, mais d'une manière différente, selon que ces êtres n'étaient destinés par leur origine qu'à une communication indirecte avec le principe générateur (ce qui s'applique à toutes les créatures proprement

Digitized by Google

le mysticisme chrétien. Cela fait, des formes nouvelles s'élèveront sur la face changée de la terre, au milieu des hommes convertis.

dites temporelles), ou selon que ces êtres, comme l'homme étaient destinés par leur origine à une communication directe et *entière* avec Dieu. Distinction, laquelle nous donne des lumières pour discerner entre la *création* et l'*émanation*. Savoir un être créé est proprement celui qui, en sortant de son principe générateur, s'en trouve dans son action séparé intérieurement, ce qui prouve qu'il n'est pas sorti qu'indirectement de ce principe. Au contraire, l'être émané est celui qui, sorti directement de son principe, entre ou peut entrer en rapport direct avec lui. Le premier être *pèse*, mais pas l'autre dans son état originel, lequel, dans cet état, quoiqu'il ne soit nullement son propre appui (prérogative du Dieu seul, *qui seul se porte soi-même*), le trouve pourtant en *dedans* de sa circonscription, et ne connaît donc pas le besoin de sortir de soi-même pour le chercher *dehors*. C'est pourquoi le souffle vivifiant donné à l'homme (selon la Genèse) ne fut pas une création, mais une émanation, et cette émanation aurait dû soutenir et soulever tout le reste créé de cet homme (et par lui toute la créature. *Romains* 8, 19) dans la ligne des êtres incréés. Après donc que l'homme par sa chute a enseveli pour ainsi dire ce souffle divin (*divinæ particulam auræ*) sous les décombres de sa partie créée, et qu'en se créaturisant par cela tout entier, a fait rétrograder cette ascente intentionnée de la part de Dieu, il fallut donc que ce souffle fût ressuscité de nouveau, afin que l'homme entier puisse être élève d'un homme naturel et créé en homme-esprit et enfin en enfant de Dieu (I. Corinth. 15, 45). Car l'émanation a la même relation à la génération, laquelle se montre entre la faction d'un œuvre et la création.

» Nos philosophes modernes ont donc mal saisi cette pesanteur, prise dans le sens le plus général, en la confondant avec l'*attraction*. Car sûrement ce qui *tombe* est censé se trouver

Digitized by Google

L'Allemagne, comme si elle eût voulu obéir à la parole de Novalis, a ouvert, pour ainsi parler, une école de christianisme scientifique et de disciplines

tout-à-fait dehors et dessous sa loi, donc dans les ténèbres absolus, et n'ayant nullement présente dans son intérieur la direction (but ou *guide*) de son mouvement, présence laquelle au contraire caractérise exactement le mouvement de l'attraction, et nous donne la raison de la clairvoyance *de l'amour* comme de l'aveuglement de chaque *passion*. Car celui qui est entraîné par sa passion, se trouve, comme dit le Christ, dans les ténèbres, et ne sait pas où il va.

»J'ai fait déjà remarquer ailleurs cette différence essentielle se trouvant entre la pesanteur et l'attraction dans toutes les régions, et il sera développé dans mon ouvrage, sur la religion, comment cette manière fausse d'envisager cette pesanteur où le temps apparent a dû contribuer à obscurcir jusqu'ici nos vues tant dans la science de la nature externe que dans celle de l'homme. En effet et prenant ce mot pesanteur ici dans le sens actif, ou comme le *poids*, lequel pèse *sur* un être, il est clair que comme l'air ne pèse que sur les corps qui en sont vides, ou lesquels cet air ne remplit pas, l'esprit, l'air divin ou la la *parole* ne pèsent sur nos ames qu'autant elles s'en trouvent vides, ou qu'elles tiennent fermé l'accès à cet esprit ou à cette parole, air ou souffle. C'est dans ce sens que *saint Paul* nous dit que nous ne restons *au-dessous* de la loi, que nous n'en sentons le poids qu'autant que l'esprit de cette loi ne nous remplit et ne nous soutient pas. C'était donc une méprise assez grande de plusieurs de nos moralistes modernes, dont le coryphée fut le célèbre *Kant*, quand ils voulaient fonder leur morale sur *l'impérative* seule de la loi, et en exclure *l'optative*, c'est-à-dire nous mettre dessous la ligne d'un être, lequel nous *contient* par la *crainte*, sans pourtant nous mettre en rapport ou contact avec l'être lequel nous *remplit et soutient* par *l'amour*. — C'est pourquoi la morale de ces néologues, comme leur physique, ne

Digitized by Google

religieuses. Elle concourt à la religion future du genre humain par sa théologie, comme elle y travaille par sa métaphysique.

pouvait guère nous intéresser jusqu'ici que comme ces récits des sections des cadavres, parce que ce n'est sûrement que sur des ames vides de la vie, comme sur une nature sans vie, qu'ils ont appliqué leurs observations et leurs analyses. »

Digitized by Google

VIII

SITUATION LITTÉRAIRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Situation Littéraire.

I.

Kein Augustich Alter blühte,
Keines Medizârs Güte
Lächelte der deutschen Kunst;
Sie ward nicht gepflegt vom Rhume,
Sie entfaltete die Blume
Nicht am Strahl der Fürstengunst.

Digitized by Google

II.

Von dem grössten deutschen Sohne
Von des grossen Friedrichs Throne
Ging sie schutzlos, ungeehrt.
Rühmend darf's der Deutsche sagen,
Hoher darf das Herz ihm schlagen :
Selbst erschuf er sich den werth.

III.

Darum steigt in hoherm Bogen,
Darum stromt in vollern wogen
Deutscher Barden Hochgesang,
Und in einer Fülle schwellend,
Und aus Herzens Tiefen quellend,
Spottet er der Regeln Zwang.

I.

Il n'y eut point de siècle d'Auguste pour la muse allemande, et les faveurs des Médicis ne lui sourirent pas. Elle ne fut pas caressée par la gloire, et elle n'épanouit pas ses fleurs aux rayons des royales faveurs.

II.

Elle s'éleva sans protection et sans honneur auprès du trône du plus glorieux enfant de l'Allemagne; du grand Fréderic. L'Allemand peut dire avec orgueil,

Digitized by Google

et son cœur peut battre plus fortement à cette pensée, qu'il s'est créé à lui-même sa propre valeur.

III.

Aussi le chant des bardes de l'Allemagne s'élève au sommet des monts et roule librement avec les vagues et les flots. Il se gonfle dans son abondance, dans sa richesse, et jaillissant des profondeurs du cœur, il se rit de la contrainte des règles.

A cette noble origine, chantée par Schiller, qui fait sortir l'art allemand de l'ame même et des mœurs de la nation, il faut joindre cet autre avantage que la littérature et la philosophie se développèrent ensemble. Les lettres allemandes arrivant les dernières parmi les littératures de l'Europe à l'harmonie et à la gloire, la réflexion dut être leur caractère.

Tout ce qui écrit en Allemagne a l'esprit philosophique de la nation, et la métaphysique à des degrés différens, est partout présente. Ceux même qui ont voulu écrire contre elle en ont porté l'empreinte.

La période illustre de la littérature allemande commence avec Kant et finit avec Hegel. Elle trouve son caractère dans l'union de l'art et de la philosophie. En France le siècle littéraire précéda l'âge philosophique; en Allemagne la philosophie et les lettres brillèrent à la même époque. Leur plus grand médiateur fut Goethe.

Qu'il fut favorisé dans l'opportunité de sa venue !

Digitized by Google

il fut le premier et le dernier dans la gloire littéraire de son pays; il cueillit les premières fleurs et les derniers fruits. Il a tout vu et il a tout fait. Que pouvons-nous dire de mieux que lui appliquer ces vers de Schakspeare :

His life was gentle; and the elements
So mix'd in him, that Nature might stand up,
And say to all the world : *This was a man !* (1)

« Sa vie fut calme et les élémens de son être si » heureusement tempérés, que la nature put se lever » et dire au monde entier : Voilà un homme. »

Nous ne songeons point à énumérer ici les œuvres de Goethe; ce serait revenir sur soixante années, et sur des choses déjà racontées par plusieurs. Mais Goethe appartient à notre sujet par sa mort qui affligea l'Europe en l'an 1832; par une heureuse occurrence, l'année qui suivit cette triste disparition nous donna une œuvre posthume de Goethe qui les résume toutes, et par laquelle il semble avoir voulu clore ses propres travaux et ceux du siècle littéraire dont il fut le héros. Nous voulons parler du *Second Faust*. Nous tâcherons, après une rapide analyse, d'en démêler le sens intime et philosophique. Seulement que ceux qui liront ceci renoncent pour quelques instans aux notions ordinaires de la réalité : si l'on n'entrait pas dans l'école de la philosophie sans

(1) Julius Cœsar, dernière scène.

Digitized by Google

avoir l'esprit logique et géomètre, on n'entre pas davantage dans le monde du poète, sans quelque ressemblance avec son imagination divine.

Faust n'est pas mort; il a fui avec Méphistophelès de la prison de Marguerite; mais il ne pouvait pas enfermer sa vie dans la destinée de cette fille. Il rentre dans l'action et reprend le déploiement de sa force. Nous le trouvons, au début du drame, retrempant sa vigueur dans le sommeil. Des esprits l'environnent, révêtus de formes gracieuses et jolies. Ils chantent, ils célèbrent la nature. Faust se réveille. Lui aussi il s'adresse à la nature, puis il retombe sur lui-même, et il retrouve dans son cœur le feu qui le dévore.

Des Lebens Fackel wolten wir entzünden,
Ein feuermeer umschlingt uns, welch'ein feuer.
Ist's Lieb? Ist's Hass (1)?

« Voulons-nous exciter le flambeau de la vie, une » mer de feu nous enveloppe : et quel feu! Est-ce » amour? est-ce haine? »

Mais nous voici dans le conseil d'état de l'Empereur, présidé par le chef même de l'Empire. L'Empereur, environné de ses sages, demande ce qu'est devenu son fou; mais le fou s'est rompu le cou, en descendant l'escalier, et Méphistophelès le remplace

(1) Faust, Zweiter Theil, page 7, édition Stuttgard, 1833.

Digitized by Google

incontinent. La séance du conseil s'ouvre. Ici le poète verse la plus amère ironie sur l'état social; le chancelier se lamente sur la corruption de la justice et de la religion; le général déplore l'absence de patriotisme, l'égoïsme des bourgeois, la licence de la chevalerie; le trésorier renchérit sur ces doléances, car les coffres de l'État sont vides; personne ne veut secourir l'intérêt général, ou celui de son prochain. Le maréchal du palais parle des énormes dépenses et des dettes de l'Empereur. Le fou est consulté à son tour. Il répond que, puisqu'il n'y a pas d'argent sur la terre, il faut en chercher dessous; la sagesse sait se procurer ce qu'il y a de plus profond;

Doch Weisheit weiss das Tiefste herzuschaffen.

Il y a de l'or au fond de la terre; il y a pour le trouver la nature de l'homme et la force de l'esprit.

Ici, le chancelier se met en courroux :

Natur und Geist—so spricht man nicht zu Christen.
Desshalb verbrennt man Atheisten
Weil solche Reden höchst gefährlich sind.
Natur ist Sünde, Geist ist Teufel;
Sie hegen zwischen sich den Zweifel,
Ihr missgestaltet Zwitterkind (1).

« Nature et esprit !... on ne parle point ainsi à des

(1) Faust, seconde partie, page 15.

Digitized by Google

chrétiens. Pour cela on brûle les athées, parce que de pareils discours sont très dangereux. La nature est le péché, l'esprit est le diable. Ils nourrissent au milieu d'eux le doute, leur enfant difforme et bâtard.

La réponse de Méphistophelès est une moquerie excellenté :

> Daran erkenn' ich den gelehrten Herrn !
> Was ihr nich tastet, steht euch meilenfern ;
> Was ihr nich fasst, das fehlt euch ganz und gar ;
> Was ihr nicht rechnet, glaubt ihr sey nicht wahr;
> Was ihr nicht wâgt, hat für euch Kein gewicht ;
> Was ihr nicht münzt, dàs, meint ihr, gelte nicht (1).

Je reconnais là ces savans messieurs. Ce que vous ne palpez pas est pour vous à mille lieues ; ce que vous ne saisissez pas vous manque entièrement ; ce que vous ne comptez pas, vous ne le croyez pas vrai ; ce que vous ne pesez pas n'a pas pour vous de poids ; ce que vous ne monnayez pas n'a pas pour vous de valeur.

Survient un astrologue qui partage l'avis de Méphistophelès ; et l'Empereur décide qu'après le carnaval on exécutera ce qu'a proposé le fou, c'est-à-dire qu'après le plaisir, on cherchera de l'or pour se procurer du plaisir encore.

Où sommes-nous? dans un monde enchanté. Les oliviers, les fleurs et les fruits se mettent à former un chœur avec de jeunes filles qui les cultivent.

(1) Faust, seconde partie, page 16.

Digitized by Google

Vient ensuite Polichinelle, puis des parasites, des ivrognes et des satyres. Les Grâces leur succèdent; elles sont remplacées par les Parques; la Crainte et la Pudeur prennent ensuite la parole; Zoïle-Thersite intervient, enfin après un jeune conducteur de char, paraît Plutus.

Plutus se met à réprandre des richesses infinies devant la foule qui se précipite sur elles. Cependant les gnomes, les géans et les nymphes servent d'escorte au grand Pan qui est l'Empereur même; le maître du monde se brûle en se jetant sur les richesses qui allument dans ce monde enchanté aussi bien que dans toutes les ames un vaste incendie.

Dans un riant jardin, l'Empereur se repose de ses distractions magiques : son trésor regorge d'or et de billets; le trésorier, le chancelier et le général sont dans l'ivresse; les courtisans sont comblés de dons et de cadeaux; tous sont heureux.

Après une conversation de Faust et de Méphistophelès, un chambellan rappelle à ce dernier qu'il doit une évocation d'esprits (Geisterscene) à l'Empereur qui est impatient de la voir. Après plusieurs fantômes, Hélène paraît. Faust est dans l'enivrement, il s'écrie que dès ce moment il commence seulement à vivre. Il ne veut pas la céder à Pâris; et par sa violence il dissipe l'enchantement de la scène que termine une explosion magique : Faust tombe anéanti par un amour trop vif de la beauté.

Nous sommes, au second acte, dans le cabinet de Faust : Méphistophelès remarque que rien n'est

Digitized by Google

changé dans la chambre du savant; tout est resté à la même place.

Sogar die Feder liegt noch hier,
Mith welcher Faust dem Teufel sich verschrieben.

Voici encore la plume avec laquelle Faust a signé son engagement et son pacte avec le diable.

Méphistophelès secoue la pelisse du docteur et en fait sortir une nuée d'insectes, de cigales, qui célèbrent par leurs chants le retour de leur patron.

Willkommen, willkommen
Du alten Patron,
Wir schwben und summen
Und kennen dich schon.

Sois le bien venu, notre ancien patron; nous volons en bourdonnant autour de toi et nous te reconnaissons.

Méphistophelès appelle un serviteur.

Heran, mein freund, ihr heisset Nicodemus?

FAMULUS.

Hochwürdiger herr! So ist mein Nam's—Oremus.

Holà, mon ami, vous vous appelez Nicodémus?

Digitized by Google

LE SERVITEUR.

Très digne seigneur, mon nom est *Oremus.*

Méphistophelès ordonne au serviteur de le conduire à Wagner, dont la réputation efface presque aujourd'hui celle de Faust. Wagner illumine les esprits du haut de sa chaire; il a la clef de la science entre ses mains comme saint Pierre la clef du ciel. Survient un jeune bachelier, dont la candeur rappelle la simplicité de l'écolier dans le premier Faust. Même ironie de la part de Méphistophelès.

Wagner était occupé dans son laboratoire à créer un homme ; il montre à Méphistophelès la fiole d'où doit sortir un être animé ; en effet, la créature de Wagner, *Homunculus*, ne tarde pas à adresser la parole à son créateur. Bonjour, petit père, *nun Vâterchen! wie steht's.* Faust paraît à la porte. Méphistophelès, *Homunculus* et Faust veulent aller courir le monde. Homunculus éclairera la route ; il parle de se rendre aux champs de Pharsale, et Méphistophelès s'écrie :

O weh! hinweg! und lasst mir jene Streite
Von Tyranney und Sklaverey bei Seite.
Mich langeweilt's; denn kaum istsabgethan,
So fangen sie von vorne wieder an ;
Und Keiner merkt (1).

(1) Faust, seconde partie, page 110.

Digitized by Google

Ah! tais-toi, et laisse-moi de côté cet éternel combat de la tyrannie et de la servitude; cela m'ennuie, car à peine est-ce fini qu'on se met à recommencer, et personne ne s'en aperçoit.

On se prépare à partir. Wagner voudrait être du voyage, mais *Homunculus* s'y oppose. Wagner doit rester à la maison, pour faire le plus important; il doit dérouler les vieux parchemins, chercher le quoi et le comment des choses. Wagner est triste; il a le pressentiment qu'il ne reverra plus *Homunculus*.

Dans les champs de Pharsale, Erichto ouvre la scène par un monologue. Arrivent nos trois voyageurs; Faust ne songe qu'à Hélène. Il s'éloigne un moment. Méphistophelès entame une conversation avec les sphinx, les griffons et les sirènes. Faust revient, et s'adressant aux sphinx :

> Ihr frauenbilder müsst mir Rede stehn :
> Hat einst der Euren Helena gesehn (1) ?

Vous, images de femme, répondez-moi; une de vous a-t-elle vu Hélène?

Les sphinx lui répondent que c'est à Chiron qu'il faut demander des nouvelles d'Hélène.

Enfin Faust trouve Chiron qui consent à ce que Faust monte sur sa croupe. Ils lient conversation ; le

(1) Faust, seconde partie, page 121.

Digitized by Google

centaure lui donne des nouvelles d'Hélène : elle a été à la même place qu'occupe Faust ; Chiron l'a portée sur sa croupe. Oh ! raconte-moi comment, s'écrie Faust : Hélène est mon unique désir. Quel âge avait-elle ? demande-t-il encore. Je vois que les philologues, répond Chiron, t'ont déjà trompé, comme ils se sont trompés eux-mêmes. Une femme mythologique est une chose à part : elle n'est jamais ni majeure ni vieille ; toujours une mine appétissante, une éternelle jeunesse, il n'y a pas de temps pour les poètes.

La devineresse Manto, fille de Tiresias, prononce en rêvant quelques mots mystérieux. En s'éveillant, elle demande à Chiron quel homme il porte sur sa croupe. Chiron répond : La nuit l'a apporté sur un nuage ; il veut conquérir Hélène, et ne sait par où commencer ; il est digne plus que tout autre des soins d'Esculape, qui pourrait faire avec lui une belle cure.

C'est bien, réplique Manto.

Den lieb' ich, der Ummögliches begehrt (1).

J'aime celui qui désire l'impossible.

Chiron et Faust descendent aux enfers.

Les deux compagnons de Faust ont des aventures diverses. Méphistophelès est assailli par des lamies

(1) Faust, seconde partie, page 134.

Digitized by Google

qui l'agacent et lui demandent ses caresses. Sitôt qu'il veut en embrasser une, elle devient un hideux fantôme. De son côté, *Homunculus* est au milieu des philosophes; il voudrait sortir de sa fiole pour habiter un corps; mais il ne sait à quoi s'arrêter. Anaxagore et Thalès disputent devant lui sur les élémens. Méphistophelès a l'audace de s'approcher du temple des Phorkiades, terribles sœurs qui, à elles trois, ont un œil et une dent. Ses discours leur plaisent; cet esprit leur paraît avoir de la raison. *Homunculus* a été conduit à Nérée par Thalès et Anaxagoras. Allez voir Protée, leur dit Nérée :

> Hinweg zu Proteus! fragt den wundermann :
> Wie man entstehn und sich verwandeln kann (1).

Allez voir Protée, demandez-lui comment on peut naître et changer.

Thalès estime qu'ils n'ont rien gagné à être renvoyés à Protée, qui échappe toujours. Au milieu des néréides, des sirènes et des tritons, Protée se cache; il est tantôt ici, tantôt là. Où es-tu, Protée? s'écrie Thalès. — Par ici, répond Protée. Et il est d'un autre côté. Protée s'est fait ventriloque. Cependant il consent à recevoir dans son empire *Homunculus;* mais la question des élémens n'en devient pas plus

(1) Faust, seconde partie, page 163.

Digitized by Google

claire, soit pour *Homunculus*, soit pour Thalès, et le cœur des sirènes finit par ces mots :

Heil dem wasser ! Heil dem feuer (1) !

Gloire à l'eau ! gloire au feu !

Hélène est à Sparte, dans le palais de Ménélas, environnée de Troyennes captives. Elle salue la maison de Tyndare, son père, avec des accens mélancoliques. Le chœur des jeunes Troyennes l'engage à mieux goûter la joie de revoir sa patrie et ses foyers. Que peut-elle désirer ? elle a eu en partage le plus grand des bonheurs, la gloire de la beauté qui s'élève au-dessus de tout. Hélène interrompt le chœur :

Genug ! mit meinem gatten bin ich hergeschifft
Und nun von ihm zu seiner Stadt vorausgesandt ;
Doch welchen Sinn er hegen mag errath 'ich nicht.
Komm 'ich als als gattin ? komm 'ich eine Königin ?
Komm 'ich im Opfer für des fürsten bittern schmerz
Und für der Griechen lang' erduldetes Missgeschick (2) ?

Assez. J'ai débarqué ici avec mon époux. Il m'a ordonné de le précéder dans sa ville. Cependant je ne puis deviner sa pensée. Suis-je ici épouse ? suis-je reine ? ou suis-je une victime offerte en expiation

(1) Faust, seconde partie, page 178.
(2) Faust, seconde partie, page 181.

Digitized by Google

aux amères douleurs du roi, et aux longues fatalités qu'ont endurées les Grecs?

Les chants du chœur continuent. Hélène, qui avait pénétré dans l'intérieur du palais, en ressort épouvantée. Le chœur, par la voix de Panthalis, lui demande la cause de son effroi. Hélène raconte que dans les appartemens, qu'elle s'étonnait de trouver déserts, elle a vu une grande femme voilée; Hélène l'avait prise d'abord pour une servante du palais; mais la femme mystérieuse s'est levée, l'a empêchée, par un geste impérieux, d'avancer, montrant sa face hideuse; mais la voici elle-même, s'écrie Hélène. Phorkias paraît. Le chœur des jeunes Troyennes l'accueille par des imprécations.

Wie hässlich neben Schönheit zeigt sich Hässlichkeit (1).

Combien la laideur est plus laide encore auprès de la beauté!

Et Phorkias répond :

Vie unverständig neben Klugheit Unverstand (2)!

Combien la déraison est déraisonnable auprès de la sagesse!

(1) Faust, seconde partie, page 191.
(2) Faust, seconde partie, page 191.

Digitized by Google

Les altercations du chœur et de Phorkias ont jeté Hélène dans des doutes douloureux sur sa propre destinée, même sur son passé. Elle interroge Phorkias, qui lui rappelle Thésée, Castor et Pollux, son mariage avec Ménélas, et finit par associer à ces réalités une destinée fabuleuse.

> Doch sagt man, du erschienst ein doppelhaft gebild,
> In Ilios gesehen und in Aegypten auch (1).

On dit que revêtant une double forme, tu as été vue à la fois dans Ilion et en Égypte.

Phorkias poursuit son récit ; elle assure à Hélène qu'aux enfers elle a aimé Achille et s'est livrée à lui. Hélas ! répond Hélène, c'était donc une ombre s'unissant à une ombre. C'était un rêve, les mots le disent, et aujourd'hui encore, je m'évanouis comme une ombre. Elle tombe entre les bras des jeunes Troyennes. Le chœur maudit Phorkias.

Rendue à la vie, Hélène apprend de Phorkias qu'elle est elle-même la victime destinée par Ménélas au sacrifice, elle et les captives troyennes. Le chœur supplie Phorkias de se montrer bienfaisante, de sauver la reine et les captives. Phorkias se laisse toucher et raconte à Hélène que, du sein de la nuit cimmérienne, *dringend aus cimmerischer Nacht,* est sortie une race courageuse qui a construit un fort

(1) Faust, seconde partie, page 195.

Digitized by Google

dans la vallée de l'Eurotas, au pied du Taygète : c'est là qu'Hélène doit consentir à se rendre. Hélène hésite; mais dans le lointain des trompettes se font entendre, le chœur redouble ses instances auprès de la reine, qui se décide enfin à suivre Phorkias. Un nuage descend et enveloppe le chœur dont on entend encore les chants harmonieux; il se dissipe, et laisse voir la cour intérieure d'un beau château du moyen-âge.

Faust paraît dans le costume de cour d'un chevalier du moyen-âge, et s'avance majestueusement au milieu d'une suite brillante. Il rend son hommage à Hélène, assise sur un trône. Il amène à ses pieds un écuyer chargé de fers qui s'est rendu coupable de désobéissance. Lyncée, qui devait avertir Faust de l'arrivée d'Hélène, n'a pas donné le signal, oublieux de son devoir à la vue de tant de beauté. Hélène demande son pardon, Faust l'accorde, il se met lui et tout ce qu'il possède aux pieds d'Hélène.

Was bleibt mir übrig, als mich selbstund alles
Im wahn das meine, dir anheim zu geben?
Zu deinen Füssen lass mich, frei und treu,
Dich Herrin anerkennen, die sogleich
Auftretend sich Besitz und Thron erwarb (1).

Que me reste-t-il, si ce n'est de me mettre moi-même et tout ce qui me semblait mien à ta disposition? Laisse-moi à tes pieds, libre et fidèle, te recon-

(1) Faust, seconde partie, page 214.

Digitized by Google

naître pour ma souveraine, toi qui, en paraissant, as su conquérir l'empire et le trône.

Je veux te parler, répond Hélène, viens à mes côtés : la place vide appelle le seigneur et assure la mienne. Faust tient à Hélène le langage de l'amour moderne; il lui apprend que la poésie sort du cœur et de l'amour. Dans l'extase de leur passion, Hélène s'écrie :

> Ich scheine mir verlebt und doch so neu,
> In dich verwebt, dem Unbekannten treu (1).

Je me trouve à moi-même un long passé; et en même temps je me sens si jeune; je suis enlacée dans toi, et fidèle à l'inconnu.

Tout à coup Phorkias vient annoncer l'arrivée de l'armée de Ménélas; les trompettes guerrières sonnent de toutes parts. Faust est au milieu de ses généraux; il leur partage la Grèce; les Francs auront Élis, les Saxons Messène; l'Allemand défendra Corinthe. Pour lui, il se retire avec Hélène en Arcadie; adieu les trônes et les combats! Un château fort ne doit pas renfermer Hélène : l'amour a besoin des beautés et de la liberté de la nature.

Dans les montagnes de l'Arcadie, après longues années, Phorkias annonce au chœur la naissance d'un

(1) Faust, seconde partie, page 220.

Digitized by Google

enfant d'Hélène et de Faust. C'est Euphorion qui bondit sans cesse, qui, pareil à Antée, prend de la force en touchant la terre, qui saute de rocher en rocher, et semble aspirer toujours à la voûte des cieux. Le chœur répond à cette peinture d'Euphorion par un tableau de l'enfance de Mercure, opposant la grandeur des anciens jours aux pauvretés d'aujourd'hui.

Euphorion paraît avec Hélène et Faust. Laissez-moi bondir, dit-il à ses parens : j'ai le désir de poursuivre les vents et les airs; je ne veux pas rester plus long-temps enchaîné sur la terre. Euphorion n'écoute les remontrances ni de Faust ni d'Hélène; il entre dans le chœur des jeunes filles, et les entraîne à la danse. Il leur dit : Je suis le chasseur, et vous êtes la proie :

Willst du uns fangen
Sey nicht behende,
Denn wir verlangen
Doch nur am Ende
Dich zu umarmen
Du schônes Bild (1).

Veux-tu nous prendre, ne sois pas si pétulant, car nous désirons. mais seulement à la fin, t'embrasser, toi, bel enfant.

EUPHORION.

Nur durch die Haine
Zu Stock und Steine !

(1) Faust, seconde partie, page 237.

Digitized by Google

Das leicht Errungene
Das widert mir,
Nur das Erzwungene
Ergötgt mich schier (1).

Ah! seulement la haine! le combat et la lutte! Ce qui s'obtient facilement me répugne; ce qui s'arrache me délecte.

Il saisit une jeune fille et s'écrie : J'en ravis une ici pour des plaisirs que je saurai conquérir. Ma volupté, mon bonheur est de presser un sein qui résiste, de baiser une bouche qui se refuse, montrant ainsi ma force et ma volonté. Laisse-moi, répond la jeune fille, crois-tu donc m'emprisonner dans tes bras? Elle s'enflamme et s'évanouit dans les airs. Euphorion entre alors dans un accès d'enthousiasme et de fureur; il chante en bondissant de rocher en rocher :

Immer höher muss ich steigen,
Immer weiter muss ich schaun.
Weiss ich nun wo ich bin!
Mitten der Insel drinn,
Mitten in Pelops Land,
Erde wie seevervandt (2).

Je dois toujours monter plus haut; je dois toujours regarder plus loin. Je sais maintenant, je sais où je

(1) Faust, seconde partie, page 237.
(2) Faust, seconde partie, page 239.

Digitized by Google

suis; je suis au milieu de l'île, au milieu de la terre de Pélops, parent de la terre et de la mer.

Euphorion entend le bruit des armes; la guerre l'appelle; il veut partager les périls des combattans; du haut d'un rocher il s'élance dans les airs : il tombe. Icare! Icare, s'écrie le chœur. Malheur! malheur! Cependant une auréole paraît aux cieux, et il ne reste du poète sur la terre que son manteau et sa lyre. Le chœur déplore sa mort avec une sublime tristesse.

Hélène, s'adressant à Faust, reconnaît que le bonheur et la beauté ne peuvent être long-temps unis. Tous deux malheureux, je te dis un douloureux adieu, Faust; je me jette dans tes bras pour la dernière fois. Proserpine a pris le fils; elle prend aussi la mère. Hélène embrasse Faust; elle disparaît, et ne laisse à son amant que ses vêtemens et son voile. Ces vêtemens d'Hélène deviennent de vaporeux nuages qui enveloppent Faust et l'enlèvent à travers les airs. Ainsi les formes et le culte de la beauté exaltent l'homme jusqu'au ciel. Panthalis annonce aux jeunes filles qu'il est temps de disparaître; les jeunes filles se confondent avec les élémens; elles chantent encore, elles célèbrent l'abandon de leur personnalité; elles se réjouissent de ne plus se sentir que comme forces et puissances de la nature; elles entonnent l'hymne du panthéisme.

Phorkias, restée seule, descend du cothurne, jette

Digitized by Google

son masque et son voile, et paraît sous les traits de Méphistophelès. Tout ce que nous avons vu est une illusion et une plaisanterie faite à Faust par Méphistophelès.

Le quatrième acte s'ouvre par une conversation entre Faust et Méphistophelès, conversation interrompue par le bruit des trompettes. Encore une guerre. Faust et Méphistophelès considèrent du haut d'une montagne l'ordonnance de l'armée dans la vallée; ils partent pour se rendre au camp de l'empereur. Au milieu de ses généraux et de ses trabans, l'empereur délibère sur les moyens d'échapper à l'ennemi qui l'a cerné de toutes parts. Méphistophelès, sur sa prière, travaille à sa délivrance; Faust décrit l'inondation qui tout à coup vient surprendre et submerger l'armée ennemie dans la pleine. Méphistophelès répond :

Iche she nichts von dieseu wasserlügen,
Nur Menschen-Augen lassen sich betrügen,
Und mich ergötzt der wunderliche Fall (1).

Je ne vois rien de cette inondation imaginaire; il n'y a là qu'une illusion qui trompe les yeux des hommes, et cette magie me réjouit fort.

Après la ruine de l'ennemi, l'empereur, dont la tente est assise dans une riche contrée, distribue des récompenses; il comble de faveurs le général en chef, le chambellan, le chancelier et tous les princes

(1) Faust, seconde partie, page 282.

Digitized by Google

séculiers, et les congédie. L'archevêque reste seul avec l'empereur ; il déplore les malheurs de la guerre; il gémit de voir Sa Majesté Impériale en alliance avec Satan. Le digne homme ne tarit point sur les outrages faits à la religion et à l'Église par la licence des armes : l'empereur, par une riche dotation, convertit ses gémissemens en bénédictions.

Philémon et Baucis reçoivent dans leur cabane un voyageur, et s'empressent autour de lui avec les habitudes de l'antique hospitalité. Cette scène est une image des vieilles mœurs qui doivent s'effacer devant les penseurs nouveaux du genre humain.

Faust, parvenu à une extrême vieillesse, est plongé dans ses méditations : il est arrivé à la satiété des choses humaines. Le son d'une cloche l'importune et l'irrite. Méphistophelès brûle sans façon la chapelle qui fatiguait Faust par sa sonnerie. Philémon, Baucis et l'étranger périssent dans l'incendie, ruine symbolique des religions vieillies.

Cependant à minuit quatre vieilles femmes apparaissent, la Pénurie, la Dette, le Souci, la nécessité. Le souci seul entre chez Faust qui ne peut l'éloigner. Le Souci tourmente Faust et lui fait ainsi ses adieux : Les hommes sont aveugles toute leur vie; Faust le devient seulement à la fin.

Faust est aveugle ; il expire dans la plénitude des jours et des destinées, avec un pressentiment délicieux de la vie nouvelle qui l'attend. Les Lemures le couchent dans un superbe tombeau.

Méphistophelès court aux enfers réclamer l'exé-

Digitized by Google

cution du pacte signé avec Faust. Mais tout à coup, au milieu d'une gloire qui illumine l'atmosphère, un chœur d'anges fait irruption dans les enfers; contre eux les diables et Satan sont impuissans : les anges arrachent aux diables l'ame de Faust et l'enlèvent au ciel,

Dans un désert peuplé de dévots anachorètes, le *Pater extaticus* commence une effusion mystique ; le *Pater profundus* et le *Pater seraphicus* lui répondent par d'autres strophes béates. Ils sont interrompus par les anges qui apportent l'essence immortelle de Faust. Le *doctor Marianus* invoque la sainte Vierge; la grande Pécheresse, *magna peccatrix*, prie pour Faust; la Samaritaine, *Mulier Samaritana*, et la *Maria Egyptiaca* sont également en oraison. Une pénitente prie avec plus d'ardeur encore; c'est Marguerite; elle a reconnu son bien-aimé; ses accens touchent la Vierge; et la mère divine, *Mater gloriosa*, dit à Marguerite :

> Komm, hebe dich zu höhern Sphären,
> Wenn er dich ahnet, folgt er nach (1).

Viens; élève-toi à de plus hautes régions; quand il sentira ta présence, il te suivra.

Voilà le mystère de l'amour attirant l'intelligence pour se confondre avec elle.

(1) Faust, seconde partie, page 343.

Digitized by Google

Goethe, par la seconde partie du Faust, a complété la *divine Comédie* de l'idéalisme et de l'intelligence. Faust représente la science aux prises avec la pratique de la vie. Il marche sur la terre armé de la pensée : il y a des passions, il s'y livre ; mais en les satisfaisant, il les domine par l'intelligence ; et au milieu de tous les plaisirs il joint encore le plaisir de comprendre ce qu'il sent. Il a rencontré Marguerite ; il l'a aimée, puis oubliée. Pouvait-il emprisonner sa pensée dans le cœur de cette jeune fille ? Après l'abandon qu'il en fait, il n'y songe plus ; a-t-il le temps de s'occuper de ces choses ? Faust est sans remords : a-t-on des remords quand on a tant d'intelligence ? Le remords comme le regret doit tomber devant la souveraineté de la pensée. Quand il s'éteindra chargé de jours, Faust n'aura que ces soucis et cette inquiétude inhérens à la condition terrestre de l'humanité ; mais le remords ne saurait approcher de cette essence divine. La science donne la fermeté du cœur, et soustrait celui qu'elle anime aux vulgaires tourmens de la foule.

Faust poursuit la beauté ; qu'aimerait l'intelligence, si ce n'est le beau ? Hélène, type terrestre de l'éternel idéal, allume dans le cœur de Faust une inextinguible flamme ; il brûle ; mais il sait pourquoi ; il comprend le feu qui le dévore ; et il s'abandonne à sa passion, parce qu'il sent que sa passion l'élève encore. Il possède Hélène, et il tire de ses flancs Euphorion ; Euphorion, l'indompté jeune homme, fougueux et sans frein comme un coursier sauvage, et

Digitized by Google

dont on ne saurait enchaîner ni les ardeurs ni les chants ; c'est-à-dire que la poésie naît de l'union du génie et de la beauté. Il est né le poète, mais il étouffe sur la terre ; il répudie les plaisirs faciles et les voluptés ordinaires ; donnez-lui les cieux, à peine si la pleine éthérée ne lui semblera pas une prison. Il veut s'élancer dans l'infini, mais il retombe sur la terre ; de sa chute son génie remonte aux cieux ; et le poète n'a laissé aux stupides mortels que son manteau et sa lyre. Tel a été aussi le don du prophète à son disciple Élysée.

Faust se mêle à tout le fracas de la vie ; un instant il fait la guerre, puis il s'en degoûte, et préfère aux agitations stériles de la fougue martiale le repos et l'Arcadie ; il voit aussi les cours, les cabinets des ministres et les secrets de la politique ; il perce tout à jour. Il vieillit dans l'exercice de la pensée. — Il n'a agi dans la vie qu'en refléchissant et après avoir agi, il réfléchit long-temps avant de mourir.

Si Méphistophelès est à la fin du drame vaincu par les anges, c'est que le mal n'existe pas en soi, et doit disparaître au dénouement suprême des choses terrestres. Méphistophelès au fond n'est pas si diable qu'il le paraît ; cet honnête personnage sera converti un jour ; car toutes les différences d'esprit et de moralité se résoudront dans l'unité souveraine.

Marguerite aime toujours Faust ; c'est-à-dire que l'amour ne saurait se mettre en guerre avec l'intelligence. Le divorce du sentiment et de la pensée, qui a caractérisé des religions et des philosophies incomplètes,

Digitized by Google

doit disparaitre ; les passions et les idées doivent vivre dans une harmonie solidaire.

Que dire enfin? La seconde partie de Faust est le drame du panthéisme moderne, de ce panthéisme idéal qui met la pensée à l'origine et au dénouement des choses. Par une convenance exquise des rapports de l'art avec la métaphysique, Goethe a composé une tragédie qui concorde avec la philosophie de Schelling et de Hegel ; sa pièce est comme le chœur lyrique de l'ontologie allemande, comme une prophétie des révolutions intellectuelles qui attendent l'humanité. Dans le drame de Goethe le christianisme est enfermé entre un passé dont il est sorti, et un avenir qui doit le transformer et l'agrandir. Les formes changent, mais l'esprit est un et éternel ; les actions des hommes se croisent et se contredisent; leurs passions se déploient, leurs vices débordent, leurs têtes travaillent ; leurs idées se heurtent, leurs systèmes se succèdent et se surpassent : tout ce mouvement est nécessaire : toutes ces vicissitudes sont bonnes parce qu'elles mènent au dénouement suprême. En soi les actes des hommes sont indifférens; ils ne contractent de valeur que dans la somme totale des destinées du genre humain ; ce qui est individuel n'est rien ; il n'y a qu'un intérêt digne d'occuper la pensée, l'intérêt de l'histoire universelle et du monde. L'intelligence ne peut se satisfaire que par l'universalité ; nous périrons comme individus, et nous nous réjouirons de périr ; le dernier acte et le dernier désir de notre individualité sera d'aspirer à s'anéantir dans

Digitized by Google

le sein de l'éternelle substance qui est aussi l'éternelle idée.

Voulez-vous encore mieux connaître Goethe? Voici quelques pensées de ce grand homme que l'Allemagne n'a pu lire qu'après sa mort.

« In den Werken des Menschen, wie in denen der Natur, sind eigentlich die Absichten vorzüglich der Aufmersamkeit werth. »

Dans les ouvrages de l'homme comme dans ceux de la nature, l'intention et le dessein veulent surtout être remarqués.

« Das Beste was wir von der Geschichte haben ist der Enthusiasmus den sie erregt. »

Ce que l'histoire peut nous donner de mieux, c'est l'enthousiasme qu'elle élève dans nos cœurs.

« Eigenthümliekeit ruft Eigenthümlichkeit hervor. »

L'originalité appelle et provoque l'originalité.

« Litteratur ist das Fragment der fragmente; das Wenigste dessen, was geschah und gesprochen worden, ward geschrieben, wom Geschriebenen ist das wenigste übrig geblieben. »

Digitized by Google

La littérature est le fragment des fragmens; de tout ce qui s'est fait et de tout ce qui s'est dit, on a écrit peu de choses; et de ce peu qui s'est écrit, il est encore resté très peu de choses.

« Shakspeare ist für aufkeimende Talente gefährlich zu lesen; er nöthigt sie ihn zu reproduciren, und sie bilden sich ein, sich selbst zu produciren. »

Shakspeare est dangereux à lire pour les talens naissans; il les force à le reproduire, et dans leur imitation, ils s'imaginent se produire eux-mêmes.

« Wer fremde Sprachen nicht kennt, weiss nichts von seiner eigenen. »

Celui qui ne connaît pas de langues étrangères ne sait rien de la sienne.

« Was man nicht versteht, besitzt man nicht. »

On ne possède pas ce qu'on ne comprend point.

« Keine Nation gewinnt ein Urtheil, als wenn sie über sich selbst urtheilen kann. Zu diesem grossen Wortheil gelangt sie aber sehl späth. »

Une nation ne gagne le jugement que lorsqu'elle peut se juger elle-même; et elle arrive tard à ce grand avantage.

Digitized by Google

« Alles Lyrische muss im ganzen sehr vernünflig, im Einzelnen ein Bischen unvernünftig sein. »

Le lyrique doit dans l'ensemble être rationnel; mais dans les détails, il doit y avoir quelque chose d'un peu irrationnel.

« Der Roman ist eine subjective Epopoe in welcher der Verfasser sich die Erlaubniss ausbittet die Welt nach seiner Weise zu behandeln. Es fragt sich also nur, ob er eine Weise habe, das andere wird sich schon finden. »

Le roman est une épopée personnelle, dans laquelle l'auteur demande la permission de représenter le monde à sa manière. Il s'agit seulement de savoir s'il a une manière.

« Der Irrthum ist viel leichter zu erkennen, als die Warheit zu finden; jener liegt auf der Oberflâche, damit lâsst sich wohl fertig werden; diese ruht in der Tiefe, danach zu forschen ist nicht jedermans Sache. »

Il est beaucoup plus facile de reconnaître l'erreur que de trouver la vérité : l'erreur est à la superficie, et l'on peut bientôt en finir avec elle; la vérité est cachée dans les profondeurs, et la chercher n'appartient pas à tout le monde.

Digitized by Google

« Das Schône ist eine Manifestation geheimer Naturgesetze, die uns ohne dessen Erscheinung ewig wären verborgen geblieben. »

Le beau est une manifestation des lois secrètes de la nature, et sans son apparition, ces lois nous fussent demeurées éternellement cachées.

« Die Zeit ist selbst ein element. »

Le temps est lui-même un élément.

« Der Mensch begreift niemals wie anthropomorphisch er ist. »

L'homme ne peut jamais concevoir combien il est anthropomorphique.

« Ein Unterschied, der dem Verstand nichts gibt, ist kein Unterschied. »

Une différence qui ne donne rien à l'intelligence n'est pas une différence.

« Alles Spinozistiche in der poetischen Production wird in der Reflexion Machiavellismus. »

Tout ce qui est spinosisme en littérature est machiavélisme dans la réflexion.

Digitized by Google

« Es giebt eine entusiastiche Reflexion, die von dem grössten Werth ist, wenn man sich von ihr nurr niccht hinreissen lâsst. »

Il y a une réflexion enthousiaste qui a une grande valeur, pourvu qu'on ne se laisse pas trop emporter par elle.

« Die Sentimentalitât der Englânder ist humoristich und zart, der Franzosen populâr und weinerlich, der Deutschen naiv und realistich. »

La sentimentalité des Anglais est humoristique et dure; celle des Français populaire et larmoyante; celle des Allemands naïve et réelle.

« Der Mysticismus ist die Scholastik des Herzens, die Dialectik des Gefühls. »

Le mysticisme est la scolastique du cœur, la dialectique du sentiment.

« Das wahre ist gottânhlich, es erscheint nicht unmittelbar, wir müssen es aus seinen Manifestation errathen. »

Le vrai est semblable à Dieu : il ne nous apparaît pas immédiatement, et nous ne pouvons le deviner que par ses manifestations.

Digitized by Google

« Eine eklektische Philosophie kann es nicht geben, wohl aber eklektische Philosophen. »

Il ne peut y avoir de philosophie éclectique, mais seulement des philosophes éclectiques.

« Alle Gesetze sind von Alten und Mânnern gemacht. Junge und Weiber wollen die Ausnahme, Alte die Regel. »

Toutes les lois sont faites par des vieillards et des hommes mûrs. Les jeunes gens et les femmes veulent l'exception, les vieux la règle.

« Es ist nicht genug zu wissen, man muss auch anwenden; es ist nich genug zu wollen, man muss auch thun. »

Il ne suffit pas de savoir, il faut aussi appliquer; il ne suffit pas de vouloir, on doit aussi agir.

« Neuere Poeten thun viel Wasser in die Tinte. »

Les nouveaux poètes mettent beaucoup d'eau dans leur encre.

« Die originalisten Autoren der neuesten Ziet sind est nicht dessvegen, weil sie etwas neues hervorbringen, sondern allein, weil sie fâhig sind, dergleichen Dinge zu sagen, als wenn sie vorher niemals wären gesagt gewesen. »

Digitized by Google

Les auteurs les plus originaux des temps modernes ne le sont point parce qu'ils émettent quelque chose de nouveau, mais parce qu'ils ont le don de dire les mêmes choses, comme si personne ne les eût dites avant eux.

Il semblerait qu'en écrivant cette dernière pensée, Goethe songeait à lui-même : en effet, le caractère de son génie n'a pas été la nouveauté, mais la profondeur et l'étendue. Paraissant à la fin du dix-huitième siècle, publiant *Gœtz de Berlichingen* en 1773, et *Werther* en 1774, il arrivait dans un monde rassasié d'idées et de sentimens. Toutes les pensées avaient été conçues, toutes les passions répandues ardemment. Quoi faire? déserter la lice? renoncer au génie? Oh! non pas, mais doubler la mesure. Goethe sera cet homme qui entrera plus avant dans tous les replis de l'idéalité et de la sensibilité humaine; il sera double; il aura l'inspiration et la réflexion; il reproduira sous son propre masque les grands hommes venus avant lui; pour l'Allemagne et son siècle, il sera Shakspeare, avec moins d'abondance et de naïveté, mais avec une discrétion et un calcul que le succès couronnera; il sera Rousseau avec moins de fougue et d'âcreté, mais avec une chaleur brillante qui échauffera ses contemporains suffisamment; il sera Voltaire, avec moins d'audace et de cynisme, mais avec plus de profondeur et de convenance. Ne vous étonnez pas de cette initation élevée à une haute puissance; elle est une loi de l'humanité. Les grands hommes se succèdent les uns aux autres, liés entre

Digitized by Google

eux par une analogie qui est leur titre de noblesse. Seulement ils sont obligés de grandir encore en se ressemblant, et de mêler à une fraternité glorieuse les traits d'une originalité personnelle.

Il était fatal que Goethe, venant à la fin du dix-huitième siècle, fût l'artiste de la réflexion : il y a deux hommes chez lui, celui qui chante et celui qui écoute. Une femme, dont la vive imagination était encore enflammée par un culte fanatique pour le génie de Goethe (1), a proposé aux sculpteurs qui doivent un jour élever le tombeau du poète une heureuse idée. Goethe est assis sur une chaise culure; une robe antique laisse voir la majesté de sa poitrine et de ses épaules; il est calme, serein, presque radieux; d'une main il tient sa lyre sur ses genoux; un génie en fait vibrer les cordes et en tire des accords que Goethe écoute tranquillement; c'est-à-dire qu'en chantant le poète se juge lui-même. De l'autre main qui s'abaisse, Goethe tient la couronne qui lui a été décernée, sans montrer pour elle ni trop de dédain ni trop de reconnaissance.

Goethe avait un sens d'une droiture excellente; il répétait souvent cette pensée qu'il a laissée écrite en français dans ses manuscrits : *Le sens commun est le génie de l'humanité.* Jean-Paul, qui se porta son rival, eut la mortification de voir les bizarreries de son génie primées par la supériorité désespérante d'une raison qui ne connut jamais le divorce de la profondeur et de la popularité.

(1) Madame d'Arnim, veuve du célèbre poète.

Digitized by Google

Goethe exerça sur son siècle et son pays une influence révolutionnaire; en vain il fut accusé de manières et d'habitudes aristocratiques; à la cour de Weimar, il était, quoique chambellan, tribun de l'intelligence et de l'idéalisme. Si au seizième siècle Luther a répandu en Allemagne le goût du christianisme, au dix-neuvième Goethe a propagé l'empire de la philosophie. La haine que lui portent les piétistes et les dévots n'est pas injuste, car il leur a été fatal : il a fait descendre le christianisme au rang des choses humaines; il n'a pas invectivé contre lui comme Voltaire; mieux, il l'a mis à sa place; il l'a jugé, il a été équitable entre les religions, on l'a appelé païen, à tort; il est neutre entre Jupiter, Brahma et Jésus-Christ; et jamais les agens de l'humanité, qu'ils soient révélateurs, philosophes, politiques ou poètes, n'ont comparu devant un juge moins suspect d'entraînement et de partialité.

Si Hegel a consommé la philosophie de son pays, Goethe en a consommé la littérature. En vérité, on croirait avec ces deux hommes avoir abouti à toutes les possibilités de la pensée, si l'éternelle inquiétude de la raison humaine ne nous garantissait de futures conquêtes. C'est là le souci, *die Sorge*, qui visite Faust; inquiétude dans laquelle l'homme doit se complaire, comme Dieu dans son repos.

Il y a environ douze ans, la philosophie idéaliste avait produit ses grands résultats, tant dans la métaphysique que dans la littérature même. Hegel et Goethe, plusieurs années avant de mourir, avaient

Digitized by Google

terminé leur œuvre. D'un autre côté, le patriotisme germanique sentait ses ardeurs se refroidir au souffle d'une liberté plus humaine et plus cosmopolite. L'usage des constitutions représentatives, si modeste qu'il fût, tournait les esprits vers des pensées plus pratiques, et, par une conséquence naturelle, vers la France. De jeunes écrivains, pleins de verve et d'audace, réagirent contre la dictature de Goethe, l'idéalisme de Hegel, et les excès du patriotisme germanique. Ils empruntèrent à la France une allure plus vive, une exposition plus claire, et pour le fond même, des idées plus positives et plus applicables. MM. Bœrne, Heyne, Menzel, Pfizer, sont au premier rang de cette littérature nouvelle.

Peut-être les jeunes novateurs, qui s'autorisaient de la France pour apostropher et remuer l'Allemagne, pour lui souffler le goût de la liberté politique, ont-ils traité trop cruellement les susceptibilités et les lenteurs de l'esprit allemand; ç'a été de leur part un dévouement véritable, car ils ont encouru le risque d'être méconnus par l'irritation du génie national.

L'école libérale et française dont nous parlons rend à l'Allemagne et à la France un service éminent, qui non seulement est un titre littéraire, mais un mérite social : elle rapproche les deux nations, et ses écrivains sont d'autant plus dignes de la gloire qu'ils la courtisent moins dans leur propre patrie.

Car l'Allemagne, qu'ils réprimandent si verte-

Digitized by Google

ment, résiste à la main qui la châtie; leurs écrits la blessent tout en l'instruisant, et elle semble attendre quelque chose qui parle mieux à son imagination et à son cœur.

Dans cette disposition, elle s'est mise à aimer un poète qui, dans les rangs des défenseurs de la liberté nouvelle, a su rajeunir les accens du vieil esprit allemand, et les concilier avec les désirs et les instincts de notre temps Uhland a trouvé l'art d'émouvoir l'ame germanique. Ses accens patriotiques, la manière dont il célèbre le vieux droit de sa patrie, en le mêlant au droit nouveau, la naïveté de ses chansons de soldat et de chasseur, ont assuré sa populaire immortalité qui a déjà pour échos les forêts, les maisons et les chaumières.

Voici une petite chanson qu'on entend souvent en Allemagne :

DER GUTE KAMERAD.

Ich hatt'einen Kameraden
Einen bessern finds du nit.
Die Trommel schlug zum Streite,
Er ging an meiner Seite
In gleichem Schritt und Tritt.

Eine Kugel kamgeflogen,
Gilt's mir oder gilt es dir ?
Ihn hat es weggerissen,
Er liegt mir vor den Füssen,
Als wâr's ein stück von mir.

Digitized by Google

Will mir die Hand noch reichen,
Derweil ich eben lad' !
Kann dir die hand nich geben,
Bleib du im ew'gen Leben,
Mein guter Kamerad !

LE BON CAMARADE.

J'avais un camarade ; on n'en pouvait avoir un meilleur : le tambour battait, il arrivait à mon côté ; même allure, même pas.

Une balle a volé ; est-ce pour moi ? est-ce pour toi ? Elle l'a renversé : il est étendu à mes pieds comme une partie de moi-même.

Il veut encore me tendre la main ; dans le même temps je charge mon arme ; je ne puis te donner la main : repose dans la vie éternelle, mon bon camarade.

Durant cette espèce d'interrègne littéraire, une femme, qui ne se proposa pas la conquête de la renommée, mais seulement le développement libre d'une pensée supérieure, jetait dans des lettres particulières des traits de génie et des semences d'avenir. Nous parlons de madame Rachel de Varnhagen, dont le mari, un des hommes les plus distingués de Berlin, vient de publier la correspondance. Rachel de Varnhagen, qui naquit à Berlin le jour de la Pentecôte 1771, sortit de la vie le 7 mars 1833. Elle

Digitized by Google

avait vécu dans le commerce de ce que l'Allemagne possédait de plus illustre. Elle écrivit beaucoup à ses amis : elle écrivait avec liberté, avec génie; elle épancha son ame et son intelligence abondamment; sans contrainte, sans affecter l'éclat littéraire, sans aspirer aux formes brillantes d'un livre et d'un monument, elle a su prendre place parmi les femmes dont l'inspiration ravit infailliblement l'attention et le cœur des hommes. Nous signalerons dans ses lettres quelques passages. Il faut s'apprêter à lire ici quelque chose de libre, d'ouvert, de familier et d'extraordinaire.

« Unschuld ist schôn.: Tugend ist ein Pflaster, eine Narbe, eine Operation. »

L'innocence est belle : la vertu est un appareil, une cicatrice, une opération.

« Wir müssen hoffen aufdie göttliche Güte ; und die solite grade nach einem Pistolenschuss ihr ende erreicht haben ? »

Nous devons espérer en la bonté de Dieu, et nous pourrions en être privés par un coup de pistolet?

« Von der Staël sazte Rahel : Die nichts hat, als einen mich inkommodirenden Sturmwind ; es ist nichts stilles in ihr. »

Digitized by Google

Rachel disait de madame de Staël : c'est un tourbillon qui m'incommode; chez elle rien de tranquille.

« Die Menschen verstehen einander nicht. Sie lieben sich zu ungleichen Stunden; möchte ich noch hinzusetzen. »

Les hommes ne se comprennent pas les uns les autres; je pourrais encore ajouter qu'ils ne s'aiment pas aux mêmes heures.

« Warum sollt' ich nicht natürlich sein? Ich wüsste nichts besseres und mannigfaltigers zu affektiren! »

Pourquoi ne serais-je pas naturelle? Je ne saurais rien affecter de mieux et de plus varié!

« Wir machen keine neuen Erfahrungen. Aber es sind inmer neue Menschen, die alte Erfahrungen machen. »

Nous ne faisons pas de nouvelles expériences; mais ce sont toujours de nouveaux hommes qui font les vieilles expériences.

« Es ist nicht allein schwer, die Warhrheit hier in der Welt zu *finden;* sondern man muss sie auch noch *verläugnen!* »

Digitized by Google

Il n'est pas seulement difficile de trouver la vérité dans ce monde; mais on doit encore la cacher et la démentir.

« ..... Stellt sich die Menge gleich feinlich gegen neue Beweise, und der Beweiser mus ein Krieger werden, und sehr verschiedene Talente in sich vereinigen, Z. B. die tiefste Ruhe des Denkens, und dann wieder die immer rege Laune des Angreifens, di Geduld und Wachsamkeit des Vertheidigens, die Standhaftigkeit gegen Uberdruss, Langeweile, und Ekel vor List, Stupidität, Dünkel, und Fliegen-Beharrlichkeit. Wieder Mirabeau's Gabe. »

La foule est hostile aux démonstrations des idées nouvelles; le démonstrateur doit être un soldat, il doit posséder les talens les plus divers, le plus profond repos dans la pensée, la conception toujours alerte, toujours éveillée, la patience et la vigilance de la défensive, une inébranlable fermeté contre le chagrin, l'ennui et le dégoût qu'inspirent la ruse, la stupidité, la suffisance, et une persévérance mobile sachant se porter sur tous les points. Il faut les dons de Mirabeau.

« Fast möchte ich sagen, der Deutsche versteht seine Gedanken, der Franzose seine Worte besser. *Devouement, sacrifice, les sentimens de la nature,* das sind Sturmglocken für ein französisches Ohr, darauf kommt sein Herz zu Hülfe. Alle Franzosen

Digitized by Google

verstehen alle ihre worte, wie oft hatte ich dies in der Revolutionsgeschichte zu bemerken, und zu bewundern! Wie konnte man wohl eine *deutsche* Volksmasse anreden, um sich verständlich zu machen, wie ihr einen Begriff, von nur städtischen verhaltnissen zune Beispiel, geben, wie ihr eine zu zerstörende Intrigue klar machen? »

Je dirais volontiers que l'Allemand comprend mieux ses pensées et que le Français comprend mieux ses mots : *Dévouement, sacrifiee, les sentimens de la nature;* tous ces mots sont autant de coups de cloche pour une oreille française; alors le cœur vient au secours. Tous les Français comprennent tous leurs mots, comme j'ai eu souvent occasion de le remarquer et de l'admirer dans l'histoire de la révolution. Comment pourrait-on haranguer une masse allemande de manière à s'en faire entendre? Comment lui donner par exemple une idée des rapports civils? Comment lui rendre claire une intrigue à déjouer?

« Wir sind eigentlich, wie wir sein möchten, und nicht so, wie wir sind. »

Nous sommes proprement ce que nous pouvons être, et non pas ce que nous sommes au fond.

« Als Frau von Arnim bei uns war, und über vieles viel und schön sprach, sagte sie auch, Beim Einschlafen könne man dem Geist eine art von Weg vor-

Digitized by Google

schreiben, und gleischsam Regionen anweisen; hatte sie lange versucht, und auch in Plato bestâtigt gefunden; da erinnerte ich Varnhagen, was ich immer sagte : Im vahren festen Schlaf ginge die Seele zu Hause; sich stârken; sonst hielte sie's nicht aus; das sei ihr versprochen. Sie badete sich im Gottes See. »

Quand madame d'Arnim vint nous voir, elle nous dit, dans une foule de choses remarquables, sur beaucoup de sujets, qu'on pourrait imprimer à l'esprit dans le sommeil une espèce de méthode, et lui indiquer certaines régions; qu'elle l'avait long-temps essayé, et qu'elle avait trouvé cela confirmé par Platon. Alors je me mis à rappeler ce que j'ai toujours dit : que dans le véritable sommeil l'ame retourne à la maison pour s'y fortifier, autrement elle n'y tiendrait pas; ce repos lui a été promis; elle se baigne dans l'océan divin.

« Paris und Rom sind die grössten Städte wegen ihrer Fremden, und des allgemeinen Interess's wegen, welches sie ihnen zuführt. Sie sind nicht vollkommen; fast in nichts : aber bis jetz noch Vorbild. Eine fur Kunst, gewesene Macht, und Politik; die andere für neueuropaïsches Leben. »

Paris et Rome sont les deux plus grandes villes du monde à cause de leurs étrangers et de l'intérêt général qui vous y conduit. Elles ne sont point parfaites, parfaites en rien; mais jusqu'ici elles sont

Digitized by Google

encore le type de la cité : l'une pour l'art, la puissance passée et la politique; l'autre pour la nouvelle vie européenne.

Madame de Varnhagen écrivait à Gentz, le familier du prince de Metternich, en février 1831 :

« Erinnern Sie sich noch, wie sie mir in Prag erzâhlten, Siehâtten solchen göttlichen Plan erfunden, solchen herrlichen Gedanken, und wie sie ihn dem Fürsten Metternich mitgetheilt.....; sie wolten nie sagen, was est war. Es war der deutsche Bund, dachte ich nachher. Damals var der gut. Enfinden Sie wieder etwas. Ich zweifle nicht. Verzweifeln sie nicht : und alles ist noch gut. »

Rappelez-vous ce que vous me contiez à Prague, que vous aviez trouvé un plan divin, une magnifique pensée, que vous l'aviez communiquée au prince de Metternich.....; vous ne voulûtes pas me dire ce que c'était. C'était l'alliance allemande, pensai-je dans la suite : alors elle était bonne. Maintenant trouvez quelque chose de nouveau. Je ne doute pas, ne désespérez point, et tout encore sera bien.

Deux sujets reviennent souvent dans la correspondance de madame de Varnhagen, le talent de Mme de Staël, et la condition des femmes. Mme de Varnhagen jugeait sévèrement madame de Staël; elle a été rigoureuse jusqu'à l'injustice, non par envie,

Digitized by Google

mais par une conviction sincère; elle ne lui trouvait pas assez de profondeur; elle lui reproche à la fois de l'indécision et de l'emphase. Nous citerons quelques traits de ses jugemens divers sur l'auteur de *Corinne :* les agressions éclatantes ne contribuent pas peu à propager une renommée.

« Frau von Staël radotirt in ihrem Buche de l'*Allemagne*..... Wenn jemand, der Deutschand nicht kennt, ihr, Buch liest, so muss er's fur ein finstres, kaltes Rauchloch halten, wo traurige Fantasmagoren umhergehen, die Gott zur Ehrlichkeit verdammt hat; und wo dann und wann Einer sitzt und verzaubert meditirt; auch hat sie noch im Grossen solche Zaubernester als unsere Universitâten beschrieben : so traurig sie selbst ist : die Frau ohne Sinne und ohne Musik..... Die Arme! Nichts hat sie gesehn, und gehôrt, und vernommen. »

Madame de Staël radote dans son livre de l'*Allemagne*. Quelqu'un qui ne connaît pas notre pays doit en lisant ce livre prendre l'Allemagne pour un trou à fumée, froid, ténébreux, où errent tristement des fantômes que Dieu a condamnés à l'honnêteté, et dont un de temps en temps s'assied et se met à méditer comme vaincu par un enchantement : elle a dépeint nos universités comme des nids de sorciers : cette femme est triste; elle n'a dans l'ame ni sens intime ni musique..... La pauvrette! elle n'a rien vu, rien entendu et rien compris.

Digitized by Google

Madame de Varnhagen dit en parlant des Lettres de madame de Staël sur Rousseau :

« Sie horchte nicht auf sich selbst; und dies, weil sie, nach jedem Einfall und Gedanken, gleich hinhôrte, wie ihn das geehrte, geistvolle Paris, ihr Publikum, ihre Welt beurtheilen würde, oder vielmehr missversteben kônnte. »

Elle ne s'écoutait pas elle-même, et cela parce que, à chaque idée, à chaque pensée, elle songeait sur-le-champ, comment le spirituel Paris qu'elle respectait si fort, comment son public, comment son monde pourraient la juger ou plutôt pourraient la comprendre mal.

A l'occasion du livre sur la Révolution, madame de Varnhagen écrivait encore :

« Frau von Staël über dre französische Revolution! Dieses Europaïsche Buch, weil ganz Europa es liest, ist nicht so gut, als seine Wirkung sein wird..... Es ist keine Ruhe in der Frau, und sie wäre nie reif geworden, hâtte sie auch so lang gelebt, als ich es ihr wünschte. Verstand hat sie genug, aber keine horchende Seele, nie ist es still in ihr; nie als ob sie allein nachdâchte, immer als obsie's schon Vielen sagte : ihr taten die frühen Gesellschafts Sâle Schaden..... Sehr schlecht schribt die Staël; oft gar nicht wie eine Französin; ich meine nicht die Stellen

Digitized by Google

wo sie neue Wendungen gebraucht oder neue Worte; aber est klingt nie, ihr Ohr lockt die Worte nicht, sie stellen sich ihr nicht willig, wie bei den guten Schriftstellern, wie jedes gern dem Meister sich fügt..... Es ist genug von ihr! und hier nur noch so viel, weil dies letzte Buch mir im ersten Bande Illusion machen wollt. Aber sie kann kein Buch bezwingen; es geht immer mit ihr durch, und was sie schreit, ist kein Gesang. Schade, eben wegen der vielen Gaben! denen eine fehlt, die sie harmonisch machte. Eine stille unschuldige Seelensphäre.»

Madame de Staël sur la révolution française! Ce livre européen, parce que toute l'Europe le lit, ne vaut pas l'influence qu'il exercera..... Il n'y a pas de repos dans cette femme, et elle ne fût jamais devenu mûre, lors même qu'elle eût vécu aussi longtemps que je le lui sauhaitais. Elle a assez d'intelligence; mais elle n'a pas une ame qui s'écoute elle-même; rien n'est tranquille en elle; elle n'est jamais comme si elle réfléchissait seule, mais toujours comme si elle parlait à plusieurs: de bonne heure les salons lui ont fait tort..... Madame de Staël écrit fort mal; souvent elle n'écrit pas comme une Française; je ne parle pas des passages où elle emploie de nouvelles tournures et de nouveaux mots: mais son style n'a pas de mélodie, son oreille n'appelle jamais les mots avec plaisir; ils n'arrivent pas avec cette promptitude volontaire qui se fait voir chez les bons écrivains, et qui redouble chez les

Digitized by Google

grands maîtres..... Mais c'est assez parler d'elle ; je n'en aurais même pas tant dit, sans son dernier ouvrage dont le premier volume voulait me faire illusion. Mais elle ne peut venir à bout d'un livre ; cela s'en va toujours, et ce qu'elle commence ne forme jamais un chant. C'est dommage ; elle avait reçu de la nature beaucoup de dons, mais il lui manquait l'harmonie, il lui manquait le calme et l'innocence de l'ame.

Consultons maintenant madame de Varnhagen sur la condition des femmes ; elle écrivait les lignes suivantes en 1820 :

« Naturliche Kinder werden die genannt, welche keine Staatskinder sind ; wie Naturrecht, und Staetsrecht. Kinder sollten nur Mütter haben ; und deren Namen haben ; und die Mütter das Vermogen und die Macht der Familien ; so bestellt es die natur ; man muss diese nur sittlicher machen ; ihr zuwider zu handeln gelingt bis zur Losung der Aufgabe doch nie ; fürchterlich ist die Natur darin, dass eine frau gemissebraucht werden kann, und wider Lust und Willen einen Menschen erzeugen kann. Diese grosse kränkung muss durch mensliche Anstalten und Einrichtungen wieder gut gemacht werden : und zeigt an, wie sehr das Kind der Frau gehört. Jesus hat nur eine Mutter. Allen Kindern sollte ein ideeller Vater constituit werden und alle Mütter so unschuldig und in Ehren gehalten werden, wie Marie. »

Digitized by Google

On appelle enfans naturels ceux qui ne sont point des enfans civils; comme le droit naturel et le droit civil. Les enfans devraient seulement avoir des mères, porter leurs noms, et les mères devraient avoir le bien et la puissance de la famille; ainsi le veut la nature; seulement il faut la rendre plus morale : on ne saurait la contrarier dans ses lois éternellement. La nature est véritablement horrible quand on pense qu'une femme peut être violentée, et engendrer un homme contre son plaisir et sa volonté. Cette grande affliction de la femme doit être corrigée par des établissemens humains et de nouvelles institutions; elle témoigne hautement que l'enfant appartient à la femme. Jésus a seulement une mère : la société devrait constituer à tous les enfans un père idéal; et toutes les mères devraient être tenues dans un état d'innocence et d'honneur comme Marie.

Ailleurs, madame de Varnhagen parle d'un législateur à venir qui doit changer les lois du mariage. Quand plus tard, en 1832, l'école saint-simonienne répandit ses théories, madame de Varnhagen s'écria qu'elle reconnaissait ses propres pensées.

En lisant la correspondance de madame de Varnhagen, nous nous sommes parfois rappelé la manière et les allures de Diderot; même liberté, même franchise, même abondance de saillies imprévues et de profondeurs soudaines. Dans l'histoire intellectuelle de l'Allemagne, madame de Varnhagen est plus qu'un livre; elle est une apparition extraordinaire entre les temps anciens et les temps nouveaux. Cette

Digitized by Google

femme était juive ; elle s'en désolait durant sa vie ; elle s'en réjouit à sa mort; à sa dernière heure elle appelait Jésus son frère ; elle se sentait plus chrétienne, parce qu'elle s'appelait Rachel ; elle avait.... Mais pour mieux comprendre cette femme, il faut la rapprocher de ses deux sœurs de génie, madame de Staël et madame Sand.

Notre siècle possède trois femmes qui, semblables aux femmes inspirées des anciens jours, ont prophétisé un âge nouveau. Venue la première, madane de Staël a réfléchi le monde, l'Italie comme l'Angleterre, l'Allemagne comme la France ; elle a aimé le peuple et la noblesse ; le christianisme et la philosophie ; elle a tout compris dans une certaine mesure; mais il y a des élévations dans la métaphysique et dans l'art qu'il ne lui fut pas donné d'atteindre, et c'est seulement à un degré inférieur qu'elle jouit d'une incontestable supériorité. Elle crie, elle s'agite, elle se pâme sur les idées, comme dans les crises les plus mordantes de l'amour, suscitant dans les esprits et les ames des troubles qui sans avoir la profondeur des révolutions, les annoncent et les préparent.

Cependant en Allemagne une juive chrétienne, au fond de sa retraite, vivait pour la pensée, pour ses amis, pour l'amour divin, pour le culte du génie et de Dieu. Rachel de Varnhagen, dans une abondante correspondance, verse son ame, épanche son esprit ; elle est audacieuse à huis clos; elle méprise la superficie vulgaire des choses ; elle innove en silence ; elle se laisse déchirer avec une douleur calme par le

Digitized by Google

désir et la faim de la vérité. Qu'est-elle au fond du cœur? tantôt elle adore Goethe, son Dieu littéraire; tantôt elle se prosterne devant Saint-Martin, qu'elle appelle son grand révélateur : elle est partagée entre le mysticisme chrétien et l'idéalisme infini ; elle n'a pas résolu les problèmes, mais au moins elle les a posés; elle maudit intérieurement la loi sans cœur et sans intelligence; elle a dans son ame le feu révolutionnaire des novateurs ; et elle meurt, sans avoir permis aux tempêtes du monde de déchirer le voile qui la cachait à la foule.

Patience, voici venir la vraie prêtresse, la véritable proie de Dieu. Le sol a tremblé sous le pied impétueux de Lélia; elle paraît, et d'un bond elle s'est mise à la tête, non pas des femmes, mais des hommes; bacchante inspirée, elle mène dans notre siècle le chœur des intelligences qui la suivent ardemment. Poursuis, Lélia, poursuis ta marche triomphalement douloureuse; tu t'es dévouée, ne fléchis pas; obéis à ton Dieu; il t'a envoyée après la protestante et la juive pour être, à la clarté du jour, le poète des idées et de l'infini; les voiles ne te conviennent pas, les timidités te vont mal; n'abdique pas la sublime effronterie de ton génie; renouvelle les lois de l'amour et de l'hyménée; chante, ne pleure pas, et loin de te laisser consumer par le feu divin que recèlent tes flancs, verse-le sur le monde.

Les femmes ont raison de réclamer pour elles un nouveau droit dans la cité. Elles ne sont pas déraisonnables de demander plus de liberté. L'instinct est

Digitized by Google

juste; mais le temps de cette révolution n'est pas encore venu.

L'émancipation des femmes doit être précédée par leur éducation nouvelle.

Que fait aujourd'hui un homme quand il converse avec une femme, si ce n'est de descendre de sa propre pensée pour se trouver de niveau avec l'intelligence féminine? Nous cherchons des frivolités gracieuses pour les offrir aux femmes; nous leur tenons les discours les plus futiles; nous insultons la dignité de leur esprit et de leur ame par une dissimulation insolente de notre force et de notre profondeur; nous les traitons comme des enfans. Qu'arrive-t-il? la plupart sont incapables de comprendre ce qui occupe l'homme; elles lui sont un instrument de plaisir, et non pas une véritable compagne de sa vie et de sa destinée : elles demeurent reléguées dans les riens aimables et les amusemens de la parure. Veuillez les emporter avec vous dans les grandes émotions et les hautes pensées, ces débiles créatures s'évanouiront dans vos bras, et vous serez obligé de les rejeter mortes sur la terre. Puisque les femmes veulent s'élever à la condition et au droit des hommes, elles doivent s'élever aussi à la virilité des sentimens et des pensées. Pour elles la loi, qui tire le droit de l'intelligence, ne fléchira pas, et la beauté ne peut agrandir son autorité que par son mariage avec le génie de l'humanité.

Mais cette destinée des femmes ne saurait être séparée du système même du monde moral, et nous nous

Digitized by Google

retrouvons en face du problème philosophique de notre siècle. Sans une philosophie nouvelle point de politique; point de religion, point d'art.

Pour revenir ici aux productions littéraires, la raison de la différence qui se fait voir entre la littérature allemande, qui a brillé pendant soixante années, et la littérature romantique française, qui s'essaie depuis quinze ans, est tout entière dans la présence d'une philosophie originale au-de là du Rhin, et dans l'absence, au milieu de nous, d'un système idéal qui puisse tout comprendre et tout soutenir. Depuis quinze ans le génie n'a pas manqué aux artistes de la France, mais il n'a pas encore été mis sur sa base; l'imagination a usurpé la primauté de l'intelligence; heureuse et féconde à la seconde place, elle a été bizarre et stérille pour avoir voulu figurer la première.

La difficulté est grande; car l'artiste doit prendre d'une philosophie le cœur et la substance, et non pas la logique et le jargon. Quel est avec Luther le plus grand théologien du seizième siècle? c'est Raphaël. Eh bien! l'artiste doit exprimer la philosophie de son siècle, comme Raphaël a mis sur la toile la théologie.

L'allemagne, dont la littérature a été la compagne et la conséquence de la philosophie, ne peut plus écrire quelque chose de nouveau qu'après avoir agi: la vie politique peut seule lui livrer une autre originalité littéraire. La France, dont les révolutions politiques ont été l'effet nécessaire de la philosophie

Digitized by Google

du siècle dernier, ne peut continuer ces révolutions qu'après avoir pensé; une philosophie idéaliste peut seule lui ouvrir de nouvelles destinées sociales.

Digitized by Google

IX

CONCLUSION GENERALE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Conclusion Générale.

Le voyageur qui ne sort pas de l'Europe est toujours assis au foyer de la même famille. On part, on parcourt de nombreuses contrées, dans l'espérance de trouver des différences qui vous divertissent du cours monotone des choses : attente trompée; les mœurs se ressemblent ; les hommes et les peuples s'imitent les uns les autres.

Ne prenez que les intérêts de la curiosité et de la fantaisie, cette absence en Europe de dissemblances vivement accentuées vous contrariera ; vous vous surprendrez à vous demander à vous-même pourquoi vous avez abandonné les faciles habitudes de

Digitized by Google

la maison et de la patrie pour courir à des spectacles qui ne vous amusent pas suffisamment parce qu'ils vous rappellent trop ce que vous avez si avidement quitté.

Mais cette vaste analogie, qui détruit les plaisirs et les secousses des contrastes imprévus et heurtés, est un acheminement au bonheur positif des peuples, car si l'occident n'est qu'une seule famille, il deviendra un jour une seule république.

Napoléon a dit : « Je ne connais que deux peuples; les orientaux et les occidentaux. Les Anglais, les Français, les Italiens, les Allemands ne composent qu'une même famille, les occidentaux. Ils ont mêmes lois, mêmes mœurs, mêmes usages; ils diffèrent entièrement des orientaux, surtout dans les deux grands rapports de leurs femmes, de leurs domestiques : les orientaux ont des esclaves, nos domestiques sont de condition libre; les orientaux enferment leurs femmes, les nôtres partagent tous nos droits; ils ont un sérail, et jamais dans aucun temps la poligamie n'a été admise dans l'occident. Il exite encore une foule d'autres oppositions; les orientaux et les occidentaux sont donc réellement des peuples différens. »

Il était beau et juste de ne faire que deux parts du monde historique. Mahomet avait dit avant Napoléon : « L'orient et l'occident appartiennent à Dieu. Vers quelque lieu que tournent vos regards, vous rencontrerez sa face; il remplit l'univers de son immensité et de sa science (1). » Et Mahomet fai-

(1) Koran, chapitre II, la Vache.

Digitized by Google

sait disparaître cette dualité dans une suprême unité, car il disait : « Les hommes n'avaient qu'une religion. Dieu envoya ses prophètes, organes de ses promesses et ses menaces (1). » Et encore : « Dieu fit descendre avant le Koran le Pantateuque et l'Évangile pour servir de guide aux hommes (2). »

C'est dans le septième siècle de l'ère moderne que Mahomet se montrait aussi impartial entre les chrétiens et lui-même. Il n'était pas injuste envers le Pentateuque et l'Évangile, et quand il donnait au monde le Koran, son amour-propre d'auteur ne l'égarait pas. Il admettait qu'avant lui d'autres avaient pu être comme lui interprètes de Dieu. Ce grand poète a fait passer dans son œuvre la sérénité bienfaisante de son ame, et l'intelligence qui embrasse le monde. Dans le Pentateuque et l'Évangile, les idées de l'humanité sont toujours frappées à l'effigie du type hébraïque. Mahomet a l'esprit plus libre, la forme plus dégagée, le style moins fanatique et plus cosmopolite ; homme d'orient songeant à l'occident.

La conscience du monde doit plus encore nous posséder aujourd'hui. Nous ne pouvons soulever un problème politique et religieux sans être ramenés à la pénétration réciproque de l'Orient et de l'Occident, à la cohésion solidaire de l'humanité.

Au moment de terminer notre peinture d'une des plus grandes nations de la famille occidentale, nous

(1) Koran, chapitre II, la Vache.
(2) Koran, chapitre III, la Famille d'Amram.

Digitized by Google

avons le désir de considérer une dernière fois l'ensemble même de la famille, et la place occupée par cette nation.

Dans l'association des peuples nous n'admettons pas de supériorité de sang, de race, et de génie : les peuples sont égaux.

L'égalité naturelle et indestructible des peuples est le principe souverain du nouveau droit des gens.

La politique des anciens était fondée sur l'inégalité des nations. Jusqu'ici la politique moderne a été un mélange des maximes de l'antiquité et des principes du christianisme.

Charles-Quint, Louis XIV, Frédéric, Napoléon, avaient la politique romaine, le triomphe de la force. La double influence du christianisme et de la philosophie faisait obstacle à leurs entreprises, mais ils n'en continuaient pas moins, autant qu'il était en eux, au milieu du monde moderne et chrétien, la politique des anciens.

Les temps d'une politique nouvelle s'annoncent, et l'instinct des peuples l'a devinée avant que la raison des philosophes l'ait clairement établie. Il a été enseigné au monde que les hommes étaient égaux; il reste à pratiquer cette égalité, et à conclure de l'égalité des hommes l'égalité des peuples.

Mais cette égalité morale n'empêche pas la diversité du génie; elle en est au contraire la règle et le but; elle n'empêche pas la mobilité des vicissitudes et des destinées; elle en est le principe et le dénouement.

Les peuples ont des fortunes et des missions di-

Digitized by Google

verses; la variété des occasions qu'ils rencontrent et des fonctions qu'ils remplissent constitue l'intérêt de l'histoire.

Or, dans l'occident, nous avons été frappés du rapport nécessaire qui existe entre l'Allemagne et la France, rapport si fort inhérent à la vie de chacune, qu'il en est la loi.

En Europe, où se trouve plus abondamment le principe de toute vie, la pensée, tant spéculative que pratique, tant savante que sociale, si ce n'est en Allemagne et en France? L'Italie se réveillera, mais loin de pouvoir imprimer l'impulsion, elle l'attend. L'Espagne se débrouille au milieu de ses mendians et de ses moines, et ne peut lancer au-delà des Pyrénées ni ses soldats ni son génie. L'Angleterre, dont la persévérance est si belle dans le développement de sa réforme et de sa liberté intérieure, ne peut plus exercer sur l'Europe une influence de premier ordre : un long temps coulera avant qu'elle veuille et qu'elle puisse envoyer des troupes sur le continent, et risquer de voir une défaite servir de contraste dans l'histoire à la fortune de Waterloo.

Dans ces conjonctures il est clair que l'esprit et les destinées de l'Europe dépendent surtout de l'Allemagne et de la France, qui en occupent le centre vivant. Jean-Paul a dit que l'Allemagne était le cœur de l'Europe; si cela est vrai, l'Europe doit sentir deux cœurs battre dans son sein, car la France aussi a été attachée au centre et à la vie de l'occident.

L'Allemagne peut seule retenir la Russie sur les

Digitized by Google

limites de l'orient et de l'occident, contraindre l'empire du czar à pencher de plus en plus vers l'orient. Elle peut encore soutenir les Slaves et protéger leur indépendance.

La France peut seule aider l'Italie à se relever, inspirer à l'Espagne le désir et la force de rompre les liens du moyen-âge, empêcher le Portugal d'être outre mesure une dépendance de l'Angleterre.

Le Rhin sépare les deux nations : la rive gauche doit appartenir à la France; la droite est la limite naturelle et inviolable de l'Allemagne du dix-neuvième siècle. Napoléon, en 1806, après avoir signé à Saint-Cloud l'acte de la Confédération du Rhin, disait : *Si nous nous étendons au-delà du Rhin, il n'y a plus de France.* Voilà la politique de la raison. Pourquoi l'avoir abandonnée?

Les forces matérielles du continent sont entre les mains du czar de Russie, qui peut pousser contre l'Allemagne et la France d'innombrables bataillons; les forces morales sont à la disposition de la patrie de Frédéric et de celle de Napoléon.

Maudire la Russie serait insensé, et quand la force paraît dans une mesure extraordinaire, elle annonce toujours un dessein de Dieu qu'elle doit exécuter. La Russie n'est pas irrévocablement vouée à la mission et à la pensée d'envelopper de ténèbres et de ruines le génie et les nations de l'occident. Elle a été novatrice et révolutionnaire avec Pierre-le-Grand; avide de civilisation et de philosophie avec Catherine; inclinant au mysticisme chrétien avec Alexandre; par-

Digitized by Google

tagée aujourd'hui entre la convoitise de Constantinople et le désir de surveiller Londres et Paris. Nous avons quelque raison de croire qu'en ce moment la Russie s'est décidée à songer plus à l'orient qu'à l'occident, sauf, plus tard, quand elle aura mis garnison dans Bysance et dans Ispahan, à revenir dicter ses volontés à l'Allemagne du nord.

Pendant que la politique moscovite est divertie par l'orient, il faudrait qu'une alliance étroite de l'Allemagne et de la France constituât le centre de l'Europe sur des bases nouvelles et durables. Voilà le thème principal de la politique européenne.

L'Allemagne ne peut maintenir son indépendance et son originalité que par l'alliance de la France; autrement elle est Russe. L'intérêt rapproche les deux peuples que sépare le Rhin; la diversité de leur génie les convie à une amitié solide.

Ni la France ni l'Allemagne ne sauraient craindre que leur union effaçât leur individualité, dont les qualités essentielles sont à l'épreuve du contact le plus assidu. Si nous avons peint avec quelque fidélité les traits principaux de la civilisation allemande, le lecteur français doit trouver dans ce tableau des différences et des caractères dont notre nation peut profiter, mais qu'elle ne saurait jamais reproduire.

Plus nous considérons le monde, plus nous nous confirmons dans cette pensée, que l'initiative des idées premières du genre humain appartient à l'Allemagne et à la France, et que par l'énergie de l'idéal,

Digitized by Google

ces deux peuples résisteront à la puissance matérielle de la Russie victorieusement.

L'Allemagne a dans la tête la métaphysiqne du genre humain; elle est à la fois chrétienne et panthéiste; il lui est donné de commenter excellemment Jésus-Christ et Spinosa; elle a des mœurs originales et plus pures que dans les autres parties du continent; depuis la guerre de trente ans, elle n'a point agi dans les intérêts de sa conscience religieuse et de son droit politique; voilà bien des raisons d'une activité future.

Pour nous, Français, notre génie nous est indiqué par notre propre conscience et l'enchaînement de nos destinées; ni nous-mêmes ni les autres ne sauraient y échapper. Ce génie est en principe l'idéalisme; en application la démocratie.

Depuis cinq ans, il est vrai, la France paraît retenue dans une certaine impuissance; mais cette impuissance est spécieuse et non pas radicale. Ceux qui n'aiment pas la France auraient tort de s'y confier.

Nous n'avons pas encore, il est vrai, secouru les peuples qui nous appelaient; mais notre caractère cosmopolite s'est au moins justifié lui-même par l'hospitalité que nous avons donnée aux nobles martyrs de la liberté du monde; nous avons pu mettre notre main dans la main d'étrangers qui sont devenus nos frères; les proscriptions nous ont envoyé de tous les coins de l'univers des amis imprévus; et Paris, en réunissant tant de généreux bannis, a présenté comme une image d'un congrès de l'humanité qui,

Digitized by Google

après avoir ouvert ses séances dans les amertumes de l'exil, pourra les continuer un jour dans les joies de la délivrance et de la victoire.

Que l'Europe veuille bien considérer la gravité de l'épreuve que nous supportons. Nous avons été choisis entre tous les peuples pour remuer les problèmes les plus difficiles et les passions les plus ardentes ; et cette épreuve, nous avons dû la subir à la lueur d'une inexorable publicité. Pas une dissension n'éclate, pas une singularité ne se produit, pas un scandale n'éclot sans que mille feuilles ne notifient le lendemain la dissension, la singularité et le scandale à l'Europe qui nous contemple curieusement. Eh! bien, que celle des nations qui pourra dire que dans les mêmes circonstances elle ferait mieux que nous, que cette nation se lève et jette la pierre à la France, cette sublime pécheresse qui a toujours, pour se faire absoudre de ses fautes, les extrêmes du génie et de la vertu. Nous attendons les autres peuples aux mêmes conjonctures.

Mais que sont quelques années dans les destinées d'un peuple? Le génie de la France saura se faire jour : il aboutira ! C'est notre plus intime religion que l'esprit philosophique et démocratique de la nation française s'élèvera à la dignité de fondateur. Le secret de la forme appartient à Dieu ; l'élaboration du fond appartient à l'homme.

Tout revient donc au culte de l'intelligence et des idées. Comprendre ou mourir, telle est la loi de notre siècle.

Digitized by Google

Digitized by Google

Z

APPENDICE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Appendice.

Il est important, pour bien apprécier la période illustre de la littérature allemande, depuis Kant et Klopstock jusqu'à Hegel et Gœthe, de connaître exactement l'époque qui l'a précédée, époque d'indécision et d'imitation. Pour cela nous ne savons point de meilleur document que cet écrit du grand Frédéric sur la littérature allemande.

Gœthe a divisé ainsi l'histoire moderne de la littérature de son pays :

De 1750 à 1770. Dans cette période la littérature

Digitized by Google

allemande imite les lettres françaises et les formes classiques de l'antiquité.

De 1770 à 1790. Elle s'agite dans la liberté, fait beaucoup de tentatives, étudie la littérature anglaise.

De 1790 à 1810. Elle est plus tranquille; elle est sérieuse et religieuse; elle étudie la littérature espagnole.

De 1810 à 1820. Elle recommence à s'agiter. Elle veut remonter le cours des temps; vieux patriotisme germanique; absence de formes originales.

Frédéric est un des historiens compétens de la période qui finit en 1770.

Digitized by Google

XI

JUGEMENT DU GRAND FRÉDÉRIC

SUR

LA LITTERATURE ALLEMANDE.

Digitized by Google

Digitized by Google

De la Littérature Allemande;

DES DÉFAUTS QU'ON PEUT LUI REPROCHER; QUELLES EN SONT LES CAUSES; ET PAR QUELS MOYENS ON PEUT LES CORRIGER.

Vous vous étonnez, Monsieur, que je ne joigne pas ma voix à la vôtre pour applaudir aux progrès que fait, selon vous, journellement la littérature allemande. J'aime notre commune patrie autant que vous l'aimez, et par cette raison je me garde bien de la louer avant qu'elle ait mérité ces louanges : ce serait comme si on voulait proclamer vainqueur un homme qui est au milieu de sa course. J'attends qu'il ait gagné

Digitized by Google

le but, et alors mes applaudissemens seront aussi sincères que vrais.

Vous savez que dans la république des lettres les opinions sont libres. Vous envisagez les objets d'un point de vue, moi d'un autre; souffrez donc que je m'explique et que je vous expose ma façon de pensée ainsi que mes idées sur la littérature ancienne et moderne, tant par rapport aux langues, aux connaissances, qu'au goût.

Je commence par la Grèce, qui était le berceau des beaux-arts. Cette nation parlait la langue la plus harmonieuse qui eût jamais existé. Ses premiers théologiens, ses premiers historiens, étaient poètes; ce furent eux qui donnèrent des tours heureux à leur langue, qui créèrent quantité d'expressions pittoresques et qui apprirent à leurs successeurs à s'exprimer avec grâce, politesse et décence.

Je passe d'Athènes à Rome; j'y trouve une république qui lutte long-temps contre ses voisins, qui combat pour la gloire et pour l'empire. Tout était dans ce gouvernement nerf et force, et ce ne fut qu'après qu'elle l'eut emporté sur Carthage sa rivale qu'elle prit du goût pour les sciences. Le grand Africain, l'ami de Lélius et de Polybe, fut le premier Romain qui protégea les lettres. Ensuite vinrent les Gracques; après eux Antoine et Crassus, deux orateurs célèbres de leur temps. Enfin la langue, le style et l'éloquence romaine, ne parvinrent à leur perfection que du temps de Cicéron, d'Hortensius et des beaux génies qui honorèrent le siècle d'Auguste.

Digitized by Google

Ce court recensement me peint la marche des choses. Je suis convaincu qu'un auteur ne saurait bien écrire, si la langue qu'il parle n'est ni formée, ni polie; et je vois qu'en tout pays on commence par le nécessaire pour y joindre ensuite ce qui nous procure des agrémens. La république romaine se forme; elle se bat pour acquérir des terres, elle les cultive; et dès qu'après les guerres puniques elle a pris une forme stable, le goût des arts s'introduit, l'éloquence et la langue latine se perfectionnent. Mais je ne néglige pas d'observer que depuis le premier Africain jusqu'au consulat de Cicéron, il se trouve une période de cent soixante années.

Je conclus de là qu'en toute chose les progrès sont lents et qu'il faut que le noyau qu'on plante en terre prenne racine, s'élève, étende ses branches et se fortifie avant de produire des fleurs et des fruits. J'examine ensuite l'Allemagne selon ces règles, pour apprécier avec justice la situation où nous sommes; je purge mon esprit de tout préjugé; c'est la vérité seule qui doit m'éclairer. Je trouve une langue à demi barbare, qui se divise en autant de dialectes différens que l'Allemagne contient de provinces. Chaque cercle se persuade que son patois est le meilleur. Il n'existe point encore de recueil muni de la sanction nationale, où l'on trouve un choix de mots et de phrases qui constitue la pureté du langage. Ce qu'on écrit en Souabe n'est pas intelligible à Hambourg, et le style d'Autriche paraît obscur en Saxe. Il est donc physiquement impossible qu'un auteur doué

Digitized by Google

du plus beau génie puisse supérieurement bien manier cette langue brute. Si l'on exige qu'un Phidias fasse une Vénus de Gnide, qu'on lui donne un bloc de marbre sans défaut, des ciseaux fins et de bons poinçons; alors il pourra réussir : point d'instrumens, point d'artiste. On m'objectera peut-être que les républiques grecques avaient jadis des idiomes aussi différens que les nôtres; on ajoutera que de nos jours même on distingue la patrie des Italiens par le style et la prononciation qui varient de contrée en contrée. Je ne révoque pas ces vérités en doute; mais que cela ne nous empêche pas de suivre la continuation des faits dans l'ancienne Grèce, ainsi que dans l'Italie moderne. Les poètes, les orateurs, les historiens célèbres, fixèrent leur langue par leurs écrits. Le public, par une convention tacite, adopta les tours, les phrases, les métaphores que les grands artistes avaient employées dans leurs ouvrages : ces expressions devinrent communes, elles rendirent ces langues élémentaires ; elles les enrichirent en les ennoblissant.

Jetons à présent un coup d'œil sur notre patrie : j'entends parler un jargon dépourvu d'agrément que chacun manie selon son caprice, des termes employés sans choix, les mots propres et les plus expressifs négligés, et le sens des choses noyé dans des mers épisodiques. Je fais des recherches pour déterrer nos Homères, nos Virgiles, nos Anacréons, nos Horaces, nos Démosthènes, nos Thucydides, nos Tites-Lives;

Digitized by Google

je ne trouve rien, mes peines sont perdues. Soyons donc sincères et confessons de bonne foi que jusqu'ici les belles-lettres n'ont pas prospéré dans notre sol. L'Allemagne a eu des philosophes qui soutiennent la comparaison avec les anciens, qui même les ont surpassés dans plus d'un genre : je me réserve d'en faire mention dans la suite. Quant aux belles-lettres, convenons de notre indigence. Tout ce que je puis vous accorder sans me rendre le vil flatteur de mes compatriotes, c'est que nous avons eu dans le petit genre des fables un Gellert, qui a su se placer à côté de Phèdre et d'Ésope : les poésies de Canitz sont supportables, non à l'égard de la diction, mais plus en ce qu'il imite faiblement Horace. Je n'omettrai pas les idylles de Gessner, qui trouvent quelques partisans : toutefois permettez-moi de leur préférer les ouvrages de Catulle, de Tibulle et de Properce. Si je repasse les historiens, je ne trouve que l'Histoire d'Allemagne du professeur Mascow que je puisse citer comme la moins défectueuse. Voulez-vous que je vous parle de bonne foi du mérite de nos orateurs? Je ne puis vous produire que le célèbre Kant de Kœnigsberg, qui possédait le rare et l'unique talent de rendre sa langue harmonieuse; et je dois ajouter à notre honte que son mérite n'a été ni reconnu, ni célèbre. Comment peut-on prétendre que les hommes fassent des efforts pour se perfectionner dans leur genre, si la réputation n'est pas leur récompense? J'ajouterai à ces messieurs que je viens de nommer un anonyme dont j'ai vu les vers

Digitized by Google

non rimés; leur cadence et leur harmonie résultait d'un mélange de dactyles et de spondées; ils étaient remplis de sens, et mon oreille a été flattée agréablement par des sons sonores, dont je n'aurais pas cru notre langue susceptible. J'ose présumer que ce genre de versification est peut-être celui qui est le plus convenable à notre idiome, et qu'il est de plus préférable à la rime; il est vraisemblable qu'on ferait des progrès, si on se donnait la peine de le perfectionner.

Je ne vous parle pas du théâtre allemand. Melpomène n'a été courtisée que par des amans bourrus, les uns guindés sur des échasses, les autres rampans dans la boue, et qui tous rebelles à ses lois, ne sachant ni intéresser ni toucher, ont été rejetés de ses autels. Les amans de Thalie ont été plus fortunés; ils nous ont fourni du moins une vraie comédie originale; c'est le *Postzug* dont je parle; ce sont nos mœurs, ce sont nos ridicules que le poète expose sur le théâtre : la pièce est bien faite. Si Molière avait travaillé sur le même sujet, il n'aurait pas mieux réussi. Je suis fâché de ne pouvoir pas étaler un catalogue plus ample de nos bonnes productions : je n'en accuse pas la nation; elle ne manque ni d'esprit, ni de génie; mais elle a été retardée par des causes qui l'ont empêchée de s'élever en même temps que ses voisins. Remontons, s'il vous plaît, à la renaissance des lettres, et comparons la situation où se trouvèrent l'Italie, la France et l'Allemagne lors de cette révolution qui se fit dans l'esprit humain.

Digitized by Google

Vous savez que l'Italie en redevint le berceau, que la maison d'Est, les Médicis, et le pape Léon X, contribuèrent à leurs progrès en les protégeant. Tandis que l'Italie se polissait, l'Allemagne, agitée par des théologiens, se partageait en deux fractions, dont chacune se signalait par sa haine pour l'autre, son enthousiasme et son fanatisme. Dans ce même temps François Ier entreprit de partager avec l'Italie la gloire d'avoir contribué à restaurer les lettres : il se consuma en vains efforts pour les transplanter dans sa patrie ; ses peines furent infructueuses. La monarchie, épuisée par la rançon de son Roi, qu'elle payait à l'Espagne, était dans un état de langueur. Les guerres de la Ligue qui survinrent après la mort de François Ier, empêchaient les citoyens de s'appliquer aux beaux-arts. Ce ne fut que vers la fin du règne de Louis XIII, après que les plaies des guerres civiles furent guéries sous le ministère du cardinal de Richelieu, dans des temps qui favorisaient cette entreprise, qu'on reprit le projet de François Ier. La cour encouragea les savans et les beaux esprits; tout se piqua d'émulation; et bientôt après, sous le règne de Louis XIV, Paris ne le céda ni à Florence ni à Rome. Que se passera-t-il alors en Allemagne? Précisément lorsque Richelieu se couvrait de gloire en polissant sa nation, c'était le fort de la guerre de trente ans. L'Allemagne était ravagée et pillée par vingt armées différentes, qui tantôt victorieuses, tantôt battues, amenaient la désolation à leur suite. Les campagnes étaient dévastées, les champs sans cul-

Digitized by Google

ture, les villes presque désertes. L'Allemagne n'eut guère le temps de respirer après la paix de Westphalie : tantôt elle s'opposait aux forces de l'empire ottoman, très redoutable alors ; tantôt elle résistait aux armées françaises, qui empiétaient sur la Germanie pour étendre l'empire des Gaules. Croit-on, lorsque les Turcs assiégeaient Vienne, ou lorsque Mélac saccageait le Palatinat, que les flammes consumaient les habitations et les villes, que l'asile de la mort même était violé par la licence effrénée des soldats, qui tiraient de leur tombeau les cadavres des électeurs pour s'en approprier les misérables dépouilles; croit-on que dans des momens où des mères désolées se sauvaient des ruines de leur patrie, en portant sur leurs bras leurs enfans exténués d'inanition, que l'on composait à Vienne, à Manheim, des sonnetti, ou que l'on y faisait des épigrammes? Les Muses demandent des asiles tranquilles ; elles fuient des lieux où règne le trouble, et où tout est en subversion. Ce ne fut donc qu'après la guerre de succession que nous commençâmes à réparer ce que tant de calamités successives nous avait fait perdre. Ce n'est donc ni à l'esprit ni au génie de la nation qu'il faut attribuer le peu de progrès que nous avons faits; mais nous ne devons nous en prendre qu'à une suite de conjonctures fâcheuses, à un enchaînement de guerres qui nous ont ruinés et apauvris en hommes et en argent.

Ne perdez pas le fil des événemens; suivez la marche de nos pères, et vous applaudirez à la sa-

Digitized by Google

gesse qui a dirigé leur conduite; ils ont agi précisément comme il était convenable à la situation où ils se trouvaient. Ils ont commencé par s'appliquer à l'économie rurale, à remettre en valeur les terres qui, faute de bras, étaient demeurées sans culture; ils ont relevé les maisons détruites; ils ont encouragé la propagation. On s'est partout appliqué à défricher des terres abandonnées; une population plus nombreuse a donné naissance à l'industrie; le luxe même s'est introduit, ce fléau des petites provinces, et qui augmente la circulation dans les grands États. Enfin, voyagez maintenant en Allemagne, traversez-la d'un bout à l'autre; vous trouverez partout sur votre chemin des bourgades changées en villes florissantes; là c'est Munster, plus loin c'est Cassel, ici c'est Dresde et Géra. Allez dans la Franconie, vous trouverez Wursbourg, Nuremberg. Si vous approchez du Rhin, vous passerez par Fulde et Francfort-sur-le-Mein, pour aller à Manheim, de là à Mayence et à Bonn. Chacune de ces cités présente au voyageur surpris des édifices qu'il ne croyait pas trouver dans le fond de la forêt hercynienne. La mâle activité de nos compatriotes ne s'est donc pas bornée à réparer les pertes causées par nos calamités passées; elle a su aspirer plus haut, elle a su perfectionner ce que nos ancêtres n'avaient qu'ébauché. Depuis que ces changemens avantageux se sont opérés, nous voyons l'aisance devenir plus générale; le tiers-état ne languit plus dans un honteux avilissement; les pères fournissent à l'étude de leurs enfans sans s'obérer. Voilà

Digitized by Google

les prémices établies de l'heureuse révolution que nous attendons; les entraves qui liaient le génie de nos aïeux sont brisées et détruites; déjà on s'aperçoit que la semence d'une noble émulation germe dans les esprits. Nous avons honte qu'en certains genres nous ne puissions pas nous égaler à nos voisins; nous désirons de regagner par des travaux infatigables le temps que nos désastres nous ont fait perdre; et en général le goût national est si décidé pour tout ce qui peut illustrer notre patrie, qu'il est presque évident, avec de telles dispositions, que les Muses nous introduiront à notre tour dans le temple de la gloire. Examinons donc ce qu'il reste à faire pour arracher de nos champs toutes les ronces de la barbarie qui s'y trouvent encore, et pour accélérer ces progrès si désirables auxquels nos compatriotes aspirent. Je vous l'ai déjà dit, il faut commencer par perfectionner la langue; elle a besoin d'être limée et rabotée : elle a besoin d'être maniée par des mains habiles. La clarté est la première règle que doivent se prescrire ceux qui parlent et qui écrivent, parce qu'il s'agit de peindre sa pensée, ou d'exprimer ses idées par des paroles. A quoi servent les pensées les plus justes, les plus fortes, les plus brillantes, si vous ne les rendez intelligibles? Beaucoup de nos auteurs se complaisent dans un style diffus; ils entassent les parenthèses, et souvent vous ne trouvez qu'au bout d'une page entière le verbe d'où dépend le sens de toute la phrase ; rien n'obscurcit plus la construction ; ils sont lâches, au lieu d'être abondans, et l'on devine-

Digitized by Google

rait plutôt l'énigme du sphynx que leur pensée. Une autre cause qui nuit autant aux progrès des lettres que les vices que je reproche à notre langue et au style de nos écrivains, c'est le défaut des bonnes études. Notre nation a été accusée de pédanterie, parce que nous avons eu une foule de commentateurs vétilleurs et pesans; pour se laver de ce reproche, on commence à négliger l'étude des langues savantes; et afin de ne point passer pour pédant, on va devenir superficiel. Peu de nos savans peuvent lire sans difficulté les auteurs classiques, tant grecs que latins. Si l'on veut se former l'oreille à l'harmonie des vers d'Homère, il faut pouvoir le lire couramment sans le secours d'un dictionnaire. J'en dis autant au sujet de Démosthène, d'Aristote, de Thucydide et de Platon. Il en est de même pour se rendre familière la connaissance des auteurs latins. La jeunesse à présent ne s'applique presque pas du tout au grec, et peu apprennent assez le latin pour traduire médiocrement les ouvrages des grands hommes qui ont honoré le siècle d'Auguste. Ce sont cependant là les sources abondantes où les Italiens, les Français et les Anglais, nos devanciers, ont puisé leurs connaissances; ils se sont formés autant qu'ils ont pu sur ces grands modèles; ils se sont approprié leur façon de penser : et en admirant les grandes beautés dont les ouvrages des anciens fourmillent, ils n'ont pas négligé d'en rechercher les défauts. Il faut estimer avec discernement, et ne jamais s'abandonner à une adulation aveugle. Ces heureux jours, dont les Ita-

Digitized by Google

liens, les Français et les Anglais ont joui avant nous, commencent à décliner sensiblement. Le public est rassasié des chefs-d'œuvre qui ont paru; les connaissances étant plus répandues, sont moins estimées; enfin ces nations se croient en possession de la gloire que leurs auteurs leur ont acquise, et elles s'endorment sur leurs lauriers. Mais je ne sais comment cette digression m'a égaré de mon sujet. Retournons à nos foyers, et continuons encore à examiner ce qu'il s'y trouve de défectueux à l'égard de nos études.

Je crois remarquer que le petit nombre des bons et des habiles instituteurs ne répond point aux besoins des écoles; nous en avons beaucoup, et toutes doivent être pourvues. Si les maîtres sont pédans, leur esprit vétilleur s'appesantit sur des bagatelles et néglige les choses principales. Longs, diffus, ennuyeux, vides de choses dans leurs instructions, ils excèdent leurs écoliers, et leur inspirent du dégoût pour les études. D'autres recteurs s'acquittent de leur emploi en mercenaires : que leurs écoliers profitent ou qu'ils ne s'instruisent pas, cela leur est indifférent, pourvu que leurs gages leur soient exactement payés. Et c'est encore pis, si ces maîtres manquent eux-mêmes de connaissances. Qu'apprendront-ils aux autres, si eux-mêmes ne savent rien? A Dieu ne plaise qu'il n'y ait pas quelque exception à cette règle, et qu'on ne trouve pas en Allemagne quelques recteurs habiles! Je ne m'y oppose en rien; je me borne à désirer ardemment que leur nombre soit plus considérable.

Digitized by Google

Que ne dirai-je pas de la méthode vicieuse que les maîtres emploient pour enseigner à leurs élèves la grammaire, la dialectique, la rhétorique, et d'autres connaissances? Comment formeront-ils le goût de leurs écoliers, s'ils ne savent pas eux-mêmes discerner le bon du médiocre, et le médiocre du mauvais; s'ils confondent le style diffus avec le style abondant; le trivial, le bas, avec le naïf; la prose négligée et défectueuse avec le style simple; le galimatias avec le sublime s'ils ne corrigent pas avec exactitude les thèmes de leurs écoliers; s'ils ne relèvent pas leurs fautes sans les décourager, et s'ils ne leur inculquent pas soigneusement les règles qu'ils doivent toujours avoir devant les yeux en composant? J'en dis autant pour l'exactitude des métaphores; car je me ressouviens dans ma jeunesse d'avoir lu, dans une épître dédicatoire d'un professeur Heineccius à une Reine, ces belles paroles : « *Ihro Majestat glanren wie ein Kar-* » *funkel am Finger der jetzigen Zeit.* » « Votre Ma- » jesté brille comme une escarboucle au doigt du » temps présent. » Peut-on rien de plus mauvais? Pourquoi une escarboucle? Est-ce que le temps a un doigt? Quand on le représente, on le peint avec des ailes, parce qu'il s'envole sans cesse; avec une clepsydre, parce que les heures le divisent; et on arme son bras d'une faux, pour désigner qu'il fauche ou détruit tout ce qui existe. Quand des professeurs s'expriment dans un style aussi bas que ridicule, à quoi faut-il s'attendre de la part de leurs écoliers?

Passons maintenant des basses classes aux univer-

Digitized by Google

sités; examinons-les de même impartialement. Le défaut qui me saute le plus aux yeux, c'est qu'il n'y a point de méthode générale pour enseigner les sciences; chaque professeur s'en fait une. Je suis de l'opinion qu'il n'y a qu'une bonne méthode, et qu'il faut s'en tenir à celle-là. Mais quelle est la pratique de nos jours? Un professeur en droit, par exemple, a quelques jurisconsultes favoris, dont il explique les opinions; il s'en tient à leurs ouvrages sans faire mention de ce que d'autres auteurs ont écrit sur le droit; il révèle la dignité de son art pour faire valoir ses connaissances; il croit passer pour un oracle s'il est obscur dans ses leçons; il parle des lois de Memphis quand il est question des coutumes d'Osnabruck, ou il inculque les lois de Minos à un bachelier de Saint-Gall. Le philosophe a son système favori, auquel il se tient à peu près de même. Ses écoliers sortent de son collége la tête remplie de préjugés; ils n'ont parcouru qu'une petite partie des opinions humaines, ils n'en connaissent pas toutes les erreurs ni toutes les absurdités. Je suis encore indécis sur la médecine, si elle est un art ou si elle n'en est pas un, mais je suis persuadé certainement qu'aucun homme n'a la puissance de refaire un estomac, des poumons, ni des reins, quand ces parties essentielles à la vie humaine sont viciées; et je conseille très fort à mes amis, s'ils sont malades, d'appeler à leur secours un médecin qui ait rempli plus d'un cimetière, plutôt qu'un jeune élève de Hoffmann ou de Boerhaave, qui n'a tué personne. Je n'ai

Digitized by Google

rien à reprendre en ceux qui enseignent la géométrie. Cette science est la seule qui n'ait point produit de sectes; elle est fondée sur l'analyse, sur la synthèse et sur le calcul ; elle ne s'occupe que de vérités palpables; aussi a-t-elle la même méthode en tout pays. Je me renferme également dans un respectueux silence à l'égard de la théologie. On dit que c'est une science divine, et qu'il n'est pas permis aux profanes de toucher à l'encensoir. Il me sera, je crois, permis d'user de moins de circonspection à l'égard de messieurs les professeurs d'histoire, et de présenter quelque petit doute à leur examen. J'ose leur demander si l'étude de la chronologie est ce qu'il y a de plus utile dans l'histoire; si c'est une faute irrémissible de se tromper sur l'année de la mort de Bélus ; sur le jour où le cheval de Darius, se mettant à hennir, éleva son maître sur le trône de Perse, sur l'heure où la bulle d'or fut publiée; si ce fut à six heures du matin ou à quatre heures après midi? Pour moi, je me contente de savoir le contenu de la bulle d'or, et qu'elle a été promulguée l'année 1356. Ce n'est pas que je veuille excuser des historiens qui commettent des anachronismes : j'aurai cependant plutôt de l'indulgence pour les petites fautes de cette nature que pour des fautes considérables, comme celle de rapporter confusément les faits, de ne pas développer avec clarté les causes et les événemens, de négliger toute méthode, de s'appesantir longuement sur les petits objets, et de passer légèrement sur ceux qui sont les essentiels. Je

Digitized by Google

pense à peu près de même à l'égard de la généalogie; et je crois qu'on ne doit point lapider un homme de lettres pour ne pas savoir débrouiller la généalogie de sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, ou d'Hildegarde, femme ou maîtresse de Charlemagne. On ne doit enseigner que ce qu'il est nécessaire de savoir; il faut négliger le reste. Peut-être trouverez-vous ma censure trop sévère. Comme rien n'est parfait ici-bas, vous en conclurez que notre langue, nos colléges et nos universités ne le sont pas non plus. Vous ajouterez que la critique est aisée, mais que l'art est difficile; qu'il faut donc indiquer quelles sont, pour mieux faire, les règles qu'on doit suivre. Je suis tout disposé, monsieur, à vous satisfaire. Je crois que si d'autres nations ont pu se perfectionner, nous avons les mêmes moyens qu'elles, et qu'il ne s'agit que de les employer. Il y a longtemps que dans mes heures de loisir, j'ai réfléchi sur ces matières, de sorte que je les ai assez présentes pour les coucher sur le papier et les soumettre à vos lumières; d'autant plus que je n'ai aucune prétention à l'infaillibilité.

Commençons par la langue allemande, laquelle je dis être diffuse, difficile à manier, peu sonore, et qui manque de plus de cette abondance de termes métaphoriques si nécessaires pour fournir des tours nouveaux, et pour donner des grâces aux langues polies. Afin de déterminer la route que nous devons prendre pour arriver à ce but, examinons le chemin que nos voisins ont pris pour y parvenir. En Italie, du temps

Digitized by Google

de Charlemagne, on parlait encore un jargon barbare; c'était un mélange de mots pris des Huns et des Lombards, entremêlés de phrases latines, mais qui auraient été inintelligibles aux oreilles de Cicéron ou de Virgile. Ce dialecte durant les siècles de barbarie qui se succédèrent, demeura tel qu'il était. Long-temps après parut le Dante; ses vers charmèrent ses lecteurs, et les Italiens commencèrent à croire que leur langue pourrait succéder à celle des vainqueurs de l'univers; ensuite, peu avant et durant la renaissance des lettres, fleurirent Pétrarque, l'Arioste, Sannazar, et le cardinal Bembe. C'est principalement le génie de ces hommes célèbres qui a fixé la langue italienne. L'on vit se former en même temps l'académie de la Crusca, qui veille à la conservation comme à la pureté du style.

Je passe maintenant en France. Je trouve qu'à la cour de François Ier on parlait un jargon aussi discordant pour le moins que notre allemand l'est encore; et n'en déplaise aux admirateurs de Marot, de Rabelais, de Montaigne, leurs écrits grossiers et dépourvus de grâces ne m'ont causé que de l'ennui et du dégoût. Après eux, vers la fin du règne de Henri IV, parut Malherbe. C'est le premier poète que la France ait eu; ou pour mieux dire, en qualité de versificateur, il est moins défectueux que ses devanciers. Pour marque qu'il n'avait pas poussé son art à la perfection, je n'ai qu'à vous rappeler ces vers que vous connaissez d'une de ses odes :

« Prends ta foudre, Louis, et va, comme un lion,

Digitized by Google

» Donner le dernier coup à la dernière tête
» De la rébellion. »

A-t-on jamais vu un lion armé d'une foudre? La fable met la foudre entre les mains du maître des dieux, ou elle en arme l'aigle qui l'accompagne; jamais lion n'a eu cet attribut. Mais quittons Malherbe avec ces métaphores impropres, et venons aux Corneille, aux Racine, aux Despréaux, aux Bossuet, aux Fléchier, aux Pascal, aux Fénélon, aux Boursault, aux Vaugelas, les véritables pères de la langue française; ce sont eux qui ont formé le style, fixé l'usage des mots, rendu les phrases harmonieuses, et qui ont donné de la force et de l'énergie au vieux jargon barbare et discordant de leurs ancêtres. On dévora les ouvrages de ces beaux génies. Ce qui plaît se retient. Ceux qui avaient du talent pour les lettres, les imitèrent. Le style et le goût de ces grands hommes se communiqua depuis à toute la nation. Mais souffrez que je vous arrête un moment, pour vous faire remarquer qu'en Grèce, en Italie, comme en France, les poètes ont été les premiers qui rendant leur langue flexible et harmonieuse, l'ont ainsi préparée à devenir plus souple et plus maniable sous la plume des auteurs qui après eux écrivirent en prose.

Si je me transporte maintenant en Angleterre, j'y trouve un tableau semblable à celui que je vous ai fait de l'Italie et de la France. L'Angleterre avait été subjuguée par les Romains, par les Saxons, par les

Digitized by Google

Danois, et enfin par Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie. De cette confusion des langues de leurs vainqueurs, en y joignant le jargon qu'on parle encore dans la principauté de Galles, se forma l'anglais. Je n'ai pas besoin de vous avertir que dans ces temps de barbarie cette langue était au moins aussi grossière que celles dont je viens de vous parler. La renaissance des lettres opéra le même effet sur toutes les nations; l'Europe était lasse de l'ignorance crasse dans laquelle elle avait croupi durant tant de siècles, elle voulut s'éclairer. L'Angleterre, toujours jalouse de la France, aspirait à produire elle-même ses auteurs; et comme pour écrire il faut avoir une langue, elle commença à perfectionner la sienne. Pour aller plus vite, elle s'appropria, du latin, du français, de l'italien, tous les termes qu'elle jugea lui être nécessaires; elle eut des écrivains célèbres; mais ils ne purent adoucir ces sons aigus de leur langue qui choquent les oreilles étrangères. Les autres idiomes perdent quand on les traduit, l'anglais seul y gagne. Je me souviens à ce propos de m'être trouvé un jour avec des gens de lettres; quelqu'un leur demanda en quelle langue s'était énoncé le serpent qui tenta notre première mère? En anglais, répondit un érudit, car le serpent siffle. Prenez cette mauvaise plaisanterie pour ce qu'elle vaut.

Après vous avoir exposé comment chez d'autres nations les langues ont été cultivées et perfectionnées, vous jugez sans doute qu'en employant les mêmes moyens, nous réussirons également comme

Digitized by Google

eux. Il nous faut donc de grands poètes et de grands orateurs pour nous rendre ce service, et nous ne devons pas l'attendre des philosophes ; leur partage est de déraciner des erreurs, et de découvrir des vérités nouvelles. Les poètes et les orateurs doivent nous enchanter par leur harmonie, nous attendrir et nous persuader; mais comme on ne fait pas naître des génies à point nommé, voyons si nous ne pourrons pas faire également quelques progrès en employant des secours intermédiaires. Pour resserrer notre style, retranchons toute parenthèse inutile; pour acquérir de l'énergie, traduisons les auteurs anciens qui se sont exprimés avec le plus de force et de grâce. Prenons chez les Grecs Thucydide, Xénophon; n'oublions pas la Poétique d'Aristote. Qu'on s'applique surtout à bien rendre la force de Démosthène. Nous prendrons des Latins le Manuel d'Épictète, les Pensées de l'empereur Marc-Aurèle, les Commentaires de César, Salluste, Tacite, l'Art poétique d'Horace. Les Français pourront nous fournir les Pensées de La Rochefoucauld, les Lettres persanes, l'Esprit des Lois. Tous ces livres que je propose, la plupart écrits en style sentencieux, obligeront ceux qui les traduiront à fuir les termes oiseux et les paroles inutiles; nos écrivains emploieront toute leur sagacité à resserrer leurs idées, pour que leur traduction ait la même force que l'on admire dans leurs originaux. Toutefois en rendant leur style plus énergique, ils seront attentifs à ne point devenir obscurs; et pour conserver cette clarté, le premier

Digitized by Google

des devoirs de tout écrivain, ils ne s'écarteront jamais des règles de la grammaire, afin que les verbes qui régissent les phrases soient placés de sorte qu'il n'en résulte aucun sens amphibologique. Des traductions faites en ce genre serviront de modèles, sur lesquels nos écrivains pourront se mouler. Alors nous pourrons nous flatter d'avoir suivi le précepte qu'Horace donne aux auteurs dans sa Poétique : *Tot verba, tot pondera.* Il sera plus difficile d'adoucir les sons durs dont la plupart des mots de notre langue abondent. Les voyelles plaisent aux oreilles; trop de consonnes rapprochées les choquent, parce qu'elles coûtent à prononcer, et n'ont rien de sonore : nous avons de plus quantité de verbes auxiliaires et actifs dont les dernières syllabes sont sourdes et désagréables, comme *sagen, geben, nehmen :* mettez un *a* au bout de ces terminaisons et faites-en *sagena, gebena, nehmena,* et ces sons flatteront l'oreille. Mais je sais aussi que quand même l'Empereur, ses huit électeurs, dans une diète solennelle de l'Empire, donneraient une loi pour qu'on prononçât ainsi, les sectateurs zélés du tudesque se moqueraient d'eux et crieraient partout en beau latin : *Cæsar non est super grammaticos,* et le peuple, qui décide des langues en tout pays, continuerait à prononcer *sagen* et *geben* comme de coutume. Les français ont adouci par la prononciation bien des mots qui choquent les oreilles, et qui avaient fait dire à l'empereur Julien que les Gaulois croassaient comme les corneilles. Ces mots, tels qu'on les prononçait alors, sont, *cro-jo-gent,*

Digitized by Google

voi-yai-gent, on les prononce à présent *croient*, *voient*; s'ils ne flattent pas, ils sont toutefois moins désagréables. Je crois que pour certains mots nous en pourrions user de même. Il est encore un vice que je ne dois pas omettre, celui des comparaisons basses et triviales, puisées dans le jargon du peuple. Voici, par exemple, comme s'exprimait un poète qui dédia ses ouvrages à je ne sais quel protecteur, « *Schiess, grosser Goenner, schiess deine Strahlen,* » *Arm dick, auf deinen Knecht hernieder.* Répands, » grand protecteur, répands tes rayons gros comme » le bras sur ton serviteur. » Que dites-vous de ces rayons gros comme le bras? N'aurait-on pas dû dire à ce poète : mon ami, apprends à penser avant de te mêler d'écrire? N'imitons donc pas les pauvres qui veulent passer pour riches; convenons de bonne foi de notre indigence; que cela nous encourage plutôt à gagner par nos travaux les trésors de la littérature, dont la possession mettra le comble à la gloire nationale.

Après vous avoir exposé de quelle manière on pourrait former notre langue, je vous prie de me prêter la même attention à l'égard des mesures que l'on pourrait prendre pour étendre la sphère de nos connaissances, rendre les études plus faciles, plus utiles, et former en même temps le goût de la jeunesse. Je propose, en premier lieu, qu'on fasse un choix plus réfléchi des maîtres qui doivent régir les classes, et qu'on leur prescrive la méthode sage et judicieuse qu'ils doivent suivre en enseignant, tant

Digitized by Google

pour la grammaire et pour la dialectique qu'également pour la rhétorique ; qu'on fasse de petites distinctions pour les enfans qui s'appliquent, et qu'il y ait de légères flétrissures pour ceux qui se négligent. Je crois que le meilleur traité de logique, et en même temps le plus clair, est celui de Wolff. Il faudrait donc obliger tous les recteurs à l'enseigner; d'autant plus que celui de Batteux n'est pas traduit et qu'il ne l'emporte pas sur l'autre. Pour la rhétorique, qu'on s'en tienne à Quintilien. Quiconque, en l'étudiant, ne parvient pas à l'éloquence, n'y parviendra jamais. Le style de cet ouvrage est clair, il contient tous les préceptes et toutes les règles de l'art ; mais il faut avec cela que les maîtres examinent avec soin les thèmes de leurs écoliers, en leur expliquant les raisons pour lesquelles on corrige leurs fautes, et en louant les endroits où ils ont réussi.

Si les maîtres suivent la méthode que je propose, ils développeront le germe des talens où la nature en a semé; ils perfectionneront le jugement de leurs écoliers, en les accoutumant à ne point décider sans connaissance de cause, ainsi qu'à tirer des conséquences justes de leurs principes. La rhétorique rendra leur esprit méthodique ; ils apprendront l'art d'arranger leurs idées, de les joindre, et de les lier les unes aux autres par des transitions naturelles, imperceptibles et heureuses; ils sauront proportionner le style au sujet, employer à propos les figures, tant pour éviter la monotomie du style, que pour

Digitized by Google

répandre des fleurs sur les endroits qui en sont susceptibles; et ils ne confondront pas deux métaphores en une, ce qui ne peut présenter qu'un sens louche au lecteur. La rhétorique leur enseignera encore à faire un choix des argumens qu'ils veulent employer, selon le caractère de l'auditoire auquel ils ont à s'adresser; ils apprendront à s'insinuer dans les esprits, à plaire, à émouvoir, à exciter l'indignation ou la pitié, à persuader, à entraîner tous les suffrages. Quel art divin que celui où, par le moyen de la seule parole, sans force ni violence, on parvient à subjuguer les esprits, à régner sur les cœurs, et à savoir exciter dans une nombreuse assemblée les passions que l'on veut lui inspirer! Si les bons auteurs étaient traduits en notre langue, j'en recommanderais la lecture comme celle d'une chose importante et nécessaire. Par exemple, pour les logiciens, rien ne les formerait mieux que le Commentaire de Bayle sur les Comètes, et sur le *Contrains-les d'entrer*. Bayle est, selon mes faibles lumières, le premier des dialecticiens de l'Europe; il raisonne non-seulement avec force et précision : mais il excelle surtout à voir d'un coup d'œil tout ce de quoi une proposition est susceptible; son côté fort, son côté faible; comment il faut la soutenir, et comment on pourra réfuter ceux qui l'attaqueront. Dans son grand Dictionnaire il attaque Ovide sur le débrouillement du chaos; il y a des articles excellens sur les manichéens, sur Épicure, sur Zoroastre, etc. Tous méritent d'être lus et étudiés, et ce sera un avantage

Digitized by Google

inestimable pour les jeunes gens, qui pourront s'approprier la force du raisonnement et la vive pénétration d'esprit de ce grand homme. Vous devinez d'avance les auteurs que je recommanderai à ceux qui étudient l'éloquence. Pour qu'ils apprennent à sacrifier aux grâces, je voudrais qu'ils lussent les grands poètes; Homère, Virgile, quelques odes choisies d'Horace, quelques vers d'Anacréon. Afin qu'ils prissent le grand goût de l'éloquence, je mettrais Démosthène et Cicéron entre leurs mains; on leur ferait remarquer en quoi diffère le mérite de ces deux grands orateurs. Au premier on ne saurait rien ajouter, au second il n'y a rien à retrancher. Ces lectures pourraient être suivies des belles Oraisons funèbres de Bossuet et de Fléchier, du Démosthène et du Cicéron français, et du Petit Carême de Massillon, rempli de traits de la plus sublime éloquence. Afin de leur apprendre dans quel goût il faut écrire l'histoire, je voudrais qu'ils lussent Tite-Live, Saluste, Tacite; on leur ferait remarquer en même temps la noblesse du style, la beauté de la narration, en condamnant toutefois la crédulité avec laquelle Tite-Live donne à la fin de chaque année une liste de miracles les uns plus ridicules que les autres. Ces jeunes gens pourraient ensuite parcourir l'Histoire universelle de Bossuet, et les Révolutions romaines par l'abbé de Vertot; on pourrait y ajouter l'avant-propos de l'Histoire de Charles-Quint par Robertson. Ce serait le moyen de leur former le goût et de leur apprendre comment il faut écrire; mais

Digitized by Google

si le recteur n'a pas lui-même ces connaissances, il se contentera de dire : Ici Démosthène emploie le grand argument oratoire ; là et dans la plus grande partie du discours, il se sert de l'enthymème ; voilà une apostrophe, voici une prosopopée ; en tel endroit une métaphore, dans l'autre une hyperbole. Cela est bon ; mais si le maître ne relève pas mieux les beautés de l'auteur, et qu'il n'en fasse pas remarquer les défauts (parce qu'il en échappe même aux plus grands orateurs), il n'aura pas rempli sa tâche. J'insiste si fort sur toutes ces choses, à cause que je voudrais que les jeunes gens sortissent des écoles avec des idees nettes, et que, sans se contenter de remplir leur mémoire, on s'attachât surtout à leur former le jugement, afin qu'ils apprissent à discerner le bon du mauvais, et que ne se bornant pas à dire : Cela me plaît, ils pussent à l'avenir donner des raisons solides de ce qu'ils approuvent ou de ce qu'ils rejettent.

Pour vous convaincre du peu de goût qui jusqu'à nos jours règne en Allemagne, vous n'avez qu'à vous rendre aux spectacles publics. Vous y verrez représenter les abominables pièces de Shakspeare traduites en notre langue, et tout l'auditoire se pâmer d'aise en entendant ces farces ridicules et dignes des sauvages du Canada. Je les appelle telles, parce qu'elles pêchent contre toutes les règles du théâtre. Ces règles ne sont point arbitraires, vous les trouvez dans la Poétique d'Aristote, où l'unité de lieu, l'unité d'intérêt, sont prescrites comme les seuls moyens de

Digitized by Google

rendre les tragédies intéressantes ; au lieu que dans ces pièces anglaises la scène dure l'espace de quelques années. Où est la vraisemblance ? Des crocheteurs et des fossoyeurs paraissent et tiennent des propos dignes d'eux : ensuite viennent des princes et des reines. Comment ce mélange bizarre de bassesse et de grandeur, de bouffonnerie et de tragique, peut-il toucher et plaire ? On peut pardonner à Shakspeare ces écarts bizarres ; car la naissance des arts n'est jamais le point de leur maturité. Mais voilà encore un Goetz de Cerlichingen qui paraît sur la scène, imitation détestable de ces mauvaises pièces anglaises, et le parterre applaudit et demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes. Je sais qu'il ne faut point disputer des goûts ; cependant permettez-moi de vous dire que ceux qui trouvent autant de plaisir aux danseurs de corde, aux marionnettes, qu'aux tragédies de Racine, ne veulent que tuer le temps ; ils préfèrent ce qui parle à leurs yeux à ce qui parle à leur esprit, et ce qui n'est que spectacle à ce qui touche le cœur. Mais revenons à notre sujet.

Après vous avoir parlé des basses classes, il faut que j'agisse avec la même franchise à l'égard des universités, et que je vous propose les corrections qui paraîtront les plus avantageuses et les plus utiles à ceux qui voudront se donner la peine d'y bien réfléchir. Il ne faut pas croire que la méthode qu'emploient les professeurs pour enseigner les sciences, soit indifférente ; ils manquent de clarté et de netteté, leurs

Digitized by Google

peines sont perdues; ils ont leur cours tout préparé d'avance, et ils s'en tiennent là. Que ce cours de leur science soit bien ou mal fait, personne ne s'en embarrasse; aussi voit-on le peu d'avantage qu'on retire de ces études; bien peu d'écoliers en sortent avec les connaissances qu'ils en devraient rapporter. Mon idée serait donc de prescrire à chaque professeur la règle qu'il doit suivre en enseignant. En voici l'ébauche. Mettons le géomètre et le théologien de côté, parce qu'il n'y a rien à ajouter à l'évidence du premier, et qu'il ne faut point choquer les opinions populaires du dernier. Je trouve d'abord le philosophe.

J'exigerais qu'il commençât son cours par une définition exacte de la philosophie; qu'ensuite, remontant aux temps les plus reculés, il rapportât toutes les différentes opinions que les hommes ont eues, selon l'ordre des temps où ont fleuri ceux qui les ont enseignées. Il ne suffirait pas, par exemple, de leur dire que les stoïciens admettaient dans leur système que les ames humaines sont des parcelles de la divinité. Quelque belle et sublime que soit cette idée, le professeur fera remarquer qu'elle implique contradiction, parce que si l'homme était une parcelle de la Divinité, il aurait des connaissances infinies qu'il n'a point; parce que si Dieu était dans les hommes, il arriverait à présent que le Dieu anglais se battrait contre le Dieu français et espagnol; que ces diverses parties de la Divinité tâcheraient de se détruire réciproquement, et qu'enfin toutes les scélératesses, tous les crimes que les hommes commet-

Digitized by Google

tent, seraient des œuvres divines. Quelle absurdité d'admettre de pareilles horreurs! Donc elles ne sont pas vraies. S'il touche au système d'Épicure, il s'arrêtera surtout sur l'impassibilité que ce philosophe attribue à ses dieux, ce qui est contraire à la nature divine : il n'oubliera pas d'insister sur l'absurdité de la déclinaison des atomes, et sur tout ce qui répugne à l'exactitude et à la liaison du raisonnement. Il fera sans doute mention de la secte acataleptique et de la nécessité où les hommes se trouvent souvent de suspendre leur jugement sur tant de matières métaphysiques, où l'analogie et l'expérience ne sauraient leur prêter de fil pour se conduire dans ce labyrinthe. Ensuite il en viendra à Galilée; il exposera nettement son système; il ne manquera pas d'appuyer sur l'absurdité du clergé romain, qui ne voulait pas que la terre tournât, qui se révoltait contre les antipodes, et qui, tout infaillible qu'il croyait être, perdit cette fois au moins son procès devant le tribunal de la raison. Viendra ensuite Copernic, Tycho-Brahé, le système des tourbillons. Le professeur démontrera à ses auditeurs l'impossibilité du plein, qui s'opposerait à tout mouvement; il prouvera évidemment, malgré Descartes, que les animaux ne sont pas des machines. Ceci sera suivi de l'abrégé du système de Newton, du vide qu'il faut admettre, sans qu'on puisse dire si c'est une négation d'existence, ou si ce vide est un être à la nature duquel nous ne pouvons attacher aucune idée précise. Cela n'empêchera pas que le professeur n'instruise son auditoire du parfait rap-

Digitized by Google

port de ce système calculé par Newton, avec les phénomènes de la nature; et c'est ce qui obligea les modernes d'admettre la pesanteur, la gravitation, la force centripète et la force centrifurge, propriétés occultes de la nature inconnues jusqu'à nos jours. Ce sera alors le tour de Leibnitz, du système des monades et de celui de l'harmonie préétablie. Le professeur fera remarquer sans doute que sans unité point de nombre. Donc il faut admettre des corps insécables, dont la matière soit composée. Il fera observer de plus à son auditoire, qu'idéalement la matière peut se diviser à l'infini; mais que dans la pratique les premiers corps, pour être trop déliés, échappent à nos sens et qu'il faut de toute nécessité de premières parties indestructibles, qui servent de principes aux élémens; car rien ne se fait de rien, et rien ne s'anéantit. Ce professeur représentera le système de l'harmonie préétablie comme le roman d'un homme de beaucoup de génie; et il ajoutera sans doute que la nature prend la voie la plus courte pour arriver à ses fins : il remarquera qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. Viendra ensuite Spinosa, qu'il réfutera sans peine, en employant les mêmes argumens dont il s'est servi contre les stoïciens; et s'il prend ce système du côté où il paraît nier l'existence du premier être, rien ne lui sera plus facile que de le réduire en poudre, surtout s'il fait voir la destination de chaque chose, le but pour lequel elle est faite. Tout, même jusqu'à la végétation d'un brin d'herbe, prouve la Divinité : et si l'homme jouit

Digitized by Google

d'un degré d'intelligence qu'il ne s'est point donné, il faut, à plus forte raison, que l'être dont il tient tout ait un esprit infiniment plus profond et plus immense. Notre professeur ne mettra pas Malebranche tout-à-fait de côté. En développant les principes de ce savant père de l'Oratoire, il montrera que les conséquences qui en découlent naturellement ramènent à la doctrine des stoïciens, à l'ame universelle dont tous les êtres animés font partie. Si nous voyons tout en Dieu, si nos sensations, nos pensées, nos désirs, notre volonté émanent directement de ses opérations intellectuelles sur nos organes, nous ne devenons que des machines mues par des mains divines. Dieu reste seul, et l'homme disparaît. Je me flatte que Monsieur le professeur, s'il a le sens commun, n'oubliera pas le sage Locke, le seul des métaphysiciens qui ait sacrifié l'imagination au bon sens, qui suive l'expérience autant qu'elle peut le conduire, et qui s'arrête prudemment quand ce guide vient à lui manquer. Est-il question de morale? Monsieur le professeur dira quelques mots de Socrate; il rendra justice à Marc-Aurèle, et il s'étendra plus amplement sur les Offices de Cicéron, le meilleur ouvrage de morale qu'on ait écrit et qu'on puisse écrire.

Je ne dirai que deux mots aux médecins. Ils doivent surtout accoutumer leurs élèves à bien examiner les symptômes des maladies, pour en bien connaître le genre. Ces symptômes sont, un pouls rapide et faible, un pouls fort et violent, un pouls intermittent, la sécheresse de la langue, les yeux, la nature

Digitized by Google

de la transpiration, les sécrétions tant urines que matières fécales; ils en peuvent tirer des inductions pour apprécier moins vaguement le genre de marasme qui cause la maladie; et c'est sur ces connaissances qu'ils doivent faire choix des remèdes convenables. Le professeur fera de plus soigneusement observer à ses écoliers la prodigieuse différence des tempéramens, et l'attention qu'ils exigent. Il promènera la même maladie de tempérament en tempérament; il insistera principalement sur la nécessité d'observer combien dans la même maladie la médecine doit être proportionnée à la nature de la constitution du patient. Je n'ose pas néanmoins présumer qu'avec toutes ces instructions ces jeunes Esculapes fassent des miracles. Le gain que le public y fera, c'est qu'il y aura moins de citoyens de tués par l'ignorance ou par la paresse des médecins.

Pour abréger, je passe sur la botanique, la chimie, et les expériences physiques, afin d'entreprendre monsieur le professeur en droit, qui m'a la mine bien rébarbative. Je lui dirai: Monsieur, nous ne sommes plus dans le siècle des mots, nous sommes dans celui des choses. De grâce, pour l'avantage du public, daignez mettre un peu moins de pédanterie et plus de bon sens dans les profondes leçons que vous croyez faire. Vous perdrez votre temps, Monsieur, à enseigner un droit public, qui n'est pas même un droit particulier; que les puissans ne respectent pas, et dont les faibles ne tirent aucune assistance. Vous instruisez vos écoliers des lois de Minos, de Solon,

Digitized by Google

de Lycurgue, des douze tables de Rome, du code de l'empereur Justinien; et pas le mot, ou peu de chose, des lois et des coutumes reçues dans nos provinces. Pour vous tranquilliser, nous vous permettons de croire que votre cervelle est formée de la quintessence de celles de Cujas et de Barthole fondues ensemble; mais daignez considérer que rien n'est plus précieux que le temps, et que celui qui le perd en phrases inutiles, est un prodigue auquel vous adjugeriez le séquestre si on l'accusait devant votre tribunal. Permettez donc, Monsieur, tout érudit que vous êtes, qu'un ignorant de ma trempe (si vous encouragez ma timidité) vous propose une espèce de cours de droit que vous pourriez faire. Vous commencerez par prouver la nécessité des lois, parce qu'aucune société ne peut se soutenir sans elles. Vous montrerez qu'il y en a de civiles, de criminelles, et d'autres qui ne sont que de convention. Les premières servent pour assurer les possessions, soit pour les dots, les douaires, les contrats de vente et d'achat; elles indiquent les principes qui servent de règle pour décider des limites, ainsi que pour éclaircir des droits qui sont en litige. Les lois criminelles sont plutôt pour atterrer le crime que pour le punir; les peines doivent être proportionnées aux délits, et les châtimens les plus doux doivent en tout temps être préférés aux plus rigoureux. Les lois de convention sont celles que les gouvernemens établissent pour favoriser le commerce ou l'industrie. Les deux premières sortes de lois sont d'un genre stable; les dernières sont su-

Digitized by Google

jettes à des changemens, par des causes internes ou externes qui peuvent obliger d'abolir les unes et d'en créer de nouvelles. Ce préambule exposé avec toute la netteté nécessaire, monsieur le professeur, sans consulter Grotius ni Puffendorff, aura la bonté d'analyser les lois de la contrée où il réside; il se gardera surtout de donner du goût à ses élèves pour l'esprit contentieux; au lieu d'en faire des embrouilleurs, il en fera des débrouilleurs; et il emploiera tous ses soins à mettre de la justesse, de la clarté et de la précision dans ses leçons. Pour former à cette méthode ses disciples dès leur jeunesse, il ne négligera pas surtout de leur inspirer du mépris pour l'esprit contentieux qui sophistique tout, et qui semble un répertoire inépuisable de subtilités et de chicanes.

Je m'adresse à présent à monsieur le professeur d'histoire; je lui propose pour modèle le savant et célèbre Thomasius. Notre professeur gagnera de la réputation s'il approche de ce grand homme; de la gloire, s'il l'égale. Il commencera son cours selon l'ordre des temps, par les histoires anciennes; il finira par les histoires modernes. Il n'omettra aucun peuple dans cette suite des siècles; il n'oubliera ni les Chinois, ni les Russes, ni la Pologne, ni le nord, comme il est arrivé à M. Bossuet dans son ouvrage, d'ailleurs très estimable. Notre professeur s'appliquera surtout à l'histoire d'Allemagne, comme la plus intéressante pour les Allemands; il se gardera cependant de s'enfoncer trop avant dans l'obscurité des origines sur lesquelles les documens nous manquent, et qui au

Digitized by Google

demeurant sont des connaissances assez inutiles. Sans s'appesantir il parcourra le neuvième, le dixième, le onzième, le douzième siècle; il s'étendra davantage sur le treizième siècle, où l'histoire commence à devenir plus intéressante. En avançant il entrera dans de plus grands détails, parce que ces faits sont liés davantage à l'histoire de nos jours; il s'arrêtera plus particulièrement sur les événemens qui ont eu des suites que sur ceux qui sont morts sans postérité, si j'ose m'exprimer ainsi. Le professeur remarquera l'origine des droits, des usages, des lois; il fera connaître à quelles occasions elles se sont établies dans l'Empire. Il faut qu'il marque l'époque où les villes impériales devinrent libres, et quels furent leurs priviléges; comment se forma la Hanse ou la ligue des villes anséatiques; comment les évêques et les abbés devinrent souverains; il expliquera de son mieux comment les électeurs acquirent le droit d'élire les empereurs. Les différentes formes de l'administration de la justice dans cette suite de siècles, ne doivent pas être omises. Mais c'est surtout depuis Charles-Quint que monsieur le professeur fera le plus d'usage de son discernement et de son habileté : depuis cette époque tout devient intéressant et mémorable. Il s'appliquera à débrouiller de son mieux les causes des grands événemens; indifférent pour les personnes, il louera les belles actions de ceux qui se sont illustrés, et il blâmera les fautes de ceux qui en ont commis. Voici enfin les troubles de la religion qui commencent; le professeur traitera cette partie

Digitized by Google

en philosophe. Viennent ensuite les guerres auxquelles ces troubles donnèrent lieu; ces grands intérêts seront traités avec la dignité qui leur convient. La Suède prend parti contre l'Empereur; le professeur dira ce qui donna lieu à Gustave-Adolphe de se transporter en Allemagne, et quelles raisons eut la France de ce déclarer pour la Suède, et pour la cause protestante; mais le professeur ne répètera pas les vieux mensonges que de trop crédules historiens ont répandus. Il ne dira point que Gustave-Adolphe a été tué par un prince allemand qui servait dans son armée, parce que cela n'est ni vrai, ni prouvé, ni vraisemblable. La paix de Westphalie exigera un détail plus circonstancié, parce qu'elle est devenue la base des libertés germaniques, une loi qui restreint l'ambition impériale dans ses justes bornes, sur laquelle notre constitution présente est fondée. Le professeur rapportera ensuite ce qui s'est passé sous les règnes des empereurs Léopold, Joseph et Charles VI. Ce vaste champ lui fournit de quoi exercer son érudition et son génie, sourtout s'il ne néglige rien d'essentiel; et il n'oubliera pas, après avoir exposé tous les faits mémorables de chaque siècle, de rendre compte des opinions reçues, et des hommes qui se sont le plus distingués par leurs talens, par leurs découvertes, ou par leurs ouvrages, et il aura soin de ne pas omettre les étrangers contemporains des Allemands dont il parle. Je crois qu'après avoir ainsi parcouru l'histoire, peuple après peuple, on rendrait service aux étudians si l'on rassemblait

Digitized by Google

toutes ces matières et qu'on les leur représentât dans un tableau général. C'est surtout dans un tel ouvrage que l'ordre chronologique serait nécessaire, pour ne pas confondre les temps, et pour apprendre à placer chaque fait important selon l'ordre qu'il doit occuper, les contemporains à côté des contemporains; et pour que la mémoire fût moins chargée de dates, il serait bon de fixer les époques où les révolutions les plus importantes sont arrivées : ce sont autant de points d'appui pour la mémoire, qui se retiennent facilement, et qui empêchent que cet immense chaos d'histoires ne brouille la tête des jeunes gens.

Un cours d'histoire, tel que je le propose, doit être bien digéré, profondément pensé, et purgé de toute minutie. Ce n'est ni le *Theatrum Europœum*, ni l'histoire des Germains de M. de Bunau, que le professeur doit consulter; j'aimerais mieux l'adresser aux cahiers de Thomasius, s'il s'en trouve encore. Quel spectacle plus intéressant, plus instructif et plus nécessaire pour un jeune homme qui doit entrer dans le monde, que de passer cette suite de vicissitudes qui ont changé si souvent la face de l'univers ! Où apprendra-t-il mieux à connaître le néant des choses humaines, qu'en se promenant sur les ruines des royaumes et des plus vastes empires? Mais dans cet amas de crimes qu'on lui fait passer devant les yeux, quel plaisir pour lui de trouver de loin à loin de ces ames vertueuses et divines qui semblent demander grâce pour la perversité de l'espèce? Ce sont là les

Digitized by Google

modèles qu'il doit suivre. Il a vu une foule d'hommes heureux environnés d'adulateurs ; la mort frappe l'idole, les flatteurs s'enfuient, la vérité paraît, et les cris de l'exécration publique étouffent la voix des panégyristes. Je me flatte que le professeur aura assez de sens pour marquer à ses disciples les bornes qui distinguent une noble émulation d'avec celles d'une ambition démesurée, et qu'il les fera réfléchir sur tant de passions funestes qui ont entraîné les malheurs des plus vastes États; il leur prouvera par cent exemples que les bonnes mœurs ont été les vraies gardiennes des empires, ainsi que leur corruption, l'introduction du luxe, et l'amour démesuré des richesses, ont été de tout temps les précurseurs de leur chute. Si monsieur le professeur suit le plan que je propose, il ne se bornera pas à entasser les faits dans la mémoire de ses écoliers; mais il travaillera à former leur jugement, à rectifier leur façon de penser, et surtout à leur inspirer de l'amour pour la vertu; ce qui, selon moi, est préférable à toutes les connaissances indigestes dont on farcit la tête des jeunes gens.

Il résulte en général de tout ce que je viens de vous exposer que l'on devrait s'appliquer avec zèle et avec empressement à traduire dans notre langue tous les auteurs classiques des langues anciennes et modernes; ce qui nous procurerait le double avantage de former notre idiome et de rendre les connaissances plus universelles. En naturalisant tous les bons auteurs, ils nous apporteraient des idées neuves et nous enrichiraient de leur diction, de leurs

Digitized by Google

grâces et de leurs agrémens, et combien de connaissances le public n'y gagnerait-il pas? De vingt-six millions d'habitans qu'on donne à l'Allemagne, je ne crois pas que cent mille sachent bien le latin, surtout si vous décomptez cet amas de prêtres ou de moines qui savent à peine autant de latin qu'il en faut pour entendre tant bien que mal la syntaxe. Or, voilà donc vingt-cinq millions neuf cent mille ames exclues de toutes connaissances, parce qu'elles ne sauraient les acquérir dans la langue vulgaire. Quel changement plus avantageux pourrait donc nous arriver que celui de rendre ces lumières plus communes en les répandant partout? Le gentilhomme qui passe sa vie à la campagne, ferait un choix de lectures qui lui seraient convenables, il s'instruirait en s'amusant; le gros bourgeois en deviendrait moins rustre; les gens désœuvrés y trouveraient une ressource contre l'ennui; le goût des belles-lettres deviendrait général, et il répandrait sur la société l'aménité, la douceur, les grâces et des ressources inépuisables pour la conversation. De ce frottement des esprits résulterait ce tact fin, le bon goût qui par un discernement prompt saisit le beau, rejette le médiocre et dédaigne le mauvais. Le public, devenu ainsi juge éclairé, obligerait les auteurs nouveaux à travailler leurs ouvrages avec plus d'assiduité et de soin, et à ne les donner au jour qu'après les avoir bien limés et repolis.

La marche que j'indique n'est point née dans mon imagination; c'est celle de tous les peuples qui se

Digitized by Google

sont policés; il n'y en a pas d'autre. Plus le goût des lettres gagnera, plus il y aura de distinction et de fortune à attendre pour ceux qui les cultivent supérieurement; plus l'exemple de ceux-là en animera d'autres. L'Allemagne produit des hommes à recherches laborieuses, des philosophes, des génies et tout ce que l'on peut désirer; il ne faut qu'un Prométhée qui dérobe le feu céleste pour les animer.

Le sol qui a produit le fameux Des Vignes, chancelier du malheureux empereur Frédéric II, celui où sont nés ceux qui écrivirent les Lettres des hommes obscurs (bien supérieurs à leur siècle), qui sont les modèles de Rabelais; le sol qui a produit le fameux Érasme dont l'Éloge de la Folie pétille d'esprit, et qui vaudrait encore mieux si l'on en retranchait quelques platitudes monacales qui se ressentent du mauvais goût du temps; le pays qui a vu naître un Mélanchton aussi sage qu'érudit; le sol, dis-je, qui a produit ces grands hommes n'est point épuisé, et on en ferait éclore bien d'autres. Que de grands hommes n'ajouterais-je pas à ceux-ci? Je compte hardiment au nombre des nôtres Copernic qui, par ses calculs, rectifia le système planétaire et prouva ce que Ptolomée a osé avancer quelques milliers d'années avant lui; tandis qu'un moine d'un autre côté de l'Allemagne découvrit par ses opérations chimiques les étonnans effets de l'explosion de la poudre; qu'un autre inventa l'imprimerie, art heureux qui perpétue les bons livres et met le public en état d'acquérir des connaissances à peu de frais; un Otto Gué-

Digitized by Google

rike, esprit inventif, auquel nous devons la pompe pneumatique. Je n'oublierai certainement pas le célèbre Leibnitz, qui a rempli l'Europe de son nom ; si son imagination l'a entraîné dans quelques visions systématiques, il faut toutefois avouer que ses écarts sont ceux d'un grand génie. Je pourrais grossir cette liste des noms de Thomasius, de Bilfinger, de Haller et de bien d'autres ; mais le temps présent m'impose silence; l'éloge des uns humilierait l'amour-propre des autres.

Je prévois qu'on m'objectera peut-être que pendant les guerres d'Italie on a vu fleurir Pic de la Mirandole. J'en conviens ; mais il n'était que savant. On ajoutera que, pendant que Cromwell bouleversait sa patrie et faisait décapiter son roi sur un échafaud, Toland publiait son Léviathan ; et peu après lui Milton mit en lumière son Paradis perdu ; que même du temps de la reine Élisabeth, le chancelier Bacon avait déjà éclairé l'Europe et s'était rendu l'oracle de la philosophie, en indiquant les découvertes à faire, et en montrant le chemin qu'il fallait suivre pour y parvenir ; que pendant les guerres de Louis XIV les bons auteurs en tout genre illustrèrent la France : pourquoi donc, dira-t-on, nos guerres d'Allemagne auraient-elles été plus funestes aux lettres que celles de nos voisins? Il me sera aisé de vous répondre. En Italie, les lettres n'ont véritablement fleuri que sous la protection de Laurent de Médicis, du pape Léon X et de la maison d'Est. Il y eut dans ces temps quelques guerres passagères,

Digitized by Google

mais non destructives ; et l'Italie, jalouse de la gloire que devait lui procurer la renaissance des beaux-arts, les encourageait autant qne ses forces le permettaient. En Angleterre, le politique soutenue du fanatisme de Cromwell n'en voulait qu'au trône : cruel envers son roi, il gouverna sagement sa nation ; aussi le commerce de cette île ne fut-il jamais plus florissant que sous son protectorat. Ainsi le Béhémoth ne peut se regarder que comme un libelle de parti. Le Paradis de Milton vaut mieux sans doute : ce poète était un homme d'une imagination forte, qui avait pris le sujet de son poëme dans une de ces farces religieuses qu'on jouait encore de son temps en Italie, et il faut remarquer surtout qu'alors l'Angleterre était paisible et opulente. Le chancelier Bacon, qui s'illustra sous la reine Élisabeth, vivait dans une cour polie, il avait les yeux pénétrans de l'aigle de Jupiter pour scruter les sciences, et la sagesse de Minerve pour les digérer. Le génie de Bacon est comme ces phénomènes qu'on voit paraître de loin à loin et qui font autant d'honneur à leur siècle qu'à l'esprit humain. En France, le ministère du cardinal de Richelieu avait préparé le beau siècle de Louis XIV. Les lumières commençaient à se répandre ; la guerre de la Fronde n'était qu'un jeu d'enfant. Louis XIV, avide de toute sorte de gloire, voulut que sa nation fût la première pour la littérature et le bon goût, comme en puissance, en conquêtes, en politique et en commerce. Il porta ses armes victorieuses dans les pays ennemis. La

Digitized by Google

France se glorifiait des succès de son monarque, sans se ressentir des ravages de la guerre. Il était donc naturel que les Muses, qui se complaisent dans le repos et dans l'abondance, se fixassent dans son royaume. Mais ce que vous devez remarquer surtout, Monsieur, c'est qu'en Italie, en Angleterre, en France, les premiers hommes de lettres et leurs successeurs écrivirent dans leur propre langue. Le public dévorait ces ouvrages, et les connaissances se répandaient généralement sur toute la nation. Chez nous, c'était tout autre chose. Nos querelles de religion nous fournirent quelques ergoteurs qui, discutant obscurément des matières inintelligibles, soutenaient, combattaient les mêmes argumens, et mêlaient les injures aux sophismes. Nos premiers savans furent, comme partout, des hommes qui entassaient faits sur faits dans leur mémoire; des pédans sans jugement, des Lipsius, des Freinshémius, des Gronovius, des Grœvius, pesans restaurateurs de quelques phrases obscures qui se trouvaient dans les anciens manuscrits. Cela pouvait être utile jusqu'à un certain point, mais il ne fallait pas attacher toute son application à des vétilles minutieuses, par conséquent peu importantes. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que la vanité pédentesque de ces messieurs aspirait aux applaudissemens de toute l'Europe : en partie pour faire parade de leur latinité, en partie pour être admirés des pédans étrangers, ils n'écrivaient qu'en latin ; de sorte que leurs ouvrages étaient perdus pour presque toute l'Alle-

Digitized by Google

magne. De là, il résulta deux inconvéniens : l'un que la langue allemande, n'étant point cultivée, demeura chargée de son ancienne rouille; et l'autre, que la masse de la nation, qui ne savait pas le latin, ne pouvant s'instruire, faute d'entendre une langue morte, continua de croupir dans la plus crasse ignorance. Voilà des vérités auxquelles personne ne pourra répondre. Que messieurs les savans se souviennent quelquefois que les sciences sont les alimens de l'ame; la mémoire les reçoit comme l'estomac, mais elles causent des indigestions, si le jugement ne les digère. Si nos connaissances sont des trésors, il faut, non pas les enfouir, mais les faire profiter en les répandant généralement dans une langue entendue par tous nos concitoyens.

Ce n'est que depuis peu que les gens de lettres ont pris la hardiesse d'écrire dans leur langue maternelle, et qu'ils ne rougissent plus d'être Allemands. Vous savez qu'il n'y a pas long-temps qu'a paru le premier dictionnaire de la langue allemande qu'on ait connu; je rougis de ce qu'un ouvrage aussi utile ne m'a pas devancé d'un siècle ; cependant on commence à s'apercevoir qu'il se prépare un changement dans les esprits ; la gloire nationale se fait entendre, on ambitionne de se mettre de niveau avec ses voisins, et l'on veut se frayer des routes au Parnasse, ainsi qu'au temple de mémoire ; ceux qui ont tact fin le remarquent déjà. Qu'on traduise donc dans notre langue les ouvrages classiques anciens et modernes. Si nous voulons que l'argent circule chez

Digitized by Google

nous, répandons-le dans le public, en rendant communes les sciences qui étaient si rares autrefois.

Enfin, pour ne rien omettre de ce qui a retardé nos progrès, j'ajouterai le peu d'usage que l'on a fait de l'allemand dans la plupart des cours d'Allemagne. Sous le règne de l'empereur Joseph on ne parlait à Vienne qu'italien; l'espagnol prévalut sous Charles VI; et durant l'empire de François Ier, né Lorrain, le français se parlait à sa cour plus familièrement que l'allemand : il en était de même dans les cours électorales. Quelle pouvait en être la raison ? Je vous le répète, Monsieur, c'est que l'espagnol, l'italien et le français étaient des langues fixées, et la nôtre ne l'était pas. Mais consolons-nous; la même chose est arrivée en France. Sous François Ier, Charles IX, Henri III, dans les bonnes compagnies on parlait plus l'espagnol et l'italien que le français; et la langue nationale ne fut en vogue qu'après qu'elle devint polie, claire, élégante, et qu'une infinité de livres classiques l'eurent embellie de leurs expressions pittoresques, et en eurent aussi fixé la marche grammaticale. Sous le règne de Louis XIV, le français se répandit dans toute l'Europe, et cela en partie pour l'amour des bons auteurs qui florissaient alors, même pour les bonnes traductions des anciens qu'on y trouvait. Et maintenant cette langue est devenue un passe-partout qui vous introduit dans toutes les maisons et dans toutes les villes. Voyagez

Digitized by Google

de Lisbonne à Pétersbourg, et de Stockholm à Naples, en parlant le français, vous vous faites entendre partout. Par ce seul idiome vous vous epargnez quantité de langues qu'il vous faudrait savoir qui surchargeraient votre mémoire de mots, à la place desquels vous pouvez la remplir de choses, ce qui est bien préférable.

Voilà, Monsieur, les différentes entraves qui nous ont empêchés d'aller aussi vite que nos voisins; toutefois ceux qui viennent les derniers surpassent quelquefois leurs prédécesseurs : cela pourra nous arriver plus promptement qu'on le croit, si les souverains prennent du goût pour les lettres; s'ils encouragent ceux qui s'y appliquent, en louant et récompensant ceux qui ont le mieux réussi : que nous ayons des Médicis, et nous verrons éclore des génies; des Augustes feront des Virgiles. Nous aurons nos auteurs classiques; chacun, pour en profiter, voudra les lire; nos voisins apprendront l'allemand, les cours le parleront avec délice; et il pourra arriver que notre langue polie et perfectionnée s'étende en faveur de nos bons écrivains d'un bout de l'Europe à l'autre. Ces beaux jours de notre littérature ne sont pas encore venus; mais ils s'approchent. Je vous les annonce, ils vont paraître : je ne les verrai pas, mon âge m'en interdit l'espérance. Je suis comme Moïse; je vois de loin la terre promise, mais je n'y entrerai pas. Passez-moi cette comparaison. Je laisse Moïse pour ce qu'il est, et ne veux point du tout me mettre en pa-

Digitized by Google

rallèle avec lui ; et pour les beaux jours de la littérature, que nous attendons, ils valent mieux que les rochers pelés et arides de la stérile Idumée.

FIN DU TOME SECOND.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE.

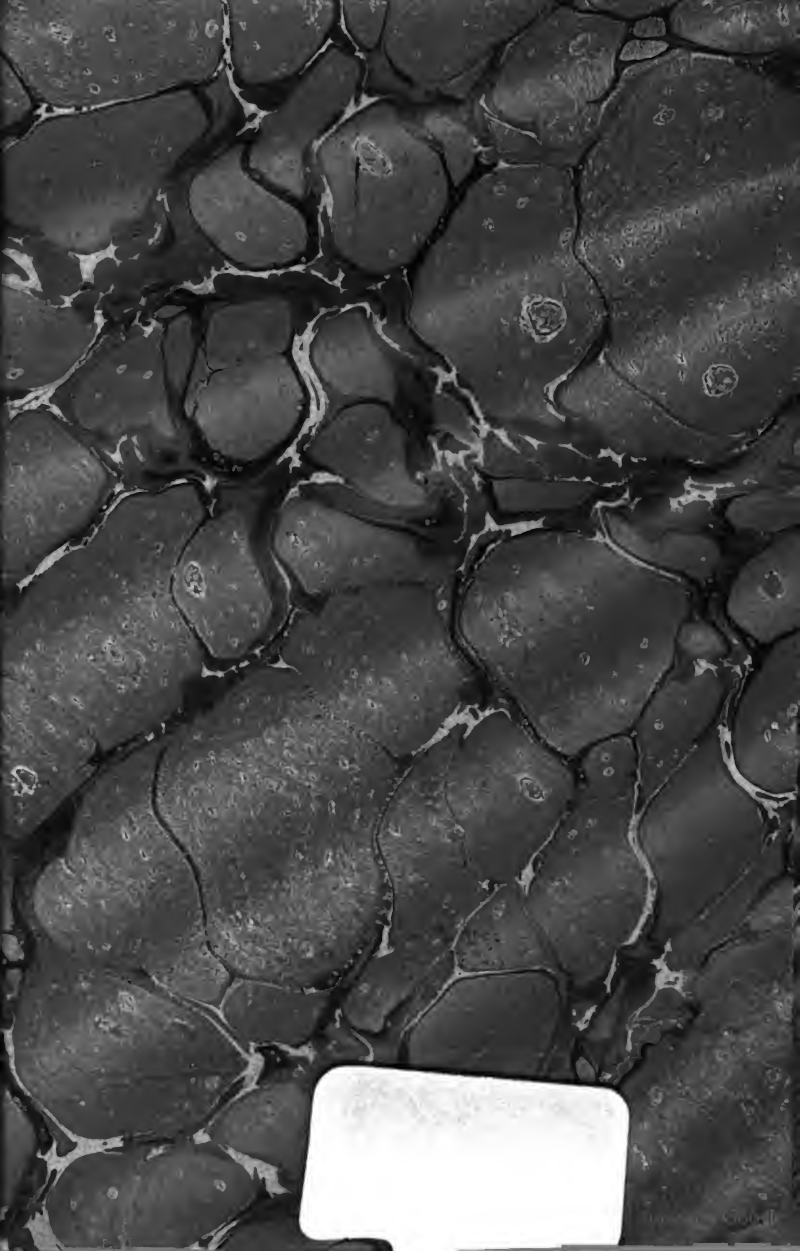
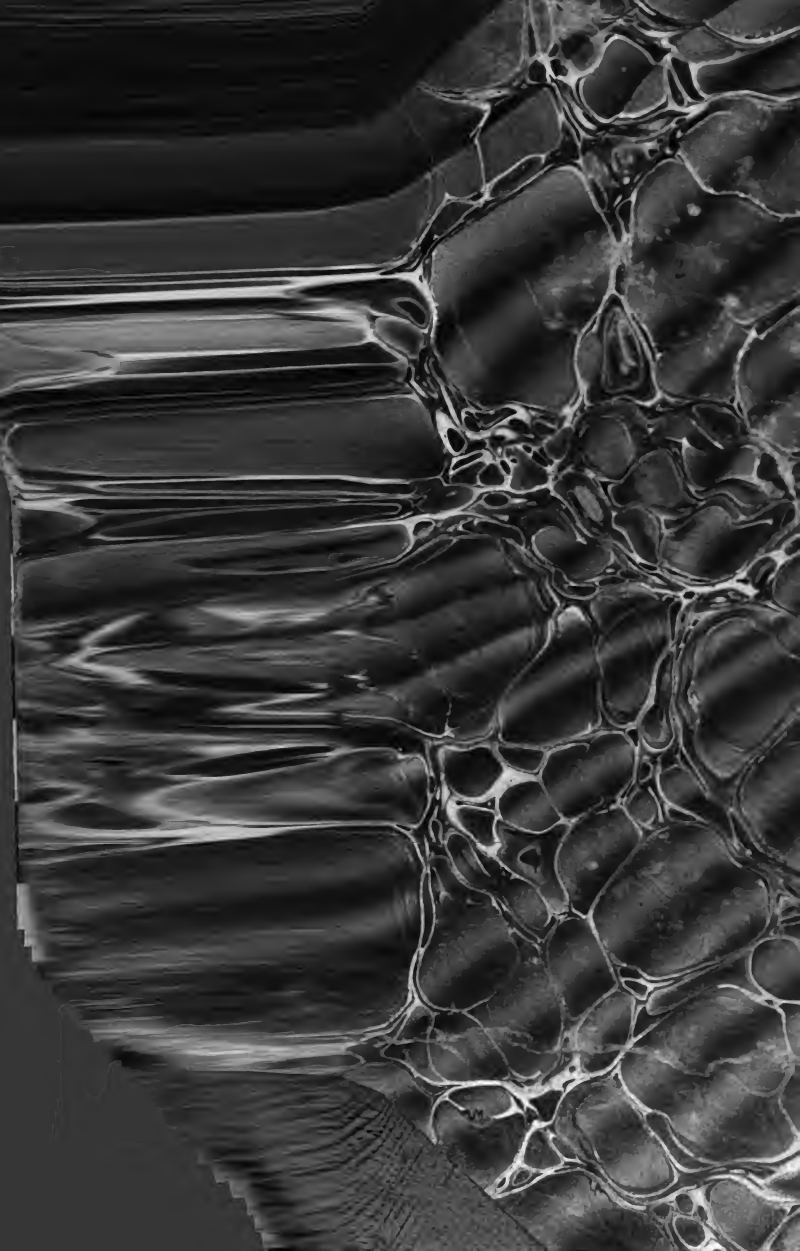
Préambule 1
Les universités. 15
La philologie. 49
L'histoire. 61
La jurisprudence 75
Philosophie allemande. 85
Deux christianismes. 117
Situation littéraire. 155
Conclusion générale. 213
Appendice 225
Jugement du Grand Frédéric sur la littérature allemande. 229

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

199

Digitized by Google